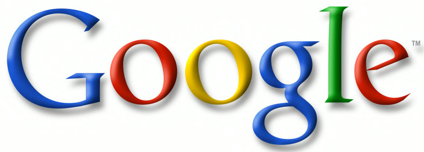


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

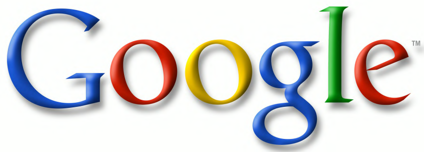
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

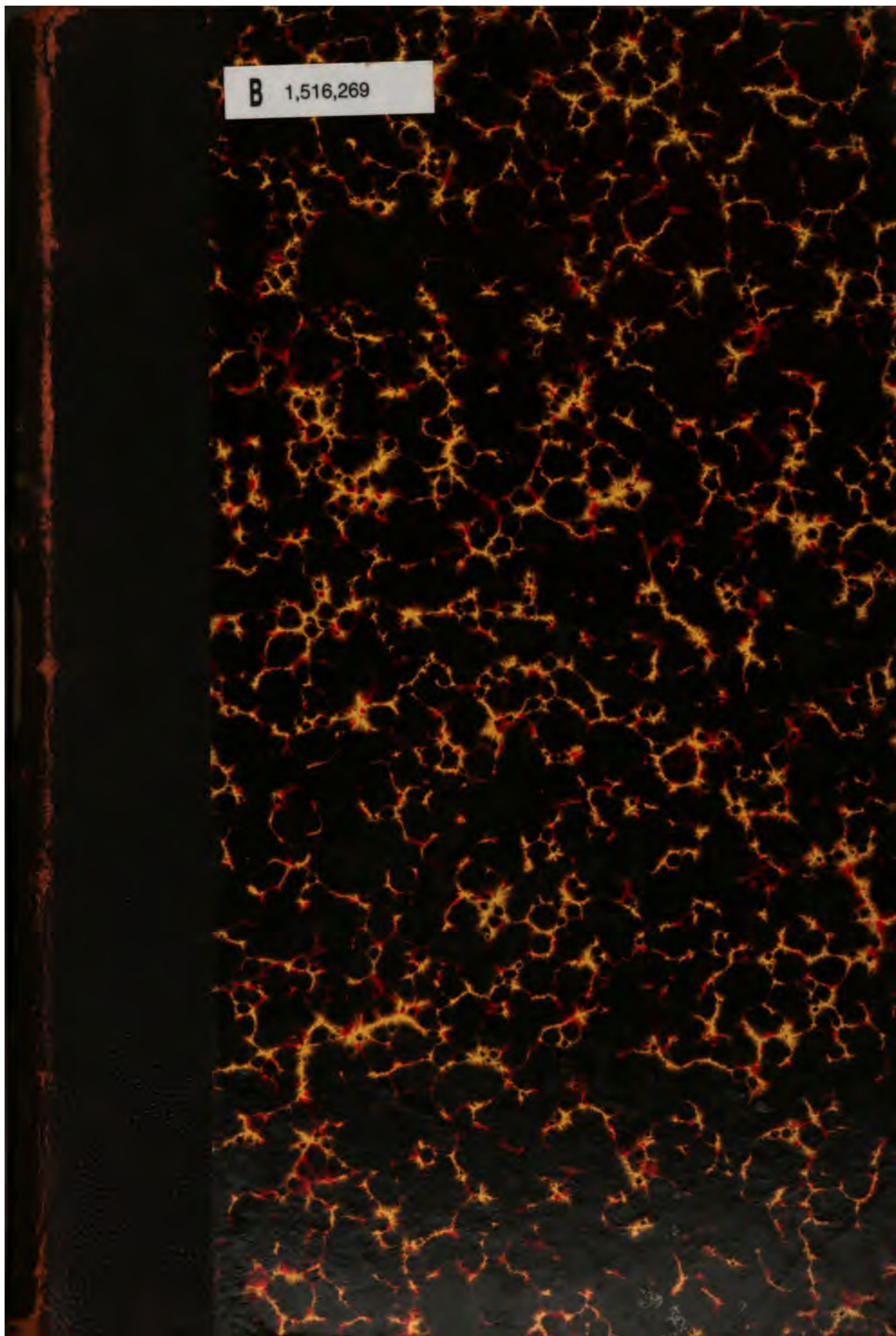
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

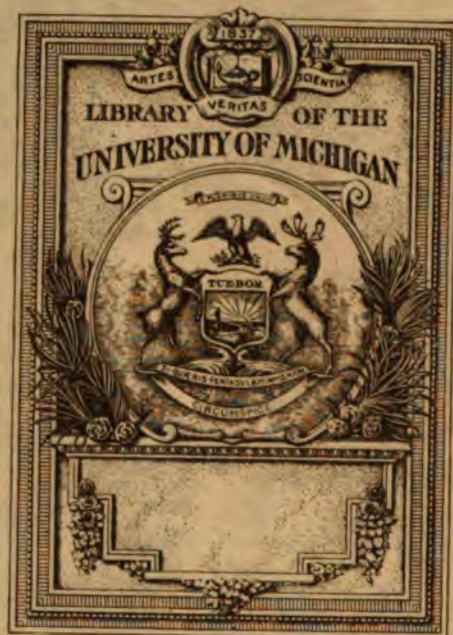
Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


B 1,516,269


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



540.9
A61

Les

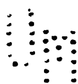
Annales Romantiques

T. III

Les

Annales Romantiques

Revue d'Histoire du Romantisme



DIRECTEUR

LÉON SÉCHÉ

TROISIÈME ANNÉE

T. III



PARIS
BUREAU DES *ANNALES ROMANTIQUES*
20bis, RUE CENSIER, 20bis

1906

BENJAMIN CONSTANT

PEINT PAR LUI-MÊME

Dans quelques jours la librairie Plon et Nourrit mettra en vente un livre de M. Victor Glachant intitulé : *Benjamin Constant sous l'œil du guet.* Nous en détachons les pages remarquables qui vont suivre :

Au physique, Benjamin Constant, à l'époque où Coulmann l'a pu connaître, était, d'après un témoin oculaire, un homme bien constitué, grand, replet, nerveux. Son front pâle, sa longue figure puritaine, toute sa physionomie décidée offraient un caractère singulièrement énergique et saisissant. On eût pu parfaitement lui appliquer le mot connu de Saint-Simon sur Fénelon : il fallait faire effort pour cesser de le regarder. D'ailleurs, il laissait percer, jusque dans sa mise et son aspect extérieur, des prétentions à l'attention publique. Ses cheveux blonds, germaniques, pendaient — tels ceux d'un vieil étudiant ou d'un artiste — épais et flottants sur ses épaules, surmontés d'un antique chapeau rond. Il boitait légèrement ; conséquence d'une chute : il avait perdu l'équilibre un jour qu'il montait trop précipitamment à la tribune. Des estampes et des caricatures de l'époque le représentent muni de cette béquille que sa coquetterie n'aimait pas plus à montrer que ses lunettes.

Sous le rapport intellectuel, déclare Sainte-Beuve lui-même dans un des rares passages où il lui témoigne de l'intérêt et de la sympathie (1), « Benjamin Constant a été un grand esprit, et il a eu un assez grand rôle » — Ce caractère se trahit à plein dans son langage, ses écrits et ses moindres actes : il transparaît surtout au long des pages qu'il rédigeait journellement (en lettres

(1) *Portraits contemporains*, t. III, p. 375.

grecques, pour les mettre à l'abri des indiscrets), consignant par le menu ses projets, ses pensées, ses réflexions sur lui-même, et tâchant de pratiquer pour son profit personnel ce γνῶθι σεαυτον que prêchait la sagesse socratique. On y note « dans leurs origines et leurs principes la plupart des misères, des contradictions et des défaillances qui n'ont que trop éclaté plus tard, au su et vu de tous, dans cette fine nature. » Nul ne s'en rendait mieux compte ni ne les condamnait plus sévèrement que Constant lui-même ; nul n'a plus amèrement murmuré le *Video meliora proboque, deteriora sequor* du poète latin. Dès ses années de jeunesse (au fait, a-t-il jamais été jeune (1) ?), il s'analysait à outrance ; et plus il était blasé, moins il était naïf à l'endroit des gens et des choses, plus aussi il pénétrait jusqu'au fonds et tréfonds de son propre cœur ! Mais, j'y songe, n'est-ce pas lui, l'ancêtre de tous les psychologues du temps présent, qui a signé cette formule topique du désenchantement : « La première condition pour l'enthousiasme, c'est de ne pas s'observer soi-même avec finesse (2). Or, il était trop fin observateur pour être bien enthousiaste ; ou, s'il s'enthousiasmait, c'était par accès, et, si j'ose dire, par un effort de volonté. Il y a, tout à la fin de *l'Allemagne*, de Mme de Staël, un chapitre de *l'enthousiasme*. Elle connaissait, elle, cette belle exaltation de l'âme, cet élan qui la porte aux actes extraordinaires, et parfois sublimes : Benjamin Constant, non. Dans son assiette commune, il était atrabilaire. Alors il a la dent dure pour tous ses compatriotes en bloc (cf., par ex., *Journal intime*, p. 139) : « Les Français sont toujours les mêmes. Ce pays déci-

(1) « Par le malheur de l'éducation et des circonstances, son adolescence dissipée et déjà gâtée avait fait place aussitôt à une jeunesse toute fanée et sans ardeur. » (Sainte-Beuve.) Cette fâcheuse disposition d'âme se constate à la lecture des premières lettres que l'on possède de lui ; et celles que nous publions aujourd'hui la confirment encore. En ce sens, Constant est un romantique d'avant-garde : tour à tour sombre et fatal, ou muscadin amoureux, souvent à fleur de cœur ; joueur, comme Musset était buveur, pour s'étourdir ; patriote fervent et cosmopolite endurci. Il unit tous les contrastes. Il déconcerte la critique.

(1) *De l'esprit de conquête et de l'usurpation dans leurs rapports avec la civilisation européenne.*

dément, n'ira pas. *Ils sont tous fous et méchants* (1) » — Voilà ce qu'il avait le courage d'écrire et ce qu'il pensait peut-être aux heures grises, quand il était mécontent de lui-même, et, partant, des autres. On trouve exprimée nettement dans les papiers de Fauriel l'opinion de ce calme et régulier travailleur sur son pessimiste, fantasque et chagrin ami : il ne craignait pas de comparer, à certains égards, Constant à La Rochefoucauld, attribuant, chez celui-là, l'absence de solides principes et ce mépris des hommes qui s'affichait jusqu'à travers son républicanisme d'alors au premier monde qu'il avait hanté, tout de même que, chez celui-ci, l'entêtement dédaigneux et l'esprit de caste exagéré furent imputables en partie aux préjugés seigneuriaux du cercle étroit où il vivait confiné. J'accorde que l'hypothèse est plausible, mais plausible seulement, l'hérédité, le moment et le milieu, n'en déplaise à Taine, n'expliquant point tout l'individu. Si Constant était misanthrope, il professait du moins l'amour fervent de la liberté, pour les autres et pour lui-même. Libéral, il l'était dans les moelles (2). Quoi de surprenant, dès lors, qu'il ait pu concilier cette soif de la liberté idéale, en quelque sorte, avec ce scepticisme invétéré dont les suggestions l'invitaient à douter que les hommes pussent jamais en faire un rationnel et légitime usage ?

Aussi Sainte-Beuve a raison de le féliciter de sa perspicacité (3) : « Il avait compris de bonne heure que la société moderne ne serait pas satisfaite en son mouvement de révolution avant d'avoir appliqué en toute matière le principe de liberté ; il se rattacha

(1) Il est trop clair que ceci n'est qu'une boutade : ces épithètes furieuses et cette généralisation hyperbolique ne font pas plus de B. Constant un ennemi juré du tempérament français que les propos irrités d'Alceste ne font de lui un *misanthrope* au sens propre du terme : s'il haïssait tant que cela les hommes, il pesterait moins contre leurs travers.

(2) Si l'on recherche à se figurer quelle attitude politique Benjamin Constant eût adoptée de nos jours, on peut présumer qu'il se fût affirmé comme une façon de *républicain libéral progressiste*. Individualiste, particulariste même, comme il l'était, il eût redouté comme la peste le socialisme d'Etat et tout ce qui lui ressemble.

(3) *Portraits contemporains*, t. III, p. 387.

à cette idée, et, à part les inconséquences personnelles, il en demeura le fidèle organe. C'est là son honneur. « Et c'est ce sentiment aussi qui confère l'unité à cette vie de chevalier errant et — si j'ose risquer l'expression — de commis-voyageur du libéralisme, qui fut la sienne, au cours de ses campagnes politiques.

Tous ses ouvrages, tous ses discours conservés au *Moniteur universel*, l'attestent. Le culte non superstitieux de la patrie vénérée dans ses gloires éteintes et vivantes, d'une part, et, d'autre part, cette foi ferme, franche, au progrès social que la tradition guide ou règle sans l'entraver, n'est-ce pas, somme toute, de ces deux sources si pures que dérive le libéralisme de Constant, tant suspecte d'abord aux séides du parvenu Bonaparte — un fils de la Révolution, pourtant, — puis aux doctrinaires rétrospectifs de la monarchie des fleurs de lis ? Pour nous, nous ne saurions le blâmer d'avoir, fût-ce parfois avec intempérance ou maladresse, servi l'idole qu'on ne peut, paraît-il, honorer sans lui sacrifier des victimes. Toutes les visées de sa rare intelligence, toutes les démarches de sa merveilleuse activité lui furent, en définitive, dictées par ce programme qui domine tout son cours de politique constitutionnelle : on ne peut refuser la liberté aux uns et l'accorder aux autres.

« Supposez, dit-il, un seul acte de rigueur contre des hommes qui ne soient pas convaincus, toute liberté devient impossible. Celle de la presse ? On s'en servira pour émouvoir le peuple en faveur de victimes peut-être innocentes. — La liberté individuelle ? Ceux que vous poursuivez s'en prévaudront pour vous échapper. — La liberté d'industrie ? Elle fournira des ressources aux proscrits. Il faudra donc les gêner toutes, les anéantir également. Les hommes voudraient transiger avec la justice, sortir de son cercle pour un jour, pour un obstacle, et rentrer ensuite dans l'ordre. Ils voudraient la garantie et la règle et le succès de l'exception. La nature s'y oppose ; son système est complet et régulier. Une seule déviation le détruit, comme dans un calcul arithmétique l'erreur d'un chiffre ou de mille fausse de même le résultat (1) »

(1) B. Constant, *Politique constitutionnelle*, t. II, p. 225. — Passage cité par

La même largeur de vues se retrouve dans le domaine des idées religieuses, avec cette réserve que plus d'une fois le protestant, vivant en un pays où le catholicisme, religion dominante lui paraît privilégiée, laisse poindre le bout de l'oreille. Ennemi des empiétements du pouvoir temporel des prêtres, Benjamin Constant, sans être assurément le sectaire et le jacobin qu'ont voulu voir certains affamés mangeurs d'abbés, qui, le travestissant à plaisir, se réclament de lui comme des disciples et qu'il eût été le premier à désavouer, s'est toutefois nettement classé parmi les anticléricaux de son époque. La fameuse formule : « *Le cléricalisme, voilà l'ennemi !* » peut, à la rigueur, se déduire de ses œuvres, mais à condition qu'on n'y joigne pas la brutale théorie, chère aux ultraradicaux modernes, de la persécution légale, à laquelle Constant, en sa qualité de libéral irréductible, ne pouvait songer une minute et pour quoi il eût nourri le plus robuste mépris (1). Il se contentait, par exemple, d'écrire à un ami (2), à propos de son ouvrage de *De la Religion*, et pour lui bien expliquer ce qu'il a voulu démontrer : « Je pense aussi avoir prouvé l'inutilité de toutes les barrières que le pouvoir politique essaye d'opposer au pouvoir théocratique, dès que les prêtres forment un corps dans l'Etat. La cause antisacerdotale peut gagner, si je ne me trompe, à l'analyse de mon ouvrage ». De nos jours, il se fût avéré partisan de la séparation absolue des Eglises et de l'Etat.

Pourquoi faut-il que, chez Benjamin Constant, l'*homme*, j'entends l'être moral, ne se soit pas haussé au niveau du penseur et de l'écrivain ? Ouvrez son *Journal*, pour en avoir le cœur net :

M. G. de Lauris, *Benjamin Constant et les idées libérales*, pp. 72-73 (Plon, édit., 1904). — Voy. aussi, pp. 89 sqq., ce que dit cet auteur des idées religieuses. Selon Benjamin Constant, l'Etat ne doit accorder aucun privilège à une forme de religion. Il doit se garder de prescrire ou de proscrire des opinions dans le domaine de la foi.

(1) Dans un moment d'exaspération, il a sollicité — en vain — le renvoi du directeur de la poste de Strasbourg, *voué à la congrégation*, et « qui a arrêté pendant trois jours les nouvelles des trois journées » (les trois *glorieuses*) Mais cela ne tire pas à conséquence. Il a agi dans un accès d'humeur.

(2) Lettre à *Cauchois-Lemaire* (14 octobre 1825).

il vous apparaîtra d'emblée, portraituré de sa propre main, comme un esprit vacillant, trébuchant, chimérique, qui n'a pas su toujours apercevoir la vie sous un angle exact, mais qui (c'est un peu le rachat de ses chutes) se rend admirablement compte de ses erreurs d'optique, et, sans biaiser, pèse à la juste balance ses fautes de jugement ou de conduite. De lui-même il a dit pis que pendre ; aussi le lecteur le plaint plus qu'il ne l'accuse. Jean-Jacques, lui, se confessait sur un tout autre ton ; Benjamin a l'humilité touchante, non orgueilleuse. On devine, à l'entendre, que si ses théories sont souvent celles d'un blasé qui a souffert, l'âme du moderne La Rochefoucauld (si vous voulez l'appeler ainsi) fut, au fond, bonne et généreuse. Quand on l'écoute, il vous prend envie de lui crier, comme Rousseau à Helvétius, à propos du livre *de l'Esprit*, cette éloquente apostrophe : « Tu veux en vain t'avilir. Ton génie dépose contre tes principes. Ton cœur bienfaisant dément tes doctrines ; et l'abus même de tes facultés prouve leur excellence en dépit de toi ».

Voici, par exemple, ce que pensait de lui-même « cet homme plus distingué qu'heureux et plus intéressant que sage (1) », qui fut, indubitablement, on ne peut plus faible dans sa conduite, dans l'administration et l'économie de sa vie privée, *de son domestique*, comme on parlait jadis : le *Journal* est plein d'aveux ou de réticences précieux à enregistrer, et la correspondance précise encore l'impression qu'il laisse. — Nous glanons au hasard de la lecture :

« ...Je suis le plus importun, le plus incommode, le plus ennuyeux des hommes (2)... »

Ses lettres contiennent bien des passages similaires d'où il est aisé d'induire qu'il est plus souvent dégoûté que satisfait de lui-même.

Dans le *Journal intime*, les notes du genre de celle-ci (3) ne sont

(1) Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, t. III, pp. 373-392 : *Un dernier mot sur Benjamin Constant*.

(2) Il envoyait cette séduisante définition de lui-même à sa meilleure amie, Mme Récamier, en février 1815.

(3) A la date de 1814 ; p. 148 de l'édition D. Melegari.

pas rares : « J'avais gagné 30.000 francs, et j'en ai reperdu 20.000. Il est clair que le jeu ne m'enrichira pas (*il commence à s'en apercevoir, à quarante-sept ans !*). De plus, il me nuit, me déconsidère m'ôte mon temps et mes talents. Il faut y renoncer » — Oui, mais, le lendemain peut-être, il retournera à la roulette. Il se figure devenir plus sérieux en 1815 (1) : J'ai vu Juliette (Mme *Récamier*), mais un conseiller d'Etat doit renoncer au jeu (2) et à l'amour » — Bonne résolution ; mais la tiendra-t-il ? Hélas, non. Toujours le *Video meliora proboque !* Mais, du moins (pour continuer à parler latin), *habemus confitentem reum.* — Sa vue est fatiguée : « Aujourd'hui resté chez moi, avec un abat-jour sur mes bougies. Mes yeux se reposent, et aussi mon esprit. Voilà ce qu'il faudrait faire tous les soirs, et ce que je ne fais jamais. » (*Journal intime*).

Il se persuade que la fréquentation du monde ne lui vaut rien ni au physique ni au moral ; fort bien ! mais il y va quand même soit habitude, soit désœuvrement pour y chercher quelque émotion un peu forte, se distraire de soi-même, et ranimer ses passions éteintes.

Ailleurs, il s'écrie d'un ton lamentable, en grand enfant qui ne peut atteindre l'âge de raison : « Quand donc aurai-je le sens commun (3) ?... » Exclamation triste et risible à la fois ; trépignement d'impatience et d'impuissance, dont ses amis ne savaient s'ils devaient sourire ou s'affliger. Les autres haussaient simplement les épaules.

Mal en prit au pauvre Constant d'avoir montré dans l'examen de sa propre nature une aussi parfaite contrition : ses adversaires

(1) Cf. *Journal intime*, p. 152.

(2) « Constant était tellement usé, contait do lui Béranger, que je lui disais que, vieux et ne pouvant plus quitter le coin de son feu, il donnerait de la tête contre le marbre de sa cheminée pour se secouer ; il m'a avoué qu'il ne jouait que pour cela. Un peu plus tard, il répondait à M. Molé, qui lui demandait de ses nouvelles : « Je mange ma soupe aux herbes et je vas au tripot. » (Cité par P. Thureau-Dangin, *Le parti libéral sous la Restauration*, p. 38. — Paris, Plon, 2e édit., 1888.)

(3) Cf. Em. Faguet. *Politiques et moralistes du XIXe siècle*, 1re série, *Benjamin Constant*, p. 193.

s'en sont servis comme d'une arme ; ils ont pris pour argent comptant des phrases où il outrait peut-être, aux heures aiguës d'angoisse morale, le dédain qu'il s'inspirait à lui-même ; ils ont exploité peu décemment des confidences qui appelaient, semble-t-il, l'indulgence et le pardon. Les critiques modernes n'ont pas pris la peine de le défendre. L'exact et soigneux historien de la monarchie de Juillet, M. Thureau-Dangin (1), qui se pique en général d'une manière si impartiale en sa froide netteté, déteste cordialement « le scepticisme railleur, impertinent et sensuel » du fils de Voltaire, de ce rêveur désolé dont il fait également un frère de René, de Werther et d'Obermann (cela ferait, par parenthèse, beaucoup de personnages en un seul). Il me paraît abuser de quelques mots (2) que Constant prononçait vraisemblablement par plaisanterie, sur un ton de gaieté forcée à la cavalière, en pirouettant sur ses talons. Bref, M. Thureau-Dangin refuse à Benjamin Constant la considération qu'il n'accorde, sans doute, qu'aux politiques (mais combien sont-ils ?) qui joignirent au lustre du talent la tenue de la conduite et l'absolue dignité du caractère. — Je ne puis souscrire à cet arrêt si sévère. Certes, des reproches graves ont pu légitimement être articulés contre ses actes ou ses mœurs ; mais combien ne valaient pas mieux, dont la mémoire fut plus épargnée ! Oui, Constant, comme tous les voluptueux, fut trop souvent inégal à brider ses passions ; joueur, désordonné, sensuel, dissipé, sinon débauché, il offre un fâcheux modèle à suivre, et il ne conformait guère sa vie aux principes adoptés par humeur propre ou par éduca-

(1) Cf. *loc. cit.*, pp. 38-39 : corps délabré, vie de désordre, persiflage incessant, absence de conviction sérieuse dans les luttes politiques... Voilà comme il le drape en quelques lignes. Il n'est pas beaucoup plus doux pour La Fayette.

(2) Cf. *loc. cit.*, p. 39 : « Une partie de son individu semblait occupée à se moquer de l'autre. Jamais il ne voulait paraître avoir ressenti une impression vraie et profonde. « Je suis furieux, j'enrage... mais ça m'est bien égal ! » était son refrain habituel. A vingt ans, cet écolier qui exagérait Voltaire en le balbutiant se dépeignait lui-même « blasé sur tout, amer, égoïste. » — S'il fût resté tel jusqu'au bout, aurait-il été aussi aimé de la jeunesse des écoles, avec laquelle il n'eut jamais maille à partir, sauf une fois (échauffourée de Saumur ; affaire Berton, 1822) ?

tion. C'est là le fait de l'infirmité humaine. Mais feuilletons derechef le *Journal intime*, les lettres, les discours, et prenons garde à la contre-partie du *meâ culpâ* relevé tout à l'heure. Il y a des instants où Benjamin ne se voit pas sous un si mauvais jour ; et, pour peu qu'on y mît de complaisance, on trouverait alors à le louer. — Je précise :

Cet exalté exècre le mensonge et la violence : il est tolérant, et manifeste le plus rude mépris pour la persécution violente, comme pour les menées séditieuses ou les sourdes mutineries :

« J'abomine, prononce-t-il, la diffamation et la calomnie. Je n'aime point l'exagération dans les attaques contre le pouvoir... La diffamation, la calomnie, la provocacion à la révolte sont des crimes (1). »

Et en effet vous pouvez fouiller sa vie publique : vous n'y découvrirez point, vis-à-vis du pouvoir, ces bassesses, ces hypocrisies, ces lâchetés venimeuses qui sont la monnaie courante des minorités d'opposition réduites à pêcher en eau trouble et la ressource des fauteurs attitrés d'insubordination, harangueurs de grévistes ou débaucheurs de soldats.

Ce désordonné abhorre le règne du désordre, de l'insoumission, de l'indicipline, de l'*anarchie*. Déjà, le 9 ventôse an VI, au Cercle Constitutionnel il flétrit les « anarchistes », se porte à la défense de la propriété (2). (On trouve identique préoccupation chez Mme de Staël). — Il est même assez piquant, pour le dire incidemment, de voir l'un des théoriciens et des chefs les plus en vue de l'école libérale française proclamer la nécessité du *cens*, et refuser rondement tout droit politique aux « nonpropriétaires (3) ».

(1) BENJAMIN CONSTANT, *Discours sur la liberté de la presse.* — Voir, dans ce morceau oratoire, un beau développement sur les avantages et les inconvénients des journaux. On ne lit plus guère — et c'est un tort — les écrits philosophiques et politiques de B. Constant ; « l'oubli les a couverts d'une ombre injuste ». (MELEGARI.)

(2) *Discours prononcé au Cercle constitutionnel* ; Paris, Galletti, sans date, in-8 de 23 pp. — Bibl nat Lb(40)816.

(3) Remarque de M. G WEILL, qui a résumé de façon fort claire et judicieuse

Ce soi-disant égoïste a signé ces lignes, que n'eussent point démenties ses nombreux amis :

« Je ne connais que moi qui sois toujours entraîné à sentir pour les autres plus que pour moi-même, parce que la pitié me poursuit... J'ai des qualités excellentes, fierté, générosité, dévouement, mais je ne suis pas tout à fait un être réel. Il y a en moi deux personnes, dont l'une observe l'autre (1)... »

Ce découragé, aigri contre lui-même, s'est parfois relevé à ses propres yeux. Il lui arrive d'admirer naïvement ses propres œuvres : « Mon ouvrage (2) est beau ; j'y mets mon nom, et vogue la galère (3) ! » Et un peu plus loin : « Ma nouvelle brochure sur la *Liberté des journaux* a du succès : ma considération grandit. »

Cet homme dont, selon M. Thureau-Dangin (4), la vie « n'a été qu'une suite de gémissements, interrompus seulement par des sarcasmes », et dont l'action publique fut stérile, a en réalité soutenu, patronné avec plus ou moins de succès, mais toujours avec un zèle incontestable, les plus nobles causes. Nul n'a donc le droit de le traiter gratuitement de comédien. Encore un coup, la chaleur de ses affirmations ne permet pas de révoquer en doute son amour de l'ordre, de l'indépendance légitime, sa croyance au progrès, bref, ses convictions libérales. Le vocable de *liberté* revient à satiété sous sa plume et sur ses lèvres. Il prétendait la saluer, non pas simplement sous forme de devise invocatoire,

en son ouvrage intitulé *La France sous la monarchie constitutionnelle*, le gouvernement et la politique en vigueur sous la Restauration. — Voy. p. 4.

(1) *Journal intime*, 1804, p. 24. — Rien de plus exact que ce dédoublement de la personnalité chez Benjamin Constant.

(2) Il s'agit de la brochure intitulée : *De l'esprit de conquête et de l'usurpation dans leurs rapports avec la civilisation européenne*.

(3) *Journal intime*, édit. Melegari ; 1814 ; pp. 137 et 141.

(4) *Loc. cit.*, p. 40 : « Vainement Benjamin Constant a-t-il été comme le prétendait Mme de Staël, « le premier esprit du monde ». Son inconsistance morale, son défaut de caractère, ses vices, pour dire le vrai mot, ne lui permettaient pas de faire du bien ni d'exercer de l'influence. Le châtiment se prolongera et s'aggravera après sa mort. » — Je maintiens que ce verdict implacable est rigoureux à l'excès.

au fronton des monuments, mais appliquée en fait, mais inviolable dans tous les domaines où s'exerce l'humaine intelligence. Qu'on relise ses discours, professions de foi, articles, traités, manifestes, déclarations réitérées : toujours la liberté ! rien que la liberté ! « Liberté, tu n'es qu'un mot ! » eût-il dit volontiers, parodiant le mot de Brutus. Il voulait, lui, en faire un être vivant. Mais la pleine liberté est-elle bien de ce monde ? — Seul peut-être, parmi les parlementaires de notre âge, le député du groupe radical René Goblet (1), récemment disparu, ancien ministre et bon patriote à la vieille mode, éloquent, lui aussi, laborieux et désintéressé, mais plus irritable et non moins passionné, s'est déclaré partisan aussi diligent et entier de la liberté que l'avait été Benjamin Constant aux jours de la Restauration.

Aussi c'est bien l'apôtre de la liberté qu'après la cérémonie au temple de la rue Saint-Honoré célèbrèrent successivement dans les sept discours prononcés sur la tombe, Odilon Barrot, Salverte, Tissot, de Laborde, Pincepré, Coulmann, La Fayette. Les paroles de ce dernier, vibrantes d'émotion, étaient un peu trop déclamatoires pour le goût moderne : « Il a vu, s'écria-t-il, les premiers rayons du soleil de la liberté, qui, apparaissant sur le vieux dôme tricolore de notre Hôtel-de-Ville, se prolongent sur les plaines de la Belgique, sur les montagne de la Suisse et sur les bords de la Vistule !... » — C'est au premier anniversaire de Juillet que ses restes devaient être transférés au Panthéon.

Alfred de Vigny assistait à l'enterrement de Benjamin Constant. Au retour, il consigna sur une feuille de son *Journal* (2) cette jolie page qui mérite d'être reproduite ici, malgré la bizarrerie, la raideur de certaines appréciations :

« ...Je ne l'ai vu qu'une fois l'hiver dernier, chez Mme O'Reilly. Il y fut d'une coquetterie charmante à mon égard, disant à côté de moi qu'il me regardait comme le plus grand des jeunes écrivains. — Quand je lui parlai de l'acharnement avec lequel on

(1) Voir son portrait dans l'article publié par le *Journal des Débats* au lendemain de sa mort (*jeudi* 14 *septembre* 1905).

(2) Cf. ALF. DE VIGNY, *Journal d'un poète*, pp. 52-53. — Paris, Michel Lévy, 1867, in-12 (publié par LOUIS RATISBONNE).

poursuivait la poésie dans le côté gauche de la Chambre, il me dit que c'était affaire de bonne compagnie, que c'était crainte de paraître vouloir briser toutes les chaînes, qu'on voulait conserver les plus légères, *celles des règles littéraires*... J'engageai avec lui une sorte de petite querelle polie sur ce sujet, et il se laissa battre, avec Walstein, très complaisamment.

« C'était un homme d'un esprit supérieur. Il combattit toujours sans récompense : ce que j'estime. Mais je crois qu'il avait son but d'ambition très élevé, qu'il n'a pas atteint. — Il n'eût pas été satisfait d'être pair de France ou premier ministre ; peut-être lui fallait-il une république et en être le président. — La dynastie des Bourbons l'importunait, il a contribué à la renverser ; et la tristesse qu'il a confessée à la tribune lui est venue de l'impuissance où il se sentait plongé de rien fonder sur les ruines qu'il nous a faites.

« Il avait un assez noble profil, des formes polies et gracieuses, il était homme du monde et homme de lettres, alliance rare, assemblage exquis. — Je crois qu'il avait un cœur froid et nulle imagination... »

Ce dernier trait est au moins inattendu, et le jugement sur le rôle politique peut sembler à plusieurs contestable ou paradoxal, mais le reste est bien vu ; l'ensemble du portrait est si juste. Constant, si impétueux, si péremptoire, si *rectiligne* à la tribune, où il ne mâchait pas à ses adversaires les vérités désagréables à entendre, ne savait point se départir, au salon, entre *honnêtes gens*, de ce ton courtois d'estime réciproque que devraient toujours s'imposer les controverses, quelle qu'en soit la nature, — littéraires, politiques ou religieuses, — et dont les déplorables mœurs de discussion, les grossières polémiques de presse qui prévalent aujourd'hui nous ont trop déshabitués, même en dehors de l'enceinte parlementaire. Constant, quand il voulait s'en donner la peine, était, dans l'intimité, un charmeur incomparable. Et puis, la vieillesse accomplissait sur lui son œuvre accoutumée d'apaisement.

Lenior ac melior fis accedente senecta (HORACE.)

Les hommes d'aujourd'hui ne peuvent entendre que l'écho

lointain de cette voix ; mais cela suffit, s'il est vrai qu'il n'est rien qui ressuscite plus fidèlement les gens du passé, qui nous fasse mieux évoquer le détail de leur vie familière, que quelques fragments d'une correspondance qui, évidemment, n'était pas destinée au public, comme ces épîtres confidentielles à Fauriel, où nous avons surpris Benjamin Constant toujours si sincère envers lui-même. Il ne posait jamais, au rapport de ceux qui l'ont le mieux connu et le plus souvent approché (1). Il répétait parfois à Coulmann que, si l'on cherchait un jour à faire son portrait flatté, ce n'est point dans ses lettres qu'on en trouverait les éléments. Ce n'est, d'ailleurs, pas davantage dans ses écrits, où ses détracteurs ne failliraient pas à relever l'absence d'une ligne politique rigoureusement droite, un plan de vie homogène, cette teneur de conduite, enfin, que les Latins dénommaient *unus idemque vitæ tenor*. Ils auraient beau jeu pour lui reprocher son attitude au 20 mars 1815 ; et que de fois, effectivement, n'a-t-on pas exhumé ces faits ! « *Je n'irai pas*, écrit-il le 19, *misérable transfuge, me traîner d'un pouvoir à l'autre, couvrir l'infamie par le sophisme, et balbutier des mots profanes pour racheter une vie honteuse...* » — Superbe élan, dites-vous ; il rappelle le vers bien romain, et bien cornélien aussi :

Non propter vitam vivendi perdere causas

Oui, mais, le lendemain (20 mars), il accepte d'être le conseiller d'Etat du despote repoussé la veille avec tant d'énergie ; et le voilà, pour ce, vilipendé par Sainte-Beuve (2), qui fut apparemment la même droiture et la même vertu dans ses mœurs politiques ou autres !

Mais nous allons résumer d'autre part les principales phases de l'existence de l'homme public ; ce n'est donc pas le lieu d'anticiper ici. Je préfère insister, avant de clore ce chapitre, sur la vivacité et même, à l'occasion, la gaieté de cet esprit prime-

(1) Voir COULMANN, *Réminiscences*, t. III, p. 75.

(2) Le critique des *Lundis* appelle cela *la folie la plus irréparable des siennes et une burlesque tergiversation qui faussa la fin de sa carrière*. — Voir la réplique de Coulmann (*Réminiscences*, t. III, pp. 85 sqq.).

sautier, alerte entre tous, malgré les continuels accès de mélancolie qui brisaient son essor, et aussi sur le caractère essentiellement officieux de son action privée ou publique pour servir les intérêts de ses amis, voire des inconnus, qui recouraient, sans jamais être rebutés, à son obligeance inépuisable ou à son crédit.

Dans ses relations avec les gens qu'il connaissait bien, et dès qu'il n'éprouvait nulle gêne ni ne se heurtait à aucune malveillance ouverte ou déguisée, Benjamin Constant se montrait d'ordinaire expansif, exubérant, se permettant parfois une verdeur de langage qui eût fait se froncer les sourcils et se dresser les toupets de ses collègues de la Chambre, s'ils l'eussent entendu dans ces moments-là. L'un d'eux, par exemple, Turcklheim, le député alsacien dont il sera fréquemment question par la suite, était très timide. Constant le raillait là-dessus de façon assez leste (1). En dépit de sa bonté foncière, il était malicieux comme un singe. « Il aurait, dit Coulmann (*loc. cit.*) fallu noter toutes ses malices ; mais il abusait souvent de la piquante ironie qui était la forme habituelle de son esprit (2). Souvent même il perdait sa peine auprès de nos bons Alsaciens, dont l'esprit plus solide que subtil ne comprenait pas toutes ses finesses. »

Ces citations multiples empruntées par nous un peu au hasard — et sans aucun parti pris préconçu, aux moindres billets qui soient sortis, sans nulle arrière-pensée de publicité — de la phrase féconde de Benjamin Constant ; ces fragments, longuement rapprochés entre eux d'un *Journal* dont l'auteur ne visait rien moins que l'apologie de son caractère et de sa conduite, bref, cette revue rapide de sentiments, d'idées, de propos, de projets et d'actes, tout cela témoigne, en fin de compte, par la variété des matières que Constant fut habile à traiter, et souvent par la noblesse des causes qui l'émurent, l'heureuse souplesse, l'originalité, l'indépendance de son génie. Il fut à la fois homme d'action

(1) « Quand M. de Turckheim éternue, disait-il, il tremble du bruit qu'il a fait ; je ne sais vraiment pas comment il a jamais osé proposer à M[me] de Turckheim de lui faire un enfant. » (Cité par COULMANN, *Réminiscences*, t. III, p. 72.)

(2) C'était la *blague*, — si j'ose risquer cet affreux mot ; — ce « persiflage incessant, observe âprement M. Thureau-Dangin, desséchait tous les sentiments en lui et autour de lui. » — Je ne puis absolument pas être de cet avis.

et de parole, homme d'esprit aussi, par trop préoccupé du désir de briller, de plaire, de faire de l'effet, mais soucieux en même temps de jouer un rôle utile et bienfaisant. Il y a plus. Je ne sais si la biographie définitive qui s'élabore à l'heure actuelle, étayée sur les pièces authentiques encore ensevelies dans les dépôts d'archives étrangères, fera rayonner une lueur plus intense de sympathie posthume sur celui qui, s'analysant sans trêve, fut en somme le *bourreau de soi-même*. — J'avoue que je l'espère; car celui-là mérite l'indulgence, qui vous l'avez pu constater par les pages qui précèdent, s'est personnellement apprécié sans excès de tendresse — loin de là ! — sans complaisance coupable, En tout cas, le portrait que j'ai tenté par la seule interprétation de ces aveux d'outre-tombe suffira, je pense, à démontrer à quel point l'image de cet homme s'est faussée, depuis soixante-quinze ans, par la réfraction des âges. Il est encore temps, mais il est bien temps de la redresser. Non, Benjamin Constant, si riche en travers qu'on le dépeigne, ne fut pas le poseur obstiné, le creux phraseur (1), l'égoïste, le sceptique à l'âme sèche que vouèrent à l'indifférence ou au dédain de l'avenir de nombreux pharisiens de la politique : parlementaires haut sur cravates, solennels et rigides, servants amorphes d'un pouvoir éphémère, publicistes gourmés, plus stricts sur le point d'honneur dans leurs articles que dans leurs consciences. Tous ceux-là lui ont jeté la pierre, et aussi plus récemment, quelques moralistes scrupuleux ou de sévères historiens, comme celui qui étudia si intelligemment l'attitude du parti libéral sous la Restauration et la période de la monarchie de juillet. — J'estime que, si la postérité veut y regarder de plus près, elle corrigera, mitigera leur jugement. Elle dira que malgré bien des faiblesses, bien des fautes, bien des égarements, bien des écarts, Benjamin demeura jusqu'au bout épris de perfectibilité, de progrès, d'amendement moral, intellectuel et social, selon les préceptes altruistes légués au

(1) Je ne puis songer à peser ici — tel n'est pas mon sujet — la valeur absolue de son corps de doctrine politique, dont M. de Lauris a fait naguère l'exposé sommaire plutôt que la critique motivée (*Benjamin Constant et les idées libérales* ; Plon, édit. ; 1 vol. in-12.)

monde par le divin auteur de notre croyance, lorsque flétrissant les pharisiens et les scribes, il réclamait pour tous « la charité, pour tous la lumière, pour tous la liberté (1). » Mais hélas ! il a voulu la renommée par surcroît ; or, il a connu que ce renom auquel il aspirait d'un si vif élan et qu'il n'a qu'en partie conquis, ne saurait être, pour répéter le mot tant de fois cité de son illustre compagne, que le « deuil éclatant du bonheur ».

Il fut souvent, sinon toujours, très malheureux par sa faute ou par celle de son destin. Au lieu de l'exécuter, n'est-il pas plus élégant, plus humain aussi, de l'excuser ? Et n'est-ce pas ici le cas de rappeler à ses détracteurs qu'on n'a jamais assez *pitié du cœur des hommes* », comme chante le musicien poète de *Pelléas et Mélisande,* avec son exquise et savante simplicité ?...



VICTOR GLACHANT.

(1) BENJAMIN CONSTANT, *De la religion considérée dans sa source, ses formes et ses développements.* — Dans ce passage et dans plusieurs autres, le disciple de Rousseau, de Necker et de Condorcet s'avéra — à son corps défendant peut-être, — franchement, nettement chrétien.

LES ORIGINES LITTÉRAIRES
D'ALFRED DE VIGNY

à propos d'un livre récent (1)

Il est bien peu de grands écrivains qui n'aient une légende — ou même plusieurs. Ces sortes de simplifications à distance, œuvres de critiques à courte vue, sont toujours aisément accueillies du public. Il appartient néanmoins à l'histoire littéraire de remettre les choses au point. Rabelais, La Fontaine, Pascal, Molière, Bernardin de Saint-Pierre ont ou eurent leur légende. Alfred de Vigny ne pouvait manquer d'avoir la sienne : et c'est elle que nous voudrions, à l'aide de textes précis, essayer de dissiper.

La méthode de critique mise en œuvre ici est de nature à susciter des objections. Qu'il suffise, pour la justifier, de rappeler l'enquête instituée déjà sur le même sujet, et d'après les mêmes principes par M. Ernest Dupuy ; enquête qu'il y aurait de la présomption à reprendre si nous n'en devions corroborer nous-même les résultats par les éléments nouveaux d'information que nous apportons : je veux dire un certain nombre de rapprochements jusqu'ici passés inaperçus. — Sur la question de méthode, je citerai aussi le travail analogue de M. Zyromsky (2) sur Lamartine, dans cette partie de sa thèse si originale où il recherche — et trouve — dans la Bible, dans Ossian, Pétrarque, J.-J. Rousseau et Chateaubriand les origines littéraires du poète des *Méditations*. — C'est selon le même système que l'on étudiait récemment l'inspiration dantesque dans les poèmes de Vigny (Daniel Counson, Dante et les romantiques français, *Revue d'histoire littéraire de France*, juillet-septembre 1905).

(1) *La Jeunesse des romantiques*, par Ernest Dupuy.

(2) *Lamartine, poète lyrique*, livre Ier.

I

Alfred de Vigny est en grande partie responsable de l'idée inexacte que l'on se forme généralement de la nature de son talent et des procédés de composition qui lui sont propres. Il a cherché — et cette préoccupation ne l'a, à vrai dire, jamais quitté — à se donner une attitude pour la postérité : attitude isolée dans la pensée comme dans la vie ; attitude assez semblable à celle de son Moïse, ou à celle, encore, de ce héros d'Homère qui « allait, se rongeant le cœur en marchant loin des sentiers des hommes », et qui fut, assurément, le premier des romantiques. Vigny mettait une certaine affectation à ne pas partager toutes les truculences de l'école où il fréquentait, à ne pas exploiter les mêmes thèmes (1), à rester, en un mot, lui-même, et, comme dit Stendhal, « différent ». Volontiers Vigny eût repris à son compte la fière épigraphe de l'*Esprit des lois* « *prolem sine matre creatam* ».

Dans cette disposition complexe de pudeur et d'ombrageuse fierté, pour être plus sûr de rester seul, seul à fouler des voies inviolées, il lui eût déplu non seulement de faire figure de disciple, mais même de s'improviser chef d'école. Ses intimes, un instant — si jamais toutefois Alfred de Vigny eut des intimes — Gustave Planche, Léon de Wailly et quelques autres, le sollicitaient de s'ériger en prophète d'une foi poétique nouvelle, d'opposer au culte romantique de la forme, de la fantaisie, de la couleur, au romantisme du Cénacle, un autre romantisme, une école, non plus de la forme, mais de la pensée, école dont il eût été le chef, et dont la poésie fût simplement, comme le voudra quelques années plus tard Lamartine, de « la raison chantée » (2). Vigny refusa. L'idée ne lui était pas nouvelle, et de plus en plus il s'attachera à la réaliser ; mais ce qu'il ne voudra jamais, c'est d'être compris dans un groupe, même à titre d'initiateur et de maître ;

(1) Cf. les deux préfaces des *Poésies*, celle de 1822 (non reproduite dans les éditions postérieures) et celle de 1837 ; et DESCHAMPS, préface des *Etudes françaises et étrangères*.

(2) *Des Destinées de la Poésie*, 11 févr. 1834. (Edition Hachette, in-12, 1904, p. 62.)

c'est de mêler son nom à d'autres noms, le sien dût-il en rester le plus illustre.

Deux vers, souvent cités, de Sainte-Beuve, ont accrédité et, pour ainsi dire, popularisé cette attitude :

.... Et Vigny plus secret
Comme en sa tour d'ivoire avant midi rentrait (1).

Le travail de la perle, que Vigny a quelque part, si délicieusement décrit, il semble bien que ç'ait été, aux yeux du public, celui de sa pensée solitaire. Il semble bien que le chantre d'Eloa n'ait jamais trouvé qu'en lui-même ses inspirations, que l'on ne doive pas chercher autre part les sources de sa poésie, qu'il ait seul, tout naturellement, sécrété cette essence divinement rare.

Je me propose, dans cet article, d'établir que tout en se tenant volontairement éloigné du courant de la vie et de la pensée contemporaines, tout en affectant de dominer l'une et l'autre du haut des demeures sereines de la sagesse, Vigny n'a pas négligé de maintenir son esprit en contact avec la réalité et même l'actualité, d'y puiser pour ses conceptions, sinon cette sève intérieure et vivifiante que lui seul pouvait leur communiquer, du moins un aliment et une substance.

C'est sans doute une face de cette idée qu'il a voulu exposer doctrinalement dans le morceau intitulé « Dernière nuit de travail du 29 au 30 juin 1834 » morceau qui est imprimé, dans la plupart des éditions, à la suite de « Chatterton ». Quoi qu'il en soit, ceux qui ont pénétré un peu avant dans la connaissance de Vigny ne douteront point du motif secret de son refus, et c'est un point de psychologie qui leur paraîtra, comme à moi, définitivement éclairci.

(1) Cf. *Nouveaux Lundis*, t. VI, article du 15 avril 1864 : « Lui même et ne se confiant qu'à lui seul, il dégageait et dressait amoureusement sur son socle de marbre blanc une figure élevée, pure, une image sereine, chaste, éblouissante, austère et sans tache, une forme incorporelle, si l'on peut dire » — et Théophile Gautier (*Moniteur* du 28 sept. 1863) : « Quand on pense à de Vigny on se le représente involontairement comme un cygne nageant le col un peu replié en arrière, les ailes à demi gonflées par la brise, sur une de ces eaux transparentes et diamantées des lacs anglais... On peut encore le comparer à une de ces nébuleuses gouttes de lait sur le sein bleu du ciel, qui brillent moins que les autres étoiles, parce qu'elles sont placées plus haut et plus loin. » (*Histoire du romantisme*, pp. 164-165.)

On admet l'influence, la réaction réciproques des genres littéraires. Ne pourrait-on songer à déterminer d'une façon méthodique celle des écrivains entre eux ? On le peut sans doute, et dans une large mesure. C'est ce que faisait Sainte-Beuve lorsqu'il cherchait, dans une page de Diderot, l'épreuve avant la lettre de tel morceau célèbre de Musset, ou, dans un chapitre de la « Nouvelle-Héloïse », le prototype du « Lac ». C'est ce que nous nous proposons de faire en essayant de débrouiller les influences diverses dont on trouve la trace dans l'œuvre d'Alfred de Vigny. Et c'est encore ce à quoi nous tâcherons, quand nous rechercherons, dans la poésie contemporaine, les traces de l'influence qu'il a lui-même exercée. — Mais l'on ne saurait prétendre, dans cet ordre d'idées, à une exactitude scientifique. Il ne faudrait pas être la dupe de rapprochements, ni prendre pour des conclusions définitivement formulées ce que nous ne donnerons qu'à titre d'hypothèses, ou tout au plus, d'indications. Entre deux textes, par exemple où se trouve ébauchée déjà une pensée que Vigny a plus tard mise en œuvre, j'ai dû tout naturellement choisir celui qui se rapprochait le plus, pour l'expression, de la forme qu'il donna lui-même à cette pensée. Mais il ne peut être nullement question de surprendre les procédés de création d'un poète, et je crois qu'il y a lieu de se rappeler cette phrase de Vigny lui-même : « Dieu seul et le poète savent comment naît et se forme la pensée. Les hommes ne peuvent ouvrir ce fruit divin et y chercher l'amande » (1).

II

C'est d'abord dans son style que je m'essaierai à déterminer les origines littéraires d'Alfred de Vigny. Je devrais dire : dans ses styles ; car je crois que l'on en peut distinguer jusqu'à quatre (encore ne m'occupé-je pas ici de sa prose) chez l'auteur des *Poèmes antiques et modernes* et des *Poèmes philosophiques :* le style classique et tout racinien (2) ; — le style pseudo-classique ;

(1) *Journal d'un poète*, 1833 (p. 79, édit. Lemerre).

(2) Sensible dans certains morceaux de *Dolorida* et du *Déluge*. — Cf. *La Fille de Jephté :*

Mon père, embrassez moi : d'où naissent vos retards ?

Et *Iphigénie*, A. II, Sc 2.

— le style romantique ; — et le style, enfin, qui est en propre celui de Vigny et dont il ne s'est rendu maître qu'assez tard. — Il ne sera question ici que du second et du troisième.

De son style pseudo-classique, l'on pourrait donner de multiples et piquants échantillons. Je me contenterai de retenir ceux qui permettent de démêler en Vigny un élève et émule de l'abbé Delille (1).

Cette influence se précise chez lui par l'usage — et l'abus — des termes « nobles » et des périphrases. Les premiers foisonnent dans les premières pièces de Vigny : « coursier » = cheval (Moïse, 55) ; « humains » = hommes (*Moïse*, 65, *Eloa*, I, 89 ; II, 182) ; « trépas » = mort (*Dolorida*, 96 ; *la Prison*, 162) ; « beauté » = femme (*Eloa*, I, 174, — *le Bal*, 13, 19) ; « guerrier » = soldat (*Eloa*, III, 209 — *la Fille de Jephté*, 7 — *le Trappiste*, 67) ; « nautonier » = marin (*Symétha*, 5) ; « col » = cou (2) (*la Fille de Jephté*, 40). — On ne ferait pas un dictionnaire moins intéressant de ses périphrases :

« l'immortel empire » = le ciel (*Eloa*, I, 103).
« l'écharpe aux sept couleurs » = l'arc-en-ciel (*Eloa*, II, 100).
« des froids marais les éclairs onduleux » = les feux follets (*Ib.*, 16).
« faveurs de l'aurore » = la rosée (*Eloa*, III, 100).
« l'arsenal des orages » = les nuages (*le Déluge*, 63).
« les noires retraites » = la prison (*la Prison*, 291).
« ces fleurs dont la beauté ne s'ouvre que la nuit » = les belles-de-nuit. (*Eloa*, II, 196.)

(1) Il a, une fois du moins, tenté de rivaliser avec son maître :

...Une femme entraînée
Paraît : ses yeux brûlants au ciel sont dirigés ;
Ses yeux, car de longs fers ses bras nus sont chargés
(VIGNY, *La femme adultère.*)

Levait au ciel ses yeux enflammés de colère ;
Ses yeux... Des fers, hélas ! chargeaient ses faibles mains.
(DELILLE, trad. de l'*Enéide*, II, 405-406).

(2) Cf. « Je vois encore votre jeune enfant et j'entends son joli petit adieu. Prenez-le, en mon nom, sur vos genoux, mon amie, baisez-le bien pour le remercier d'être ainsi venu se jeter à mon *col* à mon départ. » (Lettres *inédites* d'Alfred de Vigny, *Revue des Deux-Mondes*, janvier 1897, p. 82. — A sa cousine, la vicomtesse A. du Plessis.)

« les profondeurs sans nom de la triple puissance » = la Trinité.
(*Eloa*, I, 156.)

« Là, quand la villageoise a, sous la corde agile
De l'urne, au fond des eaux, plongé *la frêle argile* » = la cruche.
(*Eloa*, II, 5-6.)

« La perle, sur son front, enlacée en bandeau
Ou pendante à l'oreille en mobile fardeau » = diadème et boucles d'oreilles. (*le Bain*, 15-16.)

« ...la lampe errante
Dont il garde les feux dans sa main transparente » = une lanterne.
(*la Somnambule*, 9-10.)

« C'est un de ces guerriers dont la constante veille
Fait qu'en ses palais d'or la royauté sommeille (1). » = un garde du corps. (*le Trappiste*, 115-116.)

J'en passe et des meilleures : celles dont M. Emile Faguet a donné dans son *Dix-neuvième siècle* (pp. 146-147) un si amusant commentaire : tout le monde les y ayant lues, il est inutile de les reproduire ici. Certes, l'on songerait moins à reprocher à Vigny ces façons d'écrire, s'il ne s'était égayé ailleurs aux dépens des périphraseurs de la fin du XVIIIe siècle (2) et de l'Empire : « C'est dans le détail du style, surtout, que vous pourrez juger la manière de l'école polie dont on s'ennuie si parfaitement aujourd'hui... Pour vous en donner quelques exemples entre cent mille, quand on voulait dire des espions, on disait comme Ducis :

 Ces mortels dont l'Etat gage la vigilance.

Vous sentez qu'une extrême politesse envers la corporation des espions a pu seule donner naissance à une périphrase aussi élégante, et que tous ceux de ces « mortels » qui d'aventure, se

(1) Cf. André Chénier (*Versailles*) : « des gardes les nocturnes veilles ».

(2) D'une façon générale, on pourrait peut-être étudier ce qu'il y a de XVIIIe siècle dans la pensée de Vigny. Voy. ce qu'il dit de son père dans le *Journal d'un poète*, 23 décembre 1831, — la tonalité générale de *Quitte pour la peur* ; dans *Servitude et grandeur militaires*, La Veillée de Vincennes ; et, dans *Stella*, ce qui concerne Gilbert et André Chénier.

trouvaient alors dans la salle en étaient assurément reconnaissants. Style naturel, d'ailleurs ; car ne concevez-vous pas facilement qu'un roi, au lieu de faire dire tout simplement au ministre de la police : « Vous enverrez cent espions à la frontière », dise : « Seigneur, vous enverrez cent mortels dont l'Etat gage la vigilance » ? Voilà qui est « noble », « poli » et « harmonieux »... Lorsqu'on a dit pendant cinq actes... « hymen » pour « mariage », « immoler » en place d' « assassiner », et mille autres gentillesses pareilles, comment proférer un mot tel qu' « espion » ? Il faut bien dire « mortel », et je ne sais quoi de doux et de long à la suite » (1).

Ce que je trouve d'intéressant à noter en tout ceci — en dehors de l'influence de Delille — c'est la persistance de ces habitudes de style chez Vigny, même dans sa maturité et à l'état de tache et d'exception : le « camail de l'étude » dans *la Bouteille à la mer*, et bien d'autres expressions tout aussi limpides dans *la Flûte* par exemple.

Mais, après tout, le farouche Hugo n'écrivait-il pas lui-même (notons-le pour nous amuser) :

> La nuit, *quand la veilleuse agonise dans l'urne*
> Quand Paris, enfoui sous la brume nocturne
> Avec la tour saxonne et l'église des Goths,
> Laisse sans les compter passer les heures noires
> Qui, *douze fois*, semant les rêves illusoires,
> *S'envolent des clochers par groupes inégaux.*
> (*Feuilles d'automne*, XXIII.)

> Que je voie, à mes yeux en fuyant apparues.
> Les *étoiles des chars* se croiser dans les rues = lanternes des fiacres et des omnibus. (*Ibid., Soleils couchants.*)

> Comme la nue altière, *en son sublime essor* (?)
> Se laisse dérober *son fluide trésor* = la foudre
> Par *ces flèches de fer au ciel toujours dressés* = les paratonnerres.
> (*Chants du crépuscule*, XI.)

« Les étoiles des chars » en particulier sont une trouvaille que

(1) *Lettre à lord *** sur la soirée du* 24 *octobre* 1829 *et sur le système dramatique*. V. *ibid.* l'histoire humoristique du mouchoir de Desdémone.

l'on savourera, je pense, et qui méritait bien les honneurs d'une exhumation.

Si Chénier a influé sur la toute première manière de Vigny, c'est une question qui est loin d'être résolue, si même elle est susceptible de l'être jamais ; mais qui fait, me semble-t-il, moins d'honneur au sens critique de Sainte-Beuve qu'à sa jalouse malignité. Nous ne rechercherons pas de ce côté la généalogie de notre poète, nous rangeant, en ceci, à l'avis de M. Anatole France (1) : « Il (M. Becq de Foncquières) était trop habile homme pour la rechercher (l'influence d'André Chénier) dans les *Poèmes antiques* d'Alfred de Vigny. En effet, si l'on peut croire à première vue que trois ou quatre pièces de ce recueil, telles que *Symétha* et *La Dryade*, procèdent des élégies et des églogues d'André, c'est un fait que *Symétha* fut composée en 1817, et la *Dryade* en 1815, deux ans, quatre ans avant la première édition des œuvres de Chénier ». Est-il besoin d'ajouter à cette induction décisive tirée de la chronologie une raison d'ordre littéraire ? Comme on l'a dit excellemment, à la différence de celle dont s'inspira Chénier, la Grèce des *Poèmes antiques* de Vigny « c'est la Grèce vue à travers l'idylle et l'élégie latines, une Grèce virgilienne et tibullienne, à peine syracusaine » (2).

S'il est aisé de démêler quelles influences ont agi sur le style pseudo-classique de Vigny, il ne l'est pas moins de rechercher les origines et les modèles de son style romantique. Dans *Eloa* (chant I), par exemple, le morceau sur le colibri :

Ainsi dans les forêts de la Louisiane

est évidemment mis en vers, du mauvais Chateaubriand, ou du bon Bernardin de Saint-Pierre — ce qui est précisément la même chose. — J'en dirai autant du morceau trop connu :

Sur la neige des monts.....

ainsi que de

Sitôt que balancé sur le pâle horizon

(*Chant* II.

(1) *La Vie littéraire*, II, pp. 234-235.

(2) Emmanuel des Essarts, *Portraits de Maîtres*, p. 81.

Dans *Paris* les vingt vers qui suivent celui-ci :

Des ombres de palais, etc...

rappellent, comme vocabulaire, sinon comme puissance de coloris les *Orientales* ou *Namouna* (1).

Comme ses frères en romantisme, Vigny sacrifia aux ossiâneries de Macpherson. Le postiche est sensible dans le passage

Quelquefois un enfant de la Clyde écumeuse

(*Eloa*, ch. II.)

Tout y est, même la « harpe » et l'inévitable « Ecossaise ».

Et, pour préciser sans doute, Vigny termine par ces vers :

Il cherche alors *comment Ossian la nomma*
Et debout sur sa roche appelle *Evir-Coma* (2).

(1) Qu'il suffise d'indiquer que *Namouna* est de décembre 1832 et que Vigny date *Paris* du 16 janvier 1834. Les dates, en cette affaire, ont leur importance. Comme le morceau de *Paris* indiqué ci-dessus est le seul où Vigny ait donné dans l'orientalisme, on peut attribuer ce phénomène isolé à l'influence récente, on le voit, d'une lecture.

Cf. *Rolla* (août 1833), apostrophe au Christ, et *Paris* (16 janvier 1834) :

Le cadavre adoré, de ses clous immortels,
Ne laisse plus tomber de sang pour ses autels.

(2) Il y aurait à déterminer ce qu'a dû à l'Angleterre le talent de Vigny. On sait que dans sa studieuse jeunesse il traduisait l'*Odyssée* du grec en anglais. Il suffit de rappeler ce que doivent : *Cinq-Mars* à Walter Scott, *Eloa* à Milton, *Stello* à Sterne (histoire des Diables-bleus, histoire de la puce enragée, chap. II et III, chap IV et IX), *Chatterton* et *Servitude et Grandeur militaires* (histoire de lord Collingwood, chap. VI, liv. III) à la connaissance de la société et du caractère anglais. — Vigny semble assez curieux de littérature anglaise. Voy. ce qu'il a imprimé des poésies de Chatterton. Les premiers essais sont des adaptations ou traductions de Shakespeare (*Shylock*, *Othello*). L'épigraphe de Chatterton, « Despair and die », est empruntée à Richard III, V, 3. On verra dans la IIIe partie de cette étude un curieux rapprochement entre Byron (*Lara*) et la *Maison du Berger*. A l'époque des débuts de Vigny Sainte-Beuve imitait les lakistes, Wordsworth, Coleridge, Keats, Southey, Kirke White.

III

Ce n'est pas seulement dans la tonalité générale et le coloris du style, c'est encore dans les idées, et dans les images dont il se sert pour traduire poétiquement ses idées, qu'il y a lieu de rechercher les origines littéraires d'Alfred de Vigny.

Ses trois idées maîtresses : isolement et souffrances du génie dans la société (*Moïse, Stello, Chatterton*) — résignation du joug de la destinée et stoïcisme en face de la douleur (*La mort du loup, les Destinées*) — indifférence de la nature à l'égard de l'homme (*La Maison du berger*), nous en trouvons le premier type, avec quelques analogies frappantes d'expression, chez des écrivains du XVIIIe siècle, et chez les « maîtres de chœur » du romantisme : Chateaubriand et Mme de Staël.

Sur le thème de *Moïse*, Diderot avait écrit déjà que « la nature, en formant un homme de génie, lui secoue le flambeau sur la tête, en lui disant : sois grand homme et sois malheureux ! » (1) Dans une actualité plus voisine de Vigny, Mme de Staël écrivait : « Le génie, au milieu de la société, est une douleur, une fièvre intérieure, dont il faudrait se faire traiter comme d'un mal, si les récompenses de la gloire n'en adoucissaient pas les peines ». Et Victor Hugo, dans ses *Odes*, n'avait-il pas développé la même idée :

Qu'un autre au céleste martyre
Préfère un repos sans honneur !
La gloire est le but où j'aspire,
On n'y va point par le bonheur.

(*Odes*, I, 1, Le poète dans les révolutions.)

Qu'il passe en paix, au sein du monde qui l'ignore
L'auguste infortuné que son âme dévore !
Respectez ses nobles malheurs ;
Fuyez, ô plaisirs vains, son existence austère :
La palme qui grandit jalouse et solitaire
Ne peut croître parmi vos fleurs.
Il souffre assez de maux sans y joindre vos joies !
Chaque pas qui l'enfonce en de sublimes voies

(1) Cité par Mlle de Lespinasse, « Lettre à M. de Guibert », 23 octobre 1774.

Par une douleur est compté.
Il pleure sa jeunesse avant l'âge envolée,
Sa vie, humble roseau qui se courbe, accablée
Du poids de l'immortalité. (*Odes*, IV, 1.)

C'est, amplifié par la rhétorique d'Hugo, le thème que Vigny reprendra pour le frapper à son empreinte. De tels rapprochements en fournissant un contrôle direct — par « différenciation » immédiate — des procédés propres à chaque écrivain, suffiraient, s'il en était besoin, à justifier l'intérêt de notre méthode.

Sur le point particulier de la condition du poète, point qui, on le sait, tient une grande place dans les écrits en prose de Vigny on pourrait noter, comme sources plus lointaines, Lesage, dans un épisode de *Gil Blas :* l'histoire du poète Fabrice à l'hôpital ; et Spencer, poète anglais mort de misère en 1598, poème intitulé : *Les Fleurs des Muses.* — Shakespeare, que l'on sait que Vigny connaît à fond, cite dans le *Songe d'une nuit d'été* (VI), le proverbe anglais « aussi pauvre qu'un poète ».

L'idée des Destinées n'était pas nouvelle, et il serait évidemment assez délicat d'assigner l'origine où Vigny a puisé son inspiration, puisqu'il s'agit d'un « motif » exploité depuis trente siècles dans toutes les littératures. Il y a donc lieu de s'en tenir aux sources immédiates, celles auxquelles Vigny puise le plus souvent. A ce titre, je renverrai aux vues exposées par Mme de Staël, *De l'Allemagne*, IIe partie, chp. XI (« Il y a dans les poèmes épiques et dans les tragédies des anciens... » jusqu'à : « et qui répond à notre cœur »).

Je crois que l'on peut être plus affirmatif en ce qui concerne la conception fondamentale de la *Mort du Loup.* J'inclinerais à l'attribuer à J.-J. Rousseau, et cela, non seulement à cause de l'identité du fond dans le § II de la *Mort du Loup* et le passage ci-dessous de l'*Emile ;* mais parce que Rousseau dans ce texte établit déjà, par une vue d'ailleurs singulièrement profonde, la distinction même que nous retrouverons nettement marquée dans les vers de Vigny. Qu'on en juge par une comparaison :

(1) Mme de Staël, *De l'Allemagne*, première partie, chp. VI ; Cf. *Corinne* passim.

« La première loi de la résignation nous vient de la nature. Les sauvages, *ainsi que les bêtes*, se débattent fort peu contre la mort, *et l'endurent presque sans se plaindre*. Cette loi détruite, il s'en forme *une autre, tirée de la raison ;* mais peu savent l'en tirer, et cette résignation factice n'est jamais aussi pleine et entière que la première ».

Si tu peux, fais que ton âme arrive,
A force de rester studieuse et pensive.
Jusqu'à ce haut degré de stoïque fierté
Où, naissant dans les bois, j'ai tout d'abord monté.

L'indifférence de la nature à l'égard de l'homme, « leitmotiv » de la *Maison du Berger*, fut un des clichés romantiques les plus fréquemment utilisés. Mais peu de poètes avaient éprouvé et traduit ce sentiment d'une façon aussi âpre que Vigny. Un passage énergique de Byron (*Lara*) me semble mériter d'être cité ici :

« Regarde, pendant que tes yeux enchantés peuvent voir encore, la nature puissante bondir de son berceau et rebondir dans le jour ; quelles que soient les douleurs qui entourent ton cercueil, *ni la terre ni le ciel ne verseront une larme ;* il ne se formera pas un nuage, il ne tombera pas une feuille de plus... » — Xavier de Maistre avait écrit : « La nature, indifférente au sort des individus, remet sa robe brillante du printemps et se pare de toute sa beauté autour du cimetière où il repose » (1). Et, derechef, Mme de Staël : « La nature semble une amante jalouse prête à percer le sein de l'homme au moment même où il s'enivre de ses dons » (2).

Pour ne pas quitter la *Maison du Berger*, sait-on d'où provient la fameuse — plus fameuse que célèbre — invective contre les chemins de fer ? Vigny en doit l'inspiration à l'un de ses anciens camarades du Cénacle, à Th. Gautier. « Le bon Théo », en effet, avait inséré le 15 octobre 1837, dans *La Charte de* 1830, un article où il se plaignait aussi, lui, poète, du nouveau monstre à vapeur (3). J'y renvoie le lecteur pour une comparaison trop longue à faire ici, mais que je crois suggestive.

(1) *Voyage autour de ma chambre*, XXI.
(2) *De l'Allemagne*, IVe partie, chp. IX.
(3) Article qu'on retrouvera dans *Fusains et Eaux-fortes* (pp. 187-195).

IV

S'il est possible de hasarder quelques rapprochements quant aux idées, l'emprunt ou l'inspiration directe sont plus sensibles encore dans le choix des images. Et notre enquête devient ici plus intéressante : Nous ne sommes plus réduits, en effet, à proposer des hypothèses, à indiquer simplement des rapprochements dont un doute prudent nous interdit, en saine critique, de prétendre tirer une conclusion quelconque : des similitudes d'expressions, des coïncidences verbales (que je soulignerai par l'emploi de caractères italiques), aussi probantes par elles-mêmes que les pourrait souhaiter l'historien littéraire le plus scrupuleux, précisent toutes les hypothèses et autorisent toutes les inductions.

Ici encore la marraine du romantisme — c'est Mme de Staël que je veux dire — me paraît avoir suggéré à Vigny une image — ou un symbole — qu'il a d'ailleurs fort habilement transformée et « adaptée ». Mme de Staël parlait quelque part (1) de « cette réflexion inquiète qui nous dévore comme le vautour de Prométhée ». C'est l'accent et l'inspiration de Vigny maudissant dans le *Journal d'un poète* le « dard de son esprit pénétrant et toujours agité ».

Mais c'est surtout à l'incomparable créateur d'images poétiques qu'est Chateaubriand, qu'A. de Vigny doit assurément le plus. Qu'on en juge par quatre rapprochements :

1° (Les vignes sauvages) « ...s'élancent de l'*érable* au tulipier, du tulipier à l'*alcée* ». (*Atala.*)

Il (le colibri) passe, ambitieux, *de l'érable à l'alcée.*

(*Eloa*, ch. .)

2° « De globes en globes, de soleils en soleils, avec les séraphins, *les trônes, les ardeurs,* qui gouvernent les mondes, l'imagination fatiguée redescend enfin sur la terre... » (*Génie du Christianisme.*)

Les *trônes*, les vertus, les princes, les *ardeurs*,
Le dominations, les gardiens, les splendeurs.

(*Eloa*, ch. Ier.)

(1) *De l'Allemagne*, IIe partie, chp. XI.

3° « Quand le soir était venu, reprenant le chemin de ma retraite, je m'arrêtais sur les ponts pour voir se coucher le soleil. L'astre, enflammant les vapeurs de la cité, semblait osciller lentement *dans un fluide d'or,* comme le pendule de l'horloge des siècles ».

Hérissé, l'oiseau part et fait pleuvoir le sang,
Monte aussi vite au ciel que l'éclair en d scend,
Regarde son soleil, d'un bec ouvert l'aspire,
Croit reprendre la vie au flamboyant empire ;
Dans un fluide d'or il nage puissamment,
Et parmi les rayons se balance un moment.

(*Eloa*, ch. III.)

4° Enfin, bien que ceci n'apprenne rien à personne, je serais par trop incomplet si je ne rappelais que Alfred de Vigny doit à Chateaubriand le magnifique symbole de la *Maison du Berger*. La page est bien connue, mais elle mérite d'être citée une fois de plus. Velléda tient à Eudore le même discours que le poète à Eva :

« Au bord du ruisseau, au pied de l'arbre, le long de cette haie, de ces sillons où rit la première verdure des blés que je ne verrai pas mûrir, nous aurions admiré le coucher du soleil. Souvent pendant les tempêtes, cachés dans quelque grange isolée ou parmi les ruines d'une cabane, nous eussions entendu gémir le vent sous le chaume abandonné. Tu croyais peut-être que dans mes songes de félicité, je désirais des trésors, des palais, des pompes ? Hélas ! mes vœux étaient plus modestes, et ils n'ont pas été exaucés ! Je n'ai jamais aperçu au coin d'un bois *la hutte roulante d'un berger* sans songer qu'elle me suffirait avec toi. Plus heureux que ces Scythes dont les druides m'ont conté l'histoire, nous promènerions aujourd'hui notre cabane de solitude en solitude et notre demeure ne tiendrait pas plus à la terre que notre vie » (1). (*Les Martyrs*, livre X.)

(1) Rappelons, pour mémoire, la première « Maison du Berger » qui ait paru dans notre littérature :

Aussi, quand hors du printemps j'euz esté,
Et que mes jours vindrent en leur esté,
Me creut le sens, mais non pas le soucy ;

Autre coïncidence verbale (mais qui nous entraîne loin de Chateaubriand) :

« Deux penchants opposés attirent l'homme en sens contraires : l'horreur de l'ennui et l'amour du repos ; le grand art est d'échapper à l'un sans troubler l'autre, de trouver un état mitoyen *entre la léthargie et la convulsion* ».

(Sénac de Meilhan (1).

Et pourquoi nul sentier entre deux larges voies
. . . .
. . . .
Entre la léthargie et les convulsions ?

(*Le Mont des Oliviers*, II.)

* * *

On voit sous quel jour nouveau une étude méthodique des sources permet d'envisager l'originalité d'Alfred de Vigny, originalité très réelle, et qu'il ne s'agissait nullement de contester ou de diminuer, mais seulement de *déterminer*. Cette étude nous explique aussi certaines gaucheries de la première manière d'Alfred de Vigny, les traces visibles de certaines influences dont il mettra assez longtemps à s'émanciper. Elle nous met en présence d'un esprit curieux de littérature et de toute littérature, très averti, très compréhensif aussi, mais surtout supérieurement habile à découvrir un peu partout les formes où il coulera sa pensée et qu'il vivifiera de son inspiration, les thèmes qu'il dominera bientôt de toute l'ampleur de son essor, de toute la fierté de son envol superbement lyrique, c'est-à-dire *personnel*. Au terme de

Si employai l'esprit, le corps aussi,
Aux choses plus à tel aage sortables,
A charpenter *loges de boys portables*,
A les rouler de l'un en l'autre lieu,
A y semer la jonchée au milieu...

MAROT, *Eglogue au Roy*.

(1) Cité par J. MERLANT, *Le Roman personnel de Rousseau à Fromentin* (p. 404).

cette recherche, Vigny nous apparaît, suivant une distinction qui lui est chère et qui semble avoir été faite pour lui, non comme un « improvisateur » mais comme un « créateur », qui transforme et renouvelle une substance étrangère, qui se l'assimile pour se la convertir « en sang et nourriture » — autrement dit, et au sens étymologique, qui est le vrai, comme un *poète*. — Et peut-être cet exemple d'Alfred de Vigny serait-il propre à jeter quelque jour sur la nature de l'invention poétique et de la poésie elle-même, — s'il nous plaisait d'abandonner, pour les nuages de l'esthétique, le terrain ferme de l'histoire littéraire.

JACQUES LANGLAIS.

LETTRES INÉDITES

DE BARTHÉLEMY A JOSEPH AUTRAN

Dans notre livre sur Barthélemy et Méry (1), nous avons cité, partiellement, quelques lettres écrites par ces deux poètes à Joseph Autran, leur compatriote et intime ami. Nous croyons être agréable aux lecteurs des *Annales romantiques* en publiant à leur intention les pièces les plus saillantes de la correspondance adressée par Barthélemy et Méry à l'auteur des *Poèmes de la mer*. C'est à l'obligeance de M. Jacques Normand, le délicat poete, gendre de Joseph Autran, que nous devons la connaissance de ces documents non dénués d'intérêt.

Joseph Autran, né en 1813, était donc plus jeune, d'une quinzaine d'années, que Barthélemy et Méry. Les deux poètes, fixés le plus souvent à Paris, faisaient à Marseille de fréquents séjours : ils ne tardèrent pas à se lier avec leur jeune compatriote, qui trouva en eux d'utiles conseillers en matière littéraire et de fidèles amis. Il leur voua une grande reconnaissance. Dans ses *Lettres et Notes de voyage*, il a plaidé pour Barthélemy les circonstances atténuantes ; il s'était efforcé, d'ailleurs, d'adoucir la fin si désenchantée de la longue carrière du malheureux.

La première lettre de Barthélemy que nous avons vue date de la fin de décembre 1840. Elle est adressée à « Monsieur Autran fils, homme de lettres », et fait allusion à une remarquable poésie de Joseph Autran, consacrée à l'événement qui faisait tressaillir la France entière, au *Retour des Cendres*, et que publia, sous le

(1) *Les Créateurs de la Légende napoléonienne. — Barthélemy et Méry*. Par J. Garsou, Paris, Fischbacher, 1899.

titre de *Grandia Ossa,* le *Constitutionnel* du 3 janvier 1841. Cette ode — fait curieux — est le seul tribut payé par Autran — fervent orléaniste — à la Légende napoléonienne. Elle n'a pas trouvé de place dans ses *Œuvres complètes.*

J'ai reçu, mon cher Monsieur, les vers napoléoniens que vous m'avez adressés, et je pense que vous ne doutez pas du véritable plaisir qu'ils m'ont procuré. Je vous félicite de ne pas les avoir jetés (*sic*) dans les oubliettes provinciales, et j'ose même vous engager à destiner désormais pour Paris tout ce que vous voudrez livrer à l'impression. Votre ode est pleine de poésie et de cette philosophie religieuse sans laquelle il n'est pas de poésie. Tout le défaut que j'y trouve, c'est que vous roulez trop sur une idée, mais d'autres au contraire regarderont cela comme une beauté, et vous loueront d'avoir conservé dans ce petit poème cette unité que les anciens prescrivaient pour tous les ouvrages.

Je l'aurais à l'instant même portée à la *Presse*, si je n'avais déjà pris jour avec Girardin pour l'insertion d'une nouvelle pièce de moi, toujours sur *les Cendres*,qui n'est que la continuation ou la seconde partie de ce que vous avez eu la complaisance de lire dans le numéro du 14 ; bluette qui ne vaut certainement pas les éloges que vous lui donnez si généreusement (1). Vous comprenez que l'insertion coup sur coup de deux morceaux sur le même sujet ne convenait pas à ce journal. Je suis donc allé au *Constitutionnel* où j'ai trouvé l'ami Charles Reybaud (2) qui m'a promis de la publier le plutôt (*sic*) possible ; mais ce plutôt possible, pourrait bien, je le crains, aller jusqu'à dimanche, jour où la politique vacante laisse un peu de place à la littérature. Soyez tranquille sur les bévues des typographes, j'aurai soin de lire l'épreuve.

Quant à votre petit livre (3), auquel je continue à vouer l'admiration bien franche que je vous ai faiblement exprimée, je vous réitère ma

(1) Barthélemy publia dans la *Presse* du 24 décembre le chant intitulé : *Le Voici !* et, le 28 décembre, un second chant : *Le pieux sacrilège.* Ces deux parties formaient le poème : *Le Mardi des Cendres.* — Pour les détails, voyez notre livre : *Les Créateurs de la légende napoléonienne. — Barthélemy et Méry,* pp. 94-97.

(2) Charles Reybaud, frère de l'auteur de *Jérôme Paturot,* compatriote de Barthélemy et de Méry, fut collaborateur discret à la *Némésis.*

(3) Il s'agissait, croyons-nous, d'un manuscrit inédit, mentionné dans la quatrième lettre sous le titre : *Plume blanche et plume noire,* et qui n'a pas été publié, du moins sous cette dénomination, dans les *Œuvres complètes* d'Autran.

promesse de m'en occuper après les débarras du nouvel an. S'il obtient le sort qu'il mérite il sera pour vous une source de triomphes et un germe de la fortune littéraire dont vous êtes si digne.

Agréez, Monsieur, croyez bien que je vous porte une affection et une considération toute particulière.

B

La seconde lettre est datée de Paris, 12 mai 1842. A cette époque, Joseph Autran était l'un des principaux rédacteurs d'un journal de Marseille, *le Sud*, et c'est aux bureaux de cette feuille que la lettre lui est adressée.

Mon cher Monsieur,

Je pars après-demain pour Bordeaux (1) et le surcroît de petites affaires qui m'écrasent en ce moment m'empêche*nt* (*sic*) de vous écrire plus au long.

Je n'ai que le temps de vous remercier de nouveau pour tous les soins que vous me prodiguez. Voici encore de la besogne : je n'ai pas encore mon édition (2), l'imprimeur m'a manqué de parole ; il m'a bien, en dernier lieu, promis pour demain ou après-demain, mais je n'y compte pas ; d'ailleurs s'il envoie son ballot au moment de quitter Paris, aurai-je le temps d'expédier pour Marseille et d'adresser par la poste ; je serai donc dans la nécessité de confier cet embarras à quelqu'un qui ne le remplira pas sans doute avec autant d'attention que moi-même.

Quoi qu'il en soit vous recevrez tôt ou tard l'édition et vous en ferez

(1) Les quelques détails qui suivent, et qui nous ont été communiqués, avec beaucoup d'autres par M. E. Delibes, un Marseillais érudit et fort aimable — expliquent la présence de Barthélemy à Bordeaux. En 1830, il avait épousé la veuve d'un officier supérieur qui avait une fille de son premier mariage. C'est cette fille qui, sous le nom de Mlle Elian, obtint des succès de théâtre. Elle débuta au grand Opéra de Paris en 1839 ; en 1842, elle figure au théâtre de Toulouse comme chanteuse légère aux appointements de 20,000 francs ; plus tard à Bordeaux ; enfin, en 1848, à Bruxelles et à Anvers.

Un accident de voiture la força à quitter le théâtre ; elle se maria, et le nom de Mlle Elian, qui avait eu sa célébrité, disparut sous le nom de Mme Poulet. Elle eut une fille dont il sera question plus loin.

(2) Il s'agit, croyons-nous, d'un petit livre ironiquement intitulé *Hommage aux habitants de Marseille* par un de ses enfants, où il crible d'épigrammes ses compatriotes, qu'il n'aimait guère, en général.

ce que bon vous semblera, c'est-à-dire que vous la déposerez comme précédemment chez divers libraires en boutique, préférablement même à M. Barille qui malgré les remercîments que je lui dois, n'a pas un local propre à vendre des brochures. Annoncez chez lui et chez les autres libraires.

Il doit paraître à Marseille une réponse à ma satire sous le titre de *Marseille vengée*. Elle est d'un médecin que je ne puis apprécier et d'un poète que vous connaîtrez à ses œuvres.

Si vous en parlez, dites-en quelques mots obligeants.

Tout à vous. B.

P.-S. — Ecrivez-moi à Bordeaux poste restante, et si cela vous est possible, envoyez-m'y le *Sud* aussi poste restante.

A peine arrivé à Bordeaux, Barthélemy écrit, le 21 mai, à son ami. Nous découvrons, dans cette lettre, une preuve que la brouille définitive entre Barthélemy et Méry ne s'était pas encore déclarée :

Mon cher Monsieur, vous devez avoir reçu par la poste un premier envoi de mes brochures et j'espère que vous voudrez bien au premier jour m'en accuser réception. Quant au reste, il vous arrivera incessamment par le roulage accéléré. J'ai oublié de vous prévenir à ce sujet, que forcé de partir précipitamment avant cette dernière caisse, je n'ai pas eu le temps de l'affranchir selon mon usage ; vous aurez donc la bonté d'en payer les frais, que je vous rembourserai à la première vue. Je suis vivement désireux de connaître l'issue de tout ceci ; je crois avoir fait tout bonnement une bêtise en donnant cette troisième édition, qui même en se vendant à fond me couvrirait à peine des débours qui sont plus considérables que vous ne pensez ; attendu, que ne croyant jamais après une édition, être dans le cas d'en publier une seconde, j'ai toujours regardé comme inutile de faire conserver les formes précédentes et qu'il a fallu nécessairement recomposer le tout à chaque fois, ce qui, vous le voyez, a presque porté les frais au double de ce que j'aurais pu économiser. C'est une imprévoyance qui n'a plus de remède ; mais c'est fini pour les *revues*, c'est un métier où je ne trouverais pas de l'eau à boire. Soyez assez bon pour me tenir au fait des petits incidents de la vente, et ne négligez pas de répartir les exemplaires chez divers marchands, surtout chez Camion, et non exclusivement chez M. Barille. Je serai aussi bien aise de connaître l'accueil qu'on aura fait à la réponse du doc-

teur Belliol. Vos lettres et votre journal que je vous prie de m'adresser me donneront là-dessus des éclaircissements complets. Il est inutile de vous dire que si pour votre consommation personnelle ou celle de vos amis, vous avez besoin d'exemplaires, ils sont tout à votre disposition ; c'est peut-être le seul moyen qui existe de faire marcher cette funeste édition qui d'après mes pressentiments sera d'un débouché paresseux. Entre nous le supplément est bien pâle et je suis persuadé que ce sera l'opinion générale ; qu'y faire ? c'est peut-être ma faute, mais c'est aussi celle du juste que j'avais épuisé d'abord et qui ne m'a plus offert que des limailles et des rognures insignifiantes. Tout cela n'empêchera pas que vous en disiez beaucoup de bien ; je compte également sur Méry et les amis du *Sémaphore*.

Vous savez que des circonstances fâcheuses et impérieuses m'ont envoyé ici ; j'y resterai le moins que je pourrai, mais toujours trop, à raison des ennuis que j'y bois à pleine tasse. Vraiment, si j'avais connu Bordeaux il y a quelques mois, je n'aurais pas fait une satire sur Marseille ; quelle ville que celle où je suis !

Mille amitiés à l'excellent Roux, et quelques-unes à nos connaissances.

Adieu, Monsieur, comptez sur mon dévouement bien profond comme moi sur votre inaltérable obligeance.

B.

Poste restante.

A en juger par la date (Paris, 13 février 1844) et le début de la quatrième lettre, il y eut une assez longue interruption de correspondance entre les deux amis. Barthélemy venait de composer son poème : *L'Art de fumer ou la Pipe et le Cigare ;* il fait appel aux bons offices de Joseph Autran.

Mon cher Autran,

Dans l'ignorance où je suis de ce qui se passe à Marseille, depuis surtout que je ne participe plus à la distribution gratuite du *Sud*, je ne suis pas même bien sûr si vous êtes toujours attaché à ce journal, ou si vous avez pris parti ailleurs. Cependant, je vous écris toujours à cette adresse, persuadé que si vous n'y êtes plus, on voudra bien vous faire tenir cette lettre de quelque manière. Et pour faire mentir l'opinion reçue que la pensée principale d'une lettre est toujours dans le post-scriptum, je com-

mence par vous faire connaître le motif principal qui me porte à vous écrire.

Je viens de terminer un petit poème d'un millier de vers ; mais cette fois ce n'est pas un sujet local que j'ai choisi ; j'ai pris une matière qui s'adresse à une immense généralité, et dont la vente principale (si vente il y a) doit avoir lieu à Paris ; cependant, comme les Marseillais sont comptés aussi au nombre de mes consommateurs, j'ai le projet de leur en adresser quelques exemplaires. C'est pour cela que je vous consulte. Voulez-vous comme la dernière fois avoir la pénible complaisance de les répartir entre les libraires, et alors je vous les adresserais à vous-même ? ou bien trouvez-vous plus convenable que je leur fasse mes envois directement ? En ce cas, soyez assez bon pour me dire auxquels je dois en adresser, et en quel nombre à chacun. Mon petit livre se vendra 3 fr. 50 prix forcé ; pour les libraires le dernier prix sans rabais est de 2 fr. 25 avec les treizièmes ; j'enverrai en même temps des affiches. Il est inutile que je vous dise d'avance le titre de mon poème, vous le verrez toujours assez à temps. Soit que je fasse mes expéditions à vous ou aux libraires, je ferai en sorte de faire coïncider l'arrivée des exemplaires la veille du jour où les articles ou annonces des journaux de Paris arriveront à Marseille. Je vous avoue que je compte grandement sur votre zèle tout amical pour chauffer la publication, et sur votre attention pour me faire adresser un exemplaire du journal. Je me recommanderai aussi spécialement aux amis du *Sémaphore* ; si vous croyez utile que j'en adresse aussi des exemplaires à tout autre journal, indiquez-moi auxquels.

Maintenant que mon égoïsme est purgé, parlons un peu de vous ; je vous en veux d'abord, de ce que vous ne m'avez rien fait connaître de ce que vous avez fait et lu dernièrement ; je n'en ai eu nouvelle que par hasard et indirectement ; il paraît que vous êtes devenu tout à fait le poète obligé des circonstances marseillaises.

Et votre admirable petit livre inédit de *Plume blanche et Plume noire*, qu'en faites-vous ? Si mon poème fait fortune, je ferai en sorte de faire éditer le vôtre. Etes-vous toujours au *Sud* ? y êtes-vous toujours comme second, ou comme chef ? Roux s'est-il lancé dans une autre carrière, et a-t-il fini par abdiquer tout à fait en votre faveur ? et que fait aussi le brave auteur de *Chichois* (1) ? et son ennemi Dejanat ? etc., etc.

Vous ne pourriez croire combien tous ces détails auront d'intérêt à

(1) Gustave Bénédit, feuilletoniste du *Sémaphore*, était l'auteur de *Chichois*, poème resté populaire à Marseille. Il fut jusqu'à la fin l'ami fidèle de Barthélemy.

mes yeux, principalement ceux qui touchent vos intérêts, auxquels je vous prie de croire que je m'associe avec plus d'affection que nul autre.

Tout à vous de cœur,

B.

Grande rue Verte, 34, *Paris*.

Répondez-moi, s. v. p. promptement, attendu que nous sommes sous *presse*.

P.-S. — Si par hasard imprévu la vente marchait rapidement, écrivez-moi sur-le-champ, afin que j'en expédie un nouvel envoi — j'en enverrai d'abord 150 ou 200.

Dans une cinquième lettre (Paris, 23 mars 1844), Barthélemy remercie Autran des articles élogieux qu'il a consacrés dans le *Sud* à son œuvre :

Très cher compatriote,

Ce serait tomber dans le rabachage que de vous complimenter sur les excellents articles que vous m'avez faits, et ce serait aussi vous ennuyer que de vous poursuivre de mes remerciements. Laissez-moi vous dire pourtant, que non seulement ce que vous avez écrit pour moi est fort bien comme morceau critique, mais ce qui vaut presque autant, c'est parfait pour pousser à la vente, en un mot c'est un article marchand. Si les Marseillais n'ont pas été chauffés avec de tels moyens, je ne sais plus quels combustibles il faudra désormais employer avec eux. Je serais vraiment curieux de savoir comment vont ces affaires si vous n'êtes pas aussi paresseux que moi, mettez-vous à m'écrire quelques détails après avoir pris des informations chez nos débitants. Vous savez que je m'attends toujours au pire; ainsi quand vous m'annonceriez qu'il n'a été vendu que cinq ou six exemplaires, ou même pas un seul j'en recevrais très philosophiquement la nouvelle ; d'ailleurs je ne me fais pas d'illusion ; 3 fr. 50 c'est un peu cher.

Je voudrais bien savoir aussi, si je n'ai pas eu quelque petit article dans le *Sémaphore*, dus (*sic*) à la bienveillance de Carle ou de Bénédit ; tout ce que je sais c'est que je n'ai pas reçu le journal, ce qui semble indiquer la négative.

Ici la vente marche fort bien et vers la fin du mois je pense que l'édition tirée à 1,500 sera épuisée ; à Bordeaux on m'en a déjà redemandé.

Mon projet, *je vous le dis à vous*, est de faire après une petite édition à très bon marché, petit format à 1 franc avec des bois ; c'est le seul moyen d'arriver à une forte consommation.

J'ai déjà sondé l'éditeur au sujet de votre publication ; mais je dois vous dire qu'il s'est soulevé à la seule proposition d'un volume de poésies ; cependant j'espère l'amadouer, en lui promettant, attendu qu'il a grande confiance en moi, de faire à votre œuvre une préface, laquelle vous auriez en ce cas la peine de faire vous-même, et moi celle de la signer, si toutefois cela pouvait vous convenir.

J'aurais également intérêt à savoir de quel œil Méry a vu ma brochure.

Adieu, croyez à ma profonde et inaltérable amitié.

B.

P.-S. — Ces jours-ci je vais vous envoyer une petite pièce de vers inédite ; c'est une plaisanterie, un bon tour de force de rimes ; si vous croyez pouvoir l'insérer dans le *Sud* vous me ferez plaisir ; en la faisant précéder de quelques lignes de vous, vous me nommeriez.

Vous diriez alors que vous ne croyez pas commettre une indiscrétion, etc., etc., en livrant au public une pièce qui a courru (*sic*) dans Paris et qu'un de vos correspondants vient de vous adresser.

Pour copie conforme :
JULES GARSOU.

(*A suivre.*)

PAGES OUBLIÉES

L'IMMORTALITÉ DE L'AME

par Joseph Rocher

Joseph Rocher naquit à la Côte-Saint-André (Isère), le 7 juillet 1794.

Son père était un industriel renommé ; il avait élevé à Bonnevaux, près de sa petite ville, une verrerie dont les produits étaient fort appréciés, et créé, à la Côte-Saint-André même, une fabrique de liqueurs dont l'importance et la réputation n'ont cessé de s'accroître.

Sa mère, très belle personne, était une demoiselle Bérenger, originaire de Valence, issue d'une famille que plusieurs membres ont illustrée, sous le nom de Bérenger (de la Drôme) dans la magistrature, au Parlement et dans les lettres.

Joseph Rocher, après des études brillantes, prit en 1812 son grade de bachelier en droit, à Grenoble. Il vint à Paris où il se lia avec les célébrités littéraires et artistiques de l'époque.

Cédant aux instances paternelles, après avoir refuse le poste de substitut à Valence, en 1821 il accepta, en 1823, le poste de juge à Melun. Il n'y fit que passer. La même année il était nommé conseiller à la Cour royale de Grenoble et appelé à la présidence des Assises. Nommé en 1829, conseiller à la Cour royale de Lyon, M. Courvoisier vint l'y chercher pour en faire le secrétaire général de la Justice, le 8 août 1829.

Démissionnaire quelques mois avant les Ordonnances, il fut nommé malgré son jeune âge, conseiller à la Cour de cassation.

En 1848, à la création de la Haute-Cour de justice, il en fit partie comme membre et puis comme président.

En 1852, lors de la formation du Conseil supérieur de l'Instruction publique, il en fut nommé membre pour l'année 1853.

Quelque temps après il prit sa retraite pour raison de santé et vint se reposer à la Côte-Saint-André. Elu membre du conseil général, il fut, sur les instances de M. Rouland, envoyé à Toulouse le 28 septembre 1856 en qualité de recteur de l'Académie. Il remplit ces fonctions jusqu'au mois de septembre 1863 et mourut à Lyon le 29 janvier 1864.

(Note communiquée par M. Victor Colomb)

Ainsi que je le dis dans mon livre sur Lamartine, la pièce de l'*Immortalité* que nous publions ci-dessous, avait fait de très bonne heure une véritable réputation à Joseph Rocher. Lamartine en parle avec enthousiasme, bien qu'elle n'ait obtenu en 1821, à l'Académie des Jeux-Floraux, qu'une mention honorable. Une note écrite d'une autre main que celle de Rocher sur l'exemplaire du Recueil de cette Académie conservé par la famille du lauréat, dit qu'il composa ce poème à l'âge de 17 ans. C'est une assez bonne *Méditation*, et je ne serais pas surpris qu'elle ait inspiré celle de Lamartine qui porte ce titre. On peut dire qu'elle est inédite, puisqu'elle ne figure même pas dans le Recueil des Jeux-Floraux de l'année 1821 et que Joseph Rocher ne la publia jamais, non plus d'ailleurs que ses autres poésies dont il ne reste presque rien. L. S.

L'IMMORTALITÉ DE L'AME

POÈME

Je chante sur un luth, ami de la souffrance,
Des cœurs infortunés la plus chère espérance,
Une nouvelle vie, un avenir nouveau,
Dont la clarté nous luit sur le seuil du tombeau,
Jour qui n'a point de nuit et n'a point eu d'aurore
Jour terrible au méchant et que le juste implore,
Puisse ma voix fertile en sons mélodieux,
Aux enfants de la terre, attendus dans les cieux,
Rappelant cette fin promise à nos misères,

Consoler de l'exil les douleurs passagères !...
Et que le crime abaisse un front épouvanté
A ce nom menaçant de l'Immortalité !
De mes ans les plus beaux, ô compagne chérie,
Toi qui, pour habiter la céleste patrie,
As laissé sur la terre, en ton jeune printemps,
Celui qui fut l'ami de tes jours innocens,
Ma sœur !... je ne vois plus ta bouche me sourire,
Et ton regard si doux encourager ma lyre ;
Du moins de ces hauteurs où te cherchent mes yeux,
Anime de ton souffle un chant religieux !
Cher ange ! que du sein des voûtes éthérées,
S'élance un pur rayon de ces flammes sacrées
Dont la main du Très-Haut ceignit ton front vainqueur,
Et que ce feu divin descende dans mon cœur !...
L'homme aspire au bonheur ; cet instinct fait éclore
Les désirs impuissants dont le feu nous dévore,
Et qui toujours trompés, et renaissant toujours,
Sans contenter la vie, en remplissent le cours ;
Dans toutes les saisons leur essaim multiplie
De nos illusions la changeante folie ;
Aux jours de ce printemps qui n'a point de retour
A mes yeux se déploie un avenir d'amour,
Quand la beauté naïve et de grâce parée
Maîtrise en souriant ma raison égarée,
Trop court enchantement ! qu'infidèle à mes vœux
Des fleurs qui m'enlaçaient sa main rompe les nœuds,
La douleur sur ma tête étend son voile sombre ;
Je répète en mon deuil : le bonheur n'est qu'une ombre !
Mais l'espoir me rassure, et d'un nouvel ssor,
Il vole devant moi pour me séduire encor !
Suivrai-je l'homme errant de chimère en chimère,
Et ses désirs menteurs fécondant sa misère ?
Jaloux de conquérir un métal corrupteur,
Voyez l'un enrichir d'un avare labeur
Le coffre insatiable où dorment ses riche ses ;
Les autres, dans les cours, prodigues de bassesses.
D'une orgueilleuse main sollicitent des fers ;
Et tous brisant leur nef à mille écueils divers,
Attendre au sein des flots, battu par la .empête,

Qu'un astre favorable éclate sur leurs têtes !...
Abordons ce vieillard que la mort va frapper :
« Tu pleures, l'espérance est prête à t'échapper,
« (Dites-vous) que je plains ta douleur gémissante !
« Mes pleurs n'ont rien d'amer, et mon âme est contente ;
« Que ce jour soit béni qui termine les jours !
« J'ai d'un sol étranger parcouru les détours,
« Il est un air plus pur qu'il faut que je respire. »
Ainsi dit le vieillard, et quand sa voix expire,
O douce vision ! au delà du tombeau,
Apparaît à ses yeux, dans un monde nouveau,
D'un soleil inconnu la lumière lointaine.
Que ton éclat dissipe, ô splendeur souveraine,
De la terre qui fuit les trompeuses clartés !
Elevant jusqu'à toi ses désirs indomptés,
L'homme cède au néant sa dépouille flétrie,
Et son dernier regard appelle sa patrie !...
Ainsi, jusqu'à cette heure, où nos fronts pâlissans
Succombent inclinés sous le fardeau des ans,
Sans atteindre au bonheur, ardent à le poursuivre,
Nous ne vivons jamais, nous aspirons à vivre !...
Cette soif des désirs qui d'un constant effort,
Va tourmentant la vie et défiant la mort ;
Voyons-la se répandre en des tableaux plus vastes,
Et des enfans du monde interrogeons les fastes !
Ces peuples écoulés dans l'éternelle nuit
Ont-ils goûté jamais le repos qui nous fuit :
Hélas ! dès que le monde a connu la lumière
L'homme a connu les pleurs ; la hutte hospitalière,
La grotte des déserts, la cabane des champs,
La tente, abri du pâtre, en ses destins errants,
N'ont point donné la paix à leurs hôtes sauvages ;
Ainsi qu'un ciel brûlant voilé par les orages,
Souvent leurs cœurs, en proie à des vœux enflammés
Dans de sombres douleurs ont langui consumés !
D'un âge fabuleux, né du luth poétique,
Qu'on ne m'oppose point le tableau fantastique !
Des riantes erreurs invoquant le secours,
L'imagination, amante des vieux jours,
Enfanta l'âge d'or, et d'une main féconde

Prodigua mille fleurs à ce printemps du monde.
Sans doute, s'ils avaient, ces ayeux des humains,
Ignoré les désirs ambitieux et vains,
Le Ciel eût d'un fil d'or tissu leur destinée
Mais l'innocent éclat d'une ère fortunée
Loin des bosquets d'Eden n'était plus fait pour eux ;
Enfans de l'Exilé, qui, dans ses jours heureux,
Empl t d'un pur nectar sa coupe enchanteresse,
Ils ressentaient la soif dont l'aiguillon nous presse,
Cette soif du bonheur qui ne peut s'étancher.
Lors, d'un calme insipide, il leur fallut chercher
Des biens dont la douceur pût apaiser leurs âmes,
Alors des passions allumèrent les flammes ;
La limite du champ fécondé par leurs mains,
N'arrêtant plus l'essor de leurs vœux incertains,
Chacun d'eux, par delà son modeste héritage,
Croyait voir du bonheur la séduisante image ;
Famille infortunée et que devaient unir
Une même origine, un commun avenir,
Un même sol trempé de leurs sueurs fertiles ;
Ils marchent au-devant des tempêtes civiles ;
Leurs désirs égarés se changent en fureur,
Et dans leur âme vide une sanglante erreur,
Trompant de ces désirs l'inquiète souffrance,
Agrandit la carrière ouverte à l'espérance ;
Nous, leur postérité, ne les accusons pas ;
Le cri de l'homme, en proie au démon des combats,
Effroyable signal dans les champs du carnage,
Quels bords sont innocents ? où le sang des humains
N'a-t-il point à grands flots ruisselé de leurs mains ?
Depuis qu'au front des cieux luit ta clarté profonde,
O soleil, as-tu vu se lever sur le monde
Des jours vides d'orage, et que n'ait point troublés
Le formidable bruit des peuples ébranlés,
De la mort menaçante arborant la bannière ?
Je ne soulève point du sein de leur poussière
Ces conquérans armés de torches et de fers,
De leur ambition inondant l'univers,
Qui ramenant vainqueur, dans leurs fières murailles,
Le char où triomphait la pompe des batailles,

Descendus au forum, vouaient aux factions,
Leur glaive encor fumant du sang des nations ;
Pourquoi chercher ainsi dans le lointain des âges
Du feu qui brûle en nous les funèbres ravages ?
Ah ! si le souvenir de nos longues douleurs
N'arrêtait sous mes doigts mon luth mouillé de pleurs
Je dirais ces désirs dont les ardeurs fatales
Ont du crime enfanté les lugubres annales ;
Mais je me sens glacer alors que j'aperçois
Du saint martyr, enfant de nos soixante rois,
Le trône se voiler de parricides ombres,
Et le bandeau sacré roulant dans les décombres,
Jours de nos jeunes ans dans les pleurs révolus,
Jours d'un deuil éternel, ne reviendrez-vous plus ?
Hélas ! lorsque je vois s'épaissir sur nos têtes
La sinistre nuée où dorment les tempêtes,
J'abaisse mes regards, et dis en soupirant :
La terre de l'exil est un sol dévorant...
Le trouble... et puis la mort ! voilà notre partage !
Et dans quelque sentier que l'erreur nous engage,
Notre cœur cherche en vain de détours en détours
Ce bonheur qu'il appelle, et qui le fuit toujours !
Pourquoi l'Etre divin consumant notre vie,
D'une inquiète ardeur qui n'est point assouvie,
Refusant aux humains les douceurs de la paix
Alluma-t-il ce feu qui ne s'éteint jamais ?
Cette voix du bonheur qu'en notre âme il fit naître,
Serait-ce pour des biens qu'un jour voit disparaître ?
Non. Si la froide tombe où s'arrêtent nos pleurs,
Impose une barrière à nos courtes erreurs ;
Elle ne peut borner cette vaste espérance
Qui, dans l'éternité d'un vol hardi s'élance !
Ah ! si l'homme en ces lieux d'amertume et d'ennui,
Cherche un destin plus beau qui semble fait pour lui ·
Il est un nouveau monde où notre âme immortelle
Goûtera sans mélange un bonheur digne d'elle !
Pressentiment sacré ! ton charme impérieux
M'avertit en secret que j'appartiens aux cieux !
Sans toi, l'homme abattu sous le poids de ses peines,
Esclave de la vie en briserait les chaînes ;

Contre mes sens trompés déposant dans mon cœur.
Doux oracle, c'est toi, qui, d'un accent vainqueur,
Me fais dire au plaisir, avant qu'il s'évapore :
Tu n'es pas le bonheur et c'est lui que j'implore !...
Oui, j'appartiens aux cieux ! ce généreux orgueil
N'ira point expirer dans la nuit du cercueil ;
Eh quoi ! sur cette terre où la voix du génie
Proclame du Très-Haut la splendeur infinie ;
Où d'une main savante il embrasse en son cours
Le flambeau créateur qui dispense les jours,
La mort attenterait à ma sublime essence,
Comme aux animaux vils, vassaux de ma puissance
Le sage, orgueil du monde, espérance des vers,
Dans cette même tombe où le mortel pervers,
Contre un mépris vengeur trouverait un asile,
Verrait s'anéantir une vertu stérile ?
Et que fais-je ici-bas ? suis-je né pour la mort ?
Quelques jours de souffrance ont-ils rempli mon sort ?
O Dieu de l'univers, lorsque mon corps succombe,
Il n'est point d'autre paix... que la paix de la tombe !...
Quand ton souffle, vainqueur de l'éternel repos,
D'une abondante vie anima le chaos,
Et qu'attestant d'un Dieu la présence féconde,
Ce globe, où ta grandeur en merveilles abonde,
De mondes lumineux roulant environné,
Comme un royal palais à l'homme fut donné ;
O toi, que nous prions sous le doux nom de père,
Pour éclairer nos maux créas-tu la lumière ?
Le mortel vertueux, au-devant du trépas
S'avance d'un front calme, et ne soupçonne pas
Que tu donnas le jour au roi de la nature
Pour amuser tes yeux des tourmens qu'il endure !
Et moi, quand la douleur a flétri mes beaux jours,
J'ai d'une voix tremblante invoqué ton secours ;
Le cri de l'infortune a-t-il pour toi des charmes ?
Est-ce un de tes plaisirs de voir couler nos larmes ?
Hélas ! je pleurais seul et n'espérais qu'en toi :
N'as-tu pas à mon cœur fait une douce loi
D'épancher dans ton sein ma douleur délaissée,
Et d'élever aux cieux ma superbe pensée ?...

C'est pour mieux m'avilir en trompant mon espoir ?
Digne et sublime emploi du souverain pouvoir !
M'avilir ?... Qu'ai-je dit ? Si ta rigueur m'opprime,
Si le roi des destins n'est que le Dieu du crime,
Ce tyran dont en vain je réclame l'appui,
M'a donc créé plus grand et plus noble que lui !
Loin du sol paternel l'innocence timide,
Contre un bras ravisseur implorant une égide,
Vient sous mon bouclier déposer son effroi.
Que ses persécuteurs paraissent devant moi !
Mon cœur a recueilli sa voix plaintive et tendre,
Et je triompherais s'il la fallait défendre ! —
Voilà, Dieu créateur, l'ouvrage de tes mains !
L'injustice t'élève au-dessus des humains
Sans doute ! et la vertu du faible est le partage...
Mais je sens que mon âme à cet affreux langage,
Se soulève, indignée, et jette un cri d'horreur ;
Non. Dieu n'est pas cruel ! D'un sceau réprobateur
Il n'a pu sans pitié flétrir mon existence !
La haine appartient-elle à la toute-puissance ?
Ce Dieu qui nous jeta sur un sol de douleurs,
Faibles et nus, mouillant la terre de nos pleurs,
A voulu que des cieux le sublime apanage
Fût acheté par l'homme au prix de son courage ;
Qu'un laurier, revêtu d'un immortel éclat,
Attendît ce vainqueur, au retour du combat,
Et qu'il sentît couler dans son âme ravie,
Après un long trépas, de longs torrens de vie !
Gloire au maître du monde ! il est puissant et doux !
Si le front du superbe appelle son courroux,
Du trône où resplendit sa couronne enflammée,
Le Roi des rois incline une oreille charmée,
Quand un cri pénitent, élancé vers les cieux,
Parmi les harpes d'or, aux sons mélodieux,
Eclate et réjouit les augustes portiques
Mieux qu'un chant d'innocence et de pieux cantiques :
Gloire donc à jamais au père des humains !
Si nous avons failli, tendons vers lui nos mains !
Disons-nous : ce grand Etre est digne de sa gloire :
C'est le Dieu qui s'apaise, armé de la victoire !

LE MONUMENT D'ALFRED DE MUSSET

Enfin le monument de Musset a été mis en place. Ce n'est certainement pas l'endroit que j'aurais choisi, mais si l'administration municipale, autrement dit M. Bouvard, fait à ce gracieux groupe de marbre blanc un cadre de verdure, chose toujours facile à Paris, je ne regretterai pas trop qu'on l'ait emprisonné dans cet angle étroit du Théâtre-Français. Mais quelle drôle d'idée d'avoir inauguré ce monument au mois de février — presque sous la neige ! J'aurais compris le mois de décembre, à cause de l'anniversaire de la naissance du poète, et mieux encore le mois de mai à cause de l'anniversaire de sa mort. Mais il paraît... non, je ne peux y croire, mettons qu'on avait hâte d'enlever l'échafaudage qui défigurait ce coin de Paris, et n'en parlons plus.

La cérémonie célébrée à l'intérieur du Théâtre-Français, a été ce qu'elle devait être. On y a dit d'assez piètres vers, mais on y a prononcé quelques bons discours en présence de M. et Mme Lardin de Musset et de Mme Adèle Colin, la vieille gouvernante du grand poète, d'une délégation de l'Académie, du ministre de l'instruction publique, du sous-secrétaire des Beaux-Arts, du préfet de la Seine, etc., etc. La salle était comble comme pour une première. On n'a oublié qu'une chose, c'est d'évoquer le souvenir de la gracieuse comédienne qui avait ouvert les portes de la Comédie-Française à Musset. J'ai nommé Mme Allan-Despréaux. Je suis sûr que ce jour-là son ombre aura rôdé autour du théâtre. Un de ces jours je dirai tout ce que lui dut Musset et l'on verra que, loin d'avoir été son « tyran » comme l'écrivait naguère un peu légèrement M. Ad. Brisson, elle fut sa bienfaitrice et son souffre-douleur.

En attendant, voici le discours prononcé par M. Jules Claretie :

Monsieur le ministre,
Monsieur le sous-secrétaire d'Etat,
Monsieur le préfet de la Seine,
Monsieur le président du Conseil municipal de Paris,
Monsieur le président du Conseil général de la Seine,
Mesdames, Messieurs,

J'ai le très grand honneur et la très vive joie de remettre à la ville de Paris le monument élevé à la mémoire, à la gloire d'un des plus grands poètes du siècle passé. Alfred de Musset aura attendu pendant près de cinquante ans une statue que ses admirateurs voulaient lui élever il y a déjà plusieurs années, à une époque où les effigies étaient moins prodiguées et où les hommes tels que celui que nous rendons aujourd'hui étaient plus rares. Le comité dont je faisais partie ne réussit pas à mener à bien son œuvre. Le frère du poète, qui en était l'âme, mourut, et il fallut qu'un admirateur passionné de Musset, qui est en même temps un ami de la Comédie-Française, vînt, au moment où j'eus l'honneur d'être nommé administrateur de cette noble maison, m'offrir de placer là, près de ce théâtre dont Musset fut et reste une des gloires, l'image du poète d'*On ne badine pas avec l'amour*.

Ce généreux donateur, qui m'avait demandé de ne pas être nommé aujourd'hui, vous le connaissez ; c'est lui qui, entre autres libéralités bien inutiles à rappeler devant mes confrères de l'Institut de France, offrit à la ville de Nancy la statue de Jeanne d'Arc dressée près de la frontière, à la ville de Lausanne la statue de Guillaume Tell pour remercier la Suisse de l'hospitalité qu'elle donna si noblement à nos blessés en 1871 et de la tombe qu'elle garde à nos morts.

M. Osiris offre aujourd'hui à la ville de Paris l'image d'un de ses plus chers, d'un de ses plus illustres enfants.

Et je remercie au nom du comité, ou plutôt du donateur lui-même, la municipalité parisienne d'avoir bien voulu, une première fois en 1902, par la voix de M. Dausset, et en juillet 1904, sur la proposition de M. Paul Escudier, émettre le vœu, réalisé par M. le Préfet de la Seine, de voir la statue d'Alfred de Musset s'élever à la place où elle apparaît aujourd'hui.

Je ne dois pas oublier la bienveillance de M. le président du Conseil municipal et l'empressement de son syndic à nous aider dans la réalisation d'un projet cher aux admirateurs du poète, et il m'est très doux

de remercier M. le ministre de l'instruction publique d'avoir, en voulant bien accepter la présidence de cette fête de la poésie, honoré les lettres, et M. le sous-secrétaire d'Etat des beaux-arts d'avoir ajouté à cette journée une signification artistique.

A vrai dire, c'est aussi une fête parisienne que cette célébration du poète de la jeunesse qui obtient son monument à l'ancienneté. Paris aime Musset comme Musset aimait Paris. L'auteur de *Namouna* n'est pas seulement en effet un poète français purement — français par la clarté du verbe et la chaleur du cœur — il est Parisien, Parisien d'esprit, Parisien par l'élégance, par son humeur d'indépendance littéraire qui en fait, dans cette grande bataille romantique de 1830, répondant à l'autre bataille que suivait Mimi Pinson avec la cocarde au bonnet, quelque chose comme un franc-tireur d'avant-garde qui combat au premier rang, mais un peu à part. Il est Parisien parce qu'il chanta et charma Paris, et je ne m'étonne pas que sur la muraille de votre bel Hôtel de Ville rajeuni, notre grand Paris ait placé debout dans sa sveltesse l'image d'Alfred de Musset, ainsi dressée comme dans le Panthéon du plein air.

Aujourd'hui la Comédie-Française est fière d'avoir pour voisin — j'allais dire pour hôte — le poète que des voix autorisées vont officiellement célébrer et que je voudrais simplement saluer, au nom des artistes mes collaborateurs, et des auteurs dramatiques mes confrères, comme un des auteurs les plus chers et les plus aimés de notre grande scène nationale.

Sur les quinze pièces dont se composent les trois volumes des *Comédies et Proverbes* de Musset, onze ont été représentées à la Comédie-Française. Depuis *Un Caprice*, joué en 1847, jusqu'à *Barberine*, toutes ont été tour à tour applaudies et le sont encore, en dépit du torrent et du temps qui emportent les œuvres, les créations et les créateurs.

C'est que Musset, ce Parisien, ce Français de France, est essentiellement humain, et que, même parmi les décors et les prestiges de la scène, l'auteur de *Rolla* reste un homme. Et par cela même, il demeure le poète de la passion, le dramaturge de l'amour. Il y avait du sang dans son encre. Et toute sa théorie artistique et dramatique se résume en ce vers jeté aux « humains qui chevillent » et « faussent jusqu'aux pleurs qu'ils ont dans les yeux » :

« Grands hommes, si l'on veut, mais poètes, non pas ! »

Je ne regrette point que la brutalité de la saison, comme dit Mascarille, nous ait obligés à nous réunir ici pour célébrer le poète dont l'image est encore recouverte du voile qui tout à l'heure va tomber. Il semble

que Musset soit plus chez lui, tout près de cette scène où les personnages de ses pièces, les visions de ses songes ont passé : Perdican, Fortunio, Fantasio, Célio, Marianne, Louison, Camille, Jacqueline, Barberine, toutes ces figures délicieuses, douloureuses ou redoutables, souriantes ou cruelles, qui forment comme une théorie exquise sortant de quelque forêt des Ardennes pour se perdre dans les horizons bleus des parcs de Watteau.

Puis, c'est ici même, là-haut, qu'il a trouvé pour incarner ces délicieux fantômes, ces créatures de rêve auxquelles il insuffla sa propre vie, des comédiens et des comédiennes qui partageront sa gloire dans l'histoire de son théâtre de fantaisie et de beauté. Je pourrais même rencontrer peut-être, parmi les spectatrices de la cérémonie d'aujourd'hui, les trois survivantes des créatrices de ces œuvres devenues classiques, et qui furent choisies par Musset lui-même : celle qui fut le premier soir la Mathilde du *Caprice* ; celle qui fut, avant les autres Rosettes, la Rosette de Musset ; celle qui, la première, fit entendre et acclamer les vers de la Muse de la *Nuit d'octobre.*

Tout ce logis est peuplé des souvenirs de Musset, et les ombres mêmes l'y saluent. Mais les vivants le font revivre. Musset est toujours applaudi. Ses héros et ses amoureuses font écouter toujours leurs plaintes ou leurs chansons. Et les comédiens d'aujourd'hui, comme ceux d'hier, rendent toujours en émotion et en talent à notre Musset ce que le poète leur donne en inspiration et en gloire.

La première fois que le nom d'Alfred de Musset se trouve mêlé à l'histoire de la Comédie-Française, c'est en 1827. Il avait dix-sept ans. Il allait remporter, cette même année, au concours général, son prix de philosophie. Nous le voyons alors signer une pétition des élèves du collège Henri-IV, demandant à « MM. les membres du conseil du Théâtre-Français » que la comédie représente pour ces écoliers la *Jeunesse de Henri V*, d'Alexandre Duval, et le *Tasse* du même auteur, afin que les collégiens puissent voir (je cite la pétition que le jeune Musset avait peut-être rédigée) Mlle Mars « avec toutes ses grâces ».

Alfred de Musset pourrait la voir, cette Mlle Mars, Muse de la Comédie, faisant face à la Muse tragique, Mlle Rachel, sous ce péristyle, à cette même place où le poète a tant de fois porté ses pas. Il ne se doutait point, le collégien de 1827, qu'il serait un des souverains de la Maison, et que son théâtre à lui — ce théâtre où le salon de Carmontel et de Marivaux s'ouvre comme sur la lande et l'île enchantée de Shakespeare — réduirait en poussière le *Tasse* et les comédies historiques des classiques attardés.

Il ne se doutait pas surtout, quand il traçait cette pétition sur le pupitre du collège Henri-IV, qu'un maître sculpteur dresserait un jour sa statue sur une place publique de Paris, à quelques pas de la Maison de Corneille, de Racine, de Molière et de Victor Hugo.

Vous allez la voir cette statue, qui fait honneur au grand artiste, gloire de l'art français, qui l'a signée. M. Antonin Mercié a véritablement évoqué Musset, le Musset jeune, ardent, douloureux des immortelles *Nuits*. Assis sur le banc de pierre, il songe aux amers souvenirs, aux douloureuses épreuves, aux passagères amours. Et la Muse, la blonde rêveuse, la jeune immortelle, lui répète les mots sublimes où le poète lui-même explique le charme cruel et la nécessité de la douleur :

« Les moissons pour mûrir ont besoin de rosée ;
« Pour vivre et pour sentir, l'homme a besoin des pleurs.
« La joie a pour symbole une plante brisée,
« Humide encor de pluie et couverte de fleurs. »

Messieurs, c'est dans une autre *Nuit*, une *Nuit de Décembre*, que Musset se revoit, en une hallucination poignante, dans la salle d'étude de ce lycée d'où il écrivait à « Messieurs les membres du conseil du Théâtre-Français », et vous n'avez pas oublié cette inquiétante vision :

Du temps qu'il était écolier,
Il restait un soir à veiller
Dans une salle solitaire...
Devant sa table vint s'asseoir
Un pauvre enfant vêtu de noir
Qui lui ressemblait comme un frère.

Et il nous a dit comment cet autre lui-même, au visage triste et beau, l'accompagna partout dans sa vie, tantôt lui montrant les cieux et tantôt lui tendant son verre, à Pise, à Cologne, partout, à Florence et près du Lido, où meurt la pâle Adriatique... et où meurent aussi les amours.

Eh bien ! cet étranger qui lui ressemblait comme un frère, Musset n'a pu l'entrevoir, le deviner dans sa forme nouvelle ; mais nous allons le voir, nous, non plus vêtu de noir comme s'il portait le deuil de ses illusions, mais dans tout l'éclat du marbre blanc et dans la splendeur d'une apothéose.

C'est le visage triste et beau, c'est le rêveur pleurant son pauvre cœur enseveli — mais c'est l'éternelle image du poète adoré par la Muse et couronné par l'Immortalité !...

Or, pendant qu'on célébrait ainsi la gloire du poète de *Rolla* et des *Nuits*, je me souvenais qu'autrefois, qunnd j'avais vingt-cinq ans, j'avais fait un petit poème que j'avais dédié à sa chère mémoire et que son frère et sa sœur m'en avaient remercié dans des lettres émues. Qu'on me pardonne de reproduire ici ces vers de ma jeunesse. M. Jules Claretie qui fut le parrain de mon premier volume de vers m'écrivait alors : « Il y a peu de poèmes qui vaillent *Musset dans un nid* ». Et j'étais tout glorieux de cette appréciation beaucoup trop bienveillante. Aujourd'hui que j'ai laissé les vers, hélas ! pour cultiver la prose, je sens que ce petit poème valait surtout par l'originalité du sujet et par une certaine aîcheur.

MUSSET DANS UN NID

Viens, disais-je à Marie, allons sous les grands saules
Sentir le frais du soir tomber sur nos épaules.
Le soleil qui décline embrase l'horizon ;
C'est l'heure où les amants, dans la verte saison,
Vont deviser d'amour, loin du bruit de la terre,
Par les bois où la Nuit s'entoure de mystère.
Faisons comme eux, allons chercher — l'air est si doux ! —
Le calme qui convient à de jeunes époux.
Allons, vers l'orient, voir monter, à la brune,
Dans le ciel orangé le disque de la lune.
La barque est prête et l'île est déserte : viens-y.
Mon âme est à l'étroit, mon cœur étouffe ici !

Et nous voilà poussant la barque avec les rames
Vers l'île que toujours habiteront nos âmes
Puisque c'est là que doit s'ouvrir notre tombeau.
En deux coups d'aviron nous étions hors de l'eau,
Et nous allions tous deux, les pieds dans la rosée,
Nous promener le long de la rive opposée.
C'était au mois d'avril, le ciel était si bleu
Qu'on voyait à travers passer l'ombre de Dieu
Derrière nous la ville obscure et quasi nulle

Nageait dans les vapeurs du premier crépuscule ;
Tranquille, autour de nous, la Loire déroulait
Nonchalamment ses eaux que la lune emperlait
Et qui reproduisaient, grâce à leur transparence,
Les arbres des deux bords qui gardaient le silence.
Car, pour ne pas troubler la glace du miroir,
Les vents étaient tombés à l'approche du soir,
Et c'est à peine si dans leur tendre murmure,
Les saules balançaient leur flottante ramure.

Devant nous s'élevait le coteau de Liré
Où du Bellay naquit et qu'il a célébré
En des vers pleins de grâce et de mélancolie,
Du temps qu'il regrettait la France en Italie.
Ce coteau, dont mon pied connaît tous les ravins,
Est gaîment couronné de cinq ou six moulins
Qui, tournant au vent d'ouest, des meuniers font la joie,
Et ressemblent de loin à des oiseaux de proie.
Ils avaient sur le soir, fermé, comme les vents,
Leurs ailes ; les meuniers, contrariés du temps,
Le bonnet de travers, carguaient toutes leurs toiles
Et s'en prenaient tout bas à l'éclat des étoiles.
Tel était le tableau qui s'offrait à nos yeux :
Je n'en ai jamais vu de plus beau sous les cieux.

Après avoir erré longtemps et sans mot dire,
Tous deux au bord de l'eau qui semblait nous sourire,
Marie interrompit le pas et vint s'asseoir
Sur un tertre ombragé par un peuplier noir.
Alors on entendit dans l'air un dialogue,
Doux comme une élégie et frais comme une églogue,
Et comme s'il avait surpris notre âme au vol,
Dans un arbre voisin chanta le rossignol,
Triste et laissant tomber sur nos fronts, goutte à goutte,
Les la mes de sa voix, car il pl urait sans doute.
Il disait dans sa langue adorable : « Aimez-vous
Pour souffrir et mourir, jeunes gens, jeunes fous !
Vos lèvres ont l'écla matinal de la rose,
Cueillez-y le baiser, c'est la plus douce chose.
Mais défendez-vous bien de bâtir quelque part,

Car la Mort viderait votre nid tôt ou tard,
Et ce n'est pas la peine, amour qui toujours niche,
De bâtir pour la Mort, elle est déjà trop riche ! »

Et nous qui n'entendions rien à ce chant plaintif,
Qui laissions l'eau couler et flotter notre esquif
Et qui ne savions pas, hélas ! que dans ses langes
Le premier né de nous s'en irait chez les anges,
Ni que l'affreuse Mort, en vidant son berceau,
Descendrait le meilleur de nous en son tombeau,
Nous disions assez haut pour que Bulbul entende :
Aimons-nous, bâtissons, c'est Dieu qui le commande,
Puisque c'est grâce à Dieu que nous sommes unis,
Les oiseaux dans les bois ont déjà fait leurs nids,
Faisons le nôtre, et pour que jamais il n'en sorte
Un seul de nos petits, fermons-en bien la porte.
Aimons-nous, bâtissons, mais seulement pour nous :
Quand on se montre heureux, l'on se fait des jaloux,
Enfermons le bonheur dans notre maisonnette
Et cela fait, tâchons qu'il soit toujours honnête ;
Le reste importe peu, car les biens de l'amour
Sont les seuls d'ici-bas qui durent plus d'un jour. »

Nous disions, et l'oiseau, sombre et battant de l'aile,
Continuait toujours sa triste ritournelle.
« Bien sûr, reprit Marie, il a quelque chagrin,
Il chante, mais on sent qu'il pleure à son refrain,
Car ce n'est pas ainsi qu'il chante d'ordinaire,
Et je crois deviner la douleur d'une mère.
Approchons-nous de lui doucement, si tu veux,
Peut-être il daignera nous faire des aveux :
Les oiseaux ont une âme, et, sans qu'il y paraisse,
Ils aiment comme nous la voix qui les caresse. »
Et déjà nous avions gagné, rasant le sol
L'arbre d'où nous tombaient les pleurs du rossignol,
Mais le sauvage avait déjà pris sa volée
Et chantait sous un saule au coin d'une autre allée.
Tout à coup, — ô misère, ô Dieu toujours caché ! —
Nous voyons là, par terre, un nid... mais déniché.
La place de l'amour était brûlante encore,

Mais les oiseaux n'avaient pas eu le temps d'éclore,
Car au fond du nid même un œuf était resté,
Qui, broyé, témoignait de la méchanceté.
Pauvre oiseau, nous savions le sujet de ses larmes,
Et sa douleur pour nous en avait plus de charmes.

Quand elle eut pris le nid entre ses blanches mains,
Marie y déposa deux baisers doux et fins,
Déplorant l'œuvre vaine et pure de la mère,
Et machinalement se mit à le défaire.
« Tiens, dit-elle, regarde : un morceau de papier
Entre ces brins de mousse et ce treillis d'osier.
Des vers !
— Fais-les moi voir !
— Non, laisse-moi les lire.
— Quoi ! des vers dans un nid, mignonne, tu veux rire !
— Eh bien, que vois-tu donc de si drôle à cela ?
Si tu n'y veux pas croire, écoute, les voilà :

Fille de la douleur, harmonie, harmonie,
Langue que pour l'amour inventa le génie,
Qui nous vint d'Italie et qui lui vint des cieux !
Douce langue du cœur, la seule où la pensée,
Cette vierge craintive et d'une ombre offensée
Passe en gardant son voile et sans craindre les yeux !
Qui sait ce qu'un enfant peut entendre et peut dire
De tes concerts divins nés de l'air qu'il respire,
Tristes comme son cœur et purs comme sa voix ?
On surprend un regard, une larme qui coule,
Le reste est un mystère ignoré de la foule,
Comme celui des flots, de la nuit et des bois ! »

Et moi qui soupçonnais une plaisanterie,
Comme, pour m'intriguer, parfois en fait Marie,
Je vous laisse à penser si je restai moqueur,
Quand elle lut ces vers que je savais par cœur.
Comment se trouvaient-ils ici ? par quel miracle
Musset avait-il pris un nid pour tabernacle ?
Etait-ce un écolier qui les avait laissés
Sous un saule, où l'oiseau les avait ramassés ?

Ou bien le rossignol, sous sa capuce brune,
Avait-il pénétré de nuit, au clair de lune,
Dans une chambre seule, et sur un guéridon
Ravi la page au livre ouvert à l'abandon ?
Mystère ! — Je sais bien que longtemps nous pleurâmes,
Que ces vers-là depuis sont restés dans nos âmes,
Et que le lendemain, dans le fond de nos cœurs,
Le rossignol chantait encore ses malheurs.

O Musset, pensais-tu, quand ta Muse en délire
Te dictait ces beaux vers aux accords de sa lyre,
Et que ton front, sacré par la sainte onction,
Ruisselait sous les feux de l'inspiration ;
Pensais-tu que ces vers écrits pour ta maîtresse
Et qui charment notre âme aux heures de tristesse,
Comme une chère image ou le chant du pays,
Quand on a le bonheur de les avoir appris,
Que ces vers, échappés des lèvres de ta blonde,
Courraient dans un baiser sur l'un et l'autre monde,
Et qu'après avoir fait, l'été comme l'hiver,
Le voyage du ciel et celui de la mer,
Ils viendraient, fatigués de leur course éternelle,
Dormir, pauvres oiseaux, au nid de Philomèle ?
O Musset, pensais-tu qu'un jour le rossignol,
Pour thème de ses chants prendrait les tiens au vol,
Que lorsqu'il monterait ou descendrait sa gamme,
On entendrait chanter les soupirs de ton âme,
Et qu'un soir en rêvant un couple d'amoureux
Les trouverait au nid à la place des œufs !
Non, tu ne pensais pas, aux genoux de Lucie,
Lorsque tu l'embrassais encor pleine de vie,
Que tes vers immortels, — étrangeté du sort ! —
Deviendraient pour l'amour le psaume de la mort.
Tu lui disais tout bas, pour qu'elle seule entende :
« Aimons-nous, voici l'heure, et Dieu nous le commande,
Puisque c'est grâce à Dieu que nous sommes unis ;
Les oiseaux dans les bois ont déjà fait leurs nids,
Ouvre, en fermant les yeux, tes deux lèvres de rose,
Et mes baisers reçus, rends-les moi, si tu l'ose. »
Elle te répondait : « Mon âme s'ouvre à toi,

Et mes yeux sont fermés, Alfred, embrasse-moi !
Mets ta main sur mon cœur, sens-tu comme il palpite ?
Pour qui, sinon pour toi, battrait-il aussi vite ?
Viens donc, mais parlons bas, si quelqu'un écoutait ! »
. . . .
Et pendant ce temps-là le rossignol chantait.

LÉON SÉCHÉ.

Nantes, mai 1875.

LE CINQUANTENAIRE DE HENRI HEINE

Quelques jours avant l'inauguration de la statue de Musset, la petite colonie allemande de Paris se réunissait autour de la tombe — assez mal entretenue d'ailleurs — du poète d'*Intermezzo*, pour fêter le cinquantenaire de sa mort.

Et le *Mercure de France* avait la bonne pensée de réunir le dessus de son panier littéraire dans un volume de la collection de ses plus belles pages. Nous parlons plus loin de ce livre. Disons ici quelques mots de la femme à qui Heine avait associé sa vie. Nous les empruntons à notre distingué confrère M. Georges Montorgueil qui fait l'ACTUALITÉ au journal l'*Eclair* avec un talent auquel nous sommes heureux de rendre hommage.

« Nous allons, si vous voulez, pénétrer dans le ménage Heine avec M. Philibert Audebrand, le doyen des journalistes, qui demeure rue Lepic, tout contre le cimetière Montmartre et qui a prêté, hier, curieusement l'oreille aux choses du cinquantenaire. Il a beaucoup fréquenté chez Henri Heine. Il se souvient des déjeuners ; ils étaient cordiaux mais tumultueux. Mathilde avait l'imagination paresseuse et la main leste. C'était peut-être une brebis, mais à table la brebis devenait enragée.

Au moindre mot qui la contrariait, elle lançait à la tête de l'invité le premier plat venu, la sauce l'occupât-elle ; Weill reçut

un jour, sur sa redingote, tout un brochet à la mayonnaise. « Elle sera battue lundi », prononça Heine. Le lundi était le jour réservé aux corrections. Mais il y avait les extra. Un soir, un ami survient, qui trouve le couple en grand désordre. C'est la fin d'un orage. Mathilde, le matin, avait perdu sa perruche. « Me voilà seule au monde, s'était-elle écriée. — Comment, lui demanda l'écrivain, ne te suis-je donc rien ? — Rien, rien, rien, lui répondit-elle trépignante de douleur et de mépris. » Cela lui parut mériter un châtiment, et sa droite s'appesantit, redoutable, sur la bouche qui avait proféré le blasphème.

Puis il réfléchit qu'après tout l'amour ne se commande pas, que le cœur a ses raisons, et il lui acheta un autre perroquet. Il ne vécut guère. Sa fin coïncida avec une des effroyables crises qui torturaient le malheureux Heine. Mathilde, inconsolable et très bonne, unissait cette fois ses douleurs en un lamento unique. Le poète l'entendit et cette plainte fut douce à son âme, elle murmurait dans une fervente oraison de tendresse :

— Oh ! mon Dieu , faites que mon Henri ne meure pas... J'ai déjà perdu hier mon perroquet, et c'est le deuxième. Je serais trop malheureuse s'il mourait aussi !...

Mathilde Mirat n'était point une mauvaise personne. Son enfance n'avait été bercée que d'innocentes visions. Toute petite, elle allait aux champs, gardant les vaches. Elle ne fréquenta point l'école et ne sachant ni *a* ni *b*, demeura aussi près que possible de cet état de nature que Jean-Jacques Rousseau célébra. Elle arriva à Paris, appelée chez une tante qui vendait des chaussures, dans un passage. C'était une forte fille, qui avait des hanches solides, une gorge pleine et franche, et dont le rire éclatait sur des dents magnifiques sans artifice, sain, spontané et puéril. Henri Heine, qui cherchait chaussure à son pied, entra dans la boutique où Mathilde le chaussa.

Il fit quelques frais d'esprit qui furent en pure perte. Il laissa dire son appétit sans phrase, et celui de la belle fille, brutal et sincère, comprit alors et s'éveilla. On dressa le festin sans notaire ; et, tachée maintenant, la nappe resta à demeure. L'inconstance d'humeur de Mathilde ne laissa plus désormais un moment de répit au poète. Lui, jusque-là, neurasthénique et morose, il n'eut

plus le temps de songer à périr par l'asphyxie ou le poison. Elle était dans une agitation perpétuelle. Bonne aux bêtes, elle emplissait de chiens, de chats, d'oiseaux, les domiciles divers que sa manie des déménagements découvrait aux quatre coins de Paris.

C'était la vie exubérante et désordonnée d'un jardin sauvage. L'argent qu'elle dépensait filait sans méthode, surtout chez les marchandes à la toilettte, où elle avouait, par le seul choix de ses costumes, la fréquentation coutumière des oiseaux exotiques ; cependant sous la mantille, elle était jolie, et quand, ainsi attifée, elle ne pensait à rien, elle avait un petit air de rêverie qui n'était point sans charme.

Elle n'ignorait point que Heine écrivait, encore qu'elle sentait peu l'utilité de ce vain exercice ; mais en son amour n'entrait nulle vanité d'appartenir à un grand homme. Ce qu'il pouvait écrire lui était indifférent. C'était une conception qui enchantait le poète. Il y voyait le signe d'une âme neuve.

L'imminence d'un péril, un duel, le fit régulariser sa position ; il se maria en légitimes noces. Il disait en riant qu'il ressemblait à Socrate, quoique rien ne l'eût contraint d'épouser Xantippe. La cérémonie achevée il alla — son duel était pour le lendemain — rejoindre ses amis au café de la Porte Montmartre. « J'ai écrit mon testament, leur annonça-t-il ; je lègue mes biens à Mathilde, à condition qu'elle se remarie. Je veux qu'il y ait un homme sur terre, qui me regrette chaque jour et dise : « Pourquoi ce pauvre Heine est-il mort ? S'il n'était pas mort, je n'aurais pas sa veuve ! »

Il se raillait : il avait épousé Mathilde par amour. C'était un amour comme cela, voilà tout. Au fond il ne s'était pas trompé. Elle fut autour du lit, où l'ataxie la plus douloureuse le cloua, la servante aux doigts humbles et pourtant indispensable et très chère. Les simples ont des vertus apaisantes qu'on ne soupçonne pas. Les mains de cette créature rudimentaire sur le front douloureux du poète firent descendre l'apaisement. Autour du moribond, cette fidélité animale créait une activité que la délicatesse de son cerveau transfigurait. Dans la chambre voisine, elle hurlait contre ses sereins et contre sa meute ; il buvait ces sons

divins : « Oh ! sa voix ! » Et de l'entendre, une ineffable joie le faisait tressaillir.

Mathilde a survécu trente ans au poète. Enorme, mais toujours très allante, aussi éloignée du calme que de la mélancolie, elle est morte à Passy, en 1883. On l'a conduite où le poète avait enfin trouvé le sommeil, à Montmartre. Elle a profité hier de l'aubade. Soyez sûrs que son ombre ingénue n'en a point tiré vanité ! »

Pour finir, voici quelques pensées de Henri Heine, dédiées à nos bons amis d'Outre-Rhin.

— De même que la bière, les Allemands exportés ne gagnent pas en qualité.

— Parmi les prophètes qui vivent ici (à Paris), il se trouve peu d'Allemands. La plupart de ces derniers viennent en France pour prouver que, même hors de leur pays, ils ne sont point prophètes.

— La femme allemande est dangereuse à cause de son journal qui peut tomber entre les mains du mari.

L. S.

VARIA

UNE LETTRE INÉDITE DE CHATEAUBRIAND

On a déjà recueilli et publié dans diverses Revues, une partie notable de la correspondance de Chateaubriand. M. Victor Giraud, particulièrement bien informé et qui ne ménage aucune source d'informations, évalue à plus d'un millier le nombre de lettres complètes, imprimées et actuellement connues du grand écrivain (1). Mais il en est un bien plus grand nombre qui sont restées jusqu'à présent inédites ou qui ne nous sont connues que par fragments, dispersées un peu partout, dans les collections d'autographes, dans les papiers de famille, dans les dépôts publics, et qui peu à peu, au cours de patientes investigations ou grâce à d'obligeantes communications, viendront rejoindre les autres. Quand cette correspondance éparse et qui touche à tant de sujets sera réunie au complet, comparée aux autres ouvrages de Chateaubriand, elle se placera, à ce qu'il me semble, parmi les plus achevés, tout à côté d'*Atala*, de *René*, du *Génie du Christianisme*, des *Martyrs*, de l'*Itinéraire* et des *Mémoires*.

La lettre qui va suivre fait partie de la très belle collection d'autographes de Mme de W., qui a bien voulu me permettre d'en prendre copie et m'a autorisé à la publier. Je lui en exprime ma respectueuse reconnaissance.

Cette lettre, tout entière de la grande écriture tourmentée de Chateaubriand, est datée de Paris, le 3 juillet 1814. Le destinataire n'en est pas indiqué, mais il est infiniment probable qu'elle a été adressée au duc de Fitz-James (1776-1838), aide de camp et premier gentilhomme de la chambre de Monsieur.

Chateaubriand avait quarante-six ans. Il avait publié tous ses grands ouvrages littéraires, *Atala*, le *Génie du Christianisme*, *René*, qui était primitivement comme *Atala*, un épisode du *Génie du Christianisme*, les *Martyrs*, l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*. Il préparait silencieusement son mausolée, suivant l'expression de M. de Vogüé (2), les Mémoires d'outre-tombe, qui furent l'occupation de sa vie entière ; il en avait écrit les deux premiers livres. Sa brochure *De Buonaparte et des Bourbons* avait paru le mercredi 5 avril, et avait eu un immense retentisse-

(1) *Chateaubriand, études littéraires* (1904), p. 252. n. 1.

(2) E.-M. DE VOGÜÉ, *Heures d'histoire*, p. 94.

ment : Louis XVIII déclarait que cet écrit lui avait valu plus qu'une armée (1) Quelques semaines après la mise en vente de cette brochure, le 3 mai, Louis XVIII, Louis le Désiré, roi « par la grâce de Dieu», faisait son entrée à Paris, au son des cloches et du canon, dans la « dix-neuvième année » de son règne.

Voyons maintenant la lettre de Chateaubriand :

Le Roi, Monsieur le Duc, a bien voulu me laisser espérer qu'il me donnerait la Croix de Saint-Louis : dans le cas où j'obtiendrais cet honneur, j'oserais en solliciter un autre, ce serait d'être reçu chevalier par MONSIEUR.

J'ai été armé chevalier du Saint-Sépulcre avec l'épée de Godefroy de Bouillon au tombeau de J.-C. N'était-ce pas pour me rendre plus digne de recevoir l'ordre de Saint-Louis de la main de l'illustre frère du Roi très chrétien. Veuillez, Monsieur le Duc, m'obtenir cette faveur Vous savez que, pour les Bourbons, je suis *sans peur et sans reproche.*

Un million de compliments.

DE CHATEAUBRIAND.

Après la guerre d'Espagne, qui fut son œuvre, *sa guerre*, comme il aimait à le dire (2), Chateaubriand reçut du roi de Portugal la grand'croix de l'ordre du Christ (13 novembre 1823), de l'empereur de Russie, le cordon de l'ordre de Saint-André (24 novembre 1823), du roi de Prusse le cordon de l'Aigle noir (24 novembre 1823), du roi d'Espagne la Toi-

(1) *Mémoires d'outre-tombe*, éd. Biré, t. III ; *Mélanges politiques*, préface de l'édition de 1828, éd. Garnier, des *Œuvres complètes* (12 vol in-8°, 1859, 1861), t. VII, p. 6.

(2) « La guerre d'Espagne nous appartient en grande partie ; nous ne craignons pas d'assurer que les esprits politiques nous en feront un mérite, comme homme d'Etat, dans l'avenir ». (Le *Congrès de Vérone*, éd. Garnier, in-8°, t. XII, p. 37.) « Loin de nous excuser de la guerre d'Espagne, nous nous en faisons honneur, vous le savez et nous le répétons ». (*Ibid.*, p. 176.) « Ma guerre d'Espagne, le grand événement politique de ma vie... » (*Mémoires d'outre-tombe*, éd. Biré, t. IV,) Voir également les *Mélanges politiques* (éd. Garnier, in-8°, t. VII, p. 280 et suiv. ; *Opinions et discours*, t. VIII, p. 429 et suiv. ; etc. — Lamartine affecte de considérer Chateaubriand comme un homme d'Etat de premier ordre ; à ses yeux, le chef-d'œuvre de Chateaubriand, ce n'est pas le *Génie du Christianisme*, ce n'est pas *Atala*, ni *René*, ni les *Martyrs*, ce ne sont pas les *Mémoires d'outre-tombe*, c'est cette guerre d'intervention en Espagne de 1823 (*Cours familier de littérature*).

son d'or (31 janvier 1824), du roi de Sardaigne le collier de l'Annonciade (14 février 1824) (1).

Louis XVIII prit ces distinctions honorifiques, ces « lacets de cour », comme un reproche fait à sa personne.

« Le roi déclara qu'il voulait témoigner sa satisfaction des succès de la guerre d'Espagne en créant M. de Villèle chevalier des Ordres. M. de Villèle avait tous les droits à cette distinction ; mais le dessein du roi était de nous blesser : il nous comptait pour trop peu. Nous nous soucions d'un cordon comme des nœuds du ruban de Léandre (2), nous ne nous mesurons pas à l'aune d'un bandeau de soie ; mais nous sommes sensibles à l'injure quand elle part de haut. Par nous seul l'Europe s'était maintenue en paix. L'amertume de sa Majesté nous étonna ; elle semblait s'augmenter en proportion de nos services. Louis XVIII et son frère nous connaissaient mal. Le dernier disait de notre personne : « Bon cœur et tête chaude. » Ce lieu commun des hommes hors d'état de discerner les hommes était faux : notre tête est très froide, et notre cœur n'a jamais beaucoup battu pour les rois. Nous méprisions trop les places (3) pour les conserver au prix d'un affront, même d'un affront royal. La grande Demoiselle se réjouissait d'avoir les dents noires, parce que cela prouvait sa descendance du sang des Bourbons ; nous nous serions peu félicité de tenir de si près à la couronne : il ne nous seyait pas d'être un mannequin dans le conseil. L'achèvement de notre entreprise nous avait fait nous résoudre à rester ; mais nous oubliions tout à coup le puissant motif de notre présence au ministère, et nous nous en allons parce qu'on prétendait nous humilier : tel nous sommes. Cette zone bleue (4) dont on aurait remarqué l'absence sur notre poitrine aurait prouvé que Sa Majesté était peu satisfaite de nous, et que les autres rois s'étaient trompés en nous conférant leurs premiers ordres.

« Huit jours après notre déclaration, le roi nous gratifia du cordon bleu (5). »

HENRY DARTIGUE.

(1) *Le Congrès de Vérone*, éd. Garnier, in-8°, t. XII. pp. 347 et suiv.

(2) Il est curieux de rapprocher ceci de la lettre inédite qu'on vient de lire.

(3) Il était ministre des affaires étrangères. Il fut brusquement renvoyé du ministère, le 6 juin 1824.

(4) L'ordre de chevalerie du Saint-Esprit, institué par édit de décembre 1578, « pour toujours fortifier et maintenir davantage la foi catholique, pareillement aussi pour décorer et honorer de plus en plus l'ordre et état de noblesse en cestuy notre dit royaume », suivant les termes de l'édit d'Henri III. Le ruban était bleu, avec une croix ornée d'une colombe d'argent, emblème du Saint-Esprit.

(5) *Le Congrès de Vérone*, éd. Garnier, in-8°, t. XII, p. 356.

ELVIRE ET M. EDMOND BIRÉ

Le 7 janvier dernier, M. Edmond Biré, analysant dans la *Gazette de France* les *Lettres d'Elvire à Lamartine*, s'exprimait ainsi :

« La mode aujourd'hui est aux portraits, et j'ai été déçu en ne t ouvant pas, à la première page du petit volume de M. Doumic, le portrait de Mme Charles : il paraît qu'il n'existe pas. »

C'est à se demander si M. Edmond Biré vit retiré du monde ou si, comme feu Royer-Collard, il se contente de *relire*, lui aussi. Le plus drôle, c'est qu'il habite Nantes, pays d'origine de Mme Cha les, et que c'est à Nantes, tout naturellement, que la découverte du portrait d'Elvire, par M. Léon Séché a fait le plus de bruit. La jalousie littéraire est décidémen une belle chose !

Ce qui prouve, d'ailleurs, qu'il était parfaitement au courant des recherches et des travaux du directeur des *Annales romantiques* sur Mme Charles, c'est que, en un autre endroit de son feuilleton de la *Gazette de France*, parlant du passage de la *méditation* de *l'Immortalité* que Lamartine a supprimé de son livre et dans lequel se trouvent les mots : *pour expi r*, M. Edmond Biré le reproduit, sans y prendre garde, avec la ponctuation particulière que lui donna M. Léon Séché, pour mieux le faire valoir, dans son article du *Correspondant*, le 25 mars 1905. C'est ainsi qu'il souligne de deux traits les mots POUR EXPIER qui dans le texte de Lamartine ne le sont pas du tout.

Et comment, en effet, n'aurait-il pas lu l'article du *Correspondant*, dont il est un des plus anciens collaborateurs, après la polémique qui en résulta ?

En vérité, tout cela est d'un petit esprit.

UN CURIEUX.

DEUX SONNETS

LA MORT DE MARIE-ANTOINETTE

Voici donc s'avancer le plus grand de leurs crimes,
Puisque voici venir au-devant des cyprès,
Seule dans la charrette, un prêtre seul auprès,
Cette reine, pour qui vont s'agiter leurs cimes...

Et prise de vertige au bord de ces abîmes
Voici notre pensée... Ils ont jeté leurs rêts
Funèbres sur ces seins... Leurs rouges couperets
Veulent cet holocauste et ces augustes dîmes...

Leurs gueux en carmagnole et les piques aux mains,
Ces piques de Septembre et des sanglants trophées,
Encadrent la victime, ignobles coryphées...

Leur canaille en sabots, en bonnets phrygiens,
Hurle le « Ça ira » pour les têtes coupées...
Et Marie-Antoinette entend leurs priapées...

DE FERSEN

A Léon Séché, le preux éloquent chevalier d'Elvire et de l'amour pur.

Mais soudain son regard a rencontré deux yeux
Pour elle si pleins d'aube, au travers de leurs larmes,
Que des fleurs d'aubépine ont répandu leurs charmes
Et leur neige à son front, comme du haut des cieux ;

Que tout ne lui fut plus que doux et lumineux,
Dans cette illusion où, couvrant les vacarmes
De ces ignobles voix, de ces cliquetis d'armes,
Ces anges lui chantaient leurs chants mélodieux ;

Et qu'absente de tout, et comme hypnotisée,
Ainsi que le fut Jeanne au milieu du bûcher,
Non vu d'elle, Sanson put la prendre et faucher...

Toi, dont l'amour si pur fait l'âme si brisée
De l'immatériel et doux rêve fini,
O Fersen, qu'elle vient d'entrevoir, sois béni !

PHILIPPE PARDAILLAN.

BIBLIOGRAPHIE

LIBRAIRIE CALMANN-LÉVY. — *Correspondance d'Alfred de Vigny*, recueillie et publiée par Emma Sakellaridès, 1 vol in-18.

C'est avant tout une œuvre de piété qu'a voulu faire Mlle Sakellaridès, car elle est une des plus ferventes admiratrices du poète des *Destinées*, et ceux qui seraient tentés de lui reprocher de ne pas avoir donné un livre plus complet, feront bien de se souvenir que rien n'est plus difficile à réunir qu'une vaste correspondance éparse. J'avais pensé que la famille Sangnier-Lachaud aurait profité de cette occasion pour communiquer au public les lettres de Vigny qu'elle a entre les mains ; mais non elle a mieux aimé les garder dans ses tiroirs. Peut-être se décidera-t-elle un jour à les en sortir ; ce jour-là elle peut être assurée que les amis du poète lui voteront des remerciements... En somme, ce premier volume contient des pièces fort intéressantes. S'il y manque les lettres à Brizeux qui sont aujourd'hui entre les mains d'un riche collectionneur anglais, il renferme toujours les lettres à Busoni qui sont parmi les plus curieuses et les plus instructives. Et Mlle Emma Sakellaridès nous apporte, dans l'appendice de son volume, une pièce de premier ordre que quelques-uns connaissaient, mais qu'on n'avait pas encore publiée sous le nom de Vigny, ni de son vivant ni depuis sa mort. Je veux parler de la *Première lettre parisienne sur les mœurs et les beaux-arts* qu'il donna au journal l'*Avenir*, le 3 avril 1831, à la prière du comte de Montalembert. Cette lettre est une fort belle page et qui méritait d'être tirée de l'oubli. Mlle Sakellaridès fait un appel pressant aux personnes qui posséderaient d'autres lettres d'Alfred de Vigny ; elle voudrait en publier un second volume. Nous ne pouvons que nous associer à ce vœu. Puisse-t-il être entendu de tels collectionneurs que nous connaissons bien, mais qui cachent leurs trésors !

LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE. — *Œuvres complètes d'Alfred de Vigny*. — Théâtre, t. I : *Chatterton, la Maréchale d'Ancre*. T. II : *Quitte pour*

la peur. — *Shylock.* — *Le More de Venise.* — ***Stello***, suivi de ***Mademoiselle Sedaine et de la Propriété littéraire*** (3 vol. in-18).

La librairie Delagrave qui s'est rendue acquéreur des Œuvres de Vigny publie aujourd'hui son théâtre en 2 volumes et ***Stello*** en un autre, de format in-18. Précédemment, elle avait mis en vente les ***Poésies*** complètes et *Cinq-Mars*. C'est une jolie édition imprimée sur beau papier teinté, en caractères elzévir, et qui tout de suite a plu au public lettré. D'aucuns demanderont peut-être pourquoi ce n'est pas la maison Delagrave qui a édité la Correspondance de Vigny. Il est certain que c'eût été beaucoup plus logique, puisque la librairie Calmann-Lévy ne possède actuellement aucun livre du poète, mais je ne crois pas — et c'est là son excuse — que la librairie Delagrave ait été mise à même de publier cette correspondance.

LIBRAIRIE OLLENDORFF. — *Le roman de Sainte-Beuve* par Gustave Simon, 1 vol. in-18.

LIBRAIRIE DU MERCURE DE FRANCE. — *Livre d'amour*, par Sainte-Beuve, préface par Jules Troubat, 1 vol. in-18.

On ne saurait nier l'extrême intérêt du livre de M. Gustave Simon. Il y a là des pièces de tout premier ordre et dont on ne pourra désormais se dispenser de faire état quand on voudra parler doctement de la crise morale que traversa Sainte-Beuve, aux approches de 1870. Je laisse de côté les pièces purement littéraires, telles que les lettres qui contiennent la critique de *Cromwell* et de *Notre-Dame de Paris*. Quant à croire, comme l'éditeur de cet ouvrage, que la correspondance de Sainte-Beuve avec Victor Hugo nous apporte la preuve irréfutable qu'il n'y eut jamais rien que de très noble et de très chaste dans les rapports du critique avec la la femme du poète, c'est autre chose. Je serais plutôt, je le dis carrément, de l'opinion opposée. Et pourquoi ? parce que cette correspondance n'est pas complète, qu'elle est pleine de lacunes et de sous-entendus, et qu'il y en a une autre que nous n'avons pas, sans laquelle le procès ouvert depuis 1843 ne sera jamais terminé... à moins qu'on ne la retrouve et qu'elle ne nous éclate un beau matin dans les jambes. Je veux parler des lettres de Mme Victor Hugo à Sainte-Beuve. Je sais bien qu'on les a brûlées, mais il y a tant de choses qui renaissent de leurs cendres ! Déjà, lorsque j'écrivis le chapitre de mon livre sur *Sainte-Beuve* qui est consacré à cette passionnante histoire d'amour, après avoir exprimé le regret qu'on les eût détruites, je laissais entendre que peut-être quelques-

unes avaient échappé au feu, en original ou en copie. Je ne savais pas être si bon prophète. Voici, en effet, que dans la préface de la dernière édition du *Livre d'amour* de son maître, Jules Troubat publie quelques lettres anonymes qui m'ont tout l'air de provenir du même fonds. Jules Troubat se garde bien de nous dire de qui sont ces lettres compromettantes, mais comme il nous apprend qu'elles remontent à l'époque où Sainte-Beuve écrivait *Volupté*, elles ne peuvent être d'une autre que Mme Hugo. Du reste, il n'y a qu'à les lire pour être fixé tout de suite à cet égard. C'est pourquoi je les reproduis à cette place dans leur intégralité.

« ...Mon ami, lorsque j'ai un chagrin, ma première pensée est de vous le faire partager et de recevoir de vous des consolations. Vous êtes comme la Providence que l'on invoque surtout dans la douleur. C'est que vous êtes pour moi un ami que rien au monde ne peut remplacer, un ami que je voudrais près de moi. Avec mes pensées tristes et mes habitudes, vous êtes pour moi un besoin. Si je vous écris rarement, c'est que je n'ai aucune joie à vous apporter, aucune espérance certaine à vous offrir ; que mon cœur est brisé et flétri ; il n'y a que lorsqu'il déborde d'amertume, qu'il me force à vous écrire. Mon ami, ne me croyez jamais morte pour vous : il y a encore dans mon affection de quoi vous rendre heureux, croyez bien cela. Cette affection en tuera bien d'autres plus vives et plus instantes. Conservez-moi votre cœur, j'y compte avec certitude. C'est un lien entre nous qui se fortifie par le temps et par ce calme apparent. C'est une tendresse qui s'accroît dans le silence. Oh ! croyez tout cela, mon pauvre ami !... »

« ... Je voudrais te faire une vie complète. Si je pouvais répandre mon sang goutte à goutte, pour te faire toujours un bonheur plus vif à chaque goutte répandue, je ne balancerais pas une minute... »

« Vous êtes certainement l'être que j'ai le mieux aimé, je n'excepte pas mes enfants (ceci est sincère) ; vous comprenez de quel poids vous serez toujours dans mon existence. Je dirais même, sans m'avouer personnelle, que je ne comprends de votre part, à cause de cela, qu'un sentiment, je ne dirai pas sans bornes, mais sans fin pour moi... Mais, mon ami, vous ne me devez rien, car ce que je vous ai donné, il n'a pas dépendu de moi de ne pas vous l'accorder.. »

« ... Ne croyez nullement à mon indifférence, croyez plutôt à ma quiétude, à ma sûreté en vous, sentiments qui ont résisté malgré l'épreuve, et qui trouvent leur justification dans quelque chose de plus fort que vous : la Providence qui me doit votre fidélité.

» ... La souffrance ne fera que sanctifier et fortifier, s'il est possible, notre amour. »

Ces fragments de lettres que Sainte-Beuve avait enfermés dans un vieux meuble avec la pensée de les utiliser un jour dans quelque roman, n'est-il pas vrai qu'ils sont très suggestifs ? Pour ma part j'y vois les trois états que traversent ordinairement les passions de ce genre, et s'il faut dire ici toute ma pensée, ils achèvent de ruiner dans mon esprit le pieux échafaudage de M. Gustave Simon. C'est qu'en effet depuis longtemps je n'ai plus aucun doute sur la nature du lien qui pendant sept ans unit le cœur de Sainte-Beuve et celui de Mme Victor Hugo. Et le jour où je pourrai publier telle pièce que j'ai dans les mains, je crois que la cause sera bel et bien entendue. Mais en voilà assez là-dessus pour aujourd'hui.

LIBRAIRIE PLON ET NOURRIT. — *Benjamin Constant sous l'œil du guet*, par Victor Glachant, 1 vol. in-8°, d'après de nombreux documents inédits.

Nos lecteurs trouveront en tête du présent fascicule le portrait remarquable que M. Victor Glochant a tracé de Benjamin Constant en tête de cet ouvrage. Je voudrais résumer ici en quelques mots l'impression que j'ai éprouvée à sa lecture, malgré tout l'éclat des services que Benjamin Constant rendit à la cause libérale, il n'est guère connu aujourd'hui que comme l'auteur du roman d'*Adolphe* et Sainte-Beuve n'a pas peu contribué à fixer ainsi sa réputation. C'est le propre d'ailleurs de tous les hommes politiques qui ont fait quelque chef-d'œuvre littéraire d'être oubliés ou méconnus comme tels par les générations qui suivent. Cependant on commence à revenir de cet *a priori* brutal.

La brillante personnalité qui sut se placer au premier plan du cénacle littéraire et politique où régnèrent Mmes de Staël et Récamier avec Chateaubriand, s'est révélée par une action publique qui inquiéta l'Empire comme la Restauration, en même temps que par une abondante correspondance, peu connue encore, et qui semble être la partie la plus considérable de son œuvre. M. Victor Glachant, devançant les justes réparations promises à la mémoire de l'illustre tenant de la cause libérale, nous le montre, en un volume nourri de faits et de documents puisés aux bonnes sources, aux prises avec la police impériale, livrant son âme, simple et franche au fond sous une apparence de mélancolie bien portée, dans ses lettres à Fauriel, le compagnon de la belle Mme de Condorcet, confiant travaux et projets, donnant sur la société de Coppet des indications précieuses, rusant de son mieux pour dépister les limiers de Fouché. — Dans la seconde partie de l'ouvrage, l'auteur nous apprend, pièces en main, que les agents de la Restauration ne ménagèrent pas plus Benjamin Constant que ceux de l'Empire. Ses voyages électoraux, ses cam-

pagnes dans l'Est, ses moindres démarches sont l'objet de rapports qui accusent maintenant de façon écrasante le gouvernement des émigrés. Un enseignement piquant sort donc du récit des démêlés incessants du héros libéral avec les petites perfidies administratives ; il apparaît espionné dans sa vie privée aussi bien que dans ses actes publics, calomnié jusque dans les intentions de sa conscience désintéressée, grandi devant l'histoire.

MEMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

LIBRAIRIE DU MERCURE DE FRANCE : *Collection des plus belles pages : Rivarol.* 1 vol in-18 ; — *Epilogue*, par Rémy de Gourmont, 1 vol. in-18. — *Pamphlets du dernier jour*, par Thomas Carlyle, 1 vol. in-18.

LIBRAIRIE HACHETTE. — *Le rire et la caricature* par Paul Gaultier, 1 vol. in-18.

SOCIÉTÉ D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE. — *L'anticléricalisme*, par Emile Faguet, 1 vol. in-18 ; — *Les dernières lettres de Jacopo Ortis*, publiées par M. Luchaire, avec une préface par E. Faguet. — *L'Académie de musique et le concert de Nantes à l'Hôtel de la Bourse*, 1727-1767, par Léonel de la Laurencie, 1 vol. in-8°.

Le Gérant : Léon SÉCHÉ

Versailles. — Société anonyme des Imprimeries Gérardin

LE DERNIER CAPRICE D'ALFRED DE MUSSET

MADAME ALLAN-DESPRÉAUX

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

Je ne puis écrire ce nom d'Allan sans penser à la comédienne de génie qui l'illustra la première à la scène.

Allan-Dorval, Allan-Despréaux ! quelle rencontre, quelle évocation, quels souvenirs ! Il n'a manqué à ces deux reines de théâtre que d'être sorties de la même souche. Mais si elles n'étaient pas du même sang, elles n'en étaient pas moins de la même race et de la même famille : de la race des grandes interprètes qui, en lui communiquant leur flamme, augmentent la portée du verbe humain, — de la famille des grandes amoureuses qui inspirent les chefs-d'œuvre de l'art !

Leur destinée à toutes les deux fut, en effet, d'être adorées par deux grands poètes. Mais comme elles n'avaient ni la même éducation, ni la même nature, elles ne comprirent pas l'amour de la même façon. Mme Dorval, avec ses mœurs d'enfant de Bohème et son tempérament désordonné, fit le malheur d'Alfred de Vigny. — Sérieuse et rangée comme elle l'était, Mme Allan-Despréaux ne demandait qu'à faire le bonheur d'Alfred de Musset. Elle ne réussit qu'à être son souffre-douleur, je dirais presque son martyr. Ne la plaignons pas trop cependant : outre qu'elle s'en consola assez vite, elle en sera dédommagée dans l'avenir en partageant avec Lélia la gloire d'avoir régné un moment dans le cœur de Fortunio.

I

Mme Allan-Despréaux, comme son aînée, était une enfant de la balle. Son père, qui s'appelait Ross, tout court, dirigeait le théâtre de Mons, en Belgique, quand elle y naquit le 20 février 1810. On la baptisa Louise-Rosalie.

— Passe pour tes prénoms ! — s'écriait quelque dix ans après, Talma à qui elle avait été présentée à Anvers pour jouer le rôle de Joas dans *Athalie*, — mais, ma chère enfant, je ne peux pas décemment t'afficher sous le nom de Ross !

Et comme la petite rougissait, disant :

— Que voulez-vous, monsieur, c'est mon nom !

Talma, touché de son air ingénu, se hâtait de lui répliquer :

— Sans doute, mais tu dois bien en avoir un autre !... Comment s'appelle ta mère ?

— Despréaux.

— A la bonne heure ! Louise Despréaux, voilà au moins un nom de théâtre. A partir d'aujourd'hui, tu t'appelleras donc Louise Despréaux ; et si tes parents y consentent, surtout si tu joues bien ton rôle de Joas, je t'emmènerai avec moi à Paris.

Vous pensez si elle s'efforça de contenter l'illustre tragédien et si ses parents furent heureux de lui donner un tel protecteur ! A quelque temps de là, le 14 décembre 1820, elle parut à la Comédie-Française, à côté de Talma, dans *Athalie*, et un an plus tard, après avoir joué au théâtre Feydeau le rôle de l'enfant dans *Camille ou le Souterrain*, elle fut admise au Conservatoire dans la classe de Michelot, où elle tint toutes ses promesses. C'est ainsi qu'à seize ans, le 14 août 1826, elle en sortit avec le premier prix de comédie, et que, le 3 septembre suivant, elle débuta au Théâtre-Français, dans les rôles de Sophie de *la Mère rivale*, et de Jenny de *l'Hôtel garni*, — deux pièces qui ont fait long feu comme tant d'autres.

Mais son vrai premier rôle, celui dont elle se souvint toujours avec délices, fut celui du petit page Arthur, dans le drame de Dumas, *Henri III et sa cour*, qui fut représenté le 11 février 1829. Non que ce rôle fût très important, — elle ne faisait guère que traverser la scène, — mais c'était son début dans le drame roman-

tique, et pour l'obtenir elle avait eu à vaincre la résistance de Mlle Mars qui, ayant passé la cinquantaine, la trouvait trop jeune pour jouer à côté d'elle, et lui préférait Mlle Menjaud.

L'année suivante, elle remplit encore le rôle du page Iaquez dans *Hernani*. Peu de chose également, une dizaine de vers dont ceux-ci :

Monseigneur, à la porte
Un homme, un pèlerin, un mendiant, n'importe,
Est là qui vous demande asile.

C'était assez pour lui donner le droit de dire un jour, comme Firmin, Michelot, Joanny, Mlle Mars, et tous les interprètes de cette pièce mémorable : « J'étais là, telle chose advint ! » Or, on sait que ce fut une belle et chaude bataille !

Il semble après cela que Louise Despréaux eût dû rester à la Comédie-Française. Oui, mais comme la plupart des jeunes pensionnaires de la Maison, elle avait la tête près du bonnet, et brûlait de montrer tout ce qu'elle pouvait faire. Ayant été frappée un jour d'une amende de deux cents francs, pour s'être absentée sans permission, elle prit la mouche et la poudre d'escampette, et s'en alla porter ses grâces au théâtre du Gymnase.

Elle y eut un tel succès, de 1831 à 1836, que douze ans après, Jules Janin, saluant sa rentrée dans *le Caprice*, s'écriait :

Vous vous rappelez, oh ! c'est un peu loin, nous étions jeunes, et la personne aussi était jeune, une jolie jeune personne qui avait nom mademoiselle Despréaux ; elle vous avait un pied, une main, une taille et des yeux (1) !

Du pied et de la main, je ne puis rien dire, mais son portrait par Grevidon, que j'ai là devant moi, et qui justement est de cette époque, dit effectivement qu'elle avait de beaux yeux et une taille superbe. La taille, à parler franc, était même un peu trop plantureuse à mon gré, mais les yeux, quoiqu'à fleur de tête, étaient bien fendus et remplis de malice et, comme pour en corriger l'expression, la bouche épanouie respirait la bonté. Ah ! la délicieuse

(1) *Journal des Débats* du 29 novembre 1847.

créature ! Mais il ne faudrait pas croire que ses charmes personnels fussent tout son talent. Ce n'était pas, certes, la Belle et la Bête, et Scribe, qui se connaissait en ingénues, ne s'était pas trompé en s'emparant de cette jeune Despréaux : elle était vraiment digne de porter le tablier à dents de loup. Un jour, même, elle lui fit entendre, de la spirituelle façon qu'on va lire, qu'il y avait en elle autre chose que l'étoffe d'une soubrette. L'anecdote vaut la peine d'être contée ; je l'emprunte aux *Souvenirs* de M. Legouvé. Scribe venait de lire aux acteurs du Gymnase *les Malheurs d'un amant heureux*. Après cette lecture, il s'approcha de Mme Allan et, d'un air fort embarrassé :

— Ma chère amie, — lui dit-il, — vous voyez un homme très ennuyé et un peu honteux. Vous allez m'accuser d'ingratitude et de manque de parole. Mais j'ai été forcé de céder.

— De quoi s'agit-il donc ?

— Je vous destinais dans ma pièce le meilleur des deux rôles de femme, je devrais dire le seul bon, mais notre directeur, Poirson, l'a réclamé impérieusement pour Léontine Fay. Je n'ose vous demander d'accepter le second, il n'est pas digne d'un talent comme le vôtre.

— Je conviens, — répondit Mme Allan, — qu'il ne me tente pas. Mais si vous désirez que je le joue, je le jouerai.

Voilà Scribe qui lui prend les mains, qui l'embrasse, qui la remercie avec effusion, ajoutant :

— C'est égal, je vous regretterai toujours dans l'autre. Je l'avais écrit avec amour, pour vous ; et votre délicatesse, votre finesse, votre grâce auraient fait un chef-d'œuvre de ma jeune veuve.

— Quelle jeune veuve ? — reprend Mme Allan.

— Madame de Nangis !

— Madame de Nangis ! voilà le rôle que vous me destiniez !

— Sans doute.

— Et celui que vous ne m'offriez qu'en tremblant ?

— C'est celui de la jeune mariée.

— Mais, mon cher ami, — s'écria Mme Allan, — c'est celui-là qui est le bon ! Votre jeune veuve est un personnage comme vous

en avez créé vingt, charmant sans doute, gracieux, j'en conviens, mais l'autre, l'autre, *c'est un caractère*. Ah ! vous verrez ce que j'en ferai.

Elle tint si bien parole, que le jour de la première représentation; elle éteignit absolument la jeune veuve. Tous les grands effets allèrent à elle. Son entrée au second acte souleva dans la salle de véritables acclamations. Enfin, elle fit tellement de ce rôle sa création, que personne, depuis elle, n'a pu y réussir. Mademoiselle Rose Chéri l'a essayé, mademoiselle Delaporte l'a essayé, toutes deux y ont échoué, le rôle a disparu avec la première interprète (1).

Une telle perle ne pouvait manquer d'amateurs. Mais Louise Despréaux, qui était foncièrement honnête, s'était juré, en entrant au théâtre, de ne se donner que devant M. le maire au galant de ses préférences. Celui-là se trouva être Allan, son camarade du Gymnase : talent très ordinaire, mais bon garçon, d'humeur joviale et qui avait une histoire bien faite pour toucher un cœur tendre. Allan avait été vendu dans son enfance, avec une sœur cadette, à des bohémiens qui leur avaient fait faire le tour de France en jouant la comédie dans les foires. Un jour qu'ils arrivaient aux portes de Nancy, la petite, effrayée des propositions malséantes du directeur de la troupe, courut au commissariat de police où elle raconta son odyssée, et le maire de la ville, mis au courant, s'empara des deux petits bohémiens qu'il adopta et fit élever aux frais de la commune. Et voilà comment la petite épousa Ponchard, le musicien, vers le temps où son frère épousait Louise Despréaux, c'est-à-dire en 1832.

Quatre ans après, le ménage Allan quittait le théâtre du Gymnase pour aller jouer à Saint-Pétersbourg.

II

Le théâtre Michel a toujours été une école de bon ton, aussi est-il rare qu'un acteur bien doué, homme ou femme, au lieu d'y perdre ses qualités, n'y laisse pas tout ou partie de ses défauts.

(1) Ernest Legouvé, *Soixante ans de souvenirs*, t. II, p. 397 et suiv.

Cela tient sans doute aux égards particuliers que la société pétersbourgeoise témoigne à nos comédiens. A Paris, en dépit du progrès des idées, il y a encore, il y aura longtemps, sinon une muraille de Chine, à tout le moins un écran du Japon, entre le monde qui se respecte et les gens de théâtre, même les plus considérés. Là-bas, il suffit que les acteurs aient de la tenue pour être admis dans les salons.

Mme Allan avait tout ce qu'il fallait pour y être fêtée. Outre que ses mœurs étaient irréprochables, elle avait les qualités de cœur et d'esprit qui forcent la considération et la sympathie. Au théâtre, elle était bonne camarade, sans morgue et sans jalousie aucune. Dans le monde elle se comportait comme une grande dame, et plus d'une princesse l'honora de son amitié. Tous les témoignages en font foi, et personne n'en sera surpris après avoir lu ce qui va suivre. J'ai la bonne fortune, en effet, de posséder sa correspondance. Elle m'a été confiée par la meilleure et la plus fidèle de ses amies, la fille même de Samson, qu'elle regarda toujours comme son maître, bien qu'elle n'ait pas été son élève. Bien avant son départ pour Saint-Pétersbourg, Mme Allan était en relations suivies et tout à fait intimes avec Mme Samson-Toussaint. Pendant son séjour en Russie, qui ne dura pas moins de dix ans, c'est elle qui fut sa confidente. Que Mme Samson-Toussaint reçoive donc ici l'hommage de ma gratitude. En me permettant d'écrire pour la première fois l'histoire exacte des rapports de Mme Allan avec Alfred de Musset, elle a rendu à l'histoire littéraire un service signalé dont tout le monde lui sera reconnaissant.

J'ai dit que Mme Allan-Despréaux était bien en cour et bonne camarade. On en jugera par la lettre suivante, sorte de journal qu'elle adressait à son amie, sous la date du 25 décembre 1840 :

Saint-Pétersbourg.

Mes chers Samsons et Samsonnes ainsi que Jollivet (1) ; je profite comme dit c't'autre de l'occasion de la poste et aussi d'un moment de

(1) Ce Jollivet était un bon ami de Samson, architecte de son état, et grand amateur de théâtre, qui passait presque toutes ses soirées à la Comédie-Française et dessina plus d'un costume pour Rachel.

répit pour vous écrire. Si cela ne m'arrive pas plus souvent, c'est que je voudrais toujours vous envoyer des volumes et qu'en réalité je n'en ai pas le temps. Quand je me mets à mon bureau, j'ai trente-six mille choses à vous dire, je commence une lettre, on vient me déranger, l'occasion échappe, je ne la retrouve que quinze jours après, je déchire ce qui n'est plus à l'ordre du jour et je recommence sur nouveaux frais. Voilà la troisième lettre que j'entame ; pour celle-ci, je jure que je ne me coucherai pas qu'elle soit cachetée et partie. Ce qui m'enchante, c'est que dans un mois commencera le grand carême ! Sept semaines de farniente ! c'est là que vous allez être tous assassinés de ma prose ; puis l'été, on est bien moins occupé que dans ce moment où l'on monte trois pièces nouvelles tous les douze jours. Pour commencer ma chronique,je vous dirai qu'Allan vient d'avoir son bénéfice qui a été superbe. C'est sa plus belle recette depuis que nous sommes ici : il a reçu un beau cadeau. On donnait *la Grand'Mère :* pièce et actrice ont eu un grand succès. Quand j'ai été déshabillée, l'Impératrice m'a fait demander dans sa loge, faveur dont elle est très avare et qu'elle n'accorde qu'à madame Taglioni et moi. Vous pensez bien que puisqu'elle me faisait venir, c'était pour me dire des choses obligeantes. Enfin, Elle et l'Empereur (1) m'ont on ne peut plus choyée. Nous avons joué il y a un mois *l'Ecole des Journalistes*, de madame de Girardin ; depuis que je suis à Pétersbourg, je n'ai jamais vu de chute aussi éclatante, ce qui m'a enchantée, car c'était bien à contre-cœur que je jouais dedans. Vous ne pouvez vous figurer combien il est humiliant quand on est à l'étranger d'avoir à représenter son pays sous des couleurs aussi odieuses. Notre ambassadeur était fort mécontent et s'est beaucoup plaint. Cela a amené, à propos du *Verre d'eau*, une suite de démarches qui donnent encore plus d'éclat à la pièce et la font désirer comme du fruit défendu ; moi, cela m'arrange à merveille, car je dois la donner pour mon bénéfice, et les émotions qu'elle soulève d'avance me promettent une recette mirifique. Lorsque la brochure est arrivée, le directeur n'a pas osé, n'a pas voulu prendre sur lui, etc. ; il a donné la brochure au ministre, qui, après avoir lu, n'a pas voulu prendre sur lui, n'a pas osé, etc. Son Excellence a remis la pièce aux mains de l'Impératrice ; c'était précisément le soir où Sa Majesté me faisait venir dans sa loge. En voyant le couple impérial si aimable et si bien disposé, j'ai osé, et j'ai pris sur moi de leur demander la pièce tout simplement. Ils m'ont bien promis d'y mettre

(1) L'empereur, c'était Nicolas, fils de Paul Ier ; l'impératrice, Louise-Charlotte de Prusse, fille de la belle et malheureuse Louise.

toute la bonne volonté possible. Enfin l'Empereur lit ce fameux *Verre d'eau* et ne voit aucun inconvénient à le faire représenter ; mais, comme il se souvient que M. de Barante a été fort choqué de *l'Ecole des Journalistes*, Sa Majesté envoie la brochure au marquis de Clanricarde, ambassadeur d'Angleterre, en le priant d'en faire la lecture et de bien voir si rien ne blesse la susceptibilité britannique. Mylord prend connaissance *des actes* et répond que c'est charmant, délicieux ! c'est *tout Scribe !* c'est-à-dire amusant, spirituel, etc., mais !... Il me paraît convenable que le ministre des affaires étrangères donne son adhésion. Voilà donc la pauvre brochure qui reprend sa route et qui arrive chez le comte Nesselrode, grand diplomate, dit-on, et grand gourmand ; il a inventé un pudding qui porte son nom, cela fait honneur à la diplomatie.

Revenons au *Verre d'eau*. Son Excellence approuve la représentation, sauf un passage qu'on devra supprimer et qui, je crois, traite de la force brutale. Vous croyez peut-être que c'est fini ? Du tout, il faut à présent que la censure sanctionne ces trois permissions suprêmes, et voilà où j'en suis. Je n'ai jamais rien vu de si cahoté ! Enfin j'espère ! Du reste, ce sera fort mal joué, vu qu'il faut monter cela en huit jours... Ensuite nous sommes dans un dénuement complet de duchesse de Marlborough, puis bien d'autres choses encore. J'en suis désolée, mais il n'y a rien à y faire. Passons à d'autres tableaux...

C'est le moment d'ouvrir une parenthèse et d'éclairer un peu la première partie de cette lettre. Je ne m'étonne pas que *l'Ecole du Journalisme* ait scandalisé Mme Allan, notre ambassadeur et le public ami de la France ; mais je suis surpris que le directeur du théâtre Michel ait eu l'idée de monter cette pièce. Evidemment, il ne l'avait pas lue ; en tout cas, il ignorait le bruit qu'elle avait fait avant même d'être mise à la scène. Sainte-Beuve, qui ne laissait rien échapper, écrivait là-dessus à Juste Olivier, le 25 novembre 1839 :

Madame Delphine (Gay) Girardin a lu avant-hier chez elle une comédie en vers, déjà lue aux Français, dirigée contre M. Thiers et son mariage. C'est une revanche. Elle s'est dit : « On m'attaque, où sont les purs ? » Et, en Romaine, elle a porté la guerre à Carthage ; tout y est : la belle-mère, les frères, les sœurs ; à la fin, M. Thiers, il est vrai, sort blanc comme neige ; et cela s'intitule : *l'Ecole du Journalisme*, c'est-à-dire de la calomnie. Le piquant est qu'elle avait deux cents personnes et

tous les journalistes, qui faisaient la grimace, mais n'avaient pas résisté à l'hameçon. D'ailleurs, des gens graves aussi : M. Ballanche y était (1).

Mme Allan continuait ainsi :

1er janvier 1841.

Malgré la date de ma lettre et le serment qu'elle renferme, vous voyez que je n'ai pu la continuer comme je le voulais ; je n'ai été interrompue qu'une vingtaine de fois, ce qui est peu, mais je n'en démordrai pas, et dussé-je ne vous envoyer ceci que dans un mois, cela partira. J'allais oublier de vous dire que j'ai joué cet hiver *les Fausses Confidences* avec un beau succès (pour ici), car à Paris je n'aurais jamais osé. Depuis que je joue la comédie, je n'ai jamais eu aussi peur. La figure de mademoiselle Mars dansait devant moi, et le son de sa voix me bourdonnait dans les oreilles. J'étais en plein cauchemar, et je puis dire que je ne sais ce que j'ai fait. Je ne voulais pas tomber dans l'imitation, et, d'un autre côté, on ne peut rien inventer de mieux que ce que j'ai admiré si souvent et qui, malgré moi, était resté dans mes oreilles. Il paraît néanmoins que je m'en suis tirée, car j'ai été rappelée après la sortie du second acte (ce qui est toujours une marque de grand succès), puis à la fin, cela va sans dire. Le lendemain, M. de Barante m'a envoyé ses compliments, et notre nouveau secrétaire d'ambassade, Casimir-Périer (2), est venu lui-même me les apporter. Nous avons joué la pièce une seconde fois, et j'étais plus à mon aise, la peur était passée et j'ai pu me rendre compte de ce que je faisais. J'ai été contente de moi (pour Pétersbourg). Leurs Majestés rentraient en ville ce jour-là et sont venues le soir ; mais notre directeur, qui a horreur de l'ancien répertoire, nous a fait un tour charmant : il nous a fait commencer le spectacle, et cela *avant l'heure*. L'Impératrice vient toujours tard, et la haute société aussi ; pendant toute la première moitié de la pièce on entrait et on n'entendait pas. Vous savez que les *Fausses Confidences* demandent à être écoutées avec calme ; à plus forte raison quand on joue devant un public étranger qui comprend plutôt l'action que l'analyse des sentiments. Il est résulté de cela qu'on a perdu beaucoup de choses et que l'ensemble de la pièce a fait moins d'effet.

Depuis, le Directeur a toujours évité de la redonner et j'ignore si

(1) Correspondance inédite de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste Olivier.

(2) M. Casimir-Périer était le fils aîné de l'ancien président du Conseil mort en 1832, et le père du futur président de la République.

nous la rejouerons. Elle a cependant beaucoup plu à l'Impératrice surtout qui aime l'ancien répertoire, et la preuve c'est qu'hier elle m'a fait demander de lui jouer la *Gageure imprévue*. Je suis bien certaine qu'il sera de cette pièce comme de l'autre, et que S. E. le Directeur y mettra tous les obstacles possibles. Il ne faut pas omettre que les *Fausses Confidences* ont été assez mal jouées. Dubois avait l'air d'un bon vieillard très paterne qui a fait sauter Araminthe sur ses genoux, quand elle était petite ; le comte avait des poses de polichinelle ; madame Argante était, comme à l'Académie, détestée et détestable. Marton était représenté par Alexandrine qui a l'air d'avoir quinze ans ; figure, manières, organe, intelligence, tout chez elle est enfantin. M. Remy ne savait pas un mot de son rôle... Eh bien, tout était assez passable. Pour Dorante, je n'ai pas à m'en plaindre : c'était Allan à qui j'avais commandé la manœuvre. Il n'est pas convenable pour le rôle, mais au moins son intelligence et sa confiance en moi ont compensé ce qui lui manque de beauté pour représenter un pareil Adonis.

Si Mlle Mars avait pu lire cette lettre, nul doute qu'elle eût été ravie de la sainte frayeur qu'elle inspirait à son ancien petit page. Mais les temps étaient proches où quelqu'un d'autorisé dirait de Mme Allan après l'avoir vue dans le *Caprice :*

Elle emporta le succès par des qualités inconnues à mademoiselle Mars elle-même et à l'école de mademoiselle Mars ; je veux dire un côté de fantaisie, un imprévu de gaieté, une audace de vérité dans l'intonation et le geste qui ont préparé l'école moderne (1).

Tant il est vrai que pour réussir au théâtre, quand on a reçu le don, il suffit de placer très haut son idéal.

Nous savons ce que Mme Allan pensait de Mlle Mars, nous allons voir à présent ce qu'elle pensait de Rachel :

Il est bien temps que je vous parle d'autre chose que de moi. La grande nouvelle, depuis huit jours, est que nous pourrions bien avoir Rachel en représentation. Cela émeut tout le monde, et moi principalement qui serais si heureuse de la voir dans tous ses rôles. Je crains bien que cela ne puisse pas s'arranger, car cela dépendra beaucoup de

(1) Legouvé. — *Souvenirs.*

l'Empereur, et il déteste la tragédie. A mon retour, lorsque j'ai vu pour la première fois Sa Majesté, Elle me fit beaucoup de questions sur mon voyage et sur ce que j'avais vu à Paris. Je lui parlai tout de suite de Rachel. L'Empereur me demanda si, en effet, elle était aussi étonnante qu'on le disait. Vous savez ce que je pense d'elle, aussi vous devinez ma réponse. Mais en apprenant qu'elle jouait la tragédie, l'intérêt de Sa Majesté cessa tout à coup. Depuis longtemps déjà, je savais qu'il n'aimait point le genre sérieux. Il m'a dit plusieurs fois que dans *son Etat* il avait trop souvent à s'occuper de choses tristes ou graves pour venir chercher des émotions de ce genre au théâtre ; qu'alors le spectacle est pour lui une fatigue et non un délassement Il n'aime ni la musique ni la poésie. Voilà ce qui me fait penser qu'il ne sera pas empressé de faire venir une tragédienne : la comtesse Vorontzoff et quelques autres grandes dames qui ont vu Rachel cet été tâchent de persuader Sa Majesté qu'Elle aimera beaucoup notre Melpomène quand elle l'aura vue. Je ne sais si ces dames réussiront, pour ma part, je le souhaite vivement pour trois raisons : la première est celle de la voir jouer ; la seconde est de pouvoir faire plus ample connaissance, et cette seconde raison me mène tout naturellement à la troisième qui est de pouvoir parler de vous tous, et cela avec une personne que vous aimez et qui vous aime aussi beaucoup. Il n'est pas possible que je ne me lie pas avec cette personne quand nous nous trouverons ensemble ; nous sympathisons trop toutes deux dans le choix de nos amis pour qu'il n'y ait pas rapprochement entre nous. Mademoiselle Bourbier m'a dit il y a une quinzaine de jours qu'elle venait de recevoir une lettre d'une amie de votre théâtre (je pense que c'est d'Anaïs), et qu'on lui apprenait là-dedans que vous étiez, vous, Joseph-Isidore Samson, brouillé de nouveau avec Rachel. J'attends que vous me confirmiez cette nouvelle pour y croire. Je ne vois pas trop quel serait le sujet d'une rupture entre vous, il n'y avait que les parents pour l'amener et, à cet égard, le plus fort était fait ; d'ailleurs ce n'est pas sa faute si elle a des parents !... Et, mais peut-être n'était-ce qu'un peu de froid et êtes-vous déjà raccommodés : il me tarde de savoir à quoi m'en tenir là-dessus. Je serais vraiment fâchée que Rachel se fût mal conduite avec Samson et cela m'étonnerait, car elle m'a parlé de lui avec tant d'amitié et de reconnaissance, et cela m'a paru de sa part si sincère, venant si bien du cœur, que j'espère bien qu'elle réparera ses torts si elle en a.

D'un autre côté, mon cher Samson a quelquefois l'épiderme bien sensible ! (pour le coup il va me dire que je me mêle de ce qui ne me regarde pas) mais comme il est très bon, quand il a un peu affligé ses

amis par sa bouderie, il leur rouvre bien vite son cœur ; et c'est là-dessus que je compte pour la jeune brebis égarée. En attendant que vous me répondiez là-dessus, voici une commission pour elle, ou plutôt pour Jollivet, au sujet de l'étoffe turque. J'ai cherché et n'ai jusqu'à présent point trouvé la *disposition* demandée. Il n'y a que des fonds de couleur cramoisie ou bleu de roi en soie très épaisse et brochée ou semée de palmes or et couleur mêlées. Les palmes, comme la moitié de ma main. C'est à la foire de Nijni-Novgorod qu'on achète de ces choses-là, et c'est à huit cents verstes d'ici. Cependant quelquefois les marchands turcs d'ici en ont. Je ne me découragerai pas, et comme je suppose que Roxane n'est pas pressée, nous attendrons une meilleure occasion (1).

N'est-ce pas que tout cela est amusant et donne bien l'idée du caractère enjoué de Mme Allan et de la qualité de son esprit ? Auguste Villemot, parlant d'elle un jour (2), disait qu'elle avait « un esprit redouté parce qu'elle avait peu d'indulgence pour les bêtes ! » Etait-elle vraiment si redoutable ? Mme Samson-Toussaint, en qui je me plais à la retrouver, me dit que tout en étant railleuse de sa nature, elle savait retenir sa langue, Mais il est bien difficile d'avoir de l'esprit sans y joindre un grain de malice.

Quoi qu'il en soit, voici brossé par elle un petit portrait de Mme Pasta qui se recommande par sa touche légère :

Nous venons d'avoir cet hiver madame Pasta qui a toujours un talent admirable. Je me la rappelais à peine. Elle m'a fait un plaisir excessif : elle a donné trois concerts et a chanté à la cour, tout cela avec beaucoup de succès, mais malheureusement elle est vieille et laide, et ici cela fait beaucoup. Le Russe se laisse beaucoup impressionner par les avantages ou désavantages extérieurs. La pauvre Pasta s'attife d'une façon à elle, et si ridicule, qu'il faut tout le respect qu'on doit à son grand nom pour ne pas lui pouffer au nez. Il faut absolument, Jollivet, que je vous raconte sa toilette de début, vous en ferez part à Rachel, elle y puisera des inspirations pour son costume de Roxane. Depuis trente ans, madame Pasta se sert de ce costume quand elle débute quelque part, c'est affaire de superstition chez elle. Comme elle a grandi et grossi depuis ce temps-là, il est trop court et trop étroit, mais elle y remédie avec tant d'art !

(1) C'est le 23 novembre 1838 que Rachel parut dans le rôle de Roxane à la Comédie-Française. Il faut croire qu'elle n'avait pas été satisfaite de son costume, puisqu'elle avait chargé Mme Allan de lui acheter en Russie de quoi le renouveler.

(2) Chronique parisienne du *Figaro* du 28 février 1856.

Voici cet habillement consacré : robe de cachemire blanc douteux avec semis de palmes ; corsage qui voudrait être à la grecque et qui s'arrête précisément sous les aisselles ; absence de manches. La jupe de cachemire est ouverte devant et derrière ; heureusement qu'il y a une jupe de satin blanc dessous. L'ampleur et la longueur manquent tout à fait à ce dolman. Il y a pour cent mille francs de diamants sur tout cela, mais comme c'est adroitement posé sur le cachemire embrouillé, cela ne se voit pas. Madame Pasta a des gants blancs, longs, larges, sur lesquels sont posés de chaque côté des bracelets monstres et en diamants. Elle est fort décolletée et montre de vilaines choses. Elle est couronnée d'un turban ! ! ! ! Il n'y a qu'une imagination dépravée qui ait pu en inventer un semblable.

Cette chose sans nom est surplombée d'un immense *oiseau de paradis*, lequel serait désolé de s'incliner à droite ou à gauche. L'orgueilleux ! il est fier d'ombrager un tel turban. On a surnommé ici madame Pasta : Mehemet-Ali. Pour moi, elle m'a rappelé les Turcs que vous aviez dessinés pour la marche d'Haydn. Tout cela n'empêche pas qu'elle soit admirable, quand elle chante. Elle aurait voulu jouer, mais notre directeur lui a refusé le théâtre. La société, alors, a formé une souscription qui montait déjà à soixante-dix mille francs, sans compter le casuel, et cela pour huit représentations. C'était à deux cents francs la place. Le directeur s'est obstiné et a mis toute la mauvaise volonté possible, et comme cela dépendait de lui, il n'y a pas eu moyen. Toute la haute société crie et madame Pasta est repartie furieuse. Je regrette son départ, car ça aurait été une fière distraction...

Et Mme Allan terminait ce badinage inoffensif par ces mots aimables à l'adresse de ses chers « Samson et Samsonnes » :

En voilà une bavette ! j'aurais pu mieux choisir et ne pas vous dire tant de choses inutiles, mais il eût fallu alors vous parler de mes contrariétés, car on m'en fait subir beaucoup depuis quelques jours, et j'aimais autant m'en distraire. Ce que j'en ai fait n'est que du pur égoïsme. Au reste, ne vous tourmentez pas trop sur ce que je vous dis de mes ennuis. Je suis là-dessus passablement philosophe, et d'ailleurs tout dans ce monde ne marche pas continuellement au gré de nos vœux. J'ai été si heureuse cet été de revoir les gens que j'aime, ces moments-là ont été si beaux qu'il est juste et raisonnable de les payer maintenant par quelques déboires.

Adieu, mes bons et chers amis, nous sommes tous deux bien heureux

de penser que vous ne nous oubliez pas. Voilà ce que c'est ! J'ai causé pendant si longtemps avec vous que j'étais presque parvenue à me faire illusion et à me figurer que je vous voyais tous devant moi. L'idée de vous quitter de nouveau me fait repleurer de plus belle. Je me dépêche de finir pour aller pleurer dans un coin ; d'ailleurs, je n'y vois plus.

Adieu, répondez-moi vite.

A vous,

LOUISE ALLAN.

Suivait ce *post-scriptum* :

5 janvier 1841.

Je viens de me lever et je rouvre ma lettre ; j'avais oublié de vous dire que j'ai reçu un magnifique bracelet de la princesse Scherbatoff. C'est une de mes abonnées, fort grande dame et ma grande protectrice. Elle a beaucoup, beaucoup d'amitié pour moi. J'ai encore le chagrin, dans ce moment, de la savoir très dangereusement malade. Elle avait fait faire ce bracelet pour moi pendant mon absence et, à mon retour, elle me l'a donné. Il est composé de huit pierres formant le mot *souvenir* et fermé par un énorme diamant. Ce sera sans doute le seul de mes bijoux que je conserverai...

Non ! Elle devait en conserver un autre de moindre valeur, qui, soit à cause de sa monture, soit pour toute autre raison que j'ignore, avait à ses yeux la vertu d'un talisman. Il était en or ajouré et garni verticalement de plusieurs brochettes serties de turquoises — pierres qui ont en Russie la réputation de porte-bonheur. C'est probablement pour cela qu'elle l'avait toujours à son bras. Quand elle mourut, elle le légua à Mme Samson-Toussaint, qui ne le quitte jamais, elle non plus, et y tient comme à une relique.

III

Il me semble que nous connaissons bien à présent la charmante femme qui eut l'insigne honneur d'ouvrir, en 1847, les portes de la Comédie-Française au répertoire d'Alfred de Musset.

On a répandu toutes sortes de légendes autour de la représen-

tation du *Caprice* (1). Après avoir répété pendant soixante ans le mot de Théophile Gautier, que c'était Mme Allan qui l'avait rapporté de Russie dans son manchon, voici que la chronique s'avise de lui contester ce mérite et de l'attribuer à M. Buloz, qui dirigeait alors la maison de Molière. Il se peut que M. Buloz, qui avait publié le *Caprice* en 1837 dans la *Revue des Deux-Mondes*, ait eu le premier l'idée de le mettre à la scène. On sait qu'il avait un goût très prononcé pour les vers et la prose de Musset ; il les payait même à un tarif spécial. Mais cette idée n'eut aucune suite avant 1847 ; or, nous savons de source sûre qu'en 1845 elle tenta Bocage qui l'abandonna, je ne sais pourquoi, après un commencement d'exécution.

Musset écrivait à ce propos, à Tattet, le 17 octobre 1845 :

Mon cher Alfred, parmi les raisons qui m'ont empêché d'aller vous rejoindre se trouve celle-ci : que M. Bocage, directeur de l'Odéon, est venu me demander l'autorisation de faire siffler, à son théâtre, un petit proverbe de ma façon, intitulé : *Un Caprice*, ce à quoi j'ai accédé, après avoir pris l'avis des plus grands connaisseurs en matière de *fiasco*. Je ne l'aurais pas donné aux Français, c'eût été trop grave; mais à l'Odéon, cela m'amusera, sans danger pour ma *gloire*, puisque cette petite pièce a été imprimée, il y a six ou sept ans, et non destinée au théâtre. Il faut donc que je sois à Paris, quoique je ne m'en mêle pas du tout. J'espère que vous y viendrez. C'est votre devoir d'y être ; vous aurez le droit de partager les pommes cuites jetées à votre ami. Ce sera, je crois, pour le mois de novembre. Les répétitions sont commencées, mais je n'en ai rien vu. Ma jeune première, mademoiselle Naptal, est venue me faire une visite avec son papa. Elle est jolie ; c'est toujours bon signe.

Mme Allan eut-elle vent de ces répétitions chez Bocage ? Vit-elle jouer, comme on l'a dit, ce petit acte en langue russe dans un théâtre populaire de Saint-Pétersbourg, et quelque temps après, dans le texte original chez la comtesse Rostopchine ? Ce qui n'est pas douteux, c'est qu'elle le joua à la cour avec un très grand succès

(1) La première représentation eut lieu le 27 novembre 1847.

et que, ayant été engagée sur ces entrefaites à la Comédie Française, elle demanda à y débuter dans le rôle de Madame de Léry. C'est donc bien elle qui fut la vraie marraine du *Caprice*. Alors même qu'il serait établi qu'elle eut M. Buloz pour compère, cela ne diminuerait en rien sa gloire, car, de l'avis de toute la critique du temps, c'est elle seule qui fit la fortune de ce joli proverbe et des trois ou quatre autres qui dans l'espace de dix-huit mois passèrent du *Spectacle dans un fauteuil* sur la scène de la rue Richelieu.

Du reste, la reconnaissance que Musset lui en garda toute sa vie témoigne assez haut du service qu'elle lui rendit dans cette circonstance solennelle.

Ce service était double : non seulement, en effet, elle était arrivée à point nommé pour lui faire aux yeux du monde lettré la figure d'auteur dramatique qu'il a gardée depuis, mais aussi pour lui créer de nouvelles ressources, à la veille du jour où la République de 48 allait lui ôter le pain de la main. — On sait que le duc d'Orléans, qui avait été son camarade de collège, lui avait fait obtenir, en 1838, la place de bibliothécaire au Ministère de l'Intérieur. Jolie petite sinécure de 3,000 francs par an, mais mauvaise note au regard des purs qui devaient prendre, au lendemain de la révolution de février, la direction des Affaires publiques. A peine installé au Ministère de l'Intérieur, Ledru-Rollin destitua brutalement son bibliothécaire *in partibus*, au risque de compromettre, dans cette mesure inique — bien qu'il n'y fût pour rien — le bon renom du grand poète qui présidait alors aux destinées du Gouvernement Provisoire.

Vainement l'Académie-Française, mue par un noble sentiment, essaya de réparer cette injustice ; elle ne réussit qu'à blesser l'amour-propre légitime de l'auteur de *Rolla* en lui attribuant un prix qui avait été fondé spécialement « pour venir en aide à un jeune écrivain dont le talent déjà remarquable paraîtrait mériter les encouragements de l'Académie ». Mais, comme depuis le 7 avril 1848, les proverbes *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, et *Il ne faut jurer de rien* alternaient avec le *Caprice* sur l'affiche du Théâtre-Français, Musset put, sans faire trop de tort à sa bourse, abandonner aux pauvres et aux victimes des journées de Juin les treize ou quatorze cents francs du prix Maillé-Latour-Landry

que lui avait décerné l'Académie française. Et c'est encore lui qui eut le beau rôle.!...

Cela ne l'empêcha pas d'ailleurs d'aller coucher vers le même temps à l'Hôtel des Haricots pour cause de patrouille manquée. Car il était garde national, comme tout le monde alors l'était — plus ou moins — et il n'avait pas attendu la révolution de 1848 pour faire connaissance avec la cellule nº 14, dont on peut voir aujourd'hui la porte illustrée de façon si pittoresque au Musée Carnavalet. Ses *Mie Prigioni* sont de 1843, si je ne me trompe. Mais à cette époque la garde nationale vous faisait encore des loisirs, tandis qu'à présent c'est tout au plus si elle vous laissait le temps de vous reconnaître ! Le 1er juillet (1848) Musset écrivait à son ami Tattet :

... A l'instant où je vous écris, je quitte mon uniforme que je n'ai guère ôté depuis l'insurrection. Je ne vous dirai rien des horreurs qui se sont passées ; c'est trop hideux. Au milieu de ces aimables églogues, vous comprenez que le pauvre oncle Van-Buck est resté dans l'eau (1). Il avait pourtant réussi, et je puis dire complètement sans exagération. C'était justement la veille de l'insurrection ; j'avais encore trouvé une salle toute pleine et bien garnie de jolies femmes, de gens d'esprit ; un parterre excellent pour moi, de très bons acteurs, enfin tout pour le mieux. J'ai eu ma soirée. Je l'ai prise pour ainsi dire *au vol*. Après la pièce, on a redemandé tous les acteurs et même l'auteur qui, vous le pensez bien, n'a pas paru. Le lendemain, bonjour ! acteurs, directeurs, auteur, souffleur, nous avions le fusil au poing, avec le canon pour orchestre, l'incendie pour éclairage et un parterre de vandales enragés. La garde mobile a été si belle, si admirablement intrépide, que ce seul spectacle, heureusement, nous a encore donné de bons battements de cœur...

Allez donc faire la cour à une femme honnête par ce temps de guerre civile ! Il fallait s'appeler Sainte-Beuve pour avoir le courage de lire à son amie, Mme d'Arbouville, les *Préludes* de Lamartine, pendant que le grand poète était aux prises avec l'émeute. Quant à Musset, c'est à peine s'il faisait attention à Mme Allan,

(1) C'est le héros de la pièce *Il ne faut jurer de rien*, qui fut représentée le 22 juin 1848.

malgré tout le talent qu'elle dépensait à son service et les lauriers que depuis six mois elle accumulait sur sa tête. Et pourtant Dieu sait le charme qui s'exhalait de toute sa personne ; on ne pouvait la voir sans l'admirer et sans l'aimer. Peut-être était-elle, comme je l'ai dit, trop forte de taille, mais la tête était si jeune et si jolie, les yeux si francs, la bouche si riante, qu'on lui passait son embonpoint. C'était surtout la distinction de ses manières et son élégance innée qui avaient frappé Musset dès le premier jour. Aussi n'en parlait-il jamais que comme d'une grande dame. Grande dame elle l'était, en effet, non seulement par ses manières d'être et d'agir, mais encore par la tournure de son esprit qu'elle avait très cultivé. Je ne serais même pas étonné que cela ait contribué à tenir notre poète à distance : il était si réservé, voire si timide et si gauche auprès des femmes qui lui imposaient ! Son frère nous en a cité maint exemple, mais aucun ne fut plus caractéristique que celui-ci. Quand il allait chez Mme Allan, qui recevait une fois par semaine en son coquet appartement de la rue Mogador (1), c'était pour jouir de sa conversation pleine de charme ou pour l'entendre dire des vers et chanter, — car elle était excellente musicienne et possédait une fort jolie voix. Et il rougissait comme une jeune fille lorsqu'elle l'invitait à s'asseoir auprès

(1) Son adresse nous est donnée par la lettre suivante qu'elle écrivait à M. Dormeuil à la fin de l'année 1847 :

« Mon cher Dormeuil,

» Je voudrais bien voir votre banc d'huîtres, mais il paraît que vous faites tant d'argent qu'il faudrait absolument payer, encore n'est-on pas sûr d'entrer.

» Moi qui suis une vieille de la vieille, il me paraît fabuleux de louer une loge ou des stalles et, à moins que vous me le disiez tout net, je n'y croirai pas.

» Je viens donc vous demander de me faire voir cela, un jour où je ne jouerai pas, et je m'y prends d'avance.

» Pourrons-nous, Georges (1) et moi, nous présenter un soir ?

» Vous me trouverez sans doute bien indiscrète, mais dam, je fais valoir mes dix ans d'exil.

» Mille excuses, avec deux mille compliments et amitiés

» Lse Allan.

« 23 *décembre* 1847. »

(1) C'était son fils qu'elle avait mis au collège.

d'elle pour tourner les pages au piano. Est-ce à ce jeu délicat et discret qu'il finit par se prendre d'un sentiment très pur pour elle ? Peut-être. Toujours est-il qu'aux approches de la représentation du proverbe : *On ne saurait penser à tout*, qu'il avait fait un peu à son intention, il multiplia ses visites, et que Mme Samson-Toussaint, qui s'était aperçue de ses assiduités, se permit de dire un jour à Mme Allan :

— Prenez garde, Louise, il me semble que vous recevez beaucoup M. de Musset ?

Mais elle s'empressa de lui répondre :

— Ne craignez rien, ma bonne amie, je suis assurément très flattée des hommages que me rend M. de Musset, mais quant à lui céder jamais, c'est autre chose. Je connais trop le personnage et me doute bien que ce ne serait qu'une passade.

Passade ! non, il avait trop de respect pour elle. Méditez le sonnet suivant qu'il lui adressait vers cette époque :

Se voir le plus possible et s'aimer seulement
Sans ruse et sans détours, sans honte ni mensonge,
Sans qu'un désir vous trompe ou qu'un remords vous ronge,
Vivre à deux et donner son cœur à tout moment !

Respecter sa pensée aussi loin qu'on y plonge,
Faire de son amour un our au lieu d'un songe,
Et dans cette clarté respirer librement —
Ainsi respirait Laure et chantait son amant.

Vous, dont chaque pas touche à la grâce suprême,
C'est vous, la tête en fleurs, qu'on croirait sans souci,
C'est vous qui me disiez qu'il faut aimer ainsi.

Et c'est moi, vieil enfant du doute et du blasphème
Qui vous écoute, et pense, et vous réponds ceci :
Oui, l'on vit autrement, mais c'est ainsi qu'on aime ! (1)

Cependant, Mme Samson-Toussaint, qui avait quitté son amie le 21 mai 1849 pour se rendre au Brésil, n'était pas sans appréhensions.

(1) Ce sonnet autographe a été trouvé dans les papiers de Mme Allan

Trois mois après elle recevait de Mme Allan la lettre suivante :

Paris, 17, juillet (1849).

Chère bonne Adèle, d'abord avant tout, je suis allée voir vos enfants. Votre père y était venu déjà et y avait déposé deux couronnes blanches. J'ai fait ôter les pâquerettes usées et les ai fait remplacer par des pervenches blanches et roses. J'ai placé un bouquet d'œillets blancs et un bouquet de boutons de roses en haut de la croix. Je me suis occupée du petit dessin, mais ce n'est pas facile, parce que Jollivet m'a dit qu'il fallait un paysagiste pour que ce fût bien ; — enfin j'espère que je pourrai vous envoyer cela pour vos étrennes.

Chère enfant, pendant que votre existence change, la mienne est changée, vous le pressentiez peut-être dans les derniers temps, bien qu'il n'y eût rien de sérieux. En revenant du Havre (1), je vous ai écrit, je ne sais si vous avez reçu ma lettre. Quand les choses ne sont pas sérieuses, elles peuvent traîner indéfiniment, mais lorsque cela devient grave, c'est aussi avec une rapidité effrayante qu'elles s'achèvent. Voilà ce qui m'est arrivé, ma pauvre amie ; je n'ai guère besoin, je pense, de vous faire de préambule, et vous savez de qui je veux parler. Je commence par vous dire que je suis à la grâce de Dieu et que je ne fais nul projet d'avenir. Faut-il que je vous raconte les détails après vous avoir dit sans préparation ce qui en est ? J'ai passé, en vous quittant, quelques jours dans un trouble profond. Ah ! que vous me manquiez, cher cœur ami ! Vous êtes partie bien mal à propos pour moi ! Un jour, il faut pourtant que vous sachiez les choses, le 13 mai, jour à noter, je suis allée dîner chez Scribe (vous étiez encore à Paris) ; j'ai reçu, avant, la visite d'un homme mécontent, tourmenté, maussade, comme tout amoureux a le droit de l'être. — Sa façon d'être m'a semblé assez dure, je l'ai laissé se calmer tout seul et n'ai rien témoigné. Cela a duré huit jours pendant lesquels je ne l'ai pas vu, — et je me disais : « Tant mieux, je m'en occupais trop et ma conscience en était troublée. » — Vous êtes partie et je n'ai plus pensé qu'à vous — c'est-à-dire... pensant encore beaucoup à lui et faisant dans ma tête des romans impossibles ou que je croyais tels.

A mon retour du Havre, j'ai trouvé une lettre repentante où l'on m'apprenait une maladie très grave faite pendant ces huit jours d'ab-

(1) Mme Allan avait tant d'affection pour Mme Samson-Toussaint, qu'elle avait fait le voyage de Paris au Havre uniquement pour l'embrasser avant son départ pour le Brésil.

sence. On me priait, dans cet état de souffrance, d'écrire un mot, même fâché. Par suite de cette correspondance qui a duré deux ou trois jours, un beau soir, on m'a ramenée jusqu'à ma porte, et tout simplement, très sincèrement et très vivement, on m'a dit m'aimer de cœur, ne penser qu'à moi, et on m'a avoué que cette maladie était la suite de folies dans lesquelles on s'était replongé pour échapper à la peine que je causais. Depuis cinq mois qu'on était sage, ce coup avait été plus violent que jadis, et on avait manqué en mourir. Comme j'avais de cela quelques preuves, et que d'ailleurs, à travers tous ses défauts, il a l'extrême qualité de ne jamais mentir, je l'ai cru. Il m'a montré de l'attachement et aussi du respect. Ceci m'a touchée. Cependant je me débattais et je ne le voulais pas. Les choses en étaient venues à tel point qu'il fallait dire oui ou non. J'ai pris tout un jour pour me donner le courage de dire *non*, car c'était à regret, je ne vous le cache pas, mais j'avais tant de raisons pour ne pas le vouloir ! — Enfin, ne me sentant pas la force de dire *non* chez moi, je lui écris de venir le soir à ma loge pendant le deuxième acte d'*Adrienne* (1). Il s'est mépris sur ces quelques lignes et a cru à un consentement. Aussi, lorsque nous nous sommes trouvés seuls, il a eu un tel élan de joie, si vrai et si senti, que j'en ai été frappée au cœur comme d'une flèche. J'ai pourtant poursuivi mon dessein de refuser, mais, à dire vrai, bien gauchement et non plus avec cette raison que je m'étais promis d'avoir. S'il ne m'eût pas aimée, il s'en serait bien aperçu, mais, loin de là, il s'est mépris et m'a crue une froide coquette qui voulait se jouer de lui. Je ne l'étais guère, dans ce moment-là, je vous le jure.

Après avoir pris mon refus doucement et tristement ; après m'avoir dit que je m'abusais sur son sentiment pour moi, que ce n'était ni un caprice ni une aventure passagère, mais une affection sérieuse et durable, une amitié tendre fondée sur de grands rapports d'esprit, de goûts, de talent et aussi parce que ma personne lui plaisait, qu'il m'aimait sérieusement et qu'il allait avoir beaucoup de peine ; après m'avoir dit tout cela avec douceur et bonté, d'un ton très naturel et convaincu, tout à coup cette tête folle est partie, et dans sa déraison il était impossible de ne pas voir clairement de l'amour. Et il m'a quittée passablement furieux. Pour moi, cette entrevue avait achevé de me tourner la tête, et depuis ce moment je ne puis pas dire que je l'aie très saine. Je ferme les yeux et les oreilles pour ne pas voir ma folie. Enfin, achevons. Je lui ai écrit avant la fin du spectacle et suis allée moi-même, à minuit,

(1) *Adrienne Lecouvreur*, représentée pour la première fois le 14 avril 1849.

porter ce billet à sa porte. J'ai passé une nuit des plus agitées et enfiévrées et, lorsque le jour est venu, j'en étais à m'avouer qu'il n'y avait plus moyen d'y durer. J'ai envisagé ma situation et, à l'aide de sophismes, je me suis persuadée que j'étais libre. J'étais malade, abattue et exaltée en même temps. Il m'avait écrit pour me demander pardon de sa sortie de la veille ; puis il est venu et enfin je me suis donnée librement et par un penchant vraiment irrésistible, mais aussi avec une profonde tristesse, arrangez cela. Voilà la première partie de mon histoire, je reprends le récit de la seconde.

Après les premiers jours passés à se chercher et à se connaître, il est survenu un orage effroyable entre nous, dans lequel perçait beaucoup d'amour mêlé à des choses que je ne pouvais supporter. Rentré chez lui, il a été pris d'un accès de délire, il y est sujet lorsque sa tête s'exalte, ce qui tient à ses anciennes et funestes habitudes. Dans ce cas, il a des hallucinations et parle avec des fantômes (1). Là, dans son délire, il m'a vue irritée, triste, et refusant de lui pardonner. Ses larmes, ses supplications, son désespoir ont tout appris à sa mère, et lorsqu'il est revenu à lui, il lui a tout avoué. Elle a été enchantée en apprenant tout cela, car il avait, depuis longtemps, donné de moi à sa famille une opinion dont vous seriez contente. Bref, j'avais pardonné, quand quelques

(1) Ce fait est confirmé par Adèle Colin, aujourd'hui Mme veuve Martellet, son ancienne gouvernante. On lit dans ses *Souvenirs* :

» Un jour, vers les six heures du soir, j'entendis des cris, des pleurs : c'était la dame d'en face, qui me dit que son mari était mort. M. de Musset n'était pas encore rentré et ne vint que tard pour dîner. J'écrivis à M. Desherbiers, son oncle ; je lui racontai l'événement. Je le priai de venir passer la journée du lendemain à la maison. « Vous trouverez, ajoutai-je, un prétexte pour rester avec M. Alfred... »

» Quand Monsieur rentra le soir comme d'habitude, je ne dis pas un mot de la mort du voisin. M. de Musset n'aurait pas aimé à savoir la mort si près de lui. Il se coucha après avoir soupé. Vers les deux heures du matin, je fus réveillée par un grand coup de sonnette ; je courus à la chambre de Monsieur ; je le trouvai méconnaissable, en proie à une terreur affreuse. Il me dit en désignant les pieds de son lit : « Mettez-vous là, à la place qu'occupe un croque-» mort ; il me dit qu'il m'attend, il a un drap noir sur le corps ; aussitôt que » vous cessez de parler, il reparaît. »

J'allumai toutes les bougies, j'ouvris les fenêtres, et enfin le jour dissipa cet affreux cauchemar.

» Quand M. de Musset fut plus calme, il me demanda des nouvelles du voisin. Je lui dis qu'il était parti à la campagne, il y avait une quinzaine de jours et qu'il allait bien... Il me dit : « Quand j'ai vu cette vision, j'ai pensé qu'il » était mort ! »

jours après, un de ses accès de jalousie est venu tout gâter Sa tête, qui est très faible, est partie de nouveau, et cette fois il a disparu pendant quatre jours, sans que personne sût ce qu'il était devenu. Comme j'étais horriblement inquiète après avoir écrit trois fois dans la journée (la première), j'étais venue à sept heures du soir, annonçant que je reviendrais à dix. En effet, comme j'approchais avec ma voiture, qui trouvé-je devant la porte qui m'attendait ? Sa mère, âgée de soixante-douze ans, morte d'inquiétude me serrait les mains, me parlait avec une tendresse et une bonté touchantes, me demandant pardon avec le tact d'une femme du grand monde, puis me disant combien elle se sentait heureuse que je voulusse bien aimer son fils qu'elle adore. — Là, dans cette conversation qui a duré deux heures dans ma voiture, les mains entrelacées, les larmes aux yeux, elle m'a raconté et confirmé tout ce qu'il m'avait dit. Elle m'a conté encore bien d'autres choses qu'il m'avait tues et j'acquis la preuve qu'il ne m'avait pas trompée et qu'il m'aimait sérieusement. Sa mère m'a dit : « Sauvez-le, vous le pouvez, il vous aime assez pour cela. Il était guéri de ses écarts, il s'y est replongé à cause de vous (il me l'avait dit lui-même). Sauvez-le, je vous le confie et aidez-moi. » Puis elle me dit : « Dès qu'il rentrera, je vous ferai prévenir, fût-ce au milieu de la nuit. »

On était au fort du choléra. Elle tremblait qu'on ne le lui ramenât sur une civière, et moi qui me disais que j'en étais en partie cause, jugez!

Enfin sa mère est partie chez sa fille (1), sans avoir pu savoir ce qu'il était devenu.

A son retour (à lui) quelques jours après, désolé et honteux de sa conduite, car il avait dû accompagner sa mère qui était partie seule, il m'a priée de lui écrire, n'osant pas le faire lui-même. Je l'ai fait et elle m'a répondu une lettre charmante. En outre, plus tard, il lui a écrit sur sa situation actuelle et il m'a montré la réponse de sa mère. J'y ai vu la joie qu'elle sentait de le savoir aussi heureux qu'il lui disait l'être, et pour moi des actions de grâce et d'amitié partant du cœur et qui m'ont encore prouvé que j'étais vraiment aimée. (2)

(1) Mme Lardin de Musset qui habitait Angers depuis son mariage.

(2) En même temps, la mère de Musset écrivait à sa gouvernante :

» Je vous remercie, mademoiselle, de me donner des nouvelles de mon fils ; vos lettres m'ont fait du bien. J'en avais grand besoin, car vous savez dans quel état je suis partie ; la santé d'Alfred est loin d'être bonne, nous savons que presque toujours la grande crise est précédée par plusieurs jours de souffrance ; je vous prie en conséquence, ma chère mademoiselle Colin, de vous assurer

J'achève en vous disant ma vie actuelle. J'ai loué, ou pour mieux dire nous avons loué une maison de campagne à Ville-d'Avray, et c'est de là que je vous écris. Mon congé est commencé depuis quatre jours. Je n'ai dit à personne où j'allais et je compte m'ensevelir ici pour six semaines. Sait-on la vérité ? Je l'ignore. Ce qu'il y a de certain c'est que je ne rends pas la chose publique. Elle se saura, je n'en doute pas, mais du moins il y aura du décorum.

La maison où je suis est toute petite, mais très gentille. C'est un pavillon à l'italienne. Le jardin est grand et charmant, plein de fleurs, une petite pièce d'eau avec un bateau. Je suis là délicieusement. J'ai un piano, car je me suis remise avec fureur à la musique, vu qu'il en est passionné et qu'il est impossible d'avoir des idées et des sensations plus calquées les unes sur les autres en musique, littérature et en tout ce qui tient aux arts. Pour les caractères, différence notable sur beaucoup de points, pourtant ils se touchent par quelques-uns, mais il faut bien dire que c'est là le côté délicat. Il y a dans cet être deux hommes, — l'un que j'adorerais s'il était toujours le même, l'autre que je n'aime guère, je l'ai avoué franchement. Je remarque déjà quelques modifications, bien légères il est vrai, mais assez réelles pourtant.

Il doit travailler. Il a encore bien des idées en tête et de bonnes et de jolies, mais l'habitude de l'oisiveté et la fatigue de sa vie passée lui ôtent l'énergie nécessaire. Puis c'est une nature fantasque, mobile, indépendante et qui ne se soucie de travailler que lorsque l'inspiration lui vient et qui ne va jamais au-devant. Il a pourtant fait l'autre jour des vers en m'attendant sur ma terrasse (1). Aujourd'hui nous avons lu, critiqué, admiré, car il a encore l'enthousiasme et l'émotion. Les larmes lui viennent de beaux vers ou de belles mélodies, et lorsque son

de l'état dans lequel il est, même s'il reste chez Mme Allan ; vous pouvez, sous prétexte de lui porter une lettre, s'il en vient pour lui, aller le voir, et, s'il tombe sérieusement malade, vous pouvez offrir vos services à Mme Allan, qui sera bien heureuse de vous trouver : car personne ne sait le soigner comme vous quand il a ses crises nerveuses... »

(*Dix ans chez Alfred de Musset*, par Mme veuve Martellet, née Adèle Colin, p. 120.)

(1) Voici quelques-uns de ces vers que Mme Martellet a recueillis dans ses *Souvenirs* :

« Puis je viens retrouver la place bien-aimée,
Des fleurs d'or et d'argent la pelouse embaumée
Et cette vérité qu'on a tant blasphémée
Me vient alors au cœur, que ce monde si beau
Ne peut manquer d'un père, et n'être qu'un tombeau ! »

imagination est hantée par le beau, il est l'homme du beau de ses livres.

Nous avons chanté, il a dessiné et fait mon portrait. Puis, rentrés du salon à minuit, je vous écris pendant qu'il dort dans sa chambre auprès de la mienne.

Voilà ma vie. Durera-t-elle ? Je n'ose pas y penser et je laisse couler les jours, acceptant le chagrin et la joie, car ils alternent. Je tâche de me résigner à l'un et de ne pas trop en souffrir, et je jouis de l'autre autant que je peux... Bonsoir, il est trop tard pour continuer, et voilà mon inquiet personnage qui se lève pour la seconde fois pour me regarder écrire cette longue lettre (dont il ne sait pas le contenu). Ne voilà-t-il pas qu'il se met à faire des vers, en charge il est vrai : je deviens poète aussi, car je l'aide. Bonsoir, à demain matin.

LOUISE ALLAN.

Après avoir lu cette confession où le cœur de l'amante est mis à nu et comme au vif, le seul mot qui vienne à l'esprit est celui-ci : « Pauvre femme ! »

* * *

J'ai voulu voir la petite maison de campagne où Mme Allan était allée « s'ensevelir » dans l'espoir sans doute que la solitude et le voisinage des grands bois retiendraient, son charme aidant, l'amant fantasque auquel elle avait associé sa vie. Elle est située tout en haut de Ville-d'Avray, au bord de la route de Versailles, à deux pas de la vieille église qu'elle regarde par deux fenêtres jumelles, ouvertes à la hauteur du premier étage dans un mur plein tapissé de lierre. A-t-elle changé de physionomie depuis 1849 ? Extérieurement, non. On y entre par une grille en fer qui est bien du temps, ou encore par une petite porte ornementée dans le goût de l'Empire, au milieu de laquelle se détachent, sur une sorte de cartouche ajouré, les initiales « J. P. » du sculpteur Pradier, à qui cette villa appartenait. Seulement, elle ne devait pas avoir de vis-à-vis sur la route, et du côté du jardin, ombragé d'arbres magnifiques, on l'a défigurée en la flanquant, pour l'agrandir, d'un autre bâtiment coiffé comme elle d'un toit à l'italienne. Quant à la pièce d'eau, elle n'existe plus : on l'a remplacée par une terrasse d'où la vue s'étend, au midi, sur une

colline boisée. — En somme, comme le disait Mme Allan, c'était une gentille maison et dans un cadre de verdure bien fait pour reposer l'esprit.

Cependant je ne pus me défendre d'un sentiment de tristesse en la regardant. Ceux qui l'habitent aujourd'hui ne se doutent pas des scènes de joie et de larmes dont elle retentit tout un été. Savent-ils seulement qu'Alfred de Musset y vécut son dernier caprice ? Les gens de Ville-d'Avray que j'interroge connaissent tous la maison de Balzac, — surtout depuis que Gambetta y rendit l'âme, — mais celle de Pradier ne leur dit rien, et je la chercherais peut-être encore si un naturel du pays n'avait fini par me l'indiquer...

Tout à coup, au moment où je me retournais afin de la contempler une dernière fois, une fenêtre s'entr'ouvre, au-dessus du mur tapissé de lierre. Je m'arrête et, dans la clarté mourante du premier crépuscule, j'aperçois une figure de femme qui se penche en avant comme pour voir venir quelqu'un sur la route. C'en est assez pour évoquer à mes yeux la mélancolique image de Mme Allan. Que de fois, elle aussi, elle regarda le soir par la fenêtre de sa chambre, épiant Musset qui était parti le matin, irrité ou malade, et qui tardait à revenir ! Il lui arrivait souvent, en effet, de rester trois ou quatre jours à Paris sans donner de ses nouvelles. C'étaient pour elle autant de jours de supplice. Elle se rendait au quai Voltaire, où sa gouvernante lui disait généralement qu'elle ne l'avait pas vu. Elle allait et venait dans Paris comme une âme en peine, cherchant partout le fugitif et ne le trouvant pas. De guerre lasse, elle revenait à Ville-d'Avray, et quelquefois c'était lui qui lui ouvrait la porte. Comme elle était heureuse alors ! et que ses larmes étaient vite essuyées ! Pour fêter le retour de l'enfant prodigue, on faisait de la musique jusqu'à onze heures ou minuit; elle chantait, il disait des vers, la nuit achevait le raccommodement, et, après quelques jours de calme et de tendresse, la même comédie recommençait. C'était toujours la jalousie qui était cause de leurs brouilles. Jalousie de qui ? Jalousie de quoi ? De tout et de rien, d'une chimère ou d'une ombre. Il était jaloux d'elle, de son frère Paul, de sa mère, de sa sœur, qu'il aimait au fond de tout son cœur ulcéré

et endolori, mais qu'il accusait à tort et à travers, dans ses moments de folie, de n'avoir jamais su faire son bonheur, quand tous y travaillaient à qui mieux mieux.

Un jour, — c'est Mme Samson-Toussaint qui me lisait ce détail dans une lettre de son amie, — un jour, Mme Allan lui ayant demandé gentiment de lui présenter son frère, il lui répondit sur un ton qui n'admettait pas de réplique :

— Ah ! ça, non, par exemple, car je sens que vous l'aimeriez mieux que moi !

Une autre fois, beaucoup plus tard, — je tiens ce fait de Mme Martellet elle-même, — Mme Allan ayant eu besoin pour ses intérêts d'aller dans un établissement de crédit quelconque, il fut pris de je ne sais quel soupçon et ne fut rassuré que lorsqu'il l'eut décidée à emmener sa gouvernante avec elle.

Une pareille vie était un véritable purgatoire, pour ne pas dire un enfer, et j'admire que Mme Allan ait pu la supporter si longtemps. Encore n'ai-je pas tout dit. J'ouvre le volume de *Souvenirs* de Mme Martellet, et je lis entre les lignes que Mme Allan avait à se défendre aussi contre les excès de zèle de cette gouvernante qui, sous prétexte que la mère de Musset lui avait recommandé de ne jamais le quitter, même à Ville-d'Avray, ne pouvait souffrir, quand il était malade, que sa maîtresse s'installât au pied de son lit. Un jour qu'il était rentré chez lui avec la fièvre, sa gouvernante, avertie par un billet que Mme Allan viendrait le voir vers deux heures, profita de ce qu'il dormait pour avancer sa montre, de manière à lui laisser croire, s'il se réveillait, que l'amie avait oublié l'heure du rendez-vous. Puis elle ferma toutes les issues afin qu'il n'entendît pas les coups de sonnette. Mme Allan arrive, se pend au cordon de la porte, sonne, frappe, et dans son impatience fait claquer ses doigts (encore un détail qui m'est donné par Mme Martellet). Personne ne répond. Furieuse, elle redescend sur le quai, regarde les fenêtres de l'appartement de Musset et, n'y découvrant aucun signe de vie, s'éloigne en maugréant. Le soir, elle envoie prendre des nouvelles du malade : la gouvernante répond que monsieur garde le lit et lui a défendu de lui donner aucune lettre et de recevoir qui que ce soit. Enfin, deux ou trois jours après, quand Mme Allan est admise auprès de lui,

c'est pour s'entendre reprocher de n'être pas venue à l'heure indiquée par elle — : « Je vous ai attendue deux heures, — lui dit-il, — vous m'avez empêché de dormir ! »

Pendant ce temps-là, la gouvernante riait tout bas derrière la porte

IV

Mais Mme Allan n'était pas si dupe qu'on pourrait le croire. Cette lettre, adressée par elle à Mme Samson-Toussaint en octobre 1849, témoigne, au contraire, que, si l'amour lui avait tourné un moment la tête, il ne lui avait pas pris toute sa raison :

Je suis aimée et même adorée, plus encore maintenant qu'au commencement ; mais il y a des points par lesquels nous nous touchons si rudement qu'il y a douleur pour tous deux, et douleur si insupportable que, dans ces moments-là, ni l'un ni l'autre ne peuvent plier. S'il se montrait toujours du côté que j'aime, il n'y aurait rien de si doux ni de si beau. Mais malheureusement il y a l'*autre lui* auquel je sens que je ne m'habituerai jamais. Déjà deux fois j'ai brisé ou voulu briser ce lien qui par instants n'est plus possible. Ce sont des désespoirs auxquels je ne sais pas résister, des attaques de nerfs qui amènent des transports au cerveau, des hallucinations et des délires. Ma présence, ma main dans les siennes, un mot d'affection font disparaître tout cela comme par enchantement. Puis ce sont des repentirs tout aussi exaltés, des joies de me recouvrer, des reconnaissances qui m'émeuvent et qui me font de nouveau rentrer dans la joie que j'ai voulu quitter. Quelle tête à l'envers, ma chère amie ! L'amour le grise aussi bien qu'autre chose. Par moments, l'ivresse en est sublime, mais que d'autres instants où elle n'est presque pas tenable ! C'est un labeur que de se laisser aimer par lui. C'est par l'orgueil immense de son caractère, et la fierté incontestable du mien que nous nous froissons. Cet orgueil n'est pas justement celui devant lequel je plierais avec bonheur, celui du poète, celui du talent et de la renommée ; point du tout. Ici, il n'y en a pas. Votre père serait bien étonné d'entendre apprécier ainsi par l'auteur lui-même ces œuvres qu'il n'aime pas. Il est vrai que ces jugements, si modestes et si sincères, je vous le jure, ne sont portés que devant moi. C'est dans l'épanchement de l'intimité qu'ils se font jour ; devant le public, il n'est pas si humble.

Que vous dirai-je encore ? Son passé désordonné laisse des traces indélébiles. Avec un caractère ombrageux, la méfiance et le soupçon ne se présentent qu'au milieu d'un cortège de ressouvenirs très amers à

entendre et qui, à tout prendre, sont ceux d'un ex-libertin. Je ne les supporte pas, et alors querelles, pardons et réconciliations. Voilà. Je n'ai jamais vu de contrastes plus frappants que les deux êtres enfermés dans ce seul individu. L'un, bon, doux, tendre, enthousiaste, plein d'esprit, de bon sens, naïf (chose étonnante), naïf comme un enfant, bonhomme, simple, sans prétention, modeste, sensible, exalté, pleurant d'un rien venu du cœur, artiste exquis en tous genres, sentant et exprimant tout ce qui est beau dans le plus beau langage, musique, peinture, littérature, théâtre.

Retournez la page et prenez le contre-pied, vous avez affaire à un homme possédé d'une sorte de démon, faible, violent, orgueilleux, despotique, fou, dur, petit, méfiant, jusqu'à l'insulte aveuglément entêté, personnel et égoïste autant que possible, blasphémant tout, et s'exaltant autant dans le mal que dans le bien. Lorsqu'une fois il a enfourché ce cheval du diable, il faut qu'il aille jusqu'à ce qu'il se rompe le cou. L'excès, voilà sa nature, soit en beau, soit en laid. Dans ce dernier cas, cela ne se termine jamais que par une maladie, qui a le privilège de le rendre à la raison, et de lui faire sentir ses torts. Je ne sais comment il a pu y résister jusqu'ici et comment il n'est pas mort cent mille fois...

La plume qui a signé cette page était, certes, d'une femme qui n'était pas médiocre. En la transcrivant je pensais, malgré moi, à George Sand. Ah ! si elle avait pu la lire, quelle joie elle en eût ressentie ! « Le voilà, se serait-elle écriée, l'amant de Venise qu'on m'a tant accusé d'avoir lâché, sinon trahi ! N'est-il pas vrai que pour lui demeurer fidèle il aurait fallu avoir l'âme d'une sainte ? » — « Sainte » est peut-être exagéré, mais il est sûr que, pour aimer un homme de ce caractère, il fallait une vocation particulière, un tempérament spécial, une patience à toute épreuve. Du reste, Alfred de Musset se rendait lui-même pleine justice en préférant le commerce des filles à celui des femmes qui pouvaient le comprendre.

Deux mois plus tard, Mme Allan achevait de se peindre au naturel dans la lettre que voici, adressée, comme les précédentes, à Mme Samson-Toussaint :

Paris, 28 décembre 1849.

Lorsque le mois dernier j'ai reçu votre lettre, ma chère Adèle, dans quel moment m'est-elle arrivée ! Qu'elle m'a fait de mal ! Nous étions brouillés (pour la vingtième fois peut-être), et cette fois si sérieusement que depuis un mois je ne l'avais vu et ne savais s'il était mort ou vivant.

Les brouilles vinrent de lui, les ruptures de moi ; et malgré toutes mes résolutions, après un temps plus ou moins long, il me revient si tendre et si amoureux, que je ne puis lui résister ; il ne peut renoncer à moi, et de mon côté, je lui pardonne tout...

Je le fuis, lorsqu'il me rend malheureuse, mais je ne puis m'empêcher de lui revenir quand je le vois triste et malheureux. J'étais restée plus d'un grand mois sans le revoir et je me disais à chaque instant que c'était bien fini. J'étais triste, humiliée à mes yeux, accablée du passé, me jugeant avec cette amertume froide que je vous souhaite, mon amie, de ne jamais connaître. Enfin, un matin, une lettre m'arriva. Elle m'annonçait une maladie terrible où il avait fallu employer le chloroforme ; il y avait dans cette lettre un reproche doux qui me perçait le cœur.

Comme il était à peu près guéri, nous nous sommes revus, et, bien que je n'aie accepté qu'une situation d'amitié qui ne lui manquera jamais, — de ceci j'en puis jurer ; — mais, ma chère, vous savez comme on se trompe quand on se rabat sur l'amitié !... De fait, pourtant, je ne sentais plus d'amour pour lui, ou je le croyais, — mais le voilà qui se remet à être comme aux premiers jours où je vous en parlais. Le voilà timide, résigné, contenant son amour que le passé et le souvenir de bien des torts allumait. Je le vois s'efforçant de ne pas me déplaire, voulant n'être qu'un ami, et si malheureux que mon cœur n'y a pu tenir...

Me voilà reprise de plus belle. Je crois que cela ne finira jamais, et pourtant au moment où je vous écris, nous sommes encore brouillés, mais cette fois les torts sont à moi. Je l'ai blessé et il a raison de m'en vouloir. Cependant il ne faut rien exagérer. C'est en raison de son caractère ombrageux, sensible et jaloux que je me donne tort, car, en réalité, je n'ai pas commis un bien grand crime. J'ai voulu être équitable et loyale envers Legouvé dont je vais répéter une pièce où j'ai le plus beau rôle du monde.

Mais que vais-je vous raconter là ? C'est une affaire de théâtre. Laissons cela de côté. J'ai vu Mme de Musset hier, et bien qu'elle m'ait blâmée sur ce point, elle n'a pas envisagé la chose d'une façon aussi tragique que son fils. Il est arrivé pendant que j'étais là, et il est parti quelques instants après, furieux de ce que sa mère n'était pas en colère contre moi. J'attends que ce grand accès soit apaisé et nous verrons...

Adieu, chère... Ah ! que je suis triste en écrivant ces mots-là !

LOUISE ALLAN (1).

(1) Lettre publiée par M. Georges Montorgueil, dans l'*Eclair* du 9 janvier 1906.

Il s'agissait probablement de la comédie de M. Legouvé *Bataille de Dames*, où Mme Allan devait obtenir un si gros succès dans le rôle de la comtesse d'Autreval. Mais je ne vois pas en quoi elle pouvait avoir manqué d'égards à Musset. Il était alors question de monter *le Chandelier* à la Comédie-Française. L'administrateur avait-il songé à donner un tour de faveur à la pièce de M. Legouvé, et Musset, avec son injustice coutumière, s'en prenait-il à Mme Allan ? Je manque d'informations sur ce point, mais il devait y avoir sous roche quelque anguille de cette espèce, car Musset était fort jaloux de ses intérêts, et je vois dans les *Confessions* d'Arsène Houssaye que, lorsqu'il n'avait pas été joué seulement d'une semaine, il ne se gênait pas pour rappeler cet administrateur à l'ordre. Quoi qu'il en soit, il est certain que les relations du poète avec la comédienne se refroidirent à la suite de cet incident. *Le Chandelier* fut représenté le 29 juin 1850. Six semaines avant, par conséquent en pleines repétitions, Mme Allan écrivait à Mme Samson-Toussaint :

Paris, 16 mai 1850.

Dans cinq jours il y aura un an que je vous ai dit adieu au Havre...

Pour moi je n'ai rien de bien agréable à vous dire ni rien de trop fâcheux : je suis dans une solitude complète (d'un côté). Voilà environ un mois que je n'ai vu Alfred et n'ai eu de ses nouvelles : ce qu'il fait, Dieu le sait. Est-ce fini ? Je n'en sais rien, car nous ne sommes point brouillés. L'absence durera-t-elle ? Je l'ignore. Je ne fais absolument rien pour la faire cesser, et comme je ne m'en trouve pas mal du côté du calme, cela durera tant qu'il plaira à Dieu. Si ce cœur volage revient comme il est revenu bien des fois déjà, ne pouvant pas me voir sans m'aimer, nous verrons quelle sera l'inspiration qui me guidera. Vous savez que c'est ainsi que je suis maintenant. Si c'est à jamais fini entre nous deux (qui peut en jurer ? ce n'est pas lui, certes, ni moi), si c'est fini, cela aura duré un peu moins de onze mois : belle durée comme vous voyez ; il y a de quoi rabattre un peu mon orgueil, si je pouvais en avoir pour des choses de ce genre ; mais loin de là, je suis humble dans ma conscience, comme il convient à un cœur qui a de la fierté et point de vanité. Je tâche de me guérir peu à peu des sentiments et des passions en voyant ce qu'ils deviennent. Nous ne sommes tous, hommes et femmes, que des dupes, et nous avons grand tort de nous jeter à la tête ceci et cela. Le cœur humain suit sa marche en se moquant de notre raison ou plutôt de nos raisons...

Mais elle n'était pas encore guérie de son attachement pour Musset, malgré toute sa résignation apparente. Elle avait même laissé passer une belle occasion de rompre définitivement avec lui, quelque temps avant la première représentation du *Chandelier*. Musset qui ne pouvait souffrir Mme Allan dans le rôle de Jacqueline, pour lequel il la trouvait beaucoup trop mûre, s'efforçait de l'en dégoûter, crainte d'un échec, et jetait continuellement des pierres dans son jardin.

Un jour qu'il était un peu plus gai que de coutume, il arriva sur le théâtre au moment où Delaunay déclamait les stances fameuses :

Si vous croyez que je vais dire
Qui j'ose aimer,
Je ne saurais pour un empire
Vous la nommer.
Nous allons chanter à la ronde
Si vous voulez,
Que je l'adore...

Musset ne le laissa pas finir et dit tout haut dans la coulisse :

... et qu'elle est ronde
Comme un tonneau !

Mme Allan avait parfaitement entendu, mais, en femme d'esprit qu'elle était, elle n'en parut même pas troublée. Elle avait une autre manière de punir le poète, c'était de sauver sa pièce en sauvant le rôle scabreux de Jacqueline à force de talent et de grâce légère. La première représentation, malgré la réserve du public, fut un nouveau succès pour elle, mais au regard de l'amour ce fut son chant du cygne.

Elle écrivait à Mme Samson-Toussaint, le 19 août 1850 :

... Je ne sais s'il ne vaut pas mieux vivre dans l'apathie que de ne jamais sentir la vie que dans la douleur. Si vous saviez, chère Adèle, ce que j'ai réfléchi et médité depuis quelques mois. Si vous saviez le profond dédain que je ressens pour tous *sans exception* ; à quel point le hideux égoïsme de chacun vient me hanter. Si vous saviez quelle

transformation je sens s'opérer en moi ; comme je hausse les épaules sur moi-même, quel mépris de tout, de tous, et de mon pauvre cœur ! j'envie votre mère qui devient de plus en plus apathique... Je viens d'avoir un superbe succès dans *le Chandelier* et vous seriez contente de moi, j'en suis bien sûre ; malgré des chaleurs de trente-cinq degrés, nous faisons de l'argent avec cette pièce, qui charme les uns, qui scandalise les autres, pour laquelle personne n'est indifférent et qui est jouée (dit-on) avec une perfection rare par votre père, le jeune Delaunay et votre humble correspondante... J'ai fait des progrès depuis que vous ne m'avez vue et j'espère en faire encore...

Cependant, à partir de la représentation du *Chandelier*, elle prit la résolution de ne plus jouer que des rôles de mères ; et quant à Musset, comme elle avait le droit de penser, après sa sortie, qu'elle avait cessé de lui plaire, en dépit de ses protestations d'amitié, elle profita d'un voyage d'affaires en Algérie pour rompre avec lui sans secousse, sans explications, mais d'une façon définitive.

Ce voyage se fit au commencement de l'année 1851. La date de son retour nous est donnée par la lettre suivante, qu'elle adressait à Philippe Busoni, — rédacteur à l'*Illustration* — et l'un des fidèles d'Alfred de Vigny :

N'oubliez pas, cher monsieur, que vous m'avez promis de dire quelques mots de mon retour ; j'ai rejoué hier *Bataille de Dames*, et quoique pris à l'improviste (car Houssaye ne me gâte pas), le public a bien voulu se déranger pour me venir voir et me bien accueillir ; nous avions une belle salle argent comptant, ce qui prouve que je ne suis pas encore... aussi retirée dans les Vosges qu'on veut bien le dire.

En attendant la visite que vous me promettez, je vous envoie mes compliments d'amitié auxquels je joins mes félicitations pour la beauté de votre fille qui était vraiment charmante l'autre soir.

Bien à vous sincèrement.

LOUISE ALLAN (1).

29 octobre 1851.

Trois jours après, elle écrivait à Musset au sujet de la représentation de *Bettine* au Gymnase :

(1) Lettre inédite.

Votre pièce est charmante, tout y est vrai ; bien senti, bien exprimé, plein de grâce et de charme. Bettine est une figure achevée. *On dit* que le premier jour a été froid et que vous êtes parti découragé. Je ne vous dirai pas que vous avez tort ; mais je puis bien vous dire ce que je crois fermement : c'est qu'on en reviendra, et que le succès ne peut manquer à une chose si délicate et si touchante. Hier on a pleuré ; pourquoi ne pleurerait-on pas encore ? Lorsqu'on a joué *Quitte pour la peur*, de M. Alfred de Vigny, le premier jour a été beaucoup plus froid que le vôtre ; le succès a grandi peu à peu, et si bien que le ministère a défendu la pièce. Le succès de *Bettine* grandira, c'est moi qui vous le dis. Les raisons de la première froideur sont connues, mais je ne puis les dire en ce moment.

Outre que je vous félicite de cette œuvre charmante, je vous félicite du rare talent avec lequel elle a été rendue par Rose Chéri. Elle est parfaite et à la hauteur de ce qu'elle dit — ce qui certes est beaucoup ; mais je la regarde comme bien heureuse que vous ayez écrit cette belle cantate pour elle. Le public si désagréable des premières représentations a été injuste pour tous deux ; le public de tous les jours sera meilleur, je vous le promets ; je ne suis pas seule de mon avis. Je ne finirais pas si je vous disais tout ce que j'ai trouvé de bon dans cette nouvelle œuvre ; mais, comme il faut finir, je m'arrête pour vous serrer la main de bonne amitié, et aussi pour le franc et vif plaisir que j'ai éprouvé en vous voyant toujours le même talent.

LOUISE ALLAN.

1er novembre 1851.

Cette lettre affectueuse et réconfortante, la dernière, à ma connaissance, que la comédienne ait écrite au poète, prouve deux choses : d'abord, que tout était fini entre eux, — autrement elle lui aurait dit tout cela de vive voix ; — ensuite que l'amitié, survivant chez elle à l'amour, n'était pas encore exempte de regrets. Son petit mot à l'adresse de Rose Chéri et celui de la fin, avec sa pointe légèrement adoucie, laissaient même percer un peu trop, à mon avis, le ressentiment. Il est si difficile à une femme d'oublier celui qu'elle a beaucoup aimé !

Quant à lui, qui, durant cette liaison de deux ans, était retourné vingt fois à son vomissement avec la brune et la blonde — et qui répondait un jour à Marie Nodier lui repochant d'avoir désappris le chemin de l'Arsenal :

Meure mon triste cœur quand ma pauvre cervelle
Ne saura plus sentir les charmes du passé !

— je ne sais s'il trouvait encore quelque charme au souvenir des heures qu'il avait passées aux pieds et dans les bras de Mme Allan ; mais ce que je sais bien, parce que son frère et Mme Martellet nous l'ont dit et répété à tour de rôle, c'est qu'il lui en voulut toujours de lui avoir pris... « son *Lamartine* ». Ce *Lamartine* a une petite histoire qu'il faut que je raconte. Un jour, dans ses promenades à travers les vieilles rues de Paris, Musset aperçut à la vitrine d'un brocanteur une copie au pastel de la *Poésie* de Carlo Dolci à laquelle il trouva une certaine ressemblance avec le poète des *Méditations* (1). Comme il avait une grande admiration pour Lamartine, il l'acheta et lui fit une place d'honneur parmi les estampes qui décoraient son cabinet de travail. Mais voilà que, longtemps après, au cours d'une visite, Mme Allan remarqua ce pastel et témoigna le désir de le posséder. Comme il n'avait rien à lui refuser alors, Musset le décrocha et lui en fit cadeau, mais il ne s'en était pas dessaisi qu'il s'en montra fort contrarié, et, depuis, il ne cessait de répéter autour de lui : « Quel besoin Mme Allan avait-elle de m'enlever mon *Lamartine* ? »

Le grand poète, qui n'avait pas toujours été juste envers Musset, aurait sans doute été touché de ce trait.

V

— Et l'autre, dira-t-on, le plus heureux ou le plus malheureux des trois, qu'était-il devenu, que faisait-il pendant ce temps ?

Ce qu'il faisait ? — Il chassait les ours et les loups en Russie.

(1) M. A. d'Ancona, le distingué professeur de l'Université de Pise, m'a procuré une belle épreuve photographique de ce tableau célèbre qui appartient à la galerie Corsini, de Florence. Une légende veut que ce soit la fille de Carlo Dolci qui ait « posé » cette *Poésie* raphaélesque au front ceint de laurier. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'en déformant tant soit peu l'original — et c'est probablement ce qu'avait fait l'auteur du pastel acheté par Musset — on obtiendrait un assez bon portrait de Lamartine.

Madame, il fait grand vent, et j'ai tué six loups !

A l'époque où Mme Allan était avec lui à Saint-Pétersbourg, la chasse était déjà son passe-temps favori (1). Il laissait sa femme, des semaines entières, pour aller courir la campagne, la carabine au poing. Et elle s'en désolait dans toutes ses lettres, disant : « N'épousez jamais un chasseur ! » Elle ne savait pas si bien dire. Les absents, d'ailleurs, ont toujours tort, au théâtre surtout, lorsque leur absence dure des années.

Quand Allan rentra en France, vers 1853, ce fut pour apprendre de la bouche même de sa femme le malheur qui lui était arrivé. Elle aurait pu le lui cacher, certes, car sa liaison avec Musset n'avait causé aucun scandale. Pour ne pas éveiller les soupçons, elle évitait de le recevoir les jours où elle attendait son frère, et où son fils, le collégien, était de sortie (2). Mais elle était trop honnête pour reprendre avec son mari la vie commune, ayant un tel poids sur la conscience. Elle lui avoua donc sa faute, et, comme

(1) C'est au point que Servais, le violoncelliste, écrivait un jour à Mme Allan :

« Combien j'étais charmé, madame, de ne pas m'être vu effacé de votre souvenir en recevant votre charmant billet qui me met à même de comprendre les raisons pour lesquelles Allan m'a tout à fait oublié ; mais ce qui est différé n'est pas perdu. Ainsi donc je m'estimerai heureux de passer chez vous dimanche et par là de réitérer pour ainsi dire connaissance avec mes anciens amis et de passer quelques heures avec vous.

» Je ne parle pas d'Allan, vu que la chasse lui aura peut-être ôté le goût de la musique et que les cris des ours qu'il attaque lui auront gâté l'oreille.

« Dites-lui, je vous prie, madame, qu'il me prépare quelques bécasses, mais qu'il n'aille pas les chercher au marché du gibier, car, quoique je n'aie pas couvert mes trophées de peaux d'ours, je pourrais peut-être discerner le gibier frais du vieux... — (*Inédit. — Communiqué par la famille de Mme Allan.*)

(2) Elle écrivait à Mme Samson-Toussaint le 18 juillet 1849 :

» J'ai eu bien des soucis et des travers depuis votre départ ; ils m'ont accablée : pertes d'argent sous toutes les formes, vols chez moi par (je crois) votre ouvrière que je tâche de faire poursuivre : — elle m'a volé un mantelet de huit cent francs, de l'argenterie, que sais-je ? Puis voilà mon fils qui m'inquiète ; il est dans l'âge de la puberté et je suis vraiment tourmentée. Je ne sais ensuite ce qu'a mon frère contre moi. Il ne sait pourtant rien, mais on dirait qu'il s'en doute, et alors ce sera une rupture. J'ai reçu la réponse à ma lettre, une lettre qui me fait saigner le cœur quand j'y pense. Ah ! pauvre amie, que la vie est difficile, quel prix nous coûte l'espoir seul du bonheur ;... »

il avait beaucoup à se faire pardonner lui aussi, il pardonna. Il avait acheté, à son retour, aux portes de Nancy, une belle propriété pour y prendre sa retraite. C'est sa femme qui présida à son installation, mais elle n'y passa jamais que le temps des vacances : elle ne pouvait se résigner à qnitter le théâtre, où sa renommée grandissait de jour en jour (1). Après sa rupture avec Musset, elle avait transporté son domicile au n° 47 de la rue Laffitte. C'est là qu'en plein triomphe et sans que rien fît présager une fin si brusque, la mort la prit en quelques heures, au mois de février 1856. Huit jours auparavant, ayant appris le décès de Henri Heine, elle avait dit à M. Legouvé : « Cela va bien frapper M. de Musset ! » — Sa mort à elle, devait le frapper bien davantage.

Depuis quelque temps, elle souffrait d'une maladie pour laquelle elle recevait les soins du docteur Jobert de Lamballe. Mais elle ne s'affectait pas trop, étant optimiste de sa nature, et, le 1er février elle assistait encore à la première représentation de *Guillery*, dans une loge de balcon, à côté de sa gracieuse camarade Mlle Fix. Le mal s'étant subitement aggravé, son médecin jugea qu'une opération chirurgicale était devenue nécessaire : il convoqua ses confrères Andral et Velpeau. Malheureusement, M. Andral n'était pas libre. L'opération fut remise au samedi. Ceci se passait le jeudi matin. La nuit du jeudi fut assez bonne, la journée du vendredi aussi. Tout à coup, à la chute du jour, Mme Allan se plaignit d'un grand froid aux extrémités inférieures et, graduellement, aux autres parties du corps. Mandé en toute hâte, le médecin ordonna de frictionner énergiquement la malade et de l'envelopper de laine afin de rappeler la chaleur vitale et de provoquer la transpiration. On s'empressa d'exécuter cette prescription, mais malgré tous les soins qui lui furent prodigués, Mme Allan ne tarda pas à entrer en agonie, et, le 22 février, à neuf heures un quart du soir, elle expirait dans les bras de son mari, qui éclata en sanglots.

Prévenu aussitôt de l'évènement, M. Empis, administrateur

(1) Un de ses plus grands succès fut le rôle de « lady Tartufe », dans la pièce de Mme de Girardin, qui fut représentée à la Comédie-Française le 10 février 1853.

de la Comédie-Française, se rendit auprès d'Allan pour lui offrir, en son nom personnel (1) et au nom de la Comédie, ses regrets d'une telle perte. Quand la funèbre nouvelle se répandit au théâtre, tout le monde en fut profondément ému, car Mme Allan n'y comptait que des amis, mais c'est encore Mme Arnould-Plessy qui en ressentit le plus de chagrin. Elles s'étaient connues à Saint-Pétersbourg à la fin du séjour de Mme Allan (2), et tout de suite elles s'étaient prises l'une pour l'autre d'une amitié qui ne fit que grandir et ne fut jamais obscurcie d'aucun nuage. En 1853, lors du bénéfice de Samson, Mme Arnould-Plessy étant venue exprès de Saint-Pétersbourg pour y prendre part, Mme Allan lui abandonna spontanément son rôle dans les *Fausses Confidences*, afin que tous les applaudissements fussent pour elle, et c'est Mme Allan qui, avec son goût exquis, régla tous les détails de sa toilette. Le lendemain de cette mort, Mme Arnould-Plessy devait jouer dans le *Misanthrope* et dans la *Gageure imprévue*. Elle déclara qu'elle n'en aurait pas le courage, et le spectacle dut être changé. Deux ans après, elle pleurait encore son amie, et elle écrivait à Mme Samson-Toussaint, revenue trop tard du Brésil pour pouvoir assister à ses obsèques : « Quand irons-nous prier sur la tombe de Mme Allan ? »

Les journaux avaient été unanimes à vanter les mérites de la défunte (3). La Comédie, dont elle n'était que pensionnaire, chargea

(1) M. Empis ne pouvait oublier que Mme Allan avait concouru à l'un des beaux succès de sa carrière dramatique. C'est elle, en effet, qui avait joué à côté de Mlle Mars le rôle de « la Dame » dans la comédie intitulée *la Dame et la Demoiselle.*

(2) Mme Arnould-Plessy avait quitté la Comédie-Française en 1845, la veille de son mariage, pour contracter un engagement avec le Théâtre Michel de Saint-Pétersbourg. Elle n'y rentra définitivement que le 17 septembre 1855.

(3) Et non seulement les journaux, mais ses camarades. Bouffé, apprenant sa mort, dit : « Quand on a ce talent, on ne devrait pas mourir ! » (Cf. ses *Souvenirs.*)Parlant d'elle à ce propos, Delaunay qui avait joué le *Chandelier* à ses côtés, s'exprime ainsi sur son compte ;

« Chaque fois que j'en ai trouvé l'occasion, j'ai dit combien j'aimais et admirais cette artiste consciencieuse, émouvante, « comme il faut » et toujours « dans son rôle ». Pas jolie, certes, avec ses gros yeux et sa démarche alourdie par un embonpoint peu ordinaire ; mais quel feu, quelle émotion commu-

Samson de prononcer son éloge. Quand le cortège fut arrivé au cimetière, l'illustre comédien s'avança au bord de la tombe et, d'une voix entrecoupée par les larmes, il dit tout ce que l'art et ses amis perdaient en la personne de celle qui leur avait été enlevée si prématurément. Alfred de Musset, qui avait tenu à l'accompagner jusqu'au Père-Lachaise, avait peine à maîtriser son émotion.

La semaine suivante, Tattet mandait à Guttinguer :

Alfred est beaucoup plus affecté que je n'aurais cru de la mort de Mme Allan. Il est vrai qu'il lui avait tant d'obligations ! Ç'a été sa meilleure amie ! (1)

La mort de Tattet lui porta le dernier coup. Paul de Musset raconte qu'un soir Alfred dit à sa gouvernante, qui le grondait de certaine imprudence : « Ne vous fâchez pas, ce sera peut-être la dernière ; mon ami Tattet m'appelle, et je crois que j'irai bientôt le rejoindre (2) ».

Il le rejoignit en effet, le 1er mai 1857.

Depuis lors, l'auteur du *Caprice* et sa glorieuse interprète reposent assez près l'un de l'autre, au bas de la morne colline, pour que l'ombre de Mme Allan puisse entendre la plainte du vent dans le saule éploré de la tombe de Musset.

Paix à leur mémoire !

LÉON SÉCHÉ.

nicative et quel art d'émouvoir ! On apprit la mort de la pauvre femme pendant une représentation de *Bertrand et Raton*. Ce fut une consternation générale. Elle allait jouer le *Village*, de Feuillet, et on l'y disait merveilleuse. (*Souvenirs*, p. 123) »

(1) Lettre inédite communiquée par la famille Guttinguer.

(2) *Biographie d'Alfred de Musset*, p. 331.

LETTRES INÉDITES

DE BARTHÉLEMY A JOSEPH AUTRAN

(suite)

La huitième lettre (Paris, 15 octobre 1844) est relative aux rapports de Barthélemy et de ses libraires marseillais. Autran se prêtait de la meilleure grâce du monde au rôle d'intermédiaire.

Mon cher Autran, j'ai laissé longtemps en repos mes libraires de Marseille et je crois que, sans paraître rapace, je puis aujourd'hui leur demander compte de mes brochures ; mais si d'un côté je ne mets pas beaucoup d'empressement à faire payer ce qui m'est dû, j'avoue que je n'en mets guère plus à payer ce que je dois moi-même ; je veux parler de cette dette que j'ai contractée envers vous, à raison de votre éternelle obligeance pour moi, et dont je ne vous ai pas encore expressément remercié ; c'est ce que je fais ici, assez maladroitement, mais avec une profonde reconnaissance, et avec l'intention de contracter avec vous une nouvelle dette de même nature.

Il s'agit de recueillir ces quelques francs qui se trouvent épars chez vos libraires marseillais ; afin qu'ils n'opposent pas, je ne dis pas des fins de non-recevoir, mais des fins de non-donner, je vous transmets, ci-joints, les pouvoirs nécessaires. Quand vous aurez fait cette maigre récolte, vous aurez la bonté de me l'expédier, en un petit bon.

Que cette affaire me procure au moins le plaisir de savoir comment vous vivez ; je ne reçois jamais le *Sud ;* votre chef, après un séjour de quelques mois, est parti sans tambour ni trompette ; va-t-il bientôt s'élancer sur le tender ? je le désire vivement, c'est le moyen de faire promptement son chemin.

Quant à moi je fais le mien par la diligence, ou même par le roulage, et je m'embourbe ; mais peut-être finirai-je par me tirer de l'ornière. J'ai un projet dont je vous parlerais si vous étiez là, mais il serait trop long pour être mis sur un papier aussi court.

Adieu, répondez-moi, je vous en prie, et, croyez-moi celui qui vous admire et affectionne le plus.

B.

Grande-Rue Verte, 34.

A cette lettre était joint un billet ainsi conçu :

Je déclare charger monsieur Joseph Autran de retirer pour mon compte ce qui m'est dû par messieurs les libraires de Marseille, pour les exemplaires vendus de ma brochure sur l'*Art de fumer*.

Paris, 15 octobre 1844.

B.

Beaucoup plus curieuse est la neuvième lettre, qui ne porte aucune date, mais qui fut certainement écrite à Paris, vers la fin de l'année 1844.

Depuis le 3 novembre, Barthélemy avait fait une bruyante entrée dans les rangs de l'opposition libérale. Il publiait, tous les quinze jours, dans le *Siècle*, des satires qu'il réunit plus tard en volume, sous le nom de *Nouvelle Némésis*, d'abord, de *Zodiaque* ensuite. Il entretient son ami Autran des labeurs excessifs auxquels il s'est voué et caresse l'espoir d'une réhabilitation auprès de l'opinion publique.

Mon cher Autran,

C'est la dernière fois, je vous le jure, que vous aurez pris pour moi tant de peine, et subi les avanies des libraires marseillais. Je préférerai, à l'avenir, leur laisser tout entre les mains, plutôt que de vous donner la terrible mission de le leur arracher. Merci mille fois !

Je vous remercie également de tout ce que vous me dites au sujet de mes publications ; j'aurais pourtant appris avec intérêt l'effet qu'elles ont produit sur quelques individus de notre connaissance qui ont dû être étrangement surpris. Comme vous le dites, je me suis chargé d'une besogne que j'aggrave encore bêtement, moi-même, en faisant des numéros qui ont plus de trois cents vers, tandis que je pourrais m'en

tenir à deux cents. A l'avenir je ferai en sorte d'être moins prodigue ; et pourtant il y aura toujours des difficultés ; car les circonstances ne sont plus les mêmes ; les sujets sont plus rares et moins poétiques, les lois de septembre sont là ; et d'ailleurs le *Siècle* exerce lui-même une censure préparatoire qui ne laisse pas d'être gênante.

Si cette tentative, que je puis dire courageuse, obtient quelque succès, elle me remettra en bonne position dans le public, et me donnera une certaine autorité que j'emploierai de bon cœur à votre service. Quand vous jugerez que mon nom accolé à une préface pourra donner quelque mouvement à une publication, je serai tout prêt à le faire pour votre livre inédit sur lequel je vous ai exprimé tant de fois ma franche et profonde admiration. En un mot je suis entièrement à vos ordres.

Rappelez-moi au souvenir du brave Roux, dont vous ne me parlez jamais. J'imagine que ses affaires ne marchent pas, il ne doit pas être bien gai, et que, comme moi, aigri par l'ingratitude de ce gouvernement, il ne serait pas éloigné à faire le saut périlleux. Je pense que vous vivez toujours avec lui en bonne harmonie.

N'avez-vous rien fait pour Bugeaud ; il est vrai que ce guerrier professe un grand mépris pour les poètes.

Consolons-nous mutuellement. Votre compatriote reconnaissant et affectueux.

B.

(1er P.-S.). — J'ai ici, vous devez le penser, des amis et des ennemis, des tracasseries et des encouragements. Le chansonnier Béranger est venu me voir et nous nous sommes placés dans des rapports de bonne amitié, que j'avais jusqu'ici empêchés par mes boutades (1). — Ecrivez-moi souvent.

(2e P.-S.). — Je rouvre ma lettre pour vous dire que j'ai touché le mandat de 323 francs. Mais cette somme me semble bien forte pour les exemplaires vendus ; il doit y avoir erreur, et on viendra probablement en réclamation. Je ferai justice.

De 1845 à 1848, nulle trace de correspondance. Le 3 mars 1848, Barthélemy, pour ne pas faire mentir son adage fameux

L homme absurde est celui qui ne change jamais

se déclare républicain dans ce billet d'invitation à déjeuner :

(1) Sur les relations de Béranger et de Barthélemy, voyez notre livre pp. 69.72.

Mon cher Autran,

Je connais par moi-même le désagrément de faire des visites à des portes, aussi je vous approuve fort de ne pas vous hasarder à venir chez moi qu'à bonne enseigne. Vous me trouverez infailliblement demain matin, samedi, et par occasion vous prendrez votre part d'un déjeuner de poète républicain.

Tout à vous de cœur.

B.

Le 9 septembre 1851, Barthélemy, alors établi à Ville-d'Avray, entretient Autran, devenu depuis peu, en place de Méry (1), bibliothécaire de la ville de Marseille, d'affaires sur lesquelles nous ne pouvons donner le moindre éclaircissement. Nous notons en passant l'intervention du grand avocat Berryer, compatriote d'Autran et de Barthélemy.

Mon cher Autran,

Votre parole une fois donnée et reçue, je n'ai pas voulu traverser par une trop fréquente correspondance les affaires importantes qui doivent nécessairement vous absorber, et j'ai chargé Lecourt de mes intérêts, comme je lui aurais confié la conduite d'une affaire litigieuse. En conséquence, je me suis conformé à la marche qu'il m'a tracée ; j'ai écrit et fait écrire, j'ai fait des visites, j'ai formulé ma demande ; je vous l'ai adressée pour être transmise à qui de droit, en un mot je n'ai négligé aucun des moyens prescrits par la prudence humaine ; et jusqu'ici, à mon grand étonnement, tout a pris une couleur favorable, c'est-à-dire que le maire, venu fort à propos ici, m'a donné des espérances positives, que Reybaud, son ami, m'a répondu de son influence sur ce magistrat, que Berryer a écrit à Albran, et qu'Albran s'est à peu près engagé avec Lecourt (2). Quelle cause a donc retardé la conclusion de cette affaire ? l'absence du maire, sans doute ; mais en ce moment et depuis quelques jours, il doit être à Marseille, et de plus longs délais me donneraient de justes appréhensions. Vous comprenez, mon cher ami, que toutes mes vues, depuis près de trois mois, sont tendues vers cet unique but

(1) Nous aurons l'occasion de raconter l'histoire de la démission de Méry en publiant bientôt ses lettres inédites à Joseph Autran.

(1) Un avocat de Marseille, ami intime de Barthélemy.

qui m'a distrait de toute autre pensée et que je dois avoir hâte d'arriver. Tout incident qui retarderait ma marche, me serait pénible, toute cause qui l'arrêterait serait pour moi désespérante.

Soyez donc assez obligeant, vous qui êtes le grand moteur de l'œuvre, pour en accélérer la consommation. Voici l'*hyver* (sic) qui s'avance au pas de course, et vous sentez combien serait pénible dans cette saison une émigration pour ma femme, chargée spécialement des détails de ce grand changement. Plus cruelle encore serait pour elle et pour moi, une transp(*l*)antation dans un climat plus âpre que la Provence, sous un ciel où je ne connais personne, dernière ressource à laquelle je me résignerais, si, contre toutes mes prévisions, contre toutes les chances de succès, je voyais s'écrouler tout à coup le plan que nous avons si laborieusement dressé.

C'est vous en dire assez, mon cher ami, je compte fermement sur vous.

Votre très affectionné et très obligé.

B.

Quatorze ans s'écoulent, et de 1851 à 1865, les lettres font défaut. Pendant cette période, Autran avait épousé la veuve d'un riche américain, éprise de sa personne et de son talent. Barthélemy, devenu bibliothécaire de la résidence impériale de Marseille — où il n'y avait ni livres ni rayons — récompense assez naturelle de son bonapartisme échevelé, séjournait, semble-t-il, tantôt à Paris, tantôt dans sa ville natale (1). Malgré la sinécure plus ou moins rétribuée dont il avait été pourvu, il paraît avoir vécu sur les limites de la gêne. Autran fut pour lui, moralement et matériellement, le plus dévoué des amis. Les lettres de Barthélemy témoignent d'une vive reconnaissance et d'une sincère affection.

Le 18 juillet (1865, vraisemblablement), il écrivait de Paris :

Mon cher Autran,

J'aime à croire que vous recevrez de mes nouvelles avec autant de plaisir que moi des *vôtres* ; j'entends par là ce qui vous touche person-

(1) M. Paulin Talabot, directeur général de la Compagnie du chemin de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée, avait donné à Barthélemy, sa vie durant, le passage gratuit sur le chemin de fer de Marseille à Paris, pour remercier le poète d'une jolie chanson *La Fève*, composée en l'honneur de Mme Talabot.

nellement, et ce qui se rapporte à madame Autran et à la chère Valentine (1). Quant à vous, je conçois peu d'inquiétudes : à part quelques petits dérangements, vous êtes charpenté d'une manière solide et rassurante, mais madame Autran est beaucoup plus délicate, et demande des informations fréquentes à ses amis. La petite est sans doute d'une belle venue qui vous fait honneur, mais il faut la surveiller comme la flamme d'une bougie, en plein vent et dans le creux de la main.. Quant à M. Harold (2), c'est comme si l'on demandait comment se porte Hercule. Je n'ai pas le bonheur de ressembler à ce dernier, ce n'est qu'à force de soins et de tempérance sur tous les appétits que je maintiens une demi-santé altérée par l'âge et les infirmités qui s'ensuivent : *multa senem circumveniunt incommoda,* dit Horace ; je ne m'en apperçois (*sic*) que trop.

Ne prenez plus soucis de Benvenuto ; je l'ai trouvé ici en un volume que je mettrai à votre disposition, à la charge par (pour ?) vous de me livrer votre bibliothèque assez mal ordonnée ; j'espère ne pas tarder à profiter de votre complaisance. Probablement mon retour aura lieu aux premiers jours du mois prochain, et je m'empresserai d'aller vous serrer la main, soit en ville, soit *extra muros.*

A vous de cœur.

B.

Comme il l'annonçait par les derniers mots de la lettre précédente, Barthélemy quitta Paris, le 2 août, pour se rendre à Marseille. Il informa poétiquement son ami de son départ :

C'est ce soir, cher Autran, que je me mets en route ;
Le départ est certain, l'arrivée est un doute,
Car, si Berre est ici, Rognac est au delà
Ecueils plus périlleux que Charybde et Scylla,
Noms maudits, souvenir éternellement sombre !
Puissiez-vous, en venant, traverser, sans encombre,
Ce passage de fer qui fit plus d'un martyr !
Et, sitôt arrivé, veuillez m'en avertir.

B.

à Marseille, rue Saint-Jacques, 56.

(1) Aujourd'hui Mme Jacques Normand.

(2) Il s'agit de M. Harold Fitch, demi-frère de Mme Normand, mort en février 1898.

Il reprenait la plume pour ajouter :

Vous avez sans doute appris, soit par les journaux de Marseille, soit par toute autre voie, la mort du célèbre centenaire Blaise, le grand herboriste de la rue Miolan ; il était maigre comme une allumette, et par une singularité sans exemple, il avait passé toute sa longue vie sans boire une goutte de liquide. Je lui ai fait cette épitaphe :

Imprégné des parfums qu'exhale sa boutique,
Dans un cercueil aromatique,
Toussaint Blaise gît en ce lieu.
Au sage Pythagore, au bon père Mathieu
Sa tempérance eût fait envie ;
Sans offrir à Bacchus le plus mince tribut,
Sans goûter eau ni vin, rhum, kirsch, bierre (*sic*), eau-de-vie,
Pendant près d'un siècle il vécut.
Et ce n'est rien encore, d'être cent ans sans boire :
Quand on songe à son corps si frêle, si léger,
Si transparent, si sec, on est tenté de croire
Qu'il vécut cent ans sans manger.

Arrivé à Marseille, Barthélemy y trouva le choléra. Autran avait quitté la ville. Barthélemy le renseigne sur la marche de l'épidémie et lui envoie quelques nouveaux « hors-d'œuvre poétiques », comme il dit :

Marseille, 14 août, 1865.

Mon cher Autran,

Je m'empresse de vous annoncer que le mal, et même la peur diminuent de jour en jour, et je vous donne ce bulletin non sur des assertions qu'on pourrait tenir pour véridiques, telles que celles des employés de l'hôpital et de l'état civil, et même de Reymonet, parce que les premiers ont pour consigne de cacher la vérité lorsqu'elle est alarmante et que l'autre est tellement optimiste qu'il va jusqu'à n'accorder qu'une vingtaine de victimes au choléra, depuis l'origine de son apparition ; mais je parle d'après le dire des premiers venus au hasard que j'interroge dans la rue, d'après la physionomie des passants, d'après un air de sécurité qui se montre empreinte sur les visages, d'après le nombre des clients (*sic*) que je vois dans les cafés, prendre selon leur habitude et sans souci, de la bierre (*sic*), de la limonade, du chocolat et toutes les

consommations ordinaires. Ce que j'affirme positivement, c'est que nul de ceux que je connais n'est atteint. On a parlé, dans ma rue, d'une dame qui a été prise, mais on n'en parle plus, d'où il faut conclure qu'elle n'a qu'une cholérine ; car le choléra n'est pas du tout patient ; il dépêche ses gens en deux ou trois jours, et quand l'indisposition se prolonge c'est qu'il n'y a plus de choléra. Je compare l'attitude du fléau actuel à celui d'un ennemi qui vient d'investir une place et qui après avoir délibéré soit de donner l'assaut pour exterminer les habitants, soit de levér le siège, finit par battre en retraite.

Rassurez-vous donc, ce qui sera facile à vous, qui êtes bien trempé, et rassurez surtout madame Autran qui, nécessairement, n'a pas les nerfs aussi solides, ce qui n'est pas étonnant, eu égard à son sexe ; vous savez que le latin dit, en parlant des femmes : *quorum* (1) *genus imbecillimum est*, ce qui ne signifie pas, vous le savez mieux que moi, qu'elles sont d'une nature imbécile, mais faible.

Après le principal, venons à l'accessoire. Puisque vous persistez à trouver savoureux les hors-d'œuvre poétiques que je vous ai offerts, je vais vous en servir encore quelques morceaux :

Vous savez que je fais partie d'une petite société composée fondamentalement de douze membres qui, dimanches et fêtes, se réunissent pour dîner dans un bastidon (2) du quartier de la Garde. C'est une queue de l'ancien sans-façon. Ces douze apôtres, ainsi on les nomme, ont chacun leur portrait dans la salle. A chacun des portraits j'ai attaché

(1) L'excellent latiniste qu'était Barthélemy a dû écrire *quorum* par inad vertance.

(2) Voici quelques détails sur le *Bastidon des Douze*. C'était une très modeste maisonnette dans le quartier de Notre-Dame de la Garde, située sur un mamelon où l'on accédait par un chemin montant, raboteux, qui porte toujours le nom significatif de *Gratte-Semelle*. On y jouissait d'une vue splendide sur la mer, et tout autour des plantes odoriférantes et des bouquets de pins. Là se rendaient, chaque dimanche d'été, pour y passer *sans façon* la journée, quelques Marseillais de professions diverses, tous bons vivants, vrais épicuriens, mais aussi hommes d'esprit cultivé et de verve méridionale, et qui s'intitulaient plaisamment les douze apôtres. On y faisait un repas plantureux ; on y ajoutait les questions graves, sérieuses comme les sujets badins ou même rabelaisiens. Toute morgue, tout pédantisme était banni d'une pareille réunion. Barthélemy fut l'un des habitués du Bastidon et y dépensa en bonne compagnie beaucoup d'esprit.

Il existe une curieuse plaquette : *Le Bastidon des Douze ou la Société des Sans-Façon*, par M. Tamisier, membre de l'Académie de Marseille (Laveirarié, n° 72, rue d'Aubagne, Marseille, 1878), où se trouvent de très intéressants souvenirs sur Barthélemy et ses derniers amis.

une inscription ; un de ces douze est mort, j'ai fait son épitaphe ; elle est maintenant sous l'image du défunt ; les onze restant ont aussi demandé la leur, je les ai faites, elles sont approuvées, et dès leur vivant ils veulent qu'elles soient accolées à leur portraiture. Je n'ai que la place de vous en transcrire deux ou trois.

Pour JEAN (notaire).

Première inscription :

Assis auprès de vous, dans nos bachiques luttes,
J'oublie aisément l'heure et surtout les minutes.

Epitaphe :

Par-devant le destin et la mort son collègue,
Avec mon souvenir, mon portrait je vous lègue.

Pour ANDRÉ (garçon de nature très joviale).

Première inscription :

Sa gaîté stimulante est pour nous, le dimanche,
Ce qu'est pour un gigot la gousse d'ail au manche.

Epitaphe :

En face de la mort qui longtemps m'a guetté,
Je n'ai ni tressailli ni perdu ma gaîté.

Pour TISSOT (Suisse de nation).

Première inscription :

Ché tine pas si pien tans Perne, tans Schaffhouse,
Tans les dreize gandons qu'au pastiton tes touze.

Epitaphe :

De l'enfer ou tu ciel que m'importe la route ?
Hélas, tans l'un ou l'autre il n'est plus de choucroute.

Je n'ai que le temps de vous serrer amicalement la main.

B.

Après avoir adressé, le 14 août, à son ami, un nouveau rapport sanitaire, qui ne présente pas assez d'intérêt pour être reproduit, Barthélemy, tout en regrettant l'absence d'Autran qui le prive

d'une aimable société, le loue, le 9 septembre, de fuir encore, pour les siens surtout, le foyer épidémique. Il nous donne aussi quelques détails qui nous révèlent sa sollicitude pour sa propre famille et son dédain de la mort.

... Par prudence et complaisance, écrit-il notamment, j'ai envoyé ma femme et ma bien-aimée petite fille (1) à la campagne à Saint-Tronc. Pour moi, je persiste à garder la ville, sans affronter le mal, mais sans l'augmenter par la peur ; je suis tout seul dans la maison, ce qui est une sorte d'imprudence, car que deviendrais-je si je me trouvais tout à coup pris dans la nuit ; n'ayant ni domestique ni locataire, ni voisin pour venir à mon aide ; aussi suis-je décidé, dès demain, à prendre gîte pour la nuit dans un hôtel où je trouverais assistance.

Jusqu'à ce moment, à part quelques criailleries intestinales, je n'ai ressenti aucun symptôme alarmant et j'espère traverser heureusement ce mauvais passage... »

Le 10 octobre, Barthélemy annonce la cessation presque complète de l'épidémie ; il espère le prompt retour d'Autran à Marseille. Cette lettre d'une forme piquante et d'un esprit très fin, mérite une intégrale reproduction :

Vous avez bien fait, mon cher Autran, de rompre la monotonie de Serin (2), pour une excursion dans le Dauphiné. Grenoble, ses environs, Uriage surtout offrent à la contemplation une ravissante nature ; j'ai vécu plusieurs années dans ce pays ; après la mer, rien n'est beau comme les montagnes. Ce petit voyage accessoire sera, je l'espère, le dernier épisode de votre odyssée ; il est temps de rentrer à Ithaque, et dans peu de jours vous le pourrez en toute sécurité. La confiance renaît au cœur des plus poltrons ; les fugitifs rentrent en masse, dans une ville qui va être délivrée de l'ennemi. On ne peut encore dire de lui :

Postquam exempta fames et amor compressus edendi,

(1) De son mariage avec M. Poulet, la belle-fille de Barthélemy avait eu une fille, nommée Marie. A la suite de nous ne savons quelles circonstances, cette enfant fut recueillie par ses grands parents. Comme nous le verrons plus loin, elle mourut chez sa grand'mère en 1869.

(2) Etablissement hydrothérapique situé près de Lyon.

mais sa voracité s'est à peu près assouvie dans le copieux repas qu'il a prolongé près de trois mois ; il en est en ce moment à son dessert, où, par manière de distraction, il prend encore çà et là quelques bouchées ; et je serais bien malheureux s'il s'avisait de me mettre au nombre de ses fantaisies, avant de se lever de table. Il est inutile de vous dire qu'aujourd'hui, plus que jamais, je persiste dans mon isolement nocturne ; et, franchement, en m'y confinant ainsi, même dans la plus chaude crise, je n'ai pas fait acte de grand courage. Comme je vous l'ai déjà dit, je n'ai jamais cru aux exterminations spontanées ; sans me prétendre hors d'atteinte, j'ai toujours pensé qu'entre l'éclair et la foudre il y aurait toujours quelques instants d'intervalle, suffisant pour courir sous un paratonnerre.

Je ne connais pas le bulletin d'hier ; à deux heures, il donnait le chiffre 9, qui probablement dans la journée aura atteint la douzaine. Il est à présumer que nous aurons une très prochaine réduction, et puisque nos derniers feux de joie n'ont pu brûler complètement le fléau, peut-être sera-t-il noyé par les pluies qui nous sont versées. Ainsi, après quelques dernières démonstrations, il va nous faire ses adieux, sauf plus tard à venir nous donner un nouveau bonjour.

Déjà pour célébrer notre délivrance, l'ami Lecourt a organisé un gueuleton (*sic*) au bastidon de la Garde où se sont trouvés les convives d'habitude, dont j'avais fait déjà les épitaphes, qui, fort heureusement, n'ont trouvé aucun emploi. Ma femme même parle de revenir à la rue Saint-Jacques et j'aime à croire que vous rentrerez à la rue Montgrand, ce que je préférerais à votre installation, soit à Pradines, soit à la Malle, car là vous êtes plus rapproché de moi, mais *longo sed proximus intervallo* ; et je désire être assez votre voisin pour pouvoir vous serrer la main de plus près qu'à vingt ou même quatre lieues de distance. Faites donc en sorte de me procurer votre présence réelle et de vous reproduire à moi dans votre honorable trinité, dont nous fêterons le retour et la conservation avec quelques verres de Bordeaux ou d'ale d'Edimbourg, que je préfère à tout, même au cidre de Normandie.

Adieu et tout à vous.

B.

Pour copie conforme

JULES GARSOU.

(*A suivre.*)

UN ROMANCIER D'AVANT HIER

LÉON GOLZAN

La librairie Lemerre, en publiant les *Romanciers d'hier et d'avant-hier* (1), a réuni divers articles du maître Barbey d'Aurevilly, parus dans *le Pays* et *le Constitutionnel* entre 1852 et1882.

Les jugements du grand romancier sur ses confrères sont d'admirables études qui pourraient passer pour définitives quand il s'agit de Balzac et un peu trop facilement élogieuses pour des talents secondaires comme Marie Desylles ou Charles Barbara.

Le chapitre le plus intéressant du volume est consacré à Léon Gozlan. Je me suis souvent demandé pourquoi ce nom n'était jamais prononcé par ceux qui veulent faire revivre l'époque romantique.

On fut injuste pour Gozlan de son vivant car il méritait mieux que la place au second rang que ses contemporains lui assignèrent et que l'article étincelant de Barbey d'Aurevilly ne changea point.

Après Balzac et Stendhal, auxquels il est impossible de comparer Gozlan, celui-ci doit être classé parmi les meilleurs écrivains de son temps et ses livres devraient être, aujourd'hui encore, lus et relus.

Voyons ce qu'en dit Barbey d'Aurevilly :

« ...C'est un graveur sur pierres précieuses, même sur le diamant, où, matériellement, on ne grave guère, et sa gravure est même ce que fait un diamant de la pierre quelconque sur laquelle

(1) *Romanciers d'hier et d'avant-hier*, par J. Berbey d'Aurevilly, un volume in-18 de 349 pages., le tit. le f. t. et la table. — Paris, Lemerre, 1904.

il grave. Son merveilleux coup de burin rencontre le rayon endormi et le fait jaillir, éblouissant, comme s'il le créait. Telle est la grande caractéristique dominante qui saute aux yeux quand on lit Gozlan et qui y reste quand on l'a lu.

C'est un Benvenuto Cellini littéraire ; mais qui dit *littéraire* dit un Benvenuto bien autrement compliqué et profond qu'un simple Benvenuto plastique... Par la précision, la torsion, le mordant du mot, Léon Gozlan a des consanguinités avec Théophile Gautier qui a cru faire une belle chose de dédoubler l'art intellectuel d'écrire et de le descendre presque au niveau d'un art plastique.

Mais Léon Gozlan a cet avantage sur Gautier qu'il possède ce qui doit entrer, à de très larges doses, dans la composition des plus grands artistes littéraires, — c'est-à-dire beaucoup d'âme et encore plus d'esprit.

Il a cela qu'il est passionné, qu'il est éloquent, qu'il connaît la vie, qu'il l'a pénétrée et qu'il sait la faire jouer dans la moindre des facettes de ses œuvres les plus courtes ; de ses œuvres qui ressemblent souvent à des bagues et à des bijoux de femmes, pour le travail dans l'exiguïté. Or, c'est aussi tout cela qu'il n'a point, qui fait que Théophile Gautier, le poète émailleur et le descriptif à outrance, n'a pu jamais être romancier quoiqu'il l'ait voulu, tandis que Léon Gozlan est, comme je l'ai dit déjà, un des trois plus forts romanciers de ce siècle qui est le siècle du roman. L'un des trois, c'est-à-dire pourtant le troisième, c'est-à-dire le dernier dans ce triumvirat superbe dont Balzac est le premier, à une distance prodigieuse des deux autres, et dont Stendhal est le second... »

Gozlan était né le 11 septembre 1803, à Marseille. Après avoir exploré les côtes d'Afrique jusqu'au Sénégal avec une troupe de caboteurs, dégoûté par le spectacle des ignobles transactions qu'il vit opérer sans y prendre part, il renonça au métier d'explorateur et après avoir couru mille dangers, revint à Marseille, entra dans l'enseignement et essaya d'écrire.

En 1828 il arrivait à Paris et publiait un volume de vers probablement introuvable aujourd'hui. Son compatriote Méry le fit entrer au *Figaro*. Après avoir réussi avec ses articles, il aborda

la nouvelle où il réussit encore mieux, puis le roman et le théâtre.

Impossible de dresser une bibliographie complète de ses œuvres qui ne représenteraient pas moins de trente à quarante volumes.

De tous ses romans un seul eut du succès : *Les Nuits du Père Lachaise* auquel je préfère *Le Notaire de Chantilly* qu'on a le tort d'ignorer.

Le nom de Gozlan apparaît de temps à autre dans les catalogues de libraires avec son *Balzac chez lui* et *Balzac en pantoufles* (1) et ces ouvrages ne sont pas demandés, non parce que Gozlan en est l'auteur, mais parce que Balzac en est le sujet, livres d'ailleurs pleins d'esprit et de détails intéressants sur l'auteur de *la Comédie humaine* dont Gozlan fut le meilleur ami.

L'article de Barbey d'Aurevilly vaincra-t-il l'injustice de la postérité, c'est peu probable.

Pourtant les collectionneurs de *romantiques* remplaceraient avantageusement. dans leurs bibliothèques, les romans de Régnier d'Estourbet, d'Eusèbe de Salles ou de Lassailly par *le Notaire de Chantilly*, *le Vampire du Val-de-Grâce*, *Aristide Froissart*..., etc.

De son œuvre dramatique également considérable, la Comédie-Française a conservé un acte : *Une tempête dans un verre d'eau* qu'elle reprend quelquefois (2).

RENÉ MARTINEAU.

Mars 1906.

(1) Réunis en volume sous le titre : *Balzac intime* avec préface de Jules Claretie.

(2) Léon Gozlan mourut le 13 septembre 1866.

Voici une lettre inédite qui complètera ces notes :

« Mon cher et bon Hetzel,

» Obligez-moi de m'envoyer, je vous prie, un exemplaire de la publication d'une de mes réimpressions belges où se trouve *la Fatalité en bouteille*, nouvelle que je tiens beaucoup à reproduire à Paris dans une réimpression sous presse à la *Librairie nouvelle*. S'il faut payer un droit, payez-le et je vous rembourserai au prix de mon sang ; s'il ne faut payer ce droit qu'à Paris, je payerai à Paris. Levez la difficulté quelle qu'elle soit, mais envoyez. Il m'est impossible de me procurer cette *Fatalité en bouteille*, à Paris.

» Je vous salue la barbe et vous serre la main,

» LÉON GOZLAN,

« 19, *rue Bleue*. »

LE MONUMENT D'ALPHONSE KARR

Alphonse Karr a, depuis le 8 avril, son monument à Saint-Raphaël. Pourquoi pas ? Il le mérite autant que d'autres qui n'avaient ni son talent ni son esprit. Quelques-uns ont dit qu'on l'avait surtout élevé au jardinier que, sur la fin de sa vie, était devenu le romancier de *Sous les tilleuls*. Je n'en crois rien. Il suffit de savoir que ce fut Jean Aicard qui prit l'initiative de ce monument pour être sûr qu'il a été érigé exclusivement à l'homme de lettres. Maintenant je ne vois aucun inconvénient à ce que les gens de Saint-Raphaël honorent en lui le jardinier qui cultivait si bien les roses.

La cérémonie d'inauguration a été fort simple.

Le gouvernement, qui devait être représenté à cette fête par M. Dujardin-Beaumetz, y avait envoyé M. Léon Parsons, chef adjoint du cabinet du ministre de l'instruction publique et des beaux-arts. Le préfet du Var, retenu à Toulon, était représenté par M. Papillon, conseiller de préfecture.

La fête officielle commence à 3 heures après midi, par la réception à la mairie des invités ; mais déjà, dans la matinée, nombreux étaient ceux qui ont rendu visite au monument encore recouvert d'un voile. M. le maire Léon Basso a eu, à l'hôtel de ville, un mot aimable pour les invités, pour les représentants du gouvernement et du département auxquels il a présenté le conseil municipal, les membres du corps enseignant et les divers chefs de l'administration municipale et des services administratifs ; pour les représentants de la presse régionale et parisienne.

A 3 heures et demie, le cortège se formait devant l'Hôtel de Ville, avec en tête les musiques municipale et de l'Estérel, et se dirigeait, au milieu d'une foule immense, vers cette route de la Corniche jusqu'au square au milieu duquel s'élèvera désormais le monument d'Alphonse Karr, superbe d'allure dans sa silhouette de porphyre et de bronze, dominant la mer qui fut sa dernière passion et tout près de Maison-Close, où s'éteignit sa belle vieillesse.

LES DISCOURS

C'est M. Jean Aicard qui, le premier, prend la parole. Autour du monument, se sont pressés tous les amis du poète, entourant la famille Bouyer-Karr, Mme Bouyer, sa fille ; M. Bouyer, son gendre ; M. Bouyer, son petit-fils, et Mmes Suzanne et Violette Bouyer, ses petites-filles, et, félicitant M. Maubert, le sculpteur, sur le caractère artistique de son monument.

M. Jean Aicard prononce le discours suivant :

DISCOURS DE M. JEAN AICARD

Mesdames, Messieurs,

Le jour même de la mort d'Alphonse Karr, Saint-Raphaël se dit : « Nous élèverons un monument à son souvenir, car certains illustres ressuscitent plus vivants que jamais dans le cœur des hommes le jour même où la mort les terrasse. » Pour ma part, je ne perdais pas de vue ce projet. Nous attendions l'heure propice. Le jour où elle nous sembla venue, les jardiniers du littoral, l'Union horticole de Saint-Raphaël en particulier, eurent spontanément la même pensée que nous et avant nous, ils s'étaient constitués en comité. Ils ont donc, les tout premiers, droit aux remercîments de ceux qui, avec eux, aiment Alphonse Karr.

Les jardiniers ne tardèrent pas à se dire qu'il serait beau d'associer à leur entreprise un homme des lettres qui fut l'ami des dernières années d'Alphonse Karr, et M. Nardy, leur président, m'offrit en leur nom la présidence.

Les jardiniers se sont rappelés que le jardinier célèbre est un illustre écrivain.

Ce monument que nous inaugurons aujourd'hui, est véritablement l'œuvre de la reconnaissance publique.

Il est dédié à Alphonse Karr, jardinier, qui a inventé sur notre littoral l'industrie des fleurs coupées et créé ainsi chez nous une des sources de la fortune publique.

A Alphonse Karr, auteur de ces *Guèpes*, qui sont l'exemple et le chef-d'œuvre du journalisme individuel. A Alphonse Karr, auteur de ces *Guêpes*, où, vers 1847, plaidant en faveur des pauvres, des humbles, des voyageurs de 3e classe, il appela des réformes que la République ne devait réaliser qu'un demi-siècle plus tard.

A Alphonse Karr, philosophe pratique à vues lointaines, conseil du grand Lamartine en 1848, et auteur en 1850 de cette motion étonnante : « Je demande qu'on fixe à l'avance une pension de retraite pour le Président de la République Louis-Napoléon-Bonaparte, car, lorsque le temps de sa magistrature sera écoulé, ce prince n'aura plus de quoi dîner ; il ne faut pas acculer cet homme, il ne faut pas le mettre dans cette alternative cruelle : Ou ne pas dîner, ou se faire empereur. »

Ce monument est élevé à Alphonse Karr, romancier, auteur de *Sous les Tilleuls*, ce livre qui a fait pleurer de passion et d'enthousiasme toute une génération.

A Alphonse Karr, poète et auteur dramatique, auteur des *Roses jaunes*, représentées à la Comédie-Française, de la *Pénélope Normande*, représentée au Vaudeville.

A Alphonse Karr, homme d'esprit, dont l'esprit, chose rare, ne s'exerçait jamais aux dépens de la bonté. Enfin, à Alphonse Karr, notre ami, vieillard indulgent, qui inventa, lui aussi, l'art d'être grand-père, voilà, messieurs, à quel homme multiple est élevé ce monument.

Dans notre tâche, nous fûmes aidés, dès la première heure, par toutes les bonnes volontés de Saint-Raphaël, car Saint-Raphaël, reconnaissant, s'est souvenu qu'il doit à Alphonse Karr sa renommée, toute sa renommée.

Ce bloc de porphyre-brut fut le don généreux des propriétaires de la carrière romaine de Boulouris ; notre ami Pierre l'apporta gratuitement sur son chariot attelé de vingt puissants chevaux.

Notre ami Aragon, pour la seule joie de servir l'œuvre commune, exécuta les travaux de fondation. Et bientôt les souscriptions vinrent à nous. Mme la comtesse d'Eu, S. A. le prince d'Essling, répondirent des premiers à notre appel.

Puis, vingt-trois communes suivirent, Etretat en tête et Sainte-Adresse, dont le maire est aujourd'hui parmi nous, vingt-trois communes dont les noms sont coulés dans le bronze du monument.

Puis vinrent la Société des gens de lettres et la Société des auteurs dramatiques qui se sont souvenus que le premier, Alphonse Karr a poussé

contre les exploiteurs de la pensée humaine ce cri de révolte : La propriété littéraire est une propriété.

Vinrent ensuite la Comédie-Française, le *Gaulois* qui consacra à notre projet un numéro illustré ; le *Figaro* dont Alphonse Karr fut le rédacteur en chef ; les sociétés des jardiniers d'Italie et de France, le ministère de l'Instruction publique et des beaux-arts et, à la dernière heure, comme dans un élan de joie populaire, le jour même où ce buste de bronze fut placé sur son socle, nous arriva la souscription de la prud'homie et des pescadous de Saint-Raphaël.

Il me reste, messieurs, à dire un mot du monument lui-même. Il est dû à un vaillant sculpteur, vaillant, jeune, hardi, qui n'a pas redouté de faire lutter ensemble, au profit de son art, le porphyre et le bronze. De ce combat, le jeune artiste a fait sortir une victoire. Son œuvre est excellente. Les pêcheurs et les jardiniers ont retrouvé dans cette haute et puissante figure de bronze, le visage de leur ami le pêcheur et le jardinier, Alphonse Karr.

Le saisissant caractère de l'œuvre de Maubert c'est la force calme. Il a su vaincre une difficulté considérable. Sur un bloc brut, et, je dirai, sur un morceau du rivage naturel, il a su poser des ornements sculpturaux qui épousent à miracle la nature et qui l'exaltent sans qu'elle les écrase.

C'est là un triomphe, car il y avait là un problème inquiétant à résoudre. Nous applaudissons donc avec joie à l'œuvre du statuaire plein d'avenir, Il a su nous rendre l'Alphonse Karr immortel qui, désormais, sur ce rivage, apparaîtra comme un faune de la mer, le dieu terme des jardins de nos plages et le protecteur de Saint-Raphaël.

Monsieur le Maire, au nom du Comité Alphonse Karr, j'ai l'honneur de remettre à la ville de Saint-Raphaël le monument élevé à l'illustre écrivain par la reconnaissance publique qui s'est manifestée du Havre à Nice.

M. le Maire remercie le comité du don qu'il a fait à Saint-Raphaël, du monument élevé à la mémoire de celui envers lequel la ville de Saint-Raphaël a contracté une dette de reconnaissance. Il félicite le sculpteur, M. Maubert, d'avoir si bien traduit les traits de celui qui est le parrain de Saint-Raphaël, et qui en est devenu le glorificateur et l'initiateur de sa renommée. Ce discours est très applaudi, et au moment où le voile tombe et laisse voir les traits d Alphonse Karr, les applaudissements s'adressent

autant au comité qui a eu l'initiative de son érection, qu'à l'artiste qui en a matérialisé si bien la pensée.

M. Nardy, le doyen des jardiniers, l'ami d'Alphonse Karr, prend, à son tour, la parole pour indiquer que tous ceux qui s'occupent d'horticulture sont de cœur autour du monument. Il donne, à ce propos, lecture du télégramme suivant adressé par le maire de San-Remo : « Des circonstances imprévues m'empêchent de venir ; veuillez prier M. Nardy père, qui connaît nos sentiments fraternels pour la France et notre admiration pour le poète, de me représenter. — Le syndic, MOMBELLO. »

M. Nardy termine en rappelant l'amitié qu'Alphonse Karr a toujours témoignée aux jardiniers qui ne trouvaient jamais close la porte de Maison-Close.

On applaudit les paroles du bon et excellent père Nardy.

M. Jean Aicard donne ensuite lecture du discours de M. Jules Claretie. Ce discours très littéraire est souligné, à chaque période, par les applaudissements des auditeurs, et un tonnerre de bravos accueille sa péroraison.

DISCOURS DE M. JULES CLARETIE

Monsieur le président, Messieurs,

L'homme propose... J'avais accepté comme un honneur et une joie l'invitation qu'avait bien voulu m'adresser la municipalité de votre jolie cité de Saint-Raphaël et je me promettais une journée heureuse sous le ciel de votre Midi, devant la maison du poète, devant le monument que votre piété élève au délicieux humoriste, à l'écrivain illustre, au moraliste à la fois armé et attendri que célèbrera mieux que moi votre éloquent concitoyen M. Jean Aicard.

Je me faisais de ce voyage au pays du rêve et du souvenir une véritable fête et voilà que la nécessité, une nécessité administrative, me retient à Paris, où ma présence est nécessaire aux heures mêmes où j'aurais eu le spectacle délicieux de la fête du poète des fleurs. Vous excuserez mon absence quand vous saurez les regrets profonds qu'elle me cause. Je perds là une de ces inoubliables journées que notre vie agitée fait trop rares ; je ne veux pas qu'il soit dit, pourtant, que je n'aurai point apporté l'hommage promis à l'écrivain que j'admire et que j'aime.

Ces lignes lointaines vous diront tout ensemble et la tristesse que j'éprouve et la gratitude que je vous garde.

Je n'ai pas connu personnellement Alphonse Karr ; je ne sais de lui que sa légende et ses livres. Mais un tel homme — homme avant d'être auteur — est tout entier dans son œuvre et ceux qui ont vécu près de lui m'ont redit bien souvent les traits délicats de sa bonté, une bonté virile et militante, non pas la bonté veule et désarmée d'une sorte de scepticisme souriant, mais la bonté combative et vibrante de l'homme que toute injustice irrite et que toute souffrance émeut. En cela, Alphonse Karr semble avoir tout naturellement pris pour armes parlantes ces guêpes qu'il lança à travers le monde comme pour vouer à leur piqûre la sottise et la bouffissure humaines. Les guêpes d'Alphonse Karr, aussi bien que celles d'Aristophane, ont des aiguillons sans doute, mais elles ont des ailes et si l'histoire naturelle était d'accord avec la réalité littéraire, je dirais que les guêpes du philosophe de Saint-Raphaël reviennent à leur nid, comme les abeilles à leur ruche, chargées de miel.

Il n'était pas encore votre hôte ; il n'avait pas encore choisi dans votre cher Midi, son coin préféré, l'asile de sa maison close, lorsqu'il écrivait ces petits livres, gros d'esprit, de verve, de bon sens et de courage, après avoir donné à la littérature ces romans qui ressemblent à des poèmes : « Sous les Tilleuls », rêve de la vingtième année, pages trempées de larmes du premier amour ; « Fa dièze », « Feu Bressier », « Hortense », « Une heure plus tard ».

C'est à Paris que cet Athénien écrivait ses œuvres, vivait comme on vivait en ce temps-là, par le journalisme et par les livres, d'une vie difficile, mais sans souci et sans envie. C'est au pays normand, ensuite, auprès de la falaise d'Etretat ou de la plage de Sainte-Adresse, que le vaillant, l'inépuisable écrivain continuait son labeur, avec la joie du bon ouvrier qui se soucie moins de la postérité que de la volupté de vivre et de rire. Mais cet énamouré de la nature, cet ami des fleurs, devait tout naturellement aboutir au pays béni où les fleurs s'épanouissent plus belles et l'auteur du « Voyage autour de mon Jardin », où l'écrivain, nous parlant de ses roses, égale un Michelet, nous entretenant de l'insecte ou de l'oiseau. Le publiciste, le romancier qui devait bientôt signer ses écrits « Alphonse Karr, jardinier », vint enfin demander un peu de calme, du repos, des fleurs et du soleil à votre chère Provence, la belle fille souriante et parfumée.

Cet Alphonse Karr jardinier, ami des papillons et des cédoines, ami des pêcheurs et des humbles, cet homme qui cultive son jardin comme Candide, chante comme Horace et pense comme Tacite ; cet Alphonse

Karr, dont la postérité salue les traits si populaires, les traits légendaires de faune rieur, il est bien à vous, messieurs, et vous avez eu raison de l'adopter comme il vous avait adoptés lui-même. Non loin du champ du repos où il a sa tombe, vous avez voulu qu'il eût son monument, ce monument que j'irai saluer quelque jour, au lendemain de l'apothéose présente.

Vous avez pu voir passer au bord de la mer bleue ce grand vieillard dont la large main tendue allait droit aux petits, réservant ses ongles pour les grands. C'est près de vous qu'il avait plaisir à se rappeler sa jeunesse, ses journées de polémiques et de batailles ; ses amitiés, Victor Hugo, Balzac, Alexandre Dumas et Soulié et le grand Lamartine qui lui adressait ses derniers vers, et Laurent Jean ou Léon Gatayes, ces camarades qu'il emportait avec lui comme dans un pan de son manteau de gloire. Un manteau qui était un ruban de marin bravant les embruns et les averses comme l'auteur des *Guêpes* avait toujours bravé et la vie et les hommes.

— J'admire Flaubert d'abord, parce qu'il est admirable, me disait un soir Victor Hugo, mais surtout parce qu'il est bon. Rien ne vaut la la bonté en ce monde, pas même la grandeur.

Ce que le poète des « Contemplations » disait de l'auteur de « Madame Bovary », il l'eût dit aussi de l'homme de bonté énergique que nous célébrons aujourd'hui.

Mais à cette bonté, doublée de force, Alphonse Karr joignait le talent le plus rare et le plus puissant. Il y a des pleurs dans son encre, il y a de la douleur dans son rire ; il émeut et il est ému. Une sorte de mélancolie germanique — du temps où les Germains étaient rêveurs — se mêle en son œuvre à l'atticisme le plus pur, à l'esprit gaulois le plus franc. C'est un railleur, mais c'est un charmeur. Il est narquois, mais il a le don de plaire et si sa dent est dure, jamais, jamais, la morsure n'est empoisonnée. On n'adore pas la nature, sans chérir l'humanité.

Messieurs, c'est en souvenir de mes premières lectures, séduit par un tel écrivain, que j'éprouve une joie à fêter Alphonse Karr. Avec quelle fièvre j'emportais et lisais au fond du jardin les pages embaumées du jardinier. Alphonse Karr m'apprit comme il vous apprit à connaître les roses et à oublier qu'elles ont des épines. C'est là toute la philosophie de ce misanthrope apparent, qui n'est qu'un amoureux attendri, un altruiste comme on dit à présent ; c'est un poète aussi, un poète de la pitié.

Mais c'est comme administrateur de la Comédie-Française que je pourrais saluer encore Alphonse Karr. L'auteur de la *Pénélope Normande* ne donna au théâtre qu'une petite pièce en un acte, les *Roses jaunes*,

l'histoire touchante de deux amoureux vieillis qui retrouvent entre les feuilles d'un livre poudreux les pétales de roses oubliées. Ce n'est pas seulement le souvenir de ces fleurs desséchées que j'aurais évoqué volontiers, mais celui de ces fleurs toujours vivantes et éclatantes que sont les œuvres du maître écrivain, marin inlassé qui, songeant à ses mémoires, traçait son livre de bord ici même, dans son cher logis de Saint-Raphaël, aujourd'hui encore tout tapissé de ses sentences, tout peuplé de ses images, tout embaumé de son souvenir.

Saint-Raphaël rend en gratitude à son enfant d'adoption ce que ce fils d'élection lui a donné en gloire. Alphonse Karr a trouvé parmi vous, parmi les bons cœurs de Provence, la loyauté qu'il aima toujours, les spectacles qu'il préféra aux décors et aux paysages, la beauté du ciel, l'air pur élargissant les poumons comme le courage élargit les âmes. Vous lui donnez un souvenir pieux et durable et quand les séducteurs qu'attire la séduction de votre cité bénie passeront devant le monument du poète, il y aura bien toujours parmi vous quelqu'un pour dire : « C'est le portrait d'un homme de bien qui chanta les fleurs et essaya de rendre meilleurs ses semblables, le profil d'un artiste las du vain bruit des grandes villes, du brouhaha de ce que l'on appelle la gloire, et qui vint chercher chez nous la liesse de la vaste mer et le bonheur dans un petit jardin, l'infini et le possible, ce qu'on devine par le regard, ce qu'on ne peut toucher de la main.

Et maintenant il dort parmi ceux qui l'aimèrent et parmi ceux qu'il a aimés.

Monsieur le président, Monsieur le maire, Messieurs, Saint-Raphaël aujourd'hui s'honore en honorant son hôte et son poète, Alphonse Karr, l'écrivain illustre, Alphonse Karr le bon jardinier, Alphonse Karr, qui semble un français né à Athènes et mort en Provence au pays des roses...

UN TÉMOIN.

VARIA

VICTOR HUGO ET HÉRODOTE

Victor Hugo passe en ce moment un mauvais quart d'heure avec ses commentateurs. M. Fréminet, dans la *Bibliothèque de la Faculté des lettres* que dirige M. Gustave Lanson, M. Eugène d'Eichthal, dans la *Revue des Etudes grecques* et M. Colardeau, dans les *Annales de l'Université de Grenoble*, viennent d'établir par A+B que Victor Hugo avait traduit le vieil Hérodote autrement que par « intuition », en plusieurs endroits de la *Légende des siècles*.

Exemples :

Hérodote (traduction du Ryer), dénombrant l'armée de Xerxès, nous dit :

On fit partir l'armée aussitôt que le jour commença à poindre. *Le bagage marchait le premier* ; il était suivi de troupes composées de diverses nations, qui marchaient confusément, et *qui faisaient plus de la moitié de l'armée.*

Victor Hugo, dans son épopée des *Trois Cents*, répète :

> Le bagage marchait le premier, puis venait
> Le gros des nations, foule au hasard semée,
> Qui faisait à peu près la moitié de l'armée,

Hérodote :

Les Ethiopiens de l'Asie... *avaient des boucliers couverts de peaux de grues.*

Victor Hugo :

> Les Tybarènes, fils des races disparues,
> Avaient des boucliers couverts de peaux de grues ;

Hérodote :

... Les Arabes étaient à la queue de l'armée, afin que les chevaux, qui ne peuvent souffrir les *chameaux*, ne s'épouvantassent point en les

voyant... Ils menaient aussi des chevaux qui n'étaient point domptés, et des chariots *traînés* par des chevaux et des *ânes sauvages.*

Victor Hugo :

Les chevaux ayant peur des chameaux, les Arabes
Se tenaient à distance et venaient les derniers ;
Avec eux cheminaient, encombrés de paniers
Où brillait le butin rapporté des ravages,
Cent chars d'osier, traînés par des ânes sauvages

Hérodote :

Les Perses, portant un habillement de tête qu'on appelle tiare... Les Mèdes marchaient en même équipage... Les Cissiens portaient les mêmes armes que les Perses, et étaient vêtus de la même façon, sinon qu'ils portaient des *mitres* au lieu de *tiares*... Les premiers qui passèrent furent dix mille Perses, *tous couronnés*... Après eux, marchaient dix *grands chevaux sacrés qu'on* appelle *niséens.*

Victor Hugo :

Le Perse a la tiare et le Mède a la mitre ;
Les Dix mille, Persans, Mèdes, tous couronnés,
S'avançaient, fiers, ainsi que des frères aînés.
. . . .
Et devant eux couraient, libres et sans liens,
Ces grands chevaux sacrés qu'on nomme nyséens.

Hérodote :

Quand l'armée eut passé le fleuve Halys, elle alla loger dans la Phrygie ; et après quelque chemin, elle alla à Célène, où l'*on voit les sources du Méandre... La peau du satyre Marsyas* qu'Apollon écorcha, s'il faut en croire les Phrygiens, est *suspendue* comme serait une peau de bouc, dans la place de cette ville.

Victor Hugo :

Quand l'armée eut passé le fleuve Halys, on vint
En Phrygie, et l'on vit les sources du Méandre ;
C'est là qu'Apollon prit la peine de suspendre
Dans Célène, à trois clous, au poteau du marché,
La peau de Marsyas, le satyre écorché.

Hérodote :

... Ils passèrent près de la ville de Callathèbe où l'on *fait du miel avec de la fleur de bruyère...*

Victor Hugo :

...Et l'on prit Callathèbe...
Ville où l'homme est pareil à l'abeille des bois
Et fait du miel avec de la fleur de bruyère.

Ainsi de suite.

LA GENÈSE DE " RUY BLAS "

Dans une de ses dernières chronique , de la *Vie à Paris*, M. Jules Claretie écrivait à propos de *Ruy-Blas :*

« Ruy-Blas !... Ce fut dans la dernière causerie que j'eus avec Paul Meurice, le fidèle, une révélation tout à fait curieuse, romanesque et charmante, que celle du vieux disciple sur la genèse de l'œuvre du maître.

— Je ne serais pas étonné, me dit Meurice, que Victor Hugo ait écrit *Ruy Blas* en songeant à la duchesse d'Orléans dont il fut respectueusement, poétiquement épris peut être !

Un poète silencieusement amoureux d'une princesse, d'une future reine de France ! C'est un joli roman. Et c'est sans doute de l'histoire.

Victor Hugo avait vu la duchesse d'Orléans pour la première fois à Versailles, lors des fêtes données par Louis-Philippe, précisément en l'honneur du mariage du duc d'Orléans. Et comme il fallait s'y rendre en uniforme, le poète et son ami Alexandre Dumas avaient endossé leur tunique de gardes nationaux. Victor Hugo avait même un grade, et il ne déplut pas au roi d'aper evoi· le poète d'*Hernani* sous l'épaulette de la « garde citoyenne »

Ne raillez pas la garde citoyenne !

Mme Victor Hugo nous assure que Balzac, lui, se rendit à Versailles en habit de marquis. Tout est possible.

Lorsque la duchesse d'Orléans aperçut Victo · Hugo, qu'on lui nomma, elle vint à lui :

— Mon ieur Victor Hugo, il y a deux personnes que je désirais vivement connaître : M. Victor Cousin et vous. J'ai lu tous vos livres. J'ai souvent parlé de vou ; avec M. de Gœthe...

Victor Hugo n'aimait pas « M. de Gœthe », mais il ne lui déplaisait point que M. de Gœthe parlât de Victor Hugo à une princ sse all mande.

— Je sais vos vers par cœu·, ajouta la duchesse. Et j'aim· par-dessus tout la pièce des *Chants du crépuscule* qui commence par

C'était une humble église au cintre surbaissé,
L'église où nous entrâmes !

Et ce fut là qu ell· lui dit ce mot d'une g âce infinie :

— J'ai visité *votre* Not e-Dame !

C'en était plus qu'il ne fallait peut-être pour tourner la tête d'un poète.

C' st en 1837 que l duc d'Orléans épousa la princesse Hélène de

Mecklembourg-Schwerin. C'est en novembre 1838 que Victor Hugo donna *Ruy Blas* au théâtre de la Renaissance.

Je dirai quelque jour comment il conçut la première idée du drame, — soit en lisant les *Confessions* de Jean-Jacques, soit en attendant une audience du ministre, M. de Montalivet. Ce qui est une révélation, c'est le sentiment même qui animait Victor Hugo lorsqu'il faisait parler ce plébéien amoureux d'une reine.

> ... Que ne suis-je encor, moi qui crains tous les grands
> Dans ma bonne Allemagne, avec mes bons parents !

Meurice a retrouvé dans les papiers du poète — et M. Gustave Simon nous donnera sans doute — une lettre de la duchesse d'Orléans, alors exilée, où l'héritière du trône, maintenant sans trône, reproche moins au pair de France qu'à « l'ami » d'avoir pris le parti des adversaires de son fils. Et à cette lettre affligée, mais sympathique encore et toujours charmante, Victor Hugo répond par des vers encore inédits tendres avec respect, que nous connaîtrons, je pense, quelque jour.

Mais avant même la publication de ces vers du poète et de cette lettre de la princesse, nous pouvons avoir la preuve de ce que me révélait Paul Meurice dans certaine pièce, *Toute la lyre.* Le morceau, d'ailleurs admirable, intitulé *A un enfant*, est adressé au fils de la duchesse d'Orléans. L'enfant que Victor Hugo adjure d'adorer sa mère, c'est le comte de Paris.

Et il faut lire la pièce tout entière, en peser les mots, les épithètes, en deviner les sous-entendus de vénération passionnée pour se rendre un compte exact de l'état d'âme (comme on dirait aujourd'hui) du poète écrivant *Ruy Blas.*

Je craindrais, en citant de mémoire ces vers délicieusement tendres, de commettre quelque erreur. Je laisse aux lecteurs le plaisir et le soin de retrouver cette page : *A un enfant.* La mère y est la sainte, l'exquise, celle qu'on prie de loin « comme un ange qu'on voit ».

C'est comme un écho de *Ruy Blas* passant dans la prière adressée au fils pour la mère adorée

> Que l'on aime de loin, d'en bas, du fond de l'ombre !

Et voilà, je pense, un nouveau roman du dix-neuvième siècle qui a son prix et qui a sa grâce. Roman ? Non. Eblouissement, flirt littéraire. Jamais l'admirable duchesse d'Orléans, qui fut une épouse et une mère incomparable, n'entendit des lèvres du poète d'autres paroles que celles du respect. Elle avait pour lui quelque chose de sacré. Mais tout de même a lettre de reproches de la quasi souveraine descendue du trône, privée

de la régence, semble laisser apercevoir que la femme avait deviné dans le salut du poète l'adoration de Ruy Blas. On ne ferait pas de reproches sur un certain ton à tous les pairs de France. Et la princesse allemande songeait peut-être beaucoup plus aux vers de la scène du théâtre de la Renaissance qu'aux harangues de la tribune du Luxembourg lorsqu'elle écrivait à Victor Hugo :

— Pourquoi nous avez-vous oubliés ?

— Je n'ai rien oublié, répondait le poète, mais je me suis souvenu des paroles de Ruy Blas :

Ah ! toute nation bénit qui la délie !
Sauvons le peuple ! Osons être grands et frappons !

En vérité, s'il y a un problème d'histoire littéraire et morale, c'est bien celui-ci, et ce rêve platonique et charmant, ce roman idéal et poétique vaut bien les amours de Sainte-Beuve ou ceux des amants de Venise dont on nous a tant parlé et depuis longtemps ! »

POÉSIES

I

A ALFRED DE MUSSET

C'était dans une rue obscure et tortueuse
De cet immense égout qu'on appelle Paris.
Lettre à Lamartine. A. DE MUSSET.

Au nom de l'Idéal et de la Poésie,
De l'art dont je te dois l'impérieux penchant,
Au nom de tous les cœurs que ta lyre extasie,
Pardonne-moi d'oser te consacrer un chant.

Musset, ton nom est frais comme un baiser de femme,
Clair comme le babil d'un oiseau du matin.
Rien qu'en le prononçant il éveille dans l'âme
L'inimitable écho de ton verbe divin.

Chantre du Désespoir, O douloureux Génie,
J'aime l'abattement de ton front exalté
Qu'un vent de passions courba toute ta vie,
Mais que la Gloire ceint pour l'Immortalité.

Frère du rossignol, O poète sublime
Dont la voix s'exhalait au mystère des nuits,
Qui ne s'afflige aux cris de ta détresse intime,
Qui ne pleure tes pleurs, ne souffre tes ennuis ?...

Ton Vers demeure pur même en frôlant la fange ;
Emanant de ton cœur il nous retient par là,
Lorsqu'il nous fait passer, dans un contraste étrange,
Des candeurs de Lucie aux doutes de Rolla...

Ton badinage exquis charme l'adolescence.
Le plus viril s'émeut à tes profonds soupirs.
Et lorsqu'il a perdu comme toi l'Espérance,
Le vieillard dans tes chants revit ses souvenirs.

Celui qui n'a pas plaint ton âme d'élégie
Qui n'a pas, malgré lui, retenu tes accents,
Celui-là ne sait pas le meilleur de la vie ;
Il ignore l'amour, il n'a pas eu vingt ans !...

J'ai connu ce bonheur, o poète et je t'aime ;
Et je te relirai jusqu'au bout du tombeau,
Tant que je comprendrai ton immortel Poème,
Tant que dans mon esprit vivra l'amour du beau !

Aussi je suis venu devant ta noble Image.
Permets donc qu'à tes pieds je m'incline en rêvant ;
De plus riches bouquets d'autres t'ont fait hommage,
Je n'ai que l'humble fleur de mon culte fervent.

Mais quoi !... j'étais joyeux d'acclamer ta statue !
Et me voilà soudain bien triste en la voyant.
Pourquoi l'avoir mêlée aux choses de la rue ?
Et pris pour la dresser un carrefour bruyant ?

N'est-ce pas condamner ta jeune Ombre rêveuse
A revivre à jamais cette nuit de douleurs
Où ton cœur, qu'insultait une *foule railleuse*,
Pensait à Lamartine en étouffant ses pleurs ?

Ne serais-tu pas mieux dans un bouquet de roses,
Au Luxembourg peuplé de poètes amis ?...
Loin des vaines rumeurs des hommes et des choses,
Rien ne profanerait tes rêves endormis.

Les vierges à genoux te prieraient à voix basse.
Les poètes naissants t'invoqueraient le soir.
Et les couples ravis que le désir enlace
Sous tes yeux indulgents aimeraient à s'asseoir.

Plus belle au clair de lune, auréolant ses voiles
Ta Muse pencherait sur toi ses traits chéris,
Vous chanteriez ensemble au regard des étoiles
Sans être importunés par les bruits de Paris.

Tandis que là, jamais le rêveur qui te loue
Ne se recueillera sous ton geste éploré ;
La foule passera sans te voir, et la boue
Salira la blancheur de ton marbre sacré...

C'est pourquoi j'ai senti qu'une larme profonde
Sur le bord de mes cils montait pieusement
Quand les voiles tombés, autour de moi, le monde
Applaudissait, béat, devant ton monument.

JULIEN LAPIERRE.

Paris, 22 *février* 1906.

II

L'ÉTOILE

Un soir, morne et glacé, je contemplais la mer
Et mon cœur défaillait, saisi d'un doute amer,
Sentant monter en moi la tristesse infinie
De l'espace désert, du jour à l'agonie.
L'Océan et le Ciel se rougissaient de sang.
Et moi, j'étais semblable au nageur impuissant
Qui vainement encor se débat et tournoie
Luttant contre le flot sous lequel il se noie.
Le Soleil s'engloutit dans le sombre Infini
Comme un Titan blessé, vaincu, des cieux banni !
Je désirais goûter le repos de la tombe,
Que la Nuit sur mes yeux de tout son poids retombe !

Lasse d'avoir aimé, d'avoir souffert en vain
Et ne pouvant plus croire à l'Idéal divin.

Mais voici que, timide, une étoile s'allume !

Comme un cœur trop ardent et que l'amour consume,
Que la froide raison ne saurait apaiser,
Qui palpite si fort qu'il semble se briser,
Comme un regard brûlant dont l'ivresse se voile,
Elle brille et s'éteint, frêle et tremblante Etoile !
Et je crois assister au tragique combat
D'un Esprit dont l'Erreur veut étouffer l'éclat,
De l'Ange de lumière et des forces de l'Ombre,
Du Génie isolé contre l'aveugle Nombre !

Dans le ciel dur et froid, le jour s'évanouit,
Et soudain la fleur d'or s'ouvre et s'épanouit !
Ouvrez-vous, rayonnez, pures Intelligences !
Triomphez de la Nuit, des brutales Puissances !
Plus que la nuit d'hiver, mon horizon est noir,
Mais dans mon cœur se lève un invincible espoir !

A. S. R.

(*Novembre* 1905.)

BIBLIOGRAPHIE

Librairie du Mercure de France. — *Henri Heine*, 1 vol. in-18 de la collection des plus belles pages.

La librairie du *Mercure de France* a profité du cinquantenaire de Henri Heine pour nous donner un volume de ses plus belles pages. Voici le sommaire de ce volume : Poésie : *Intermezzo* ; le *Retour* ; *Lieds* ; *Voyage dans le Harz* ; la *Mer du Nord* ; *Atta Troll* ; *Germania* ; *Lazare*. — Prose : le *Tambour Legrand* ; les *Dieux en exil* ; le *Rabbin de Bacharach* ; *Nuits Florentines* ; *Pensées* ; *Quelques lettres*. — Appendice : Documents et Bibliographie. — Avec une notice et un portrait d'après le tableau de Gassen.

Même librairie. — *Leconte de Lisle*, d'après des documents nouveaux par Marius-Ary Leblond, 1 vol. in-18.

Ce volume d'histoire littéraire serait excellent s'il n'était gâté par des prétentions au style qui aboutissent trop souvent à une sorte de charabia. Exemple : « Leconte de Lisle était voluptueusement chaste : par quoi d'ailleurs il a eu un sens si délié et un tact si passionné de la complexité de l'univers. La chasteté qui tient l'être frémissant à distance de la beauté, en favorise une plus complète contemplation où s'embrase l'harmonie de l'ensemble sous la caresse lumineuse de l'atmosphère ». — Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ? Je ne prendrai dans ce livre que ce qui se rapporte au romantisme. Leconte de Lisle, à ses débuts, avait trois grandes admirations ou plutôt quatre avec André Chénier qui, d'après lui, avait formé l'âme poétique de Lamartine, Hugo et Barbier. Passe pour Barbier et Hugo, qui sont, en effet, tributaires du poète de la *Jeune Captive*, mais Lamartine ne lui doit rien. Leconte de Lisle ne prisait pas M. Gautier à qui il reprochait de tout sacrifier au style, de faire de l'art pour l'art. Parmi les romanciers, s'il raffolait de George Sand, il n'aimait pas beaucoup Balzac dont la fécondité lui paraissait un problème inso-

luble. MM. Leblond nous l'ont très bien montré dans ses tâtonnements littéraires, et ceux qui s'imaginent qu'il est arrivé du premier coup à faire des vers qui ne doivent presque rien à personne feront sagement de lire ce livre substantiel et quelque peu confus.

LIBRAIRIE PLON-NOURRIT ET C[ie]. — *La jeunesse d'un romantique, Hector Berlioz*, 1803-1831, par Adolphe Boschot.

On a beaucoup écrit sur Berlioz dans ces derniers temps, mais personne ne nous avait encore raconté aussi doctement et aussi copieusement sa jeunesse que M. Ad. Boschot qui, si je ne me trompe, est un de ses compatriotes. Il n'y a rien de tel que d'avoir respiré en naissant le même air qu'un grand homme pour bien le comprendre et pour en bien parler.

Pour rédiger cette biographie, M. Ad. Boschot n'a négligé aucun détail. Peut-être même y en a-t-il un peu trop. Mais il est de ceux qui pensent que les plus petits détails ont leur importance et leur intérêt dans la vie d'un grand homme et ce n'est pas moi qui lui donnerai tort. Cependant l'abondance même des documents mis en œuvre par M. Boschot rend bien difficile l'analyse de ce volume. Aussi me contenterai-je de reproduire ici les divisions des chapitres : I. — Les origines de Berlioz. II. — Famille d'ultras. — René florianesque. III. — Un fils de famille à Paris. Médecine, musique et polémique. IV. — Années d'apprentissage. Lesueur. V. — Conservatoire et coups de foudre. VI. — Musique et affaires. VII. — 1830. La Fantastique. VII. — La symphonie fantastique. VIII. — 1830. Le gracieux avril. IX. — Le suicide de Berlioz. Notes et fragments divers.

Il ne faut pas que j'oublie l'introduction où M. Boschot s'efforce de nous démontrer que Berlioz fut le plus beau cas du romantisme en France, le héros romantique le plus accompli. J'aurais bien quelques réserves à faire sur ce point ; mais en somme l'observation est assez juste. Et je serais bien étonné si le vœu de l'auteur de ce livre ne se réalisait pas. Il désire avoir des lecteurs qui le relisent. Tant qu'on s'occupera de Berlioz, on recourra à cette biographie qui projette tant de lumière sur sa vie publique et privée.

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE PERRIN ET C[ie]. — *Les enfants perdus du Romantisme*, par Henri Lardanchet, 1 vol. in-18.

Le titre de ce volume n'est peut-être pas très exact, mais il est si joli, que je ne chicanerai point M. Lardanchet pour l'avoir pris. J'aime mieux le complimenter sur ses notices qui sont très documentées, très

bien écrites et qui nous apprennent beaucoup de choses peu ou point connues sur Jean-Pierre Veyrat, Louis-A. Berthaud, Ausone de Chancel, Hector de Saint-Maur, Armand Lebailly et Adolphe Vard. M. Léon Séché qui prépare en ce moment une anthologie des petits romantiques me disait l'autre jour que sa besogne serait singulièrement facilitée et dégrossie, s'il avait à sa disposition une demi-douzaine de volumes de la valeur de celui-ci. Il est certain que M. Lardanchet a épuisé la matière ou très près dans chacune des vies plus ou moins longues qu'il raconte. L'une des meilleures est sans contredit celle qu'il a consacrée à Louis Berthaud, mort à trente-trois ans, que Sainte-Beuve, mal informé, exécuta un jour d'une façon si injuste. A signaler de même celle où il a raconté la vie et la mort de Charles Lassailly. Ce sont là d'excellentes pages et qui plus est une bonne action.

LIBRAIRIE LECOFFRE. — *Sainte-Beuve et Chateaubriand*, par l'abbé Bertin, 1 vol. in-18.

On n'a pas oublié le tapage que fit il y a quelques années la thèse de M. l'abbé Bertin sur la *Sincérité religieuse de Chateaubriand*. Au cours de son travail, M. l'abbé Bertin, rencontrant sous la plume de Sainte-Beuve un passage des *Mémoires d'outre-tombe* qui n'était pas dans ces Mémoires, en conclut un peu vite que l'illustre critique l'avait pris sous son bonnet pour mettre précisément en doute la sincérité religieuse de l'auteur du *Génie du christianisme* en laquelle il n'avait jamais eu qu'une foi médiocre. Un tolle général accueillit cette assertion plus que risquée, et M. l'abbé Bertin, après une enquête qu'il aurait bien dû faire auparavant, fut obligé de convenir que le passage cité par Sainte-Beuve se trouvait sinon textuellement, en partie au moins, dans la copie des *Mémoires d'outre-tombe* que possède M. Pierre Champion. Mais il ne reconnut son erreur que pour l'aggraver encore. En effet, de ce que le texte de Sainte-Beuve ne correspondait qu'en partie au texte du manuscrit possédé par M. Champion, il en tirait cette conclusion que Sainte-Beuve l'avait cité de mémoire et par conséquent falsifié. C'est encore la thèse qu'il soutient aujourd'hui dans un petit volume qu'il eût mieux fait de laisser dans son encrier — du moins pour la partie dont je m'occupe en ce moment. Cette thèse est absolument fausse. Sainte-Beuve n'a pas cité le passage de mémoire, il l'avait tout simplement copié sur le manuscrit qui lui avait été confié par Chateaubriand lui-même. Que si le texte de Sainte-Beuve diffère sensiblement de celui du manuscrit de M. Champion, cela prouve tout simplement que Chateaubriand l'avait

retouché dans l'intervalle, et rien n'établit d'ailleurs que le manuscrit de M. Champion soit le même que celui qui fut communiqué à Sainte-Beuve. J'ai au contraire de sérieuses raisons de penser que c'en était un autre. Au surplus, nous savons par Danielo, son secrétaire, que Chateaubriand ne cessait de revoir et de corriger le manuscrit des *Mémoires d'outre-tombe.* Pourquoi s'entêter à soutenir contre Sainte-Beuve une accusation qui ne tient pas debout ? Je l'ai dit et répété cent fois, Sainte-Beuve était jaloux et méchant, mais il était incapable, même pour appuyer son raisonnement, d'inventer ou de falsifier un texte. Il faut en prendre son parti, parce que c'est la vérité.

LIBRAIRIE CALMANN-LÉVY : *Honoré de Balzac* (1799-1850), par Ferdinand Brunetière, de l'Académie française, 1 vol. in-18. — *Lettres à l'étrangère,* 1842-1844, t. II, 1 vol. in-8°.

Après les remarquables travaux de M. le vicomte Spoelberch de Lovenjoul sur Honoré de Balzac, personne, à mon avis, ne pouvait nous donner une meilleure étude d'ensemble sur l'œuvre du grand romancier, que M. Ferdinand Brunetière. Un de nos confrères, parlant de ce volume, disait récemment que ce n'était qu'un discours. Eh ! qu'importe, si dans ce discours de trois cents pages, l'auteur a dit tout ce qu'il y avait à dire avec sa maîtrise accoutumée ? L'*Histoire universelle* par Bossuet n'est qu'un discours aussi. Qui ne voudrait cependant l'avoir fait ? La grande force de M. Brunetière, sa supériorité sur les critiques de profession de ce temps, c'est qu'il a lu tout ce qui a été écrit sur les hommes qui l'intéressent et qu'il sait tirer des conclusions souvent inattendues des découvertes faites par les historiens littéraires. Qu'on veuille bien méditer les huit chapitres de ce maître-livre, surtout ceux qui traitent de la signification historique du roman de Balzac, de la portée sociale de ce roman et de la moralité de son œuvre, et l'on verra qu'il était impossible de pousser plus loin la nouveauté des aperçus et d'être plus profond tout en étant sobre. Je souhaite que la santé de M. Brunetière lui permette de faire pour les trois ou quatre grands écrivains du XIXe siècle ce qu'il vient de faire pour Balzac.

En même temps que le livre de M. Brunetière, la librairie Calmann-Lévy mettait en vente le tome II des *Lettres à l'étrangère.* Ce volume, qui s'étend de 1842 à 1844, est aussi précieux que le premier, pour l'histoire des romans de Balzac et aussi pour l'histoire générale de la littérature de son temps. Car Balzac ne se borne pas à entretenir Mme Hanska de la *Comédie humaine,* il veut qu'elle soit au courant des mille bruits

qui courent à Paris sur les uns et sur les autres de ses confrères. Exemple : « 17 avril 1842. — On dit que Victor Hugo a été pris de trois accès de mélancolie furieuse en lisant les articles écrits en Allemagne contre le *Rhin* ; d'autres disent qu'il n'en est rien. On dit que sa fille et sa femme ont eu le courage d'aller et de venir, gaies comme à leur ordinaire, et de recevoir pendant ces jours de folie sans savoir encore ce qui en est, je viens de voir Hugo au spectacle, absolument comme à son ordinaire, et j'ai lu le deuxième volume du *Rhin* qui m'a semblé être un chef-d'œuvre. » — C'était faux.

— 11 mai 1843. — « J'ai vu *Lucrèce !* Quelle mystification faite aux Parisiens. C'est un pastiche de Chénier, comme trente poètes du second ordre actuels eussent pu le mieux faire. Et, quant à la pièce, il n'y a rien de plus enfant, de plus nul, de plus tragédie de collège ! Voilà une destinée brisée, comme celle de L(éontine) Fay, de Liszt, de Rachel, comme celle de tous les hochets humains que Paris prend pour ses amusements : Liszt, annoncé comme le plus grand génie musical, ne sera jamais compositeur ! à l'âge où Mlle Mars faisait salle pleine et était un diamant sans tache, la petite Fay ne peut pas faire cent écus de recette. Dans cinq ans on ne saura pas ce que c'est que Ponsard. Hugo a bien mérité par ses sottises que Dieu lui envoyât un Ponsard pour rival. Ah ! si vous saviez comme *Lucrèce* est chose ennuyeuse ! En France il n'y a de grand que ce qui est nié. Rousseau, Voltaire, Montesquieu, La Fontaine, Racine et Molière même, tous ont été niés, discutés, combattus. Si j'avais un succès, je tremblerais ! Je ne veux pas vous répéter ce qu'on dit aujourd'hui de *Vautrin* et de *Quinola.* »

Ainsi de suite. Balzac ne voit pas toujours juste, aveuglé qu'il est souvent par la rancune ou le parti-pris, mais jamais il n'est banal. Quel précieux document que cette correspondance ! Encore n'a-t-on pas tout publié !

LIBRAIRIE ARTHUR SAVAÈTE. — *Lamennais et Victor Hugo*, par Christian Maréchal, 1 vol. in-8°.

M. Maréchal, à qui l'on doit déjà la *Clef de la Volupté* et la publication de lettres inédites fort intéressantes de Lamennais à Mme Clément, nous apporte aujourd'hui une étude très serrée et tout à fait neuve sur les rapports de Lamennais avec Victor Hugo. M. Edmond Biré, n'écoutant que ses rancunes politiques, a essayé de prouver dans son pamphlet sur Victor Hugo, que le grand poète n'avait jamais eu avec l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence* les relations intimes dont il s'est

vanté dans le livre de sa femme (*Victor Hugo raconte*), et que Lamennais n'avait jamais été son confesseur. Je l'engage à lire le livre de M. Christian Maréchal. Il verra qu'il ne sert à rien de donner des entorses à la Vérité, que tôt ou tard elle se découvre : il suffit pour cela d'un peu de perspicacité et d'un peu de bonne foi. M. Maréchal a très bien vu que Victor Hugo s'était écarté du catholicisme menaisien à dater de la révolution de Juillet et que les six premiers livres de *Notre-Dame de Paris* portaient la trace de son évolution religieuse. Surtout il a porté un coup terrible à M. Edmond Biré qui n'en est plus d'ailleurs à les compter. Tant il est vrai que l'histoire littéraire qui tourne au pamphlet ne résiste pas à un examen sérieux. Tous nos compliments à M. Maréchal.

LIBRAIRIE BLOUD ET Cie. — *Newman, La Psychologie de la Foi*, par Henri Brémond. (Collection *La Pensée chrétienne.*) — 1 vol. grand in-16. Prix : 3 fr. 50.

La Psychologie de la Foi est au cœur même de la philosophie newmanienne : tous les livres de Newman, de façon ou d'autre, reviennent à ce grand sujet. M. Brémond, propagateur persuasif du newmanisme en France, a recueilli dans cette œuvre considérable et particulièrement dans la Grammaire de l'Assentiment les textes qui éclairent le mieux la pensée du célèbre théologien sur ce grave problème de la Foi. C'est dire que l'ouvrage que nous présentons aujourd'hui au public est appelé à rendre les plus grands services à tous ceux que préoccupe ce problème, qui est celui même de la vie. Newman, en effet, semble avoir été, dans le plan providentiel, le docteur choisi par Dieu pour montrer qu'il n'y a aucune incompatibilité entre les exigences immuables de la vérité dogmatique et les besoins de la conscience moderne. M. Brémond montre fort bien, dans une longue introduction, comment Newman ne fut jamais le « théologien libéral » que plusieurs imaginent voir en lui. Ces préliminaires posés, il expose et commente la pensée du maître sur les relations entre la raison et la foi. Scrupuleusement fidèle à établir la doctrine précise de Newman, M. Brémond ne s'est pas défendu de diviser et d'écrire son livre « à la française » : ce sera, croyons-nous, un attrait de plus. Rarement le pénétrant et délicat écrivain avait montré plus d'intelligente souplesse : ce nouvel ouvrage est véritablement un chef-d'œuvre d'adaptation vivante.

UN BIBLIOPHILE.

Le Gérant : Léon SÉCHÉ

Versailles. — Société anonyme des Imprimeries Gerardin

UNE SOIRÉE CHEZ VICTOR HUGO

LE 27 SEPTEMBRE 1846

D'après un nouveau document

J'ai eu récemment la chance, à la Bibliothèque nationale, de mettre la main sur le récit d'*Une Soirée chez Victor Hugo*, signé d'Eugène Wœstyn, dans l'éphémère *Journal du Dimanche*, nº du 4 octobre 1846, et je me suis servi d'un certain nombre de passages en essayant de restituer *La Maison de Victor Hugo* à cette date, dans une étude publiée le 25 décembre 1905 par le *Correspondant* et tirée à part. Les amis du romantisme se plairont sans doute à lire ce curieux document dans son entier et à connaître quelques nouveaux détails sur la brillante feuille où il vit le jour.

***

Quelle insistance avaient apportée les fondateurs du *Journal du Dimanche* pour obtenir la collaboration de Victor Hugo, j'ai eu l'occasion de le raconter (1). La rédaction prouva, dès le commencement, en quelle estime enthousiaste elle le tenait.

Le 2e numéro, celui du 4 octobre 1846, commence, un peu avant de donner notre document, une série intitulée « Physionomie

(1) *Correspondant*, p. 1167-68 ; tirage à part, p. 7-8.

de quelques signatures. » A tout seigneur tout honneur. Auguste Vitu s'écrie : « Un poète aux grandes ailes, un lyrique de premier « ordre, brisé à toutes les difficultés, mais aussi à toutes les « ressources du rythme, écrira comme il pense ou plutôt comme « il chante : largement, sans entrave, sans recherche oiseuse, et « il arrivera à la signature impériale de M. Victor Hugo ».

Suit la signature du poète, d'une écriture encore fine à cette époque, comme l'on sait, et presque à la Lamartine.

« Originalité, grandeur, simplicité, noblesse, celle-ci réunit tout. »

Le 1er novembre 1846 (1) Achille Jubinal publiait, sous le titre de *Quelques Romans chez nos Aïeux*, une adaptation de deux chansons de geste du trouvère Bertrand, de Bar-sur-Aube, que Victor Hugo a mise en vers d'après ce texte, ainsi que l'a si bien démontré M. Rigal, — pour en faire *Aymerillot* et le *Mariage de Roland* de la première *Légende des Siècles* (2).

Le journal du 3 janvier 1847 réédite, avec *La Goutte d'Eau*, de Lamartine, un fragment de la belle pièce de Hugo, parue depuis sept ans dans *Les Rayons et les Ombres*, *Regard jeté dans une mansarde* :

Sois pure sous les cieux comme l'onde et l'aurore,

puis les vers de Sainte-Beuve, Théophile Gautier, Alexandre Dumas fils, les deux Deschamps, Arsène Houssaye alternent avec l'éloge enthousiaste des « conférences de M. Lacordaire qui jette des émotions soudaines dans son auditoire de jeunes gens ». (3)

Dans le n° du 24 janvier 1847 l'auteur de notre *Soirée*, Eugène Wœstyn, donne une « Variété » sur « Les Immortels du Jour. » Il commence par se féliciter de ce que « la jeune école, un beau

(1) Et non le 6 novembre, comme il a été imprimé par erreur dans la *Maison de Victor Hugo*. (*Correspondant*, p. 1168 et tirage à part, p. 8).

(2) *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 15 janvier 1900, tirage à part.

(3) 13 décembre 1846. Cf. 3 janvier, 17 janvier 1847, etc.

jour, a brisé les barrières et planté le drapeau de l'art dans le sanctuaire du palais Mazarin... Châteaubriand coudoie M. Jay; le front puissant de Victor Hugo domine le facies placide de l'auteur de *Louis IX* [c'est-à-dire le vicomte Walsh] ». On sait que, après une triple campagne, l'auteur d'*Hernani* faisait partie de l'Académie française, depuis 5 ans (1841).

En sortant d'une représentation de *Lucrèce Borgia*, notre rédacteur encore rime son enthousiasme, qu'il publie dans le n° du 7 février :

... Les caducs défenseurs du classique oriflamme
Ne méritent pas même ; — ici je le proclame,
Sur le monde chéri du vieux Clément Marot, —
Qu'on leur fasse rentrer leur sottise au garrot ;
Car leurs clameurs te sont une bonne réclame :

Borgia.

La poésie romantique ne manque point dans le n° du 21 février : on y lit le dialogue des *Deux Amoureux*, par Alfred de Musset :

A quoi passer la nuit quand on soupe en carême ?

le *Mirage* de Théophile Gautier, et, à la dernière page, quatre couplets de *La Esmeralda*, ceux de la Bohémienne et des Truands.

Le 28 février paraissent des vers d'Emile Deschamps et une étude en prose d'Eugène Wœstyn sur Alphonse Karr ; à partir du 21 mars, de nombreux Extraits des *Girondins*, de Lamartine.

Dans les derniers numéros la poésie continue, les romans aussi, dont l'un est écrit par Wœstyn lui-même ; la malice et l'esprit redoublent. Théodore de Banville fait des chroniques sur les *Petits Théâtres de Paris*. Au lieu de s'encenser mutuellement, les divers rédacteurs préfèrent, animés de la joyeuseté des ateliers, se décocher les uns aux autres des pochades littéraires illustrées : « Galerie des Gens de Lettres, par X., gravée par M. Diolot ». Les deux plus amusants portraits caricaturés

sont celui de Jubinal, l'auteur de *Quelques Romans chez nos Aïeux*, et celui de Théophile Gautier :

« Descendant avec fracas des monts pyrénéens, Achille Jubi-
« nal s'avance pareil à un dieu. Une chaîne d'or fait trois fois le
« tour de son cou ; les breloques en or ornent sa montre d'or ;
« sa cravate est également en or. Les divinités qui président
« aux destinées des différents pays l'aiment et le comblent de
« leurs dons : il a reçu de la Hollande la croix de la Couronne
« de chêne ; de l'Espagne, la croix d'Isabelle-la-Catholique, et
« naguère encore le dieu Salvandy l'a orné du ruban de la
« Légion d'honneur. Fils chéri de Minerve-Athéné, il s'efforce
« d'imiter, par sa figure et par son port, l'oiseau favori de cette
« déesse. C'est elle qui lui dicta ses longs et pénibles travaux
« sur l'*Armeria Real* et les *Tapisseries*.

« — Hé ! quel autre que Minerve eût pu écrire ces choses
« qu'un simple mortel, en effet, ne pourrait même pas lire !

« Elle avait mis le comble à ses faveurs en donnant à son
« Jubinal la chaire de littératures étrangères à Montpellier et la
« rédaction en chef du journal le *Voleur*. Mais la Discorde, pre-
« nant la figure de Mme de Nongeon, propriétaire de cette
« feuille, a rendu Jubinal à ses loisirs, c'est-à-dire à la littéra-
« ture qu'il représente dignement au sein du Comité » [de la Société des Gens de Lettres].

Un dessin représente ensuite : un homme-chouette, paré de breloques et d'ordres, et d'une cravate plastronnante ; il a le nez en bec, de grands cheveux noirs, et est perché sur deux gros livres. Sur une toile de fond apparaissent des silhouettes de personnages antiques. (N° du 15 août 1847).

Le n° du 22 août met d'abord en scène Cassagnac, protégé à Paris « par Rémusat, Guizot et Victor Hugo », puis l'homme... au gilet rouge :

«... Je trouvai M. Théophile Gautier accroupi sur des cous-
« sins et environné de chats blancs, noirs et gris. Il y en avait

« de toutes les couleurs et partout, jusque dans les rayons d'une « bibliothèque dédiée à leur usage. Je dois avouer que je fus « également fort surpris, n'étant pas encore au fait de la litté- « rature, du costume négatif dans lequel se présentait à moi « l'auteur de tant de jolies choses, qu'au collège je dévorais en « cachette : — costume que Gautier seul pouvait porter, et telle- « ment en dehors des mesquineries de notre civilisation que le « garde municipal, qui lui apportait le ruban de la Légion « d'Honneur, ne sut, dit-on, comment le lui attacher...

« La deuxième fois, je le trouvai toujours accroupi, tenant un « de ses pieds dans chaque main, mais orné cette fois d'un cos- « tume de fantaisie, mi-partie oriental, mi-partie des magasins « de la *Belle Jardinière*. Le poète tenait tantôt à la main, tantôt « sous le bras, tantôt entre les jambes, un plumeau avec lequel « il badinait le plus gracieusement du monde.

« Je renoncerai, je dois le dire tout de suite, à rendre la façon « élégante et fleurie dont il m'a parlé : chaque mot qui tombait « de sa bouche était une topaze ou un rubis, ses phrases s'iri- « saient de rayons de soleil ; quelques-unes se tiquetaient (1) au « flanc d'une paillette lumineuse. J'en avais mal aux yeux et « c'était joli comme tout ».

*
* *

Pour ce qui est du maître de la nouvelle Ecole, l'on n'avait pas osé railler avec un dieu, et « l'interview » qu'on lui avait prise n'était nullement sur le ton badin, mais Eugène Wœstyn s'était chargé de raconter longuement et lyriquement, dans le style chatoyant et cherché de cette époque, l'une des soirées du dimanche, à laquelle il avait assisté chez Victor Hugo (n° du 4 octobre 1846, p. 20 et suiv.). Sans doute il convient de faire la part de l'enthousiasme juvénile de ce disciple de 24 ans, mais l'impression vive et sincère et rendue sur le champ, d'un des

(1) Le XVIe siècle employait *tiqueté* avec le sens de *tacheté*.

invités de Victor Hugo en sa belle maturité nous est un document singulièrement précieux, surtout lorsqu'il nous fait entendre le maître en personne : nous ne connaissons pour nous, relativement à cette période, nul témoignage plus détaillé et plus direct.

Louis ARNOULD.

ESQUISSES

UNE SOIRÉE CHEZ VICTOR HUGO [1]

Il est des gens qui ne veulent pas que l'on rende justice aux contemporains. Je ne partage pas ce triste préjugé, Dieu merci! Et la tâche de disputer les morts aux vers, ces monarques suprêmes des mangeurs, comme dit Shakespeare, est assez bien remplie par d'autres pour que l'on me pardonne mon culte des vivants.

Un des jours de l'autre semaine (2), je me disposais à sortir; Frédérick-Lemaître jouait le *Docteur Noir*, et je voulais applaudir le grand comédien une troisième fois dans ce rôle, — maladroite contrefaçon de *Ruy-Blas*, — dont il a fait une admirable création, n'en déplaise aux critiques qui, à l'heure du jugement, n'ont pas craint de signer un arrêt injuste au bruit des applaudissements d'une foule enthousiasmée. Je partais, quand un de mes amis s'élança dans ma chambre en criant :

— Mon cher, tu peux me rendre un grand service!

(1) C'est nous qui ajoutons les notes au document. — Nous imprimons en petits caractères les paroles de Hugo lui-même. (L. A.)

(2) La semaine du 20 au 27 septembre 1846.

— Volontiers ! pourvu qu'il ne faille pas entendre la lecture d'une tragédie classique.

— Rassure-toi ; je ne veux la mort de personne (1) et voici ce dont il s'agit : je suis avocat ! les examinateurs ont mis à me recevoir une bonne volonté si désespérante, qu'en dépit de tous mes efforts j'ai dû accepter un diplôme de licencié en droit.

— Jusqu'ici, je ne vois pas grand mal...

— Patience ! mon père me rappelle à Dunkerque pour me céder son cabinet ; aussi mes vacances ne ressembleront pas à celles qui les ont précédées. L'année dernière, j'allais reposer deux mois durant, sur le calme oreiller des félicités domestiques, ma pauvre tête ahurie par le tourbillon de la vie parisienne ; aujourd'hui, je suis condamné au Dunkerque à perpétuité.

— Infortuné ! murmurai-je en lui prenant la main.

— Oui ! plains-moi ; car c'est chose pitoyable que la vie de province. Les adultères bourgeois, les mitoyennetés vicinales, les diffamations d'imbéciles à fripons ; les malheurs de la contrebande peu vertueuse, mais persécutée, tels seront mes délassements, mes plaisirs et mes joies... Enfin, c'est le destin !

— Et ce service demandé ?

— Ecoute : tu sais mon ardente admiration pour Victor Hugo ; depuis quatre ans que j'habite Paris, je n'ai pas osé me présenter chez lui ; mais, à cette heure où je vais me casemater sous le ciel brumeux de la vieille cité flamande, je voudrais, ne fut-ce qu'un instant, entrevoir l'homme dont le génie a tour à tour comprimé et dilaté mon âme sous l'influence d'émotions douces et terribles... Tu es reçu chez lui, ne pourrais-tu m'y conduire ?

— Reviens demain, je te le dirai.

J'écrivis sur le champ à notre grand poète qui, avec sa bonté habituelle, me répondit :

— Vos amis sont les miens, je vous attends.

Le dimanche suivant (2), à huit heures et demie, nous descen-

(1) Ces plaisanteries sur la tragédie classique étaient fréquentes, on le sait, dans la jeunesse romantique. Cf. la comparaison entre la tragédie et le canard, faite par Combeferre dans le café Musain (*Misérables*, 3e partie, livre IV, chap. III)

(2) Le 27 septembre.

dions la rue du Pas-de-la-Mule, et nous entrions sur la Place Royale (1); dans l'angle à gauche, au n° 6, en lui désignant le balcon sur lequel s'ouvrent deux croisées, je lui dis :

— C'est là. (2)

A cette parole je sentis le bras d'Alfred frissonner sous mon bras.

— Tu as peur, mon très cher. C'est comme moi ; la première fois que je vins chez Victor Hugo, je restai vingt-deux minutes à la porte, tenant le cordon du bout des doigts, et je partis sans oser sonner.

Allons du cœur ! nous sommes arrivés.

Isidore, le valet de chambre du poète, nous ouvrit et nous fit entrer dans le salon, — pour le moment désert. En traversant l'antichambre, dont les murs sont tapissés de médaillons et la salle à manger où se trouve un superbe dressoir gothique, mon compagnon avait ralenti le pas, jetant à droite et à gauche un regard curieux ; son attention gloutonne n'eût pas été satisfaite que le dernier des émaux n'y eut passé ; aussi lui dis-je :

— Nous n'en finirons pas, si tu inventories, l'une après l'autre, toutes les richesses qui sont ici ; viens, le salon suffira pour te dédommager du reste.

Isidore alla prévenir son maître, retenu auprès de son fils aîné à peine remis d'une longue maladie (3), et nous restâmes seuls.

(1) L'un des plus fins romantiques, habitué du salon de Hugo, décrivait avec une spirituelle imagination ces alignements d'antiques maisons de briques et de pierres : « Quand leurs fenêtres hautes sont enflammées des « rayons splendides du couchant, vous vous sentez à les voir la même véné- « ration que devant une cour des Parlements assemblée en robes rouges à « revers d'hermine ; et... on pourrait dire que la longue table verte où ces « redoutables magistrats sont rangés en carré figure un peu ce bandeau de « tilleuls qui borde les quatre faces de la Place Royale, et en complète la « grande harmonie ». (Gérard de Nerval : *La Main enchantée* dans *la Bohême galante*).

(2) Ce fut la demeure de Victor Hugo de 1832 à 1848, c'est là, comme on sait, qu'est installé le Musée Victor Hugo, voir notre étude sur *La Maison de Victor Hugo*.

(3) Charles, âgé alors de près de 20 ans.

— Tu te rappelles Marion Delorme? demandai-je à Alfred, qui, timidement assis sur le bord d'une excellente causeuse, dissimulait mal une grimace fort peu stoïque.

— Parbleu, la belle question! ne sait-on pas, du premier au dernier vers, cet admirable drame où se traîne, à l'ombre de la robe rouge de Richelieu, l'ennuyé Louis XIII, pauvre et terne royauté étouffée entre les règnes puissants et splendides d'Henri IV et de Louis XIV?

— Eh bien! ce salon où nous sommes est celui de la belle courtisane; souvent, sans doute, elle sera venue s'accouder à ce balcon (1) et, le sourire aux lèvres, aura contemplé la chute de la féodalité sapée par Richelieu, comme, dans la vie des douze Césars, Suétone nous montre ses antiques sœurs Thaïs, Chioné et Flora, assistant, du haut de leurs galeries embaumées de fleurs, à l'agonie de Rome violée par les Barbares.

— Je croyais que la maison de Marion donnait sur la rue des Tournelles?

— Il existe une porte de dégagement sur cette rue; mais c'est bien ici que la maîtresse de Richelieu dansait la pavane avec Ninon de Lenclos, et qu'elle présidait le conseil de l'ordre de l'Allumette, dont tous les chevaliers étalaient fièrement un ruban gris de lin avec cette devise, composée par le muguet Desbarreaux:

Nous ne brûlons que pour brûler les autres! (2)

Alfred ne m'écoutait plus; il était *abîmé* dans la contemplation du salon; son regard allait de la vieille tapisserie qui anime le plafond aux portières de lampas mollement inclinées sur leurs larges embrasses, des tableaux de maîtres, fraternels souvenirs

(1) Ce balcon n'existe plus: il s'écroula peu de temps après le départ de Victor Hugo.

(2) Hugo était probablement le premier à partager cette galante illusion. Bien des personnes le croient encore aujourd'hui, mais l'implacable archéologie nous apprend que cet hôtel était occupé sous Louis XIII par les Rohan et que la célèbre courtisane demeurait à côté (L. Lambeau, *Procès-verbal de la Commission du Vieux Paris*, 23 octobre 1902, p. 207).

de grands artistes à grands poètes, aux statuettes et aux chinoiseries capricieusement entassées sur les consoles et les crédences ; chaque chose avait eu sa part de ce rapide examen : les aquarelles signées Dauzats, Louis Boulanger, Chassériau, Delacroix, les glaces de Venise dont le biseau se dérobe à moitié sous les fines volutes des sculptures du cadre (1), les potiches pansues qu'un Bernard de Palissy, du Céleste Empire, a émaillées d'étincelantes couleurs, les Amours de bronze doré qui *épatent* leurs rondeurs charmantes sur la tablette de la haute cheminée, et la pendule de Boulle, richement incrustée de nacre et d'argent. Puis, les yeux du jeune homme se fixèrent sur le magnifique buste de marbre blanc taillé par David d'Angers, et qui représente Victor Hugo (2).

— Est-il ressemblant ? me demanda-t-il après quelques minutes d'une muette contemplation.

— Allume un éclair dans cette paupière vide, et c'est un chef-d'œuvre.

— Mon cher, ce buste est digne du *père des colosses*.

— Oui ! mais ce n'est pas assez, et le grand statuaire aurait dû répondre à l'appel de M. Vacquerie, le jeune et intelligent traducteur de l'*Antigone*, lorsqu'il lui disait :

Ce portrait est vivant et vaut qu'on s'en contente,
Mais l'illustre poète est encor dans l'attente,
Il manque quelque chose à son rôle puissant.
C'est bien d'avoir ouvert ton Panthéon auguste
Au maître souverain, David ! Voilà le buste,
Il faut la statue à présent.

Il faut qu'un jour ta main le reprenne et le fasse
Apparaître soudain, un éclair à la face,
Debout sur quelque pont qu'il remplira tout seul,
Et que sa tête grave et de loin reconnue,
S'éclaire largement des rayons de la nue,
Comme Corneille, son aïeul.

- Viens ; avant qu'on arrive je veux te montrer un autre portrait.

(1) Probablement dues à Victor Hugo lui-même.

(2) Le beau buste de 1838, qui est revenu dans cette maison.

Et, l'attirant du côté de la cheminée, je lui indiquai, sous la pendule rocaille, un pastel d'Edouard Dubufe (1).

— Quelle est cette jeune fille ? me dit Alfred en se tournant vers moi.

— Celle que le poète a perdue ; cette douce et charmante Léopoldine, qui est remontée au ciel, avec sa couronne d'épousée, fraîche et fleurie (2).

— Pauvre père ! murmura mon compagnon.

— Oui ! pauvre père ! car ce fut une épouvantable épreuve pour lui ; il aimait cette enfant d'un suprême amour et lorsqu'il l'avait confiée au cœur d'un jeune époux, il s'était détourné pour essuyer ses larmes ; à quoi bon revenir sur les jours éteints, puisque l'avenir se montrait radieux, et puis sa fille était heureuse ! Hélas ! le regret du passé est souvent un pressentiment... Quelques mois après, sur le grand chemin, dans une auberge, un journal de la veille lui apprenait la catastrophe... (3)

— Je me rappelle les pages éloquentes écrites au poète par Alphonse Karr...

— Le seul dont le récit fut simple, naturel et vraiment parti du cœur. Oui ! pauvre père ! La mort de cette jeune fille a été comme un deuil public ; la France entière s'est associée à la douleur paternelle ; et, tiens, ma mémoire me rapporte deux circonstances où Victor Hugo en reçut la preuve bien touchante.

Une de ses parentes était morte dans un de nos départements du Centre peu de temps après la perte de l'ange bien-aimé ; après lui avoir rendu les derniers devoirs, il revenait à Orléans par le bateau à vapeur de Nevers. Au sortir de Gien, quelqu'un reconnut le poète assis à côté de celle dont il a dit :

La femme dont ma joie est le bonheur suprême,

(1) On l'admire encore aujourd'hui dans la « Maison de Victor Hugo ».

(2) Noyée avec son mari dans la Seine, à Villequier, le 4 septembre 1843.

(3) Le journal le *Siècle*, dans une auberge du village de Soubise, à une lieue de Rochefort-sur-Mer (Lettre de V. Hugo à Mlle Bertin, 10 sept. 1843).

Qui, si nous chancelons, ses enfants ou moi-même,
Sans parole sévère et sans regard moqueur,
Les soutient de la main et me soutient du cœur (1).

Et tous deux, le regard vague et trempé, ils suivaient le flot qui leur rappelait la tombe où s'était endormie leur enfant, comme Ophélia. Par un mouvement spontané, chacun se retira sur la pointe du pied, et malgré l'épais brouillard qui estompait en lignes indécises les sinuosités du paysage et pleurait sur le pont, tout le monde y demeura, plutôt que de troubler l'isolement d'une aussi sainte douleur.

Plus tard, l'Odéon reprenait *Marie-Tudor*; M. Lireux avait écrit au poète en lui demandant comme un service signalé d'assister à la première représentation de la reprise, afin d'encourager par sa présence les jeunes artistes qui osaient lutter corps à corps avec son beau drame. Victor Hugo ne pouvait refuser, il alla à l'Odéon. Quand le rideau tomba au milieu des applaudissements, le grand écrivain quitta sa loge ; mais déjà la foule envahissait les couloirs ; son nom circula comme un éclair, d'une extrémité à l'autre et immédiatement, les masses se partagèrent, lui laissant le passage libre, et sur sa route chacun s'inclina avec respect et en silence.

— D'aussi honorables manifestations ont dû cicatriser sa blessure, me dit Alfred.

— Allons ! est-ce que le cœur guérit lorsqu'il a été si cruellement frappé ? est-ce que les satisfactions de l'orgueil étouffent le cri de la douleur ? Non ! crois-moi : ses enfants qui sont bons et qui l'aiment, redoublent de caresses pour lui faire oublier la sœur qu'ils ont perdue ; mais sous leurs baisers il reste toujours au front pâli du père, une place vide et glacée, et il pense que c'est là qu'elle l'embrassait.

— L'as-tu jamais vue ? reprit mon compagnon en regardant les lignes harmonieuses de ce visage épanoui sous le crayon de Dubufe.

— Deux fois : et il y a dix ans d'abord ! Je sortais du collège

(1) Vers de la pièce *Date lilia*, des Chants du Crépuscule (1835).

riche de deux milliers de vers; brûlé du désir d'être édité, — ce satyriasis de la jeunesse littéraire, — j'osai, sans recommandation, me présenter au poète des *Orientales*. J'avais 14 ans (1), et, lorsque je fus en face de lui, j'eus une frayeur telle, que pendant cinq minutes, — cinq siècles d'angoisses, — je ne pus sortir de la phrase commencée, labyrinthe inextricable où je me cognais à chaque mot, sans rencontrer d'issue. Heureusement, il me vint en aide, et tout en balbutiant, je lui demandai de lire quelques-uns de mes vers et de me dire ce qu'il en pensait.

— Monsieur, me répondit-il avec une extrême bienveillance, mon médecin condamne mes yeux, qui sont très malades, à une inaction complète (2), mais ma fille est ma lectrice, et, si vous n'êtes point trop pressé je vais la faire appeler.

Je m'inclinai sans pouvoir répondre, pénétré que j'étais de tant de bonté. Le poète sonna, donna un ordre à voix basse au domestique, et cinq minutes après Mlle Léopoldine entrait ici, s'asseyait là, ouvrait de ses petites mains mignonnes mon énorme manuscrit, et d'une voix doucement argentine récitait mes vers. Pauvre ange! je l'avais arrachée à ses jeux pour cela... (3) L'égoïsme est stupide et cruel.

— Quel fut le sentiment du poète?

— Eh! mon bon, ce qu'il devait être; de tristes barbouilleurs de papier accusent Victor Hugo d'aveugler à force d'eau bénite de cour les poètereaux qui assiègent son salon (4): laissons-les dire. Le grand penseur a une plus haute idée de sa mission; et, avec une commisération consolante, il pose nettement son avis quand on le consulte. Après une trentaine de vers cueillis çà et là par les lèvres de la jeune fille, il reprit le manuscrit et me dit:

— Monsieur, notre époque est une marâtre dure à la poésie;

(1) Eugène Wœstyn est donc né en 1822.

(2) Cf. *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, t. II, p. 328.

(3) Léopoldine avait 12 ans.

(4) L'on sait que c'est ce qu'il faisait trop souvent.

si vous avez le pain quotidien, continuez ; dans le cas contraire, brûlez ce cahier et dirigez vos études vers un autre but. Vos vers sont mauvais, bien qu'ils indiquent une généreuse individualité. Et comme il me voyait pâlir en face de cet arrêt :

— Mais consolez-vous, ajoute-t-il en souriant, de ce doux sourire que tu lui verras, à votre âge j'en avais fait de pires (1).

Pour le coup c'était de l'exagération. Ce fut là que je vis l'ange envolé, pour la première fois.

La seconde fois, c'était au Théâtre-Français, le jour de l'inauguration des *Burgraves* (2), cette œuvre hardie à laquelle il fallait un public d'artistes. Le poète s'était souvenu d'un obscur ami et m'avait convié à cette solennité.

M[lle] Léopoldine, à côté de sa sœur et de sa noble mère, occupait une des loges qui ouvrent sur la scène ; à vingt reprises, tandis que l'œuvre enveloppait les esprits dans le vaste pan de ses magnificences, quand l'enthousiasme, à grand'peine contenu dans les poitrines, se faisait jour par des tonnerres de bravos et des tempêtes d'applaudissements, je levai les yeux vers la petite loge où rayonnaient de joie et d'orgueil trois femmes chères au poète... et lorsque je contemplais le front de la jeune fille resplendissant d'extase, je me disais :

— Aujourd'hui comme hier, demain comme aujourd'hui ! Oubliant la sombre vérité :

Demain, c'est le tombeau (3) !

(1) Cette bonne grâce dans la critique contraste singulièrement avec la brusquerie de Malherbe, le précédent chef d'école : « ... Je me suis ressouvenu à ce propos de ce que disait Malherbe à ceux qui lui montroyent de méchans vers pour en avoir son avis. Après leur avoir demandé s'ils estoient condamnés à faire des vers ou à estre pendus, il leur disoit qu'à moins que cela ils n'en devoient point faire, et qu'il ne falloit jamais hazarder sa réputation que pour sauver sa vie ». Lettre de Racan à Chapelain (ŒUVRES DE RACAN, Bibliothèque elzévirienne, t. I, p. 344).

(2) Le 7 mars 1843.

(3) Dans *Napoléon II*. — Les 20 ans du jeune spectateur l'ont sans doute aveuglé sur le succès de cette soirée, car M[me] Hugo dit elle-même : « La première représentation réussit froidement » (*Victor Hugo raconté*, t. II, p. 405).

— Chut ! on vient...

C'était Victor Hugo, qui nous reçut avec si gracieuse affabilité, qu'Alfred osa presque le regarder d'abord. La causerie s'engagea sur la séance solennelle de l'Académie française et j'avouai franchement que je préférais le rapport lu par M. Scribe, l'année dernière, à celui de M. Viennet (1).

— La pensée en est bonne cependant, répondit le grand écrivain, et ses considérations sur les classes malheureuses ne manquent pas de justesse et d'à-propos. Ce qu'on doit regretter, c'est que la dotation Montyon ne nous mette pas à même de lutter avantageusement avec les cours d'assises, en inscrivant au bilan social des milliers de crimes dont parlait M. Viennet (2). On ne sait vraiment pas assez tout ce qu'il y a d'abnégation, de dévouement, de probité dans les classes laborieuses de la société. Ainsi, tenez ; voici un fait qui m'est personnel :

Dans la rue Saint-Antoine, ici près, une vieille fille soutenait à l'aide de son travail sa mère aveugle ; elle brodait, et cette industrie lui rapportait deux francs par jour à peu près. La mère tomba malade, fut obligée de s'aliter, et la pauvre ouvrière, après douze heures d'un travail incessant, dut passer les nuits et veiller au chevet maternel. Le Ciel la récompensa mal de son dévouement, car sa vue s affaiblit au point de ne plus distinguer les fleurs de la broderie ; mais, en restreignant ses ressources, il lui retira la moitié de sa charge, et rappela à lui la vieille aveugle.

Restée seule, l'ouvrière s'adressa à un armurier qui lui fit confectionner des boîtes à capsules. Dans les premiers temps, le maître payait chaque boîte sept centimes environ, et, en travaillant depuis quatre heures du matin jusqu'à dix heures du soir, la malheureuse arrivait à gagner un franc soixante-dix centimes en achevant ses deux douzaines. Mais ce n'était pas le compte du fabricant ; un tel salaire lui sembla monstrueux, et, de rabais en rabais, il en vint à ne plus payer la grosse de ces boîtes que 3 fr. 50 ; sur cette somme, l'ouvrière devait fournir la colle et le linge

(1) Séance du 10 septembre 1846. Ce rapport se lit au *Moniteur Universel*, p. 2.358, 2e semestre.

(2) Cette phrase, qui n'est point fort claire fait, bien sûr, allusion à l'une des dernières du rapporteur : «... Cette portion du peuple ne serait connue peut-être que par le récit des brutalités, des audiences de cour d'assises, des châtiments ou des supplices qui font l'aliment éternel de nos feuilles publiques. Nos rapports annuels viennent heureusement nous en distraire et donner à l'étranger une plus juste idée de notre nation ».

à tamponner les boîtes, ce qui prélevait sur son salaire environ cinquante centimes par grosse. Il lui restait donc à peu près deux centimes par boîte; elle ne pouvait en parachever qu'une grosse par semaine; son revenu hebdomadaire montait ainsi à 3 fr., somme avec laquelle il fallait se nourrir, se loger, se chauffer et s'habiller. Le maître n'était pas satisfait encore, et il avisa qu'en mettant un double fond il gagnerait quelques capsules au détriment de l'acheteur, qui ne s'en apercevrait pas. Il enjoignit donc à l'ouvrière de garnir les boîtes d'un double fond. La conscience de la pieuse fille s'alarma ; elle craignit de s'associer à un vol et s'en ouvrit à son confesseur qui lui répondit sagement :

— Allez, ma fille, vous ne péchez pas, vous êtes hélas ! la première victime de ce vol ; allez, il faut vivre.

Le maître, en effet, se garda bien d'augmenter le salaire en raison de cette augmentation de peine.

A ce métier, la malheureuse devint aveugle comme sa mère. Le médecin des pauvres la visita et déclara qu'il n'y avait rien à faire. Elle m'écrivit alors ; j'allai la voir et lui remis une lettre de recommandation pour le directeur des Quinze-Vingts, mais elle eut le malheureux bonheur de distinguer, par un beau soleil, une étoffe blanche d'une étoffe noire, et on la renvoya sous prétexte qu'elle n'était pas tout à fait aveugle.

Sur ces entrefaites, je lui adressai mon médecin qui, après avoir scrupuleusement étudié son état m'annonça qu'en effet elle n'était pas absolument *aveugle*, mais qu'elle était complètement *incurable*. Ce mot fut un trait de lumière pour moi..... j'ai présenté la pauvre fille à la commission des incurables, et j'espère bien que, cette fois, on ne renverra pas ma protégée, comme n'étant pas tout à fait incurable (1).

Pendant ce récit que ma maladresse dénature, mais où l'on sentait percer sous chaque mot le noble poète de : *Regard jeté dans une mansarde* (2), Mme Hugo était arrivée avec son fils, celui qui entrait en convalescence. L'épaule sous son bras, (3) elle le soutenait, épiant avec une inquiète sollicitude les contractions de son visage pâli par la maladie. J'admirais du fond du cœur la profonde délicatesse de ses attentions ; elle arrêtait

(1) A la fin de ce touchant récit, l'on a une preuve de plus que beaucoup d'idées devaient venir à Victor Hugo, plus encore qu'à la plupart des personnes, par l'intermédiaire des mots.

(2) Le *Journal* allait, comme nous l'avons dit, publier un fragment de cette belle pièce dans le n° du 3 janvier suivant (1847).

(3) L'attitude du groupe n'est pas très clairement dessinée : il semble que la mère ait l'épaule sous le bras de son fils.

d'un coup d'œil l'exclamation de condoléances qui allait s'échapper de nos lèvres et, pour rassurer son enfant, en aidant sa marche, elle semblait moins lui offrir un secours que réclamer un appui. L'intelligence de la mère est sublime, et si *les cœurs de lion sont les vrais cœurs de père* (1), l'âme maternelle, inclinée sur notre vie, du berceau jusqu'à la tombe, cherche, ange divin, à éterniser nos joies, et adoucit nos amertumes, en buvant au calice dont nos lèvres se détournent.

Après elle, étaient venus plusieurs des intimes du bien aimé salon : Alphonse Karr, Méry, Lacretelle, Edouard Thierry (2), Chassériau, Adolphe Dumas (3), Amédée Achard (4), Paul Meurice et vingt autres. Les célèbres, les obscurs se trouvaient confondus ; grands et petits, tous étaient élus et recevaient au passage une étreinte amicale, un mot bienveillant de Victor Hugo.

Les groupes s'étaient disséminés selon le caprice du hasard, — le dieu des athées ; — de belles jeunes femmes nonchalamment assises sur les dormeuses, rassemblaient autour d'elles un cercle pressé de gants jaunes et de bottes vernies ; dans les angles, attentifs aux paroles d'un critique spirituel, d'un poète charmant, d'un romancier dont l'originalité est intarissable (5), des jeunes gens écoutaient, engrangeaient au fond de leur mémoire la moisson de la pensée. — Partout l'esprit qui est la vie. — Alfred admirait ce pêle-mêle harmonieux où le froissement du satin et le cliquetis des causeries étaient çà et là dominés par un éclat de rire argentin, tout à la fois suave musique et ravissant tableau. Pour moi, j'étais resté dans l'ombre, non loin du poète.

(1) Dans la section IV du *Napoléon II*, auquel il est déjà fait allusion plus haut.

(2) Bibliothécaire à l'Arsenal comme Charles Nodier, et rédacteur au *Messager*, où il consacrait d'aimables feuilletons à Victor Hugo (*Victor Hugo raconté*, t. II, p. 404).

(3) Ardent poète romantique.

(4) Le romancier.

(5) Alexandre Dumas père, apparemment.

Un jeune homme était venu s'asseoir près de lui et lui parlait d'un drame qu'il voulait faire représenter.

— J'ai la conviction disait-il, que la Comédie-Française le refuserait ; aussi, vais-je le porter à l'Odéon.

— Gardez-vous-en bien, s'écria Victor Hugo ; l'Odéon n'existe pas, c'est un théâtre de province au milieu de Paris ; la plus infime scène du boulevard est préférable à l'Odéon. Sans auteurs, sans répertoire, sans public, M. Bocage a trouvé moyen d'obtenir une allocation de cent mille francs ; mais son théâtre n'en ira pas mieux pour cela. Cette malencontreuse subvention, je l'ai votée moi-même, je le sais ; que voulez-vous ? j'avais foi dans le bonheur de M. Bocage. Après tout, peut-être n'y a-t-il pas tant de sa faute. M. Lireux, un homme fort intelligent, a échoué aussi ; et, cependant ce dernier avait fait le succès de *Lucrèce*... Qu'on a été injuste pour lui ! la grande considération à l'appui de la subvention, ç'a été ce succès ; — toujours le mot de Virgile : *sic vos non vobis !* En résumé croyez-moi : l'Odéon est une vaste fosse commune ; malheur au jeune talent qui va heurter du pied le bord de ce gouffre (1).

— Alors, je verrai à la Porte-Saint-Martin, murmura le jeune homme.

— Permettez ! lui dis-je, votre drame est-il une œuvre littéraire ?

— J'ai fait tous mes efforts pour qu'il en soit ainsi.

— Cela étant, ne frappez point chez M. Cogniard ; vous serez infailliblement éconduit. Voyez M. Vacquerie avec son *Tragaldabas*. Certes, c'est une fantaisie téméraire, originale, gaie et triste, poétique surtout ! Eh bien ! malgré l'avis de Frédérick Lemaitre qui avait pris l'œuvre sous son patronage, M. Cogniard refusa *Tragaldabas*, comme si l'admirable comédien n'était pas apte à juger un drame... Ce qu'il faut à la Porte-Saint-Martin, c'est une *Biche au Bois*, un *Docteur Noir*, — un prétexte quelconque à décors, à costumes et à ballets.

(1) C'est la question toujours renaissante de l'Odéon. Le poète paraît avoir été, un peu plus tard, moins sévère pour ce théâtre : l'on parlait alors de la reconstitution du Théâtre-Français et Hugo demandait « un 2e Odéon, un Odéon de la rive droite », comme le rapporte le *Journal du Dimanche*, lui-même, n° du 17 janvier 1847, p. 31.

— Qu'en pensez-vous ? demandai-je au spirituel auteur des *Guêpes* qui s'était approché de nous (1).

— Laissez-moi rester étranger à tout cela ; je ne suis plus condamné à l'absurde métier de critique, je n'ai plus rien de commun avec cette galère ; aussi j'évite avec soin tout ce qui tend à m'en rapprocher. Le feuilleton et la garde nationale m'ont forcé d'abandonner ma petite maison de la rue Latour d'Auvergne et, grâce à la délivrance de ces deux cauchemars, ma vie est heureuse aujourd'hui, divisée qu'elle est en deux parts, l'une à la mer, l'autre à mes fleurs. Un beau coup de filet, une nouvelle variété de passe-roses ont un bien autre intérêt pour moi que le premier vaudeville du Palais-Royal ou le prochain mélodrame de l'Ambigu.

— Votre jardin est magnifique à ce qu'on rapporte, ajoutai-je en suivant M. Alphonse Karr dans l'embrasure d'une fenêtre.

— Un peu petit. En achetant Sainte-Adresse, quand je me suis vu à la tête d'un arpent et demi de terrain, j'ai cru en avoir plus qu'il ne m'en fallait quand je dépasserais en longévité le plus séculaire de tous les patriarches ; mais aujourd'hui j'ai si bien accumulé les primevères, les rhododendrums, les pivoines, les daturas, les roses, qu'il ne me reste pas un coin pour planter un œillet, et comme mon jardin est isolé et bordé de tous côtés par la mer et par la route, je ne puis songer à m'agrandir.

— Avez-vous quelque espèce remarquable ?

— Oui ! un magnolia à fleurs roses, un rhododendrum d'un beau jaune doré et une collection complète de chrysanthèmes.

— Vous êtes bien heureux que Nodier ne soit plus là. Le *chrysanthemum leucanthemum* des savants (fleur d'or à fleur d'argent) remplaçant le joli mot de pâquerette ou de marguerite, employé par les petites filles qui vont en maraude dans les prairies, donnait des crispations au spirituel auteur des *Souve-*

(1) Alphonse Karr, comme l'on sait.

nirs de jeunesse, comme d'entendre appeler *blaps* un ténébrion ou *anémone des bois* la sylvie.

— Et Nodier avait raison ; l'onomatotechnie des choses naturelles est essentiellement plate, maladroite et prosaïque... Ah ! comme curiosité j'ai à Sainte-Adresse des glycines greffées sur de faux ébéniers, et vous n'imaginez rien de plus splendide que ce tohu-bohu de grappes d'or et d'azur balancées par la brise de mer.

— Je vous cherchais, me dit Victor Hugo ; tenez, vous aimez les ciselures, que pensez-vous de ce bracelet ?

— Je l'ai aperçu tout à l'heure au bras de Mme N... (1) il m'a paru très beau.

— Voyez-le ! et il me présenta un superbe bijou que n'aurait pas désavoué Benvenuto Cellini lui-même.

A demi couchées sur des peaux de panthères tigrées par un burin délicat, deux femmes d'une richesse et d'une harmonie de contours inexpressibles soutenaient un cartel que remplissait une royale topaze taillée à facettes.

— Rousseau sentait Dieu dans un brin d'herbe, ce bijou décèle un grand artiste ! répondis-je au poète en lui rendant le bracelet.

— Et que vous avez eu bien raison de soutenir à la Chambre des Pairs qu'il y avait de l'art et un art véritable dans ces mignonnes frivolités, ajouta M. Karr, puis il lui prit le bras et l'entraîna d'un autre côté.

— Eh bien ! me dit Alfred, je tombe des nues, en vérité je ne m'attendais pas à trouver une bienveillance aussi exquise chez l'élite de notre littérature ; on prétendait que la jeunesse ne recevait d'elle qu'une protection dédaigneuse...

— Bah ! calomnies de pauvres diables littéraires qui se croient du génie parce qu'ils portent des cheveux incultes et qui ululent après le vrai talent comme le hibou après le soleil, parce qu'il les aveugle ! Tous les maîtres de la pensée que

(1) Mme Nodier, peut-être.

j'ai eu le bonheur d'approcher m'ont toujours confondu par leur courtoisie de gentilshommes et leur affabilité d'hommes d'esprit.

D'où nous étions, l'œil apercevait la Place Royale dans sa corbeille de fer (1) que surmontent les verts parasols des tilleuls, avec ses façades de briques dans leurs encadrements de pierres de taille; le jardin était désert et l'on entendait claqueter les jets d'eau des fontaines sur les margelles de leurs bassins; et la lune pâle et mélancolique comme une poitrinaire, attachait une frange d'argent à la cime des arbres plantés par Louis XVI (2); l'ensemble était calme et le portrait du poète, placé dans l'entre-deux des fenêtres, s'harmonisait bien avec la pénombre vague et sereine du paysage...

— Que regardes-tu là? dit Alfred.

— Ce portrait de Victor Hugo avec son fils sur ses genoux! Il me rappelle de vieux souvenirs d'enfance; j'avais quatre ans, ma famille habitait, à l'extrémité de Romorantin, les ruines d'un couvent de capucins étagées sur la pente d'une colline, au confluent de la Nasse et de la Sauldre; c'était en face des murs d'enceinte construits par ordre de François Ier qui voulait fonder Chambord à Romorantin, — projet qu'une épidémie fit abandonner et qui valut aux plaines stériles du Blaisois, le chef-d'œuvre architectural du Primatice. Le général Hugo, le père de notre poète, était de nos voisins; il aimait les enfants, et bien des fois, dans les longues allées de sapins de la Miltière, ou sous les tilleuls ombreux des capucins, il me prenait sur ses genoux, me racontait les batailles de la République et de l'Empire, et m'émerveillait par l'énumération des grands coups de sabre qu'il avait reçus et donnés.

De tous ses faits d'armes, la capture de Fra Diavolo était ce qui m'intéressait le plus: Michel Pozza, dit Fra Diavolo,

(1) Il s'agit de la grille actuelle, par laquelle Louis-Philippe remplaça les restes de la grille somptueuse et massive de 1685, malgré les virulentes protestations du poète (L. Lambeau, *Procès-verbaux de la Commission du Vieux Paris*, 23 octobre 1902, p. 199).

(2) Cette plantation fut un acte d'autorité du roi en faveur des habitants, contre les hésitations du Bureau de ville (1783).

ne ressemblait guère à cet élégant filou mis à la scène par M. Scribe (1) ; c'était un déterminé coquin, un terrible bandit qui après avoir vécu de brigandage, obtint sa grâce du cardinal Ruffo, à la condition d'accepter le commandement d'une des bandes que le sinistre cardinal vomissait sur les traînards de notre armée. Après la conquête de Naples et l'installation de Joseph Bonaparte, Fra Diavolo passa en Sicile et se rendit à Palerme pour offrir ses services à la reine Caroline et au commodore Sydney-Smith, qui les acceptèrent. On lui donna des instructions et, débarqué à Spelonga, le bandit courut la campagne, incendiant les villages et brisant la porte des prisons. Joseph comprit qu'il fallait envoyer contre un pareil adversaire un homme de résolution, et chargea le colonel Hugo de cette périlleuse mission. Celui-ci atteignit les brigands à San-Severino ; l'engagement fut court mais meurtrier. Le colonel, lancé au galop, arrivait sur Michel Pozza qui le tenait au bout de son tromblon, quand un capitaine français, d'un vigoureux coup de sabre, fit tomber l'arme des mains du bandit ; et miraculeusement sauvé, Hugo saisit Fra Diavolo d'une main ferme, l'enleva des arçons, le coucha en travers de sa selle, et, le canon d'un pistolet appuyé sur le front, le conduisit triomphalement à Naples.

— C'est un récit d'Homère que tu me contes là.

— Il est au moins exact. Quinze ans après, le hasard me fit connaître le marquis de Lucker, ancien officier supérieur de l'armée impériale ; sa loyauté me gagna le cœur, et malgré la différence d'âges, une communauté d'enthousiasme pour tout ce qui était beau, grand et généreux, établit bientôt entre nous une sorte d'intimité ; un jour il me montra un tromblon au milieu d'une panoplie glorieusement ébréchée, en me disant :

— C'est celui de Fra Diavolo.

— Mais alors, vous étiez donc avec le général Hugo ?

— Il était mon colonel, et j'eus le bonheur, à San-Severino,

(1) L'opéra-comique d'Auber, qui porte ce nom.

de le conserver à mon pays pour l'héroïque défense de Thionville.

— Et pour que le pays ingrat oubliât de graver son nom sur l'Arc de l'Etoile... (1).

— Eugène, allez donc ! interrompit un des invités en passant près de moi, vous perdez une belle occasion de voir de magnifiques pastels de Mme Hugo.

Je me hâtai, et j'arrivai assez à temps pour admirer les portraits de son fils et de sa fille, au moment où M. Chassériau, le jeune peintre dont le nom acquiert chaque année une célébrité nouvelle, les appréciait en artiste et en poète (2).

— A propos, demandait près de là M. Thierry à Victor Hugo, M. Jouy est mort ; sur quel candidat se porteront les suffrages de l'Académie ?

— C'est triste à dire, mon ami, et pourtant j'en ai peur, ce sera sur M. Leclerc.

— M. Leclerc ! s'écria quelqu'un, n'est-ce pas le Voltaire déterminé qui refusa son concours à M. Lenormant, lorsque ce franc catholique refusait lui-même le soutien de la force publique que lui offrait M. de Salvandy, ne voulant, disait-il, obtenir le calme dans son cours qu'en réclamant vis-à-vis d'une jeunesse turbulente, mais généreuse, l'appui moral du doyen de la Faculté ?

— C'est lui-même ! répondis-je.

(1) Allusion aux derniers vers de la célèbre ode des VOIX INTÉRIEURES, *A l'Arc de Triomphe* :

> Je ne regrette rien devant ton mur sublime
> Que Phidias absent et mon père oublié ! (1837).

Malgré son admiration pour son père, Hugo, devant cet héroïque épisode, se trouvait évidemment partagé par sa prédilection pour les bandits courageux. C'est ce qui perce dans la narration, beaucoup moins épique du même fait, qu'il a inspiré lui-même à l'auteur de *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* (t. I, p. 28). Voilà sans doute la raison pour laquelle *La Prise de Fra Diavolo* ne fait point, comme un autre souvenir de famille, le *Cimetière d'Eylau*, le sujet de l'une des pièces de la LÉGENDE DES SIÈCLES.

(2) Quelques-uns ornent aujourd'hui la « Maison de Victor Hugo ».

Victor Hugo sourit à ce souvenir, et, sans le relever, continua :

J'estime infiniment le continuateur des Bénédictins, mais ses travaux lui ont valu un fauteuil à l'Institut, et je ne sache pas que l'Académie Française soit de droit promise à tout membre de l'Institut. Notre littérature est riche, et M. de Sainte-Beuve le disait l'autre jour : « A aucune époque, même sous Louis XIV, la France n'a compté, dans les lettres, autant d'hommes d'un talent réel » (1).

Oui ! je ne m'en départirai pas ; l'Académie Française doit être la récompense des hommes studieux et dévoués qui consacrent leurs veilles à l'édification de ce monument d'impérissable gloire que l'Europe nous envie ; mais le pli est pris, les littérateurs médiocres et les grands seigneurs ont plus de chances favorables qu'un penseur de génie (2).

— L'Académie méritera donc toujours, murmurai-je, qu'on lui applique l'apologue que Patru lui jeta à la face :

« Un ancien Grec avait une lyre admirable à laquelle se rompit une corde ; au lieu d'en remettre une de boyau, il en voulut une d'argent, et la lyre n'eut plus d'harmonie ».

— Vous avez raison, me répondit Victor Hugo ; jugez-en : nous avons Méry, Balzac, Dumas, Alfred de Musset, Théophile Gautier, Lamennais, Béranger, Cormenin (3) ; tous méritent à divers titres d'obtenir le fauteuil vacant ; eh bien ! pas un d'eux ne sera nommé.

Lamennais ne veut pas se présenter, parce que, dit-il, à son âge on ne doit pas s'exposer à recevoir un soufflet. Il est malheureux que l'Académie ait cette réputation ; il est plus malheureux encore qu'elle la mérite. Cormenin agira de même, persuadé qu'il est d'avoir contre lui, l'opinion politique ; la conduite de la majorité, à l'occasion du prix Montyon, démontre qu'il a raison. Béranger...

— Ne veut pas faire de visites, interrompit M. Thierry.

(1) Ne serait-ce point une allusion à cette phrase du commencement du portrait de Mignet : « Si la France n'a jamais été plus fertile en historiens dignes de ce nom par la science et par la pensée, plusieurs se trouvent être à la fois des écrivains éminents ». *Portraits contemporains*, t. III, p. 334, 15 mars 1846.

Le critique et le poète étaient brouillés, comme on sait, depuis 1834.

(2) L'on sent encore l'amertume personnelle des échecs successifs de 1836 à 1841.

(3) L'auteur des pamphlets politiques signés du pseudonyme de *Timon*.

— Les visites ne sont-elles pas défendues? demanda M. Adolphe Dumas.

— En aucune façon ; on ne nous interdit qu'une chose : de promettre notre voix, et, à cet effet, nous jurons avant la séance que notre vote est libre de tout engagement. Quant aux visites, elles sont obligatoires, voici leur origine :

Le marquis de Novion avait été choisi par les trente-neuf pour compléter le nombre sacramentel ; il refusa cet honneur assez brutalement et Louis XIV apprit sa réponse au petit lever.

Mon cousin, dit-il au cardinal de Montmorency qui se trouvait là, vous irez aujourd'hui rendre visite à Messieurs de l'Académie, en leur annonçant que vous réclamez l'honneur de leurs suffrages.

Pour revenir à Béranger, il s'abstiendra comme Lamennais et Cormenin; je le regrette, car Béranger manque à l'Académie, bien qu'il ait une mauvaise action à se reprocher.

— Béranger, une mauvaise action à se reprocher! s'écria M. Varin.

— Certes ; rappelez-vous le *Roi d'Yvetot*, publié en mai 1813 ; c'était un coup de pied à Napoléon qui tombait. En outre, était-il bien national de chanter les félicités d'une paix sans gloire à un peuple qui pleurait nos épouvantables désastres de Russie ?

— Du reste, il a furieusement réparé sa faute envers l'empereur, hasarda quelqu'un.

— Furieusement trop! dit un spirituel critique.

— Il n'importe, reprit Victor Hugo, l'auteur du *Cinq Mai* a droit au fauteuil, et je voterais pour lui (1). Je tiendrais surtout, cette fois, à ce que Balzac fût élu.

— Connais-tu ce dernier? me demanda Alfred à l'oreille.

— Personnellement non! mais j'ai reçu de lui une lettre que je n'oublierai jamais. Après l'unique représentation de *Vautrin*, les journaux attaquèrent Balzac avec une sauvagerie sans

(1) Le *Cinq Mai* est la chanson sur la mort de l'Empereur. N'est-il pas piquant et vraisemblable de voir Hugo juger Béranger d'un point de vue uniquement napoléonien ?

exemple; j'en fus indigné, et, tout en déplorant de n'avoir à ma disposition qu'un pauvre journal de province, j'épanchai ma bile dans un article où s'ébattaient sans vergogne, les haines vigoureuses dont parle Alceste. Quelqu'un, dans l'intention de me jouer un mauvais tour, sans doute, — envoya le chétif carré de papier à M. de Balzac, qui m'écrivit ceci à mon grand étonnement :

« Monsieur, je vous adresse mille remerciements pour votre généreux article; je n'aurais pas pu, pour ma défense, dire mieux, et je puis vous avouer que de si sincères témoignages spontanés adoucissent beaucoup les plaies et les coups que nous donne la calomnie. Il y a cela de particulier pour moi, que ces compensations ne me viennent jamais que de cette province tant calomniée, où l'on juge loin du cercle des inimitiés. Merci donc ! »

Pendant cet *a parte*, la causerie essentiellement vagabonde avait abandonné l'Académie pour la Chambre des Pairs, et M. de Jouy pour le régicide Henry. La grande question de la peine de mort était agitée et quelqu'un venait de jeter le nom de M. de Peyronnet (1), en rappelant sa brochure sur cette question.

— Eh ! qu'importe M. de Peyronnet? dit impétueusement un des interlocuteurs ; nous avons tous lu *Claude Gueux* (2), et le problème y est magistralement résolu. La peine de mort est injuste, immorale, absurde...

— Je suis parfaitement de votre avis, répliquai-je, sur *Claude Gueux* et l'éclatante vérité de sa conclusion ; mais permettez-moi de vous faire observer que M. de Peyronnet mérite les égards dûs à tout homme convaincu. En 1830, quand on l'enferma à Vincennes, la garde nationale chantait la *Marseillaise* sous les fenêtres de sa prison ; le capitaine Lorainville, qui venait de l'incarcérer, lui demanda avec beaucoup de déférence s'il désirait quelque chose. L'illustre prisonnier promena son

(1) L'ancien ministre de Charles X.

(2) Paru en 1834.

regard tout autour de la cellule, et répondit, en laissant tomber un geste insouciant et poli :

— Rien absolument... Ah ! pardon, reprit-il plus vite, en désignant la fenêtre au-dessous de laquelle on chantait, priez ces Messieurs de se mettre d'accord !

Puis, quand il se trouva seul, savez-vous ce qu'il fit? il écrivit flegmatiquement l'opuscule en faveur de la peine de mort que vous avez pu lire dans ses *Mémoires d'un prisonnier*. Dans ce même moment il savait que la Chambre des Pairs allait juger les ministres et il prévoyait que plus d'un de ces philanthropes qui avaient conspiré, pendant la Restauration, se rencontreraient au milieu d'une foule égarée qui demanderait leur tête... Assurément, il y avait un grand courage dans cet homme qui défendait la peine de mort, au pied de l'échafaud.

— De qui tenez-vous ces détails ? me demanda le poète.

— D'un homme qui détonnait la *Marseillaise* à Vincennes ce jour-là (1), et qui, rencontrant depuis M. de Peyronnet dans un salon du faubourg Saint-Germain, lui rappela leur première entrevue et sut mériter l'amitié de l'ex-chancelier, par la franchise de son repentir. Le lendemain M. de Peyronnet lui envoyait son portrait avec ce quatrain :

J'entends encor l'hymne infernal,
J'entends hurler ta voix impie.
Tu demandais l'original,
Contente-toi de la copie (2).

(1) Ce singulier emploi du verbe *détonner* à l'actif se rencontre chez Vauvenargues : c'est chanter à voix bruyante et fausse.

(2) Mon excellent collègue à la Faculté des Lettres de Poitiers, M. Emile Ernault se souvient nettement d'avoir vu, dans sa petite enfance, avant 1860, ce quatrain écrit au crayon sur la porte extérieure d'une maison du petit village de Sous-la-Tour, au bord de la mer, près de Saint-Brieuc, vis-à-vis de la demeure d'un vieux loup de mer d'alors, nommé Joffrain. Il offrait avec le nôtre une seule variante : « Tu demandes l'original ». Ce fut très vraisemblablement un lecteur du *Journal du Dimanche*, qui, passant par là, s'amusa, on ne sait pourquoi, à inscrire sur cette porte la spirituelle piécette.

Minuit sonnait à la pendule; je serrai la main du poète si noblement hospitalier, et nous partîmes.

— Qu'en penses-tu? disais-je à mon compagnon en revenant; tu l'as vu aimable, bienveillant pour tous; n'est-ce pas une belle soirée? et ne se sent-on pas meilleur? n'a-t-on pas de plus nobles aspirations, lorsqu'on s'est régénéré à ce puissant contact? Avant qu'il ne pût me répondre, nous étions accostés par un mien ami, mélodramaturge de profession et vaudevilliste par goût.

— Mon cher, me cria-t-il, encore un succès; quatre-vingts représentations assurées. C'est une quinzaine de mille francs que je vais palper. Juste mille francs par jour de travail.

— Et la critique, que dira-t-elle?

— Bah! la critique m'éreintera, mais ça m'est fort égal; je ne fais pas de l'art, moi, je fais de l'argent! Et il nous quitta en riant aux éclats, comme s'il eut dit un bon mot.

— Nous avions l'homme de génie tout à l'heure, Alfred; le hasard a jeté sur notre chemin le faiseur; celui-là a eu une jeunesse sévèrement contenue, austèrement studieuse; il s'est nourri de la moëlle des livres des littératures anciennes et modernes; il a souffert, il a été pauvre plutôt que de sacrifier sa fière indépendance ou de déshonorer sa muse, et au bout de toutes ses épreuves, il a recueilli sa moisson; le rude chemin du Calvaire l'a conduit au bonheur; aujourd'hui il est grand parmi les grands, riche, honoré de tous; l'Académie et la Chambre haute se sont ouvertes devant lui; il est, en un mot, un des penseurs carrés par la base (1) qui faisaient dire à Napoléon :

« Si Corneille vivait, je le nommerais premier ministre » (2).

Celui-ci n'a jamais travaillé; il est devenu littérateur en prenant une plume; sans études, sans veilles, sans souffrances de

(1) Cette bizarre expression est évidemment de Napoléon Ier lui-même ; mais nous ne savons quand il l'a employée.

(2) Cf. l'opinion de l'empereur sur Corneille dans les *Memoires de Madame de Rémusat*, t. I, p. 279.

l'âme, il gagne, bon an mal an, une trentaine de mille francs qui lui permettent de se vautrer sans retenue dans l'auge pantagruélique de l'existence matérielle...

Voilà les deux routes : il est beau d'arriver comme Victor Hugo et d'anoblir en soi la poésie ; mais s'arrêter où en est ce brave X... conviens-en : ne vaudrait-il pas mieux travailler à devenir un honnête bonnetier, électeur, éligible, trois titres indispensables pour aller dire comme Aladin, sur le seuil du Palais-Bourbon :

— Sésame, ouvre-toi !

Eugène WŒSTYN.

LETTRES INÉDITES

DE

BARTHÉLEMY A JOSEPH AUTRAN

(Suite et fin)

La lettre suivante, datée de Marseille, le 29 novembre 1865, contient des renseignements sur la santé chancelante (1) de Barthélemy, et une courte, mais curieuse appréciation, de l'œuvre nouvellement parue de Victor Hugo : *Les Chansons des Rues et des Bois.*

J'ai eu le tort, mon cher Autran, d'arrêter notre correspondance par ma dernière lettre et j'ai porté la peine de ma faute en me privant ainsi de recevoir votre aimable prose, et vos poétiques Post-Scriptum, non moins aimables. J'avais supposé votre rapprochement, et ne pouvais croire que Pradines vous retiendrait tout ce mois de novembre. Cependant je n'ai pas cessé d'avoir de vous quelques vagues nouvelles que j'ai recueillies à la rue Montgrand et qui m'ont rassuré sur votre inséparable Trinité.

Mais comme vous n'avez aucun moyen de prendre sur moi des informations, je suis persuadé que votre amitié concevrait des inquiétudes, si je conservais plus longtemps mon mutisme ; je vous donne donc, par ces lignes, un certificat de vie, sinon de santé. Celle-ci a éprouvé une recrudescence de l'ancien mal, *veteris vestigia flammæ* ; la chose a même

(1) Barthélemy souffrait beaucoup de douleurs vésicales, résultat de certaines agitations fébriles du jeu et, dit-on, des intempérances de boisson.

empiré, et depuis une vingtaine de jours j'ai retrouvé les souffrances incommodes dont j'avais été allégé depuis 14 mois. Vous ne sauriez croire à quel point les dérangements de cette nature réagissent sur l'esprit et le caractère ; on n'est absorbé que par des préoccupations physiques ; on passe son temps à attendre la crise, à la subir et à la raconter ; le moindre froissement vous irrite, vous donne des impatiences, des crispations qui doivent paraître risibles à ceux qui se portent bien ; on est incapable de toute composition si ce n'est de quelques petites niaiseries, comme celles dont je vous ai communiqué des spécimen. On peut lire, voilà tout, et Dieu merci, j'ai cette consolation. *Que dites-vous de tant de gracieuses extravagances de Victor Hugo ? Il n'y a pour de pareilles créations qu'un homme de génie dans un cabanon de Bicêtre.* Nous en causerons plus tard. Mais où et quand ? Je ne sais quand vous reviendrez, je ne sais où je serai dans quinze jours et peut-être dans une semaine. Les médecins d'ici, sans en excepter l'ami Reymonet, ne me sont d'aucun secours ; je n'ai confiance qu'aux spécialistes et l'on ne peut en trouver qu'à Paris. C'est pourquoi je n'aspire qu'à faire le voyage, et je serais déjà parti si je ne craignais de voir interrompre ma route et d'être forcer (*sic*) de chercher un abri dans un village dépourvu de toute assistance. J'attends donc un éclaircissement dans mon horizon, et sans m'amuser à faire çà et là des remèdes comme Verdreaux, je prendrai mon vol de la rue Saint-Jacques, et ne ferai qu'un coup d'aile jusqu'à la rue Chaittol. Chaque fois que je suis arrivé là, je me suis trouvé mieux ; le climat natal est homicide pour moi.

Mais comme je ne puis espérer d'obtenir un exeat de mon indisposition, vous aurez toujours le temps de m'écrire quelques mots ; je voudrais être pleinement rassuré sur votre santé, autrement que par la bouche de votre concierge. Il me semble que je vous ai quitté depuis un quart de siècle.

Mille hommages à Mme Autran, et ma caresse habituelle à votre petite chérie.

Adieu, et croyez à mon bien sincère attachement.

B.

P.-S. — N'y a-t-il eu à Paris aucun événement qui vous ait fait retourner les yeux de ce côté ?

*
* *

Après huit mois d'interruption épistolaire, nous trouvons une lettre datée de Paris, 31 juillet (1866). Barthélemy s'inquiète de la santé de son ami et de sa famille, et se plaint aussi de son infirmité chronique, qui retarde son retour à Marseille.

Le 22 août, c'est de Marseille qu'il écrit, pour raconter son triste voyage, sa « déplorable odyssée » :

Cher Autran,

J'ai quitté Paris le 8 de ce mois, par l'Express de 11 heures du matin qui arrive à Lyon à 10 heures du soir ; là je devais coucher et passer la journée du lendemain pour me reposer. Nous étions encore à 2 heures de Dijon, lorsque j'ai été subitement frappé dans mon endroit faible, d'un accident qui a failli être complètement tragique et qui a été assez sérieux pour me forcer de faire arrêt à Dijon, où j'ai passé 8 jours, avec la fièvre et le délire pendant 36 heures ; après quoi, grâce aux soins d'un bon docteur, j'ai pris assez de force pour reprendre ma route et arriver à Lyon pour me reposer un jour. Là, ne sachant que faire pendant 18 heures, j'ai voulu faire visite à votre ami De Laprade ; il était en Auvergne. Enfin, pour abréger ma déplorable odyssée, j'ai fini par entrer en gare à Marseille où je suis depuis 3 jours, ayant pris soin dès le lendemain de mon arrivée de m'informer de vous. J'aurais bien envie d'aller vous voir à La Malle, et je suis certain de votre bon accueil. Mais je suis si faible, et si hors d'état de supporter wagon ou voiture ordinaire, que je renonce à ce petit voyage. Dédommagez-moi de ce plaisir en me donnant quelques lignes de vos nouvelles. Comment vont la bonne Mme Autran et la bien-aimée Valentine ?

Adieu, je vous serre la main avec la mienne bien débile mais bien amicale.

B.

*
* *

Le début de la lettre suivante, datée de Marseille, 22 octobre 1866, fait allusion à un quatrain envoyé sans doute par Barthélemy dans une précédente missive, que nous n'avons pas sous les yeux. Nous lisons aussi une critique fort vive des œuvres d'Erckmann-Chatrian, exception faite pour *L'Ami Fritz*.

Mon cher Autran,

En préférant mon quatrain épiscopal à celui de l'anonyme, vous avez fait preuve d'amitié, plutôt que de bonne critique ; je dois pourtant vous remercier de votre partialité. Mais vous n'êtes pas fait pour accepter le rôle de juge entre mes petites distractions ; c'est vous, passé maître en fait de quatrains et de distiques, qui devriez me réjouir, par intervalles, de vos envois poétiques en échange de ceux dont je vous ai si souvent affligé.

Ce qui vaudrait mieux encore, ce serait de venir les improviser ici, où la privation de votre présence commence à me devenir pénible. Je ne vous voyais pas souvent, mais assez pourtant pour ma satisfaction, et pour me retremper un peu dans les choses littéraires. Je vous empruntais aussi des livres qui abondent chez vous et que je ne trouve pas ailleurs chez ceux que je vois, gens qui lisent fort peu et n'écrivent jamais. Quant à *La Guerre*, que vous avez oubliée à Pradines, ne le regrettez pas ; ça ne vaut pas la peine d'être coupé ; je l'ai acheté moi-même à Paris, avec d'autres, des mêmes, qui valent encore moins, excepté *L'Ami Fritz*, qui vaut son pesant d'or.

La santé publique s'est bien améliorée ; la mienne est tolérable, et j'aime à croire que vous êtes délivré de votre indisposition dentaire.

Adieu, et comme toujours, hommage à Mme Autran, et caresse à Valentine.

Tout bien à vous,
B.

*
* *

Pour remercier Autran d'un cadeau de chasse, Barthélemy lui envoie, le 14 novembre 1866, ces quelques vers :

Quoique chargé de mille ennuis,
J'ai reçu, dans mes mains joyeuses,
Les gastronomiques produits
De vos collines giboyeuses ;
Merci ! mais veuillez bien savoir,
Qu'outre ce luxe de cuisine,
J'espérais bien recevoir
Vos fruits de la double colline.

*
* *

La correspondance de Barthélemy et d'Autran se termine par un billet en vers — *veteris vestigia flammœ* — daté de Marseille, 5 avril 1867 :

Soyons sobres de la bouteille
Qui verse le nectar germain ;
C'est assez d'avoir bu la veille,
Sans boire encor, le lendemain.
Quoique joyeusement je dîne

Et que je trouve le temps bref,
Près d'Harold et de Valentine,
Près de Clémence et de Joseph,
Votre hebdomadaire convive
Ne doit pas, comme un vrai glouton,
Tomber, sitôt, en récidive,
Même pour un pâté de thon.

Barthélemy mourut le 23 août suivant. Nous avons raconté dans notre livre sa fin malheureuse. Nous pouvons ajouter ici quelques détails nouveaux.

Trente ou quarante personnes, au plus, suivirent son convoi : Joseph Autran, le docteur Reymonet, le député Bournat, le baron Gaston de Flotte, ardent légitimiste, mais rapproché de Barthélémy par les relations littéraires, etc. Tous se cotisèrent pour lui élever un tombeau. Joseph Autran, le poète millionnaire, contribua le plus généreusement à l'érection du monument funèbre.

*
* *

Cette correspondance a un épilogue douloureux : deux lettres de la veuve Barthélemy nous révèlent — assez vaguement, car nous n'avons pu éclaircir complètement les ténèbres qui enveloppent la tombe du poète — des faits bien tristes. La petite-fille de Barthélemy ne survécut que peu de temps à son « grand-père » (1); des dissentiments éclatèrent entre la veuve et la famille de son mari. Autran fit tout son devoir. Touchante est la reconnaissance que lui témoigne la pauvre femme.

Mme Barthélemy était sans doute peu lettrée, car les deux lettres sont écrites par une autre personne, et la première seule semble signée de sa main.

Marseille, le 9 juillet 1869.

Monsieur,

Vous connaissez le nouveau malheur qui vient de me frapper ; c'est dans cet état que l'on connaît les cœurs bons et compatissants ; il m'a été refusé

(1) Elle mourut le 6 juillet 1869, à l'âge de 18 ans, et fut placée sous le nom de *Marie Barthélemy*, dans le tombeau du poète.

par la famille une place du tombeau pour ma pauvre enfant. Mon propriétaire qui n'est qu'un *ouvrier* est venu à mon aide ; avec le temps je rembourserai. Je veux avoir le corps de mon mari avec moi ; je désire monsieur, que nous veniez à mon aide pour la pierre sépulchrale et l'épitaphe.

Je vous demande pardon, Monsieur, d'en agire (*sic*) ainsi ; vous m'avez fait l'offre de vos services, j'ai pu m'en passer, mais, aujourd'hui, j'ai recours à vous pour ce qui regarde la mémoire de votre ami, afin que vous puissiez reconnaître sa tombe lorsque la nécessité vous conduira à rendre visite à vos chères ombres.

Veuillez, Monsieur, m'honorer d'une réponse et me faire connaître vos résolutions.

Votre très honorée servante,
Veuve Barthélemy.

Autran s'empressa d'envoyer à la veuve de son ami l'épitaphe qu'elle lui demandait. Elle le remercia avec effusion :

Marseille, le 28 juillet 1869.

Monsieur,

Ma plume est insuffisante pour vous exprimer toute l'admiration de votre quatrin (*sic*) ; il est beau et vrai.

C'est après deux ans, de [puis] la perte de mon pauvre mari qu'il s'est trouvé un cœur généreux rendant justice à la mémoire de son ami et vengeant l'oubli de ses concitoyens. Soyez béni, Monsieur, que Dieu vous rende le bien que vous apportez au cœur désolé de la pauvre

Veuve Barthélemy.

P.-S. — Rappelez-moi au souvenir de Madame et croyez-moi votre dévouée et humble servante (1).

A la suite de tous les biographes, nous avions commis une erreur de date à propos de la naissance de Barthélemy. Comme l'indique l'inscription du tombeau, le poète naquit le 11 mai 1794 et non en 1796.

L'épitaphe de Joseph Autran résume admirablement la desti-

(1) Mme Barthélemy, née Harangée, en l'an VI, Prairial, ne mourut que le 29 janvier 1883 ; elle était propriétaire du tombeau où reposaient son mari et sa petite-fille, après *transfert* de sépulture, conséquence sans doute des divergences de famille auxquelles sa lettre du 9 juillet 1869 fait allusion.

née du célèbre satirique, aujourd'hui, plus que jamais, méconnu par la tourbe des critiques ignorants.

J'offre une pierre à sa mémoire
Pour que son nom du moins revive sous nos yeux.
Tombeau, garde ce nom, qui passa par la gloire,
Mieux que ne l'ont gardé les vivants oublieux.

*
* *

Comme nous l'avons promis, nous reproduisons ici la belle poésie consacrée par Joseph Autran au « Retour des Cendres », et qui garde toute la saveur de l'inédit :

GRANDIA OSSA

Dans Babylone en deuil, sa métropole insigne,
Quand Alexandre eut dit : L'Univers au plus digne !
Il ajouta : D'un Dieu moi qui porte le nom,
Je veux que mes soldats, après ma suprême heure,
Aillent, dans les déserts, enfouir ma demeure
Dans le temple sacré de Jupiter Ammon !

Il dit, et par les siens sa volonté fut faite ;
Alors on commença la funéraire fête ;
Alors, sous des faisceaux d'emblèmes triomphants,
On vit s'acheminer le long cortège sombre,
Cavaliers, fantassins et chariots sans nombre,
Escadrons de chevaux et de lourds éléphants.

Alors, parmi les rangs des peuplades muettes,
On entendit le son de dix mille trompettes,
Et les voix qui formaient l'hymne religieux :
— Chantons le chef des Grecs, le vainqueur des Barbares !
Chantons en chœur, chantons au refrain des fanfares !
Le Macédonien qui monte au rang des dieux.

Et, le long des chemins où s'entassait la foule,
Le chariot voilé, catafalque qui roule,
S'avança lentement, chargé du saint trésor ;
Somptueux pavillon, mis au rang des prodiges,
Que traînaient cent chevaux alignés en quadriges,
Cent chevaux couronnés de diadèmes d'or.

Et près du char, couvert de splendides images,
Marchèrent, au milieu des prêtres et des mages,
Les lieutenants du roi de sa pourpre héritiers,
Et les fils de la Grèce, assemblés en phalanges,
Et les peuples de l'Inde aux figures étranges...
Le convoi triomphal dura deux ans entiers !

Deux ans, on promena dans les champs du vieux monde,
A travers le silence et la stupeur profonde,
La poussière de l'homme à qui fut l'univers.
Deux ans ! Et puis au bout du noir pèlerinage,
On vint choisir pour tombe une ville, au rivage
Où finissent les flots, où naissent les déserts.

Jamais les nations, qu'attire tout spectacle,
D'un cortège si beau n'avaient vu le miracle,
De gloire et de néant formidable appareil !
Jamais la Mort, depuis que cette pâle reine
Montre à tous les vivants sa tête souveraine,
N'avait de tant d'orgueil étonné le soleil !

Vingt ans se sont passés. — Voici qu'un deuil immense
Chez les peuples nouveaux tout à coup recommence !
C'est encore une pompe à ravir tous les yeux :
C'est encore un convoi, gloire des sépultures,
Dont parleront sans fin dans les ères futures
Les peuples à venir qui vivront sous les cieux !

C'est encore un cercueil ! Oh ! faut-il donc, misère,
Qu'à toutes nos grandeurs la mort soit nécessaire ?
Que dans toute merveille elle mette la main ?
Oh ! faut-il, Dieu jaloux ! qu'un éternel exemple
Dans tout faste orgueilleux que le monde contemple
Montre toujours au fond quelque squelette humain ?

C'est encore un cercueil, c'est encore une gloire,
De celles à qui l'homme étonné n'ose croire,
Un nom, parmi les noms, trois fois grand, trois fois beau !
Un soldat conquérant, colosse militaire,
Qui, lui vivant, lui seul semblait remplir la terre,
Et mort, ne remplit pas le vide d'un tombeau !

O différents destins de l'une et l'autre cendre !
Sur son trône royal quand succombe Alexandre,
Il quitte Babylone où sa gloire éclatait ;
L'ombre du demi-Dieu qui doute de son culte,
Des profanes témoins semble craindre l'insulte
Et va dormir aux lieux où toute voix se tait.

L'autre, qui dans nos temps hérita de son âme,
Le moderne Empereur que la France proclame,
Loin du monde et des siens meurt au rang des proscrits :
Là-bas, dans l'Océan, sur un roc solitaire,
Il expire sous l'œil d'un geôlier d'Angleterre,
Et souhaite en mourant une tombe à Paris !

Ah ! c'est qu'il savait, lui, sûr de son auréole,
Qu'il n'avait pas besoin d'un prestige frivole,
Qu'il pouvait parmi nous se montrer sans secrets,
C'est que lui, quand finit sa terrestre existence,
Confiant dans sa taille et non dans la distance,
Se sentait assez grand pour être vu de près !

Et cependant, au fond de son île lointaine,
Vingt ans ont vu dormir le morne capitaine ;
De l'exil infligé Dieu prolongeait le cours.
Vingt ans, au bruit des flots qui tonnent sur les grèves,
Fantôme qui sommeille, il a cru dans ses rêves
Entendre encore gronder les échos de ses jours !

Mais le ban de la tombe est levé ; le fantôme
Est venu de nouveau visiter son royaume.
Les destins plus cléments ont rempli son espoir.
Exhumé de sa fosse après sa longue attente,
Le colosse, couché dans sa tombe flottante,
A repassé la mer sur un grand vaisseau noir !

Il nous est revenu, pâle et sombre Messie,
Qu'annonçait dès longtemps plus d'une prophétie,
Et devant lui le peuple a jonché les chemins,
Paris a remué ses canons et ses cloches,
Et dans la foule en deuil, muette à ses approches,
Tous ont baissé la tête en élevant les mains.

Oh ! tandis que Paris, le long de ses murailles,
Promène sous le ciel ces hautes funérailles,
Tandis qu'au monde entier tout redit le grand nom,
Que les poètes saints, pontifes de la gloire,
Cadencent dans leurs chants les lignes de l'histoire,
Et font sonner le vers à l'égal du canon ;

Tandis que ce cadavre, accueilli par nos fêtes,
Passe en triomphateur sur le niveau des têtes,
Au milieu de l'encens, des fleurs et des accords,
Que penses-tu, dis-nous, aux lieux où tu respires,
Là-bas, là-haut, j'ignore en quels sombres empires,
Grande âme qui, jadis, as vécu dans un corps ?

Oh ! dis, que penses-tu des honneurs qu'on t'adresse,
Et du peuple à grands flots qui bourdonne et se presse
Autour de ce cercueil qu'on salue à genoux,
Du sublime tombeau qu'à ta cendre on prépare,
Des poètes mêlant un hymne à ta fanfare,
Et de toi-même enfin, de toi comme de nous ?

Qui dira si l'orgueil te réjouit encore,
Si tu te plais à voir ton ombre qu'on adore,
Et ton corps endormi par la foule porté,
Ou si, toi qui vois Dieu dans sa splendeur immense,
Tu ne dis pas : Ce peuple est un peuple en démence,
Et mon apothéose est une vanité !

Oui, vanité sans doute, oui, sublimité vaine !
Néant qui fait rêver toute pensée humaine
Et tombe comme un poids sur tout front abattu !
Néant ! car les splendeurs de cette apothéose
Sous les yeux du Très-Haut sont comme toute chose,
Et pour lui valent moins que la moindre vertu.

Oui, vanité, car l'heure incessamment s'écoule ;
Et l'appareil royal, et le char, et la foule,
Spectacle qui frappait le regard ébloui,
Ne seront bientôt plus qu'une image effacée,
Et les mille clameurs de la ville empressée
Ne seront plus demain qu'un bruit évanoui.

Alors, grand Empereur, alors, illustre maître,
Votre sommeil pensif regrettera peut-être
Les voix de l'Océan sur votre écueil lointain,
Car l'acclamation des vagues sur la grève
Est un hymne éternel qui vous berçait sans trêve,
Chaque nuit, chaque jour, le soir et le matin !

Cette dernière strophe exprime une idée qui se retrouve et dans le poème de Barthélemy : *Le Mardi des Cendres*, et dans une ode très belle du poète belge, André Van Hasselt :

Oh ! comme il dormait bien dans son île isolée
Au milieu de la mer,
Où rêvait tristement son ombre désolée
Au bruit du flot amer !

. . . .

Pourquoi de son rocher, pourquoi fait-on descendre
Le Prométhée impérial ?
Ne valait-il pas mieux laisser en paix sa cendre
Là-bas dans son monde idéal ?...

Bruxelles, janvier 1906.

Jules GARSOU,
Docteur en Philosophie et Lettres.

LES ORIGINES

D'ALFRED DE MUSSET

L'HOMME ET L'ŒUVRE (1)

L'HOMME ET L'ŒUVRE

Un jour que nous causions ensemble de son grand frère, Paul de Musset me dit qu'Alfred avait le masque et l'âme d'un Italien de la Renaissance. J'aurais dû le faire s'expliquer, car l'auteur des *Originaux* et des *Extravagants du* XVII[e] *siècle* ressemblait plutôt, sous le rapport de l'esprit et des manières, à un gentilhomme du XVIII[e] ; mais comme on peut être frère et sœur sans avoir rien de commun, physiquement ni moralement, et que je me souvenais d'avoir vu dans le jardin de mon père un arbre magnifique qui portait chaque année autant d'espèces de fruits qu'il avait de grosses branches et d'écussons, je me dis qu'il n'y avait rien d'extraordinaire à ce que Paul et Alfred de Musset aient eu une âme très différente, tout en ayant l'un pour l'autre beaucoup de sympathie naturelle.

Cependant le mot de Paul me resta, et lorsque, plusieurs années après, je vis au musée Carnavalet le joli dessin de Deveria

(1) La première partie de cette étude intitulée « le Pays » a paru dans le *Mercure de France* du 15 mai.

où Alfred est représenté en page, j'en sentis toute la vérité. Il n'y a pas à dire, en effet, le jeune blondin, qui porte si crânement ce costume de page, a bien le nez long, l'ovale allongé, l'air de famille des jouvenceaux florentins qui suivirent Catherine de Médicis à la cour de Henri II (1). Et, quant à moi, aujourd'hui que je connais à fond ses origines si curieusement mêlées, le poète de *Mardoche* me fait bel et bien songer, suivant la remarque judicieuse de son frère, à quelque Italien de la Renaissance qui, après avoir vécu à la cour du roi Henri II, serait tombé en léthargie et se serait réveillé à Versailles sous le règne de Louis XV. Le temps, comme la musique, adoucit peu à peu les mœurs. Si Alfred de Musset avait dans les veines du sang des Salviati et des du Bellay, il avait également du sang de Guyot-Desherbiers, son grand-père maternel, qui était l'ami des idéologues, et poète par-dessus le marché à ses moments perdus :

(1) Cette caractéristique se retrouve également dans le médaillon de David d'Angers, que je préfère à tous les portraits du poète, même à celui de Landelle. Ce devait être l'avis de Musset lui-même, car, en dehors de ses portraits par Deveria et David, il n'en a ménagé aucun dans cette boutade rimée :

Nadar, dans un profil croqué,
M'a manqué ;
Landelle m'a fait endormi
A demi ;
Biard m'a produit éveillé
A moitié ;
Le seul Giraud d'un trait rapide,
Intrépide,
Par amour de la vérité,
M'a fait stupide.
Que pourra pondre dans ce nid
Gavarni ?

Le portrait de Giraud à l'aquarelle fut exposé en 1888 à l'Exposition des Maîtres français de la caricature. Quant à celui de Biard, on ne sait ce qu'il est devenu. Il y a encore le portrait peint d'Eugène Delacroix qui est en la possession de M. Stanislas Meunier, professeur au Museum, la miniature de Mlle Moulin, cousine du poète, et le petit portrait à la sanguine par Eugène Lami, que possédait Alexandre Dumas fils, et qui a été reproduit ainsi que les dessins du même peintre pour illustrer les œuvres d'Alfred de Musset.

j'entends qu'il tournait très agréablement l'épigramme et le madrigal. J'ai lu quelques-uns de ses petits ouvrages : c'était vraiment un habile ouvrier. Le vers n'avait pas de secrets pour lui, il jonglait avec les rythmes et avec les rimes comme l'auteur des *Odes funambulesques.*

Musset avait donc de qui tenir au point de vue poétique. Et je n'ai pas dit que son père taquinait, lui aussi, la muse. Mais il était surtout Salviati au point de vue des mœurs. Cela ressort pour moi d'un document de premier ordre auquel on n'a pas accordé jusqu'à ce jour l'attention qu'il mérite. Je veux parler de la lettre qu'il écrivait à Paul Foucher, sous la date du 23 septembre 1817, quand il n'avait pas encore dix-sept ans.

Je m'ennuie et je suis triste, disait-il, mais je n'ai pas même le courage de travailler ; eh ! que ferais-je !... retournerais-je quelques positions bien vieilles ? ferais-je de l'originalité en dépit de moi et de mes vers ? Depuis que je lis les journaux (ce qui est ici (1) ma seule récréation), je ne sais pas pourquoi tout cela me paraît d'un misérable achevé ! Je ne sais si c'est l'ergoterie des commentateurs, la stupide manie des arrangeurs qui me dégoûtent, mais je ne voudrais pas écrire, ou *je voudrais être Shakespeare ou Schiller* ; je ne fais donc rien ! Je sens que le plus grand malheur qui puisse arriver à un homme qui a les passions vives, c'est de n'en avoir point. Je ne suis point amoureux ; je ne fais rien. Rien ne m'attache ici ; je donnerais ma vie pour deux sous, si, pour la quitter, il ne me fallait pas passer par la mort.

Voilà quelles sont les tristes réflexions que j'entretiens. Mais *j'ai l'esprit français, je le sens !* qu'il arrive une jolie femme, j'oublierai tout le système amassé pendant un mois de misanthropie, — qu'elle me fasse les yeux en coulisse, et je l'adorerai pendant au moins six mois. L'âge me mûrira, j'espère, car je suis bon à jeter à l'eau.

Je donnerais vingt-cinq francs pour avoir une pièce de Shakespeare ici en anglais ; les journaux sont si insipides, — les critiques sont si plats ! Faites des systèmes, mes amis ; établissez des règles, vous ne travaillez que sur les froids moments du passé. *Qu'un homme de génie se présente, et il renversera votre échafaudage et se rira de vos poétiques.* — Je me sens par moment une envie de prendre une plume et de salir une ou deux feuilles de papier : mais la première difficulté me rebute ; un souverain dégoût me fait étendre les bras et fermer les yeux.

Comment me laisse-t-on ici si longtemps ! J'ai besoin d'un joli pied et

(1) Il était au château de Cogners, chez son oncle, le marquis de Musset.

d'une taille fine ; j'ai besoin d'aimer. — J'aimerais ma cousine, qui est vieille et laide, si elle n'était pas pédante et économe.

Je t'écris donc pour te faire part de mes dégoûts et de mes ennuis ; tu es le seul lien qui me rattache à quelque chose de remuant et de pensant ; tu es la seule chose qui me réveille de mon néant et qui me reporte vers un idéal que j'ai oublié par impuissance.

Je n'ai plus le courage de rien penser. Si je me trouvais dans ce moment-ci à Paris, *j'éteindrais ce qui me reste d'un peu noble dans le punch et la bière et je me sentirais soulagé.* On endort bien un malade avec de l'opium, quoiqu'on sache que le sommeil lui doive être mortel. J'en agirais de même avec mon âme (1).

La lettre est beaucoup plus longue, mais je n'en prends que ce qui importe à ma thèse. Vous avez entendu ce jeune blanc-bec qui, la veille, avait obtenu au concours général le second prix de philosophie avec une composition où il traitait les pyrrhoniens de sophistes (2), vous l'avez entendu parler de son désœuvrement, de sa manière d'aimer les femmes et de noyer son dégoût de l'existence ! D'où pouvait bien lui venir cette perversité précoce ? Etait-ce des écrivains romantiques ? Je sais qu'il avait lu *Faublas* et quelques mauvais livres de cette espèce, mais comme il avait été élevé dans sa famille, sous les jupons d'une mère qui, tout en le gâtant, ne lui épargnait pas les remontrances, ce n'est pas la lecture de *Faublas* qui aurait suffi à le corrompre. Et quant aux auteurs romantiques dont pouvait l'entretenir son camarade Foucher, ils étaient incapables de lui donner l'idée de mal faire. Sans être de petits saints, ils étaient religieux, tout à fait rangés et prenaient au sérieux leur rôle d'éducateurs et de réformateurs. Victor Hugo, qui passait déjà pour leur chef, édifiait tout le monde par sa sagesse. Sainte-Beuve, qui venait d'entrer dans son intimité, se sentait devenir meilleur à son contact. Emile Deschamps était toujours le *jeune moraliste* de la *Muse française*, et les beaux poèmes de *Moïse* et d'*Eloa* imprimaient à la figure de Vigny quelque chose de grave et de chaste qui imposait

(1) Lettre publiée par Paul Foucher dans son livre intitulé : *Entre cour et jardin*. Amyot, éd., 1867.

(2) Voici exactement le sujet de cette composition : *Quænam sint judiciorum motiva ? an cuncta ad unum possint reduci ?*

le respect. Ce n'est qu'après le coup de soleil de juillet 1830 que tous se dévergondèrent.

Donc, en 1827, le cénacle de Joseph Delorme, où Paul Foucher avait ses entrées de faveur (1), ne pouvait exercer sur l'esprit de Musset aucune influence malsaine. On m'objectera peut-être qu'en dehors du cénacle, et bien au-dessus de lui, il y avait dans la littérature romantique un homme qui, avant de mourir, à Missonlonghi, d'une mort héroïque, avait rempli le monde et la chronique du scandale de ses aventures galantes. Mais à l'époque où Musset écrivait la lettre qu'on vient de lire, il n'était pas encore hanté du souvenir de lord Byron. Il ne jurait que par Shakespeare. Et ce qui l'attirait par-dessus tout dans l'œuvre du grand Will, c'était, à n'en pas douter, l'Italie de *Roméo et Juliette*, de *Jules César*, du *More de Venise*, car il rêvait de ce beau pays depuis que son précepteur d'italien lui avait commenté les sonnets de Pétrarque et la *Jérusalem délivrée*.

> Lorsque j'ai lu Pétrarque étant encore enfant,
> J'ai souhaité d'avoir quelque gloire en partage.
> Il aimait en poète et chantait en amant.
> De la langue des Dieux lui seul sut faire l'usage (2).

La preuve, du reste, que tout le portait vers l'Italie, ses penchants naturels et ses goûts littéraires, c'est qu'il la chanta sur tous les tons dans son premier recueil de poésies, et dans ses premières pièces de théâtre ; qu'après avoir mis en scène les artistes florentins de la Renaissance, il éprouva le besoin d aller voir comment étaient faits les lieux qu'il avait décrits, et qu'il ne fut pleinement satisfait que lorsqu'il eut trouvé dans les chroniques de Florence, au cours de son voyage avec George Sand, le sujet de son drame shakespearien de *Lorenzaccio*.

On a dit que c'était George Sand qui lui avait donné la première idée de cet ouvrage et le nom même qui lui sert de titre. La chose est bien possible, elle l'a inspiré tant de fois et sous tant de formes à partir de 1833 ! Mais sans avoir lu son ébauche,

(1) En sa qualité de beau-frère de Victor Hugo.

(2) *Le Fils du Titien*.

qui est aujourd'hui en la possession de M. de Lovenjoul (1), je parierais bien que le drame de George Sand est à cent coudées au-dessous de celui de Musset. Pourquoi ? pour deux raisons : d'abord parce qu'elle n'avait pas au même degré que lui l'entente du théâtre ; ensuite parce qu'elle s'était contentée de lire Varchi. Tandis que Musset, après s'être documenté sur place, écrivit son drame avec son sang — qui n'était autre que le sang de Julien Salviati, dont il nous a tracé un si vivant portrait.

Savait-il qu'il descendait de cette famille florentine ? Je ne voudrais pas l'affirmer, mais le piquant serait qu'il l'ignorât quand il composa *Lorenzaccio*, car il s'est peint lui-même sous les traits de ce jeune débauché, et si la voix du sang a jamais parlé, c'est bien là. Lisez plutôt :

ACTE PREMIER, SCÈNE II

Louise Strozzi sort de la maison accompagnée de Julien Salviati ; il lui tient l'étrier. Elle monte à cheval.

JULIEN SALVIATI

La jolie jambe, chère fille ! tu es un rayon de soleil et tu as brûlé la moelle de mes os.

(1) C'est en 1831 que George Sand [illegible] l'idée de cette pièce, à laquelle elle donna le titre de : *Une Conspiration en 1537*. Elle était encore avec Sandeau, dont le prénom de Jules se trouve écrit à plusieurs reprises sur le revers de la dernière page du cahier [illegible] son ébauche. C'est un drame historique en 6 scènes, dont voici les personnages :

Alexandre de Médicis, grand-duc de Florence.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] de Musset.

LOUISE

Seigneur, ce n'est pas là le langage d'un cavalier.

SALVIATI

Quels yeux tu as, mon cher cœur ! quelle belle épaule à essuyer toute humide et si fraîche ! Que faut-il te donner pour être ta camériste cette nuit ? Le joli pied à déchausser !

LOUISE

Lâche mon pied, Salviati.

SALVIATI

Non, par le corps de Bacchus, jusqu'à ce que tu m'aies dit que nous coucherons ensemble.

(*Louise frappe son cheval et part au galop*).

UN MASQUE, A SALVIATI

La petite Strozzi s'en va rouge comme la braise. Vous l'avez fâchée, Salviati.

SALVIATI

Baste ! colère de jeune fille est pluie du matin.

Ce n'est déjà pas mal, et nous retrouvons bien dans ce langage insolent la hardiesse du page habitué à conter fleurette aux dames, et le style cavalier de la lettre à Paul Foucher. Mais voici qui est mieux.

ACTE PREMIER, SCÈNE V

SALVIATI

On m'a dit qu'il y avait ici des femmes qui me demandaient tout à l'heure ; mais je ne vois de robe ici que la vôtre, prieur. Est-ce que je me trompe ?

LE MARCHAND

Excellence, on ne vous a pas trompé. Elles se sont éloignées ; mais je pense qu'elles vont revenir : voilà dix aunes d'étoffes et quatre paires de bas pour elles.

SALVIATI (*s'asseyant*).

Voilà une jolie femme qui passe. — Où diable l'ai-je donc vue ? — Ah ! parbleu ! c'est dans mon lit.

N'est-ce pas Louise Strozzi qui passe sur ce tertre ?

LE MARCHAND

Elle-même, Seigneurie. Peu de dames de notre noblesse me sont inconnues. Si je ne me trompe, elle donne la main à sa sœur cadette.

SALVIATI

J'ai rencontré cette Louise la nuit dernière au bal de Nasi ; elle a, ma foi, une jolie jambe, et nous devons coucher ensemble au premier jour.

LE PRIEUR

Comment l'entendez-vous ?

SALVIATI

Cela est clair, elle me l'a dit. Je lui tenais l'étrier, ne pensant guère à malice ; je ne sais par quelle distraction je lui pris la jambe, et voilà comme tout est venu.

LE PRIEUR

Julien, je ne sais pas si tu sais que c'est de ma sœur que tu parles ?

SALVIATI

Je le sais très bien ; toutes les femmes sont faites pour coucher avec les hommes, et ta sœur peut bien coucher avec moi.

LE PRIEUR (*se levant*)

Vous dois-je quelque chose, brave homme ?
(*Il jette une pièce de monnaie sur la table du marchand et sort*).

SALVIATI

J'aime beaucoup ce brave prince, à qui un propos sur sa sœur fait oublier le reste de son argent. Ne dirait-on pas que toute la vertu de Florence s'est réfugiée chez ces Strozzi ? Le voilà qui se retourne. Ecarquille les yeux tant que tu voudras, tu ne me feras pas peur.

Eh bien, que vous disais-je ! n'est-il pas vrai que voilà un portrait de Musset qui lui ressemble pour le moins autant que le dessin de Deveria ? J'ouvre les *Mémoires* de d'Alton Shée, qui fut un de ses compagnons de plaisir, et je lis que « sa vanité au sujet de ses bonnes fortunes, allait jusqu'à la manie, d'autant plus singulière que le don merveilleux de poésie, sa réputation, sa jeunesse lui rendaient les conquêtes faciles (1) ». Mais, comme il s'en vantait lui-même dans sa lettre à Paul Foucher, ses caprices ne duraient guère plus de six mois ; souvent même ils duraient beaucoup moins. C'est pourquoi Mme Jaubert, sa *marraine* et sa confidente, l'avait baptisé : *le Prince phosphore de cœur volant.*

Encore s'il n'avait eu que cette passion effrenée des amours

(1) *Mémoires*, t. I, p. 109.

passagères. Tant d'autres l'ont eue, qui n'en atteignirent pas moins l'extrême vieillesse ! Mais c'est que de très bonne heure il prit l'habitude de se délasser des femmes dans les bras de Bacchus. On ne me dira pas, j'espère, que cette dépravation lui était venue « de l'ébranlement causé par la chute de l'Empire » — du « sentiment de malaise inexprimable qui fermentait alors dans tous les jeunes cœurs, de la misère insupportable que se sentirent, au fond de l'âme, tous les jeunes gens condamnés au repos par les souverains du monde, livrés aux cuistres de toute espèce, à l'oisiveté et à l'ennui !... » Je connais cette antienne, pour l'avoir lue dans la *Confession d'un Enfant du siècle*, dans Stendhal et dans quelques autres écrivains de la Restauration, mais je n'y crois qu'à moitié. En tout cas, on n'a jamais vu de collégien de seize ans parler de noyer son âme dans le punch et la bière ! Cette mixture d'alcoolique trahirait plutôt à mes yeux un vice héréditaire, car le sang, comme un fleuve de vie et de mort, charrie dans les veines de ceux qui en sont issus, jusqu'aux plus lointaines générations, toutes les immondices qu'on y a jetées. Musset le savait bien quand il s'écriait :

Ah ! malheur à celui qui laisse la débauche
Planter son premier clou sous sa mamelle gauche !
Le cœur de l'homme vierge est un vase profond,
Lorsque la première eau qu'on y verse est impure,
La mer y passerait sans laver la souillure,
Car l'abîme est immense, et la tache est au fond.

Mais d'où lui venait ce vice qu'il n'essaya jamais de combattre, comme s'il avait eu conscience qu'il n'en pourrait jamais guérir ? Si je cherche dans sa lignée paternelle, je ne vois qu'un de ses oncles, nommé Rodrigue Musset, qui ait été un fieffé libertin. Après avoir défroqué sous la Révolution et épousé une religieuse défroquée comme lui, ce Musset divorça d'avec sa religieuse et mena une vie de débauche à la Bonnaventure où il mourut, laissant dans le pays la réputation d'un ivrogne. Mais ce cas est tout à fait exceptionnel et ne saurait nous servir d'argument, à moins que ce Rodrigue Musset ait, comme son neveu,

hérité de ce vice familial. Aussi n'hésiterai-je pas, sachant quelle sentine était Florence sous les Médicis, et quelle vie menaient à leur cour tous les Salviati, à remonter jusqu'à l'alliance des Musset à cette famille, pour trouver la source du mal qui corrompit le sang de Fantasio.

§

Paul de Musset avait donc raison de dire que son frère avait l'âme d'un Italien de la Renaissance. Je vais essayer de montrer à présent que, comme poète (1), il se rattache également à l'école de Ronsard et de Joachim du Bellay.

Et qu'on ne m'arrête pas sur ces prémices, en me disant qu'il n'y a rien là que de très naturel, puisque Victor Hugo, qui n'avait aucune consanguinité avec l'un ou l'autre de ces poètes, se réclama d'eux en 1827, quand il entreprit sa réforme. — Je répondrais à ceux qui me feraient cette remarque qu'elle est plus spécieuse que juste, attendu que Victor Hugo n'emprunta guère à l'école poétique de 1550 que des formes ou des rythmes, sous l'influence visible du *Tableau* de Sainte-Beuve (2) ; que, comme éducation et comme esprit, il est avant tout le fils du XVIIIe siècle finissant, c'est-à-dire de la Révolution, et que son véritable maître en l'art d'écrire, celui dont il porta toute sa vie la livrée, en dépit des transformations de son style et des variations de ses idées, ne fut autre que Chateaubriand.

— Je veux être Chateaubriand ou rien, disait-il à l'âge de quinze ans.

Et pour être plus sûr d'égaler un jour son modèle, il commençait par marcher dans son ombre.

En 1819, il fondait le *Conservateur littéraire* afin d'attirer sur lui l'attention du *Conservateur politique*. — De 1820 à 1825, il dédiait à l'auteur du *Génie du Christianisme* quelques-unes de

(1) Je laisse de côté le prosateur, l'auteur des *Comédies et Proverbes*, qui, par son père, auteur d'une bonne biographie de Jean-Jacques, et par les Guyot-Desherbiers se rattache évidemment au XVIIIe siècle.

(2) Cf., à cet égard, le tome I de notre ouvrage sur Sainte-Beuve.

ses plus belles odes (1). — En 1823, la *Muse française*, dont il était devenu tout de suite le principal rédacteur, se mettait si bien à la remorque de Chateaubriand qu'elle amenait son pavillon et cessait de paraître, au lendemain de sa chute ministérielle (juin 1824). Ce n'est qu'en 1830, toujours sous l'aiguillon de Sainte-Beuve, qui le dirigeait sans en avoir l'air, que Victor Hugo se sépara de son illustre patron, en abandonnant la cause perdue de la monarchie légitime.

Pendant ce temps-là que faisait Musset? Il écrivait à Paul Foucher, trois mois avant la publication de *Cromwell* : « Je voudrais être Shakespeare !... » Il n'ajoutait pas : « Ou rien », comme Victor Hugo, mais : « ou Schiller ». Cela seul, et le temps du verbe vouloir, que l'un emploie au présent et l'autre au conditionnel, suffirait à leur faire à tous deux une figure distincte. Victor Hugo, qui s'était mis en tête de tout renouveler à un âge où il avait tout à apprendre, dit : « Je veux ! » — Musset, qui n'avait pas le tempérament d'un réformateur et qui n'écrivait guère que pour s'amuser, dit : « Je voudrais ». Encore hésite-t-il entre Shakespeare et Schiller, comme qui dirait, toutes proportions gardées, entre Corneille et Racine. Il commence par les lire tous les deux ; afin de ne point faire de jaloux, il leur emprunte à chacun une épigraphe pour *Don Paëz* et *les Marrons du Feu*. Mais comme le naturel finit toujours par l'emporter et que bon sang ne ment point, il a vite fait son choix. Le XVIe siècle est si passionnant et ce diable de Shakespeare a tant de fantaisie ! C'est par là que Musset se laissa prendre. Même quand il abandonnera le théâtre romantique pour marivauder tout à son aise, il ne cessera de mettre dans ses proverbes les plus français, comme *le Caprice* et *le Chandelier*, la belle fantaisie anglaise du divin Shakespeare. Et c'est elle aussi qui fait le principal charme de ses poèmes lyriques ou dramatiques qui s'appellent *Mardoche*, *Namouna*, *la Coupe et les lèvres*, *A quoi rêvent les jeunes filles*, etc., etc.

Mais il y avait autre chose que de la fantaisie shakespearienne

(1) *Le Génie* (juillet 1820). — Ode deuxième, livre II (juin 1824).

dan les premiers poèmes de Musset. Il y avait, au regard de la prosodie, un métier, un art, une maîtrise qui lui étaient venus, non certes en dormant, quoiqu'il fût très doué, mais en écoutant chanter les poètes du XVI[e] siècle : Ronsard, du Bellay, Desportes, Mathurin Régnier, et ceux qu'eux-mêmes avaient lus, comme Amadis, Pierre de Provence, Gérard de Nevers, Huon de Bordeaux et les autres.

On aurait tort de croire, en effet, que les *Contes d'Espagne et d'Italie* soient absolument tributaires de la préface de *Cromwell* et de celle des *Etudes françaises et étrangères* qui formaient, dès 1828, le corps de doctrine de l'école romantique. Alfred de Musset s'en est inspiré sans doute et en a fait son profit, mais il est à la fois plus hardi et plus sage sur plus d'un point. S'il admet, par exemple, comme Emile Deschamps, le rejet et l'enjambement dans les vers alexandrins, et s'il en use et en abuse, il se sépare carrément de lui quand, sous prétexte d'ordre lyrique, il reproche à André Chénier de ne pas respecter le repos de la strophe et d'empiéter d'une strophe sur l'autre (1). Par contre, il n'attache qu'une importance secondaire à la richesse de la rime, et c'est évidemment Emile Deschamps qu'il vise quand il écrit à son oncle Desherbiers en lui envoyant son volume :

Tu verras des rimes faibles ; j'ai un but en les faisant, et sais à quoi m'en tenir sur leur compte ; mais il était important de se distinguer de cette école *rimeuse* qui a voulu reconstruire et ne s'est adressée qu'à la forme, croyant rebâtir en replâtrant.

(1) Ainsi dans *Mardoche :*

II

. . . .

Les Muses visitaient sa demeure cachée,
Et quoiqu'il fit rimer *idée* avec fâchée,

III

On le lisait.

XVII

. . . .

Hier, un de mes amis, se trouvant à souper
Auprès d'une duchesse, eut soin de se tromper

XVIII

De verre.

Que disait Emile Deschamps ?

C'est le mode de versification que suit l'école actuelle, qui a repris aussi à nos anciens poètes cette richesse élégante de rimes, trop négligée dans le dernier siècle ; car la rime est le trait caractéristique de notre poésie ; il faut qu'elle soit une parure, pour n'avoir pas l'air d'une chaîne, et des vers rimés à peu près sont comme des vers qui auraient presque la mesure.

Deschamps confondait sans le vouloir le rythme et la rime, qui sont deux choses très différentes. Certes, les derniers classiques avaient tort de traiter la rime comme une quantité négligeable et de n'y voir qu'un son qui fait écho ; mais c'était là le moindre défaut de leurs vers incolores ; ils péchaient surtout par la monotonie du rythme qui les coupait en tranches égales.

Et voilà pourquoi Musset, en digne fils du XVI[e] siècle, attachait plus d'importance au rythme (1) qu'à la rime.

Quand je dy que la rythme doit être riche, écrivait Joachim du Bellay dans la *Défense et Illustration de la langue françoise*, je n'entends qu'elle soit contrainte et semblable à celle d'aucuns, qui pensent avoir fait un grand chef-d'œuvre en françois, quand ils ont rimé un *imminent* et un *éminent*, un *miséricordieusement* et un *mélodieusement*, et autres de semblable farine, encore qu'il n'y ait sens ou raison qui vaille : mais la rime de notre poëte sera volontaire, non forcée : receue, non appelée : propre, non aliene : naturelle, non adoptive : bref, elle sera telle, que le vers, tombant en icelle, ne contentera moins l'oreille qu'une bien harmonieuse musique tombant en un bon et parfait accord (2).

Sur ce point donc, malgré ses négligences voulues, le jeune poète des *Contes d'Espagne et d'Italie* était beaucoup plus près de la vraie doctrine que ses camarades de 1830.

Il disait encore à son oncle — et c'est heureux qu'on nous ait conservé cette lettre, car il achève de s'y peindre au naturel :

Je te demande grâce pour des phrases contournées ; je m'en crois re-

(1) « Quant aux rythmes brisés des vers, écrivait-il à son oncle dans la lettre que j'analyse, je pense là-dessus qu'ils ne nuisent pas dans ce qu'on peut appeler le récitatif, c'est-à-dire la *transition* des sentiments ou des actions. Je crois qu'ils doivent être rares dans le reste. Cependant Racine en faisait usage. »

(2) Cf. notre édition de la *Défense*, 1 vol. in-18, librairie Sansot et C[ie].

venu... Je te demanderai de t'attacher plus aux compositions qu'aux détails, car je suis loin d'avoir une manière arrêtée. J'en changerai plus d'une fois encore (1).

Il me semble entendre Joachim du Bellay, qui lui aussi, eut plus d'une manière, plaider pour les traducteurs après avoir fulminé contre eux, ou bien encore faire le procès des pétrarquistes après avoir pétrarquisé l'un des premiers. — Les poëtes de l'âme et du sentiment, ceux qui ne chantent que lorsqu'ils sont inspirés, ne devraient jamais s'embarrasser de théories, parce qu'ils sont naturellement enclins à passer par-dessus toutes les règles. N'est-ce pas Lamartine qui écrivait une fois à Victor Hugo que la grammaire n'était point faite pour eux ?

Voici une anecdote qui nous permettra de pénétrer le secret de la méthode de travail d'Alfred de Musset. Je l'emprunte aux *Souvenirs* si précieux de M. Legouvé.

Un jour qu'ils s'étaient rencontrés au Palais-Royal, pendant les répétitions d'*Adrienne Lecouvreur*, la conversation ayant passé d'Adrienne à Scribe, Musset dit à Legouvé :

Je place Scribe très haut, mais il a un défaut, *il ne se fâche jamais contre lui-même*. — Que voulez-vous dire par là ? — Je veux dire que quand Scribe commence une pièce, un acte, ou une scène, il sait toujours d'où il part, par où il passe, et où il arrive. De là sans doute *un mérite de ligne droite* qui donne grande solidité à ce qu'il écrit. Mais de là aussi un manque de souplesse et d'imprévu Il est trop logique ; il ne perd jamais la tête. Moi, au contraire, au courant d'une scène ou d'un morceau de poésie, il m'arrive tout à coup de changer de route, de culbuter mon propre plan, de me retourner contre mon personnage préféré, et de le faire battre par son interlocuteur... J'étais parti pour Madrid et je vais à Constantinople (2).

Telle est la cause, une des causes au moins, du charme particulier du génie d'Alfred de Musset. Peu de poëtes possédèrent ce charme au même degré que lui, et pour ma part je n'en vois qu'un, au XVIe siècle, qui me procure le même plaisir avec les

(1) Lettre du mois de janvier 1830.

(2) *Souvenirs* de Legouvé, t. I, p. 109.

mêmes qualités et les mêmes défauts, c'est Joachim du Bellay. Joachim ne perd jamais la tête, étant bien trop latin pour déraisonner de la sorte, mais il a de l'imprévu dans les mots et dans les idées, et l'on sent qu'il chante d'abord pour lui. Ils ont même cela de commun tous les deux, Musset et lui, qu'ils ont horreur de la foule et se moquent de ses applaudissements. Joachim se contente de l'estime de ses pairs ; Musset, qui est né auteur dramatique, ne conçoit le spectacle que dans un fauteuil.

Je ne me suis pas fait écrivain politique
N'étant pas amoureux de la place publique :
D'ailleurs, il n'entre pas dans mes prétentions
D'être l'homme du siècle et de ses passions.
C'est un triste métier que de suivre la foule
Et de vouloir crier plus fort que les meneurs,
Pendant qu'on se raccroche au manteau des traîneurs.
On est toujours à sec quand le fleuve s'écoule.
Que de gens aujourd'hui chantent la liberté,
Comme ils chantaient les rois, ou l'homme de Brumaire !
Que de gens vont se prendre au levier populaire,
Pour relever le dieu qu'ils avaient souffleté !
On peut traiter cela du beau nom de rouerie,
Dire que c'est le monde et qu'il faut qu'on en rie.
C'est peut-être un métier charmant, mais tel qu'il est,
Si vous le trouvez beau, moi je le trouve laid.
Je n'ai jamais chanté ni la paix ni la guerre ;
Tant mieux s'il a raison, et tant pis s'il a tort ;
Pourvu qu'on dorme encore au milieu du tapage,
C'est tout ce qu'il me faut, et je ne crains pas l'âge
Où les opinions deviennent un remord.

N'allez pas croire cependant que Musset se désintéresse de la chose publique. Lamartine l'a cru sur la foi de ces vers et de quelques autres encore plus légers :

Etre rouge ce soir, blanc demain ; ma foi, non.
. . . .

Mais Lamartine s'est trompé et Paul de Musset s'est chargé de relever son erreur. Il a beau préférer les baisers de Ninette et de Ninon à la politique, Alfred sait faire son devoir de citoyen

tout comme un autre. La preuve en est que, de loin en loin, il lui arrive d'aller coucher à l'hôtel des Harico's pour avoir oublié entre deux verres d'absinthe, deux filles ou deux rimes, l'heure de la patrouille comme garde national. Il est même cocardier dans les grandes occasions. Et je me demande où M. Legouvé a pris qu'il manquait de patriotisme (1). Qu'il ne l'ait jamais affiché, je le crois sans peine. Il n'était pas de ces chauvins qui, les soirs de *Charles VI*, chantaient à plein gosier au parterre de l'Op'ra le refrain démodé aujourd'hui :

Guerre aux tyrans !
Jamais, jamais en France,
Jamais l'Anglais ne régnera !

Mais, en 1840, lors de la coalition anglaise contre notre pays, il partagea la colère de tous les vrais patriotes, et quoiqu'il fût très lié avec le duc d'Orléans, peut-être même à cause de cela, son frère raconte que, le jour où le dénouement honteux, grâce à la pleutrerie de Louis-Philippe, se trouva consommé, il s'écria dans un accès de dépit : « Ce règne dure trop longtemps (2) ! »

On n'est pas le petit-neveu de Jeanne d'Arc pour rien, et Musset avait certainement lu les vers suivants de J. du Bellay dans son *Exécration sur l'Angleterre* :

Mânes, umbres, esprits, et si l'antiquité,
A donné d'autres noms à votre deité,
Erebe, Phlegeton, Styx, Acheron, Cocyte,
Le Chaos et la Nuict, et tous ce qui habite
A la gueule d'Enfer, la Rage, la Fureur,
Et tout ce qui est plein d'une éternelle horreur,
Afin que vous mettiez une peur, une fuite
Et tout ce que la peur traine encor à sa suite,
Aux Anglois, en leur Roine, en tous les ennemis
Qui contre les François en armes se sont mis ;
Et afin que les forts, les villes, les villages,

(1) « .... Je vais plus loin, dit-il en parlant de Musset dans ses *Souvenirs*, demandez-lui la peinture d'un des grands et éternels sentiments de l'âme, l'amour paternel, l'amour filial, le *patriotisme*, la charité, l'amour de la liberté, l'amour de l'humanité, vous ne l'y trouverez pas ! »

(2) *La Coupe et les lèvres.*

Les temples, les maisons, les sexes, et les aages,
De ceux-là que j'entens, vous soient à ceste fois
Par toutes maudissons et exécrables lois,
Vouez et consacrez, je les consacre et voue,
Et du vœu que je fais, la France m'en advoue.
Je les consacre donc pour le bien de mon Roy,
Pour tous ses alliez, pour la France et pour moy :
Afin que tout le mal, l'orage, la tempeste,
Qui nous peut menasser, tombe dessus leur teste :
Que nous demeurions saufs, nos femmes, nos enfans :
Que nous en retournions vainqueurs et triomphans,
Et chargez de butin, et que nostre victoire
Soit pour jamais sacrée au temple de Mémoire.
Qu'Angleterre, et sa Royne, et tous ses alliez
Ayant les bras au dos honteusement liez,
Marchant la teste bas prisonniers de mon Prince :
Que tributaire soit à jamais leur province,
Et règnent à jamais nos enfans et nepveux
Sur les fils de leurs fils, et ceux qui naistront d'eux (1).

Mais où le patriotisme de Musset éclata aux yeux de tous, ce fut, en 1841, dans le *Rhin allemand*. On connaît l'origine de cette chanson :

Le 1er juin 1841, dit Paul de Musset, nous déjeunions en famille ; on apporta la livraison de la *Revue des deux Mondes* qui contenait la chanson de Becker et la *Marseillaise de la Paix*. Alfred de Musset, voyant des vers de Lamartine au sommaire, courut d'abord à cette page de la brochure. En lisant les six couplets de Becker, dans lesquels, en si peu de mots, se trouvaient tant d'insultes à la France, il fronça quelque peu le sourcil ; mais, en prenant lecture de la réponse, il le fronça bien davantage. Sans doute, il aurait approuvé le sentiment qui avait inspiré la *Marseillaise de la Paix*, si ce morceau eût paru isolément. Convier tous les hommes à se donner la main, sans distinction de races, de noms et de frontières, rien de plus légitime ; cette thèse philosophique en valait bien une autre ; mais répondre à une provocation insolente en tendant les mains au provocateur, c'était mal choisir le moment. Alfred de Musset comprit la chose ainsi, et, comme la *Marseillaise de la paix* ne répondait pas, selon lui, à la chanson de Becker, l'envie le prit de faire la réponse. A mesure que nous en causions, tout en déjeunant, son visage s'animait, le feu lui montait aux oreilles ; enfin il donna un coup de poing sur la table, rentra dans sa

(1) *Recueil de poésie.*

chambre et s'y enferma. Deux heures après il en sortit pour nous réciter le *Rhin allemand* (1).

Et quand cette chanson railleuse et si française eut paru dans la *Presse* et la *Revue de Paris*, elle courut partout comme un cri

(1) *Biographie d'Alfred de Musset*, p. 268.

Ce n'est pas tout à fait ainsi que Mme de Girardin a raconté la chose :

Le 6 juin 1841, le *Rhin allemand* paraissait dans la *Presse*, en même temps que dans la *Revue de Paris*, et Mme de Girardin, par la plume du vicomte de Launay, faisait précéder cette pièce du commentaire suivant :

« Après avoir lu la *Marseillaise de la paix* devant un auditoire d'élite où se trouvaient Théophile Gautier et Alfred de Musset, elle dit : « C'est très beau, mais c'est trop généreux. J'aurais voulu qu'on dît des choses désagréables à ce monsieur (Becker). Nous autres femmes nous n'entendons rien à ces beaux sentiments humanitaires ; nous sommes, en toutes choses, orgueilleuses, vindicatives, passionnées, jalouses ; c'est là notre seul mérite, nous ne saurions y renoncer, pour ma part je professe un égoïsme national féroce, j'en conviens, j'ai le préjugé de la patrie et j'aurais aimé à répondre à cet Allemand des vers cruels. — Moi aussi ! s'écria Alfred de Musset.

« Faites-le donc vite, reprirent en chœur tous les assistants. — Venez sur la terrasse, nous allons vous enfermer dans le jardin ; nous vous donnons un quart d'heure.

« On ferma la porte du salon derrière lui, et le jeune poète alla se promener dans le jardin. — On lui avait donné ce qu'il fallait pour travailler, — du papier, des plumes et de l'encre ? Fi donc ! on lui avait donné deux cigares. Au bout d'un quart d'heure, il frappa à la porte, on lui ouvrit, les cigares étaient consommés, les vers réunis, les voici. »

Cette anecdote est vraiment amusante ; par malheur elle est démentie par Mme de Girardin elle-même qui s'est tout bonnement moquée du public en la mettant en circulation. Voici, en effet, ce qu'elle écrivait à Lamartine, le 2 juin 1841, c'est-à-dire quatre jours avant :

« Je ne comprends pas que si malade et désolé vous ayez encore des inspirations si admirables ; ces vers qui me désolent sont bien beaux. Je les ai relus ce matin avec Théophile Gautier. Il en était enchanté, et ce soir j'ai vu Alfred de Musset qui les savait par cœur. *Il m'en a apporté de très jolis sur le même sujet.* Ils sont railleurs et insolents. Lui, m'a priée de les publier; lui, me les a donnés pour *la Presse*. Il ne devinait pas tout le chagrin qu'il me faisait en me les apportant.... » (*Lettres à Lamartine*, p. 182).

Conclusion : si, le 2 juin, Musset avait apporté les vers du *Rhin allemand* à Mme de Girardin, il ne pouvait pas les improviser chez elle le 4 ou le 5, dans les circonstances qu'on vient de lire. Fiez-vous donc, après cela, aux *Lettres parisiennes* du vicomte de Launay !

de guerre et fit vibrer toutes les âmes, à commencer par le duc d'Orléans, qui « envoya, sous main, ses compliments à l'auteur ».

§

Je reviens à J. du Bellay, car je n'ai pas fini de les comparer l'un à l'autre.

C'est surtout dans le sonnet que Musset se rapproche le plus de Joachim. Je dirai même que, de tous les sonnettistes de marque du XIX[e] siècle, il est le seul qui ait su donner à ce petit poème le tour vif et leste qu'il a sous la plume du vieux poète angevin. Sainte-Beuve qui le restaura, en le voyant négligé de nos deux grands lyriques (1), l'a traité à la manière des lakistes. Il y a mis une âme malade, un sentiment presque toujours triste ou douloureux. Musset, lui, n'a guère fait qu'un sonnet à proprement parler méditatif et qui rappelle la manière d'Arvers. C'est celui qui commence ainsi :

Se voir le plus possible et s'aimer seulement.

Tous les autres sont pimpants, légers, railleurs et vont d'une telle allure — même quand ils contiennent une pointe de mélancolie — qu'ils paraissent n'avoir pas le nombre de vers voulu. Et comme rythme ils sont d'une variété, d'une souplesse étonnantes. De Heredia, qui n'aimait pas Musset, le trouvant trop facile, n'admettait pas la fantaisie dans la disposition des vers du dernier tercet. Comme la plupart des poètes du XVI[e] siècle, Joachim en tête, il faisait rimer tantôt le deuxième vers et tantôt le troisième avec le dernier du premier tercet. Musset, qui ne pouvait se plier à aucune règle, s'amusait parfois à faire ses tercets sur deux rimes (2) ou à leur mettre la tête en bas, comme

(1) Il est remarquable, en effet, que Lamartine et Victor Hugo n'ont jamais fait de sonnets.

(2) Exemple :

Pourquoi donc, de quel droit, le connaissant à peine,
Est-ce que je m'arrête et ne puis faire un pas,
Apprenant que sa fille est morte dans ses bras?

Je ne sais. — Dieu le sait ! Dans la pauvre âme humaine,
La meilleure pensée est toujours incertaine,
Mais une larme coule et ne se trompe pas.

(Sonnet à Régnier sur la mort de sa fille.)

dans le sonnet qu'il dédia au roi après l'attentat de Meunier :

Mais sois prudent, Philippe, et songe à la patrie.
Ta pensée est son bien, ton corps son bouclier.
Sur toi, comme sur elle, il est temps de veiller.

Ferme un immense abîme et conserve ta vie.
Défendons-nous ensemble, et laissons-nous le temps
De vieillir, toi pour nous, et nous pour tes enfants.

—

Cette note grave, s'échappant d'un si petit cadre, va nous servir de transition pour étudier la seconde manière de Musset, car il en eut deux, tout comme Joachim. J'ajouterai qu'ils en changèrent l'un et l'autre sous l'empire des mêmes circonstances, et que c'est par là qu'ils se ressemblent comme deux frères.

Dans la première manière ils étaient tous deux purement livresques. L'*Olive* et les *Contes d'Espagne et d'Italie* n'étaient que des imitations plus ou moins réussies des poètes italiens de l'école de Pétrarque et de la Renaissance. Mais dès qu'ils passèrent les monts pour aller, celui-ci à Rome, et celui-là à Venise, la source cachée qui était en eux jaillit en vers admirables et qui ne devaient rien à personne. Il semble que Musset avait prévu ce beau miracle quand il disait, en 1832, à son ami Edouard B [ocher] :

Tu te frappais le front en lisant Lamartine,
Edouard, tu pâlissais comme un joueur maudit ;
Le frisson te prenait, et la foudre divine,
  Tombant dans ta poitrine,
T'épouvantait toi-même en traversant la nuit ;

Ah ! frappe-toi le cœur, c'est là qu'est le génie.
C'est là qu'est la pitié, la souffrance et l'amour ;
C'est là qu'est le rocher du désert de la vie,
  D'où les flots d'harmonie,
Quand Moïse viendra, jailliront quelque jour.

Peut-être à ton insu déjà bouillonnent-elles,
Ces laves du volcan, dans les pleurs de tes yeux,
Tu partiras bientôt avec les hirondelles,
  Toi qui te sens des ailes
Lorsque tu vois passer un oiseau dans les cieux.

Ah ! tu sauras alors ce que vaut la paresse ;
Sur les rameaux voisins tu voudras revenir.
Edouard, Edouard, ton front est encore sans tristesse,
Ton cœur plein de jeunesse....
Ah ! ne les frappe pas, ils n'auraient qu'à s'ouvrir !

On connaît les deux sentiments qui sur le cœur de Joachim et de Musset jouèrent le rôle décisif de la baguette de Moïse. Chez le premier, ce fut le regret de la patrie absente ; chez le second le tourment, la folie de l'amour. La *Lettre à Lamartine* et les *Nuits* sont incontestablement les filles naturelles des *Regrets*, augmentés des *Méditations*, qui en sont le prolongement. A partir de 1834, le vers de Musset, de brisé à l'excès qu'il était jusque-là, remplit sa mesure d'un seul jet et, tout en gardant sa couleur romantique, atteignit la perfection de la forme racinienne. Je dis bien racinienne. Car J. du Bellay n'est en somme qu'un Racine avant la lettre, comme Lamartine, suivant l'heureuse expression de Victor Hugo, n'est qu'un *Racine réussi*.

Voilà ce que personne n'avait encore remarqué et ce que je tenais à dire ici.

Et puisque nous sommes en veine de comparaisons, ne quittons pas du Bellay et Musset sans montrer tout ce qu'ils avaient de commun par ailleurs. Ceux qui ont fréquenté le poète de *Rolla* s'accordent à reconnaître qu'il n'avait qu'une fierté : non pas celle de son talent, dont il faisait peu de cas dans la conversation, mais celle de son nom, de son blason, de ses ancêtres, quoiqu'il eût pu dire avec Alfred de Vigny :

Dans le caveau des miens, plongeant mes pas nocturnes,
J'ai compté mes aïeux, suivant leur vieille loi.
J'ouvris leurs parchemins, je fouillais dans leurs urnes
Empreintes sur le flanc des sceaux de chaque roi.
A peine une étincelle a relui dans leur cendre,
C'est en vain que d'eux tous le sang m'a fait descendre ;
Si j'écris leur histoire, ils descendront de moi.

Joachim du Bellay aussi avait cette insouciance et cette fierté. Il avait beau avoir pris pour devise : *Cœlo Musa beat*, et chanter son « los » à la mode du temps, il aurait donné volontiers toute

sa gloire pour les lauriers diplomatiques du cardinal et les lauriers militaires du grand Langey, ses cousins.

Cet orgueil du nom les rendait quelquefois très désagréables dans leurs rapports avec leurs camarades.

— Vous êtes comte et pair de France, disait un jour Alfred de Musset à d'Alton Shée; pourtant je parie que vous êtes moins ancien gentilhomme que moi (1) !

Cela ne les empêchait pas, du reste, d'être très dévoués et très fidèles à leurs amis et à leurs protecteurs (2). Au nombre de ces derniers, mais avant tout autre, ils comptaient et faisaient passer, du Bellay la princesse Marguerite, Alfred de Musset le duc d'Orléans. Leur perte inattendue leur arracha les mêmes larmes, et le même gémissement. Quand Marguerite partit pour la Savoie à la suite de son mariage, Joachim écrivit à Jean de Morel, son confident de toutes les heures :

> Le département de ma Dame m'a tellement étonné et fait perdre le cœur que je me suis délibéré de ne jamais plus retenter la fortune, mais *abdere me in secessum aliquem*, avec cette brave devise pour toute consolation : *spes et fortuna valete !*

Après la mort tragique du duc d'Orléans, Musset, qui s'était lié avec lui sur les bancs du collège, dit à son frère Paul :

> Le sort ne veut pas que notre pauvre France ait un jour d'avenir. Quant au mien, il n'existe plus. Je ne vois devant moi qu'ennui et tristesse ; je n'ai plus qu'à souhaiter de m'en aller le plus tôt possible.

Enfin, détail physiologique que je n'aurai garde de passer sous silence, Musset mourut à quarante-sept ans, affligé de la surdité qui rendit si amers et si tristes les derniers jours de J. du Bellay. D'où leur était venue cette infirmité ? De l'abus de la femme et du vin. Joachim, qui en ressentit les premiers effets à Rome,

(1) *Mémoires de d'Alton Shée*, t. I, p. 109.

(2) Tout ce que j'ay de bon, tout ce qu'en moy je prise,
C'est d'estre comme toy, sans fraude et sans feintise,
D'estre bon compagnon, d'estre à la bonne foy,
Et d'estre, mon Ronsard, demy-sourd comme toy.
(J. du Bellay : *Hymne de la surdité.*)

avait dû recevoir un coup de pied de Vénus — dans le lit de Faustine ou d'une autre. Quant à Musset, qui toute sa vie courtisa la brune et la blonde, le dieu Bacchus fut certainement pour quelque chose dans la paresse de son oreille. Mais qu'importe !

Ils n'en demeureront pas moins l'un comme l'autre les poètes les plus français de leur siècle. — « J'ai l'esprit français, je le sens ! » rappelez-vous cette phrase de Fantasio dans sa lettre-matrice à Paul Foucher. Cela prouve qu'il se connaissait déjà à dix-sept ans et qu'il sentait qu'en lui l'art serait toujours subordonné à la nature. Il s'est pourtant rencontré un homme de génie pour lui dénier le sien. Je m'empresse d'ajouter que cet homme de génie fut le roi des jaloux. M. Legouvé raconte en ses *Souvenirs* que Victor Hugo lui dit un jour :

Vous mettez Alfred de Musset trop haut. C'est un de ces artistes éphémères avec qui la gloire n'a rien à faire, et dont la réputation n'est qu'un caprice de la mode (1) !

Caprice de la mode ! voilà qui est vite dit ! Quel est le grand artiste qui n'ait été plus ou moins porté sur ses ailes à un moment quelconque de sa vie ? La mode ne s'empara de Musset que sur le tard, quand sa réputation était consacrée dans le monde des lettres. Pendant longtemps sa renommée ne dépassa guère les relations de l'ancien Cénacle ; il n'était connu en dehors que par les couplets de la *Ballade à la lune*. C'est le théâtre qui lui donna la grande célébrité, mais comme toutes les pièces de son répertoire étaient imprimées depuis plus de dix ans quand elles furent mises à la scène, on ne peut pas lui reprocher d'avoir fait le moindre sacrifice à la mode. Le mot de Victor Hugo n'est donc pas juste. A présent, si j'en croyais certains racontars, Alfred de Musset n'aurait pas été plus juste envers Victor Hugo qui, dans ce cas, lui aurait rendu tout simplement la monnaie de sa pièce.

Un soir — c'est Mad. de Janzé qui rapporte cette anecdote (2) — un soir qu'il avait dit je ne sais quelle poésie chez Mad. de Girardin, Victor Hugo s'étant permis de lui faire quel-

(1) *Soixante ans de souvenirs*, t. I, p. 110.
(2) *Etudes et récits sur Alfred de Musset*, p. 102.

ques observations sur des inversions un peu trop hardies et des rimes un peu trop faibles, Musset l'aurait fort mal pris et l'aurait arrêté court en lui disant :

Assez ! vous ne pouvez comprendre et sentir ce que je sens et comprends. Sachez seulement une chose, c'est que dans cent ans on dira encore mes vers, alors que les vôtres seront peut-être oubliés !

Je ne crois pas à cette anecdote, parce qu'elle prête à Musset un langage et une attitude qui ne cadrent pas avec ce que nous savons de son caractère. Mais le mot serait-il vrai que la postérité se chargerait d'en faire justice. Soixante ans se sont écoulés depuis qu'on prétend l'avoir entendu, elle a déjà mis chacun à sa place : Lamartine et Victor Hugo au premier rang, et immédiatement derrière eux Alfred de Musset, qui procède de l'un et de l'autre. Je ne sais pas ce que nos arrière-neveux penseront de lui, mais je doute qu'ils le mettent jamais sur la même ligne. Son théâtre aurait beau durer plus longtemps que celui d'Hugo, sa gloire de poète ne balancera jamais la sienne, encore moins celle de Lamartine. Prenons dans chacun d'eux une pièce de vers inspirée par le même sentiment : le *Lac*, la *Tristesse d'Olympio* et *Souvenir*. Toutes les trois nous parlent de la rapidité du temps et de la fragilité des amours terrestres. Toutes les trois ne sont que la paraphrase éloquente, douloureuse et sublime de l'apostrophe de saint Jean Chrysostome : « Vanité des vanités, tout n'est que vanité ! » Cependant il en est une qui l'emporte sur les autres et nous fait vibrer davantage et par la passion et par le cri :

Aimons donc ! aimons donc ! de l'heure fugitive,
Hâtons-nous, jouissons !
L'homme n'a pas de port, le temps n'a pas de rive :
Il coule et nous passons !

Qui jamais, dans l'antiquité ou dans les temps modernes, tira de son âme, de pareils accents ? On a donc eu cent fois raison de donner à Lamartine le surnom de divin. Quoique les poètes vraiment inspirés le soient tous à un degré quelconque, il l'est certainement plus que ses deux rivaux. Mais Alfred de Musset

est aussi beaucoup plus humain que Lamartine et Hugo, et ce n'est pas un mince titre de gloire.

Etre l'enfant du siècle où l'on a vécu, incarner aux yeux de tous les faiblesses de la chair et de l'esprit de deux ou trois générations,

Quel rêve et ce fut son destin.

Léon SÉCHÉ.

LE CENTENAIRE
DE LA
NAISSANCE D'ARVERS

Il y aura cent ans, le 23 juillet prochain, que Félix Arvers naquit à Paris, rue Guillaume n° 1, aujourd'hui rue Budé, dans l'Ile Saint-Louis.

A cette occasion, les ANNALES ROMANTIQUES ont ouvert une souscription pour poser une plaque commémorative sur la maison natale du poète, la Commission des Inscriptions parisiennes à qui incombait ce devoir ayant oublié de le remplir. Aussi bien Félix Arvers n'aura pas perdu pour attendre. Au lieu d'une plaque funèbre de marbre blanc, ornée d'une inscription que la pluie aurait effacée dans quelques années, il aura une plaque monumentale en bronze décorée de son médaillon. Cette plaque est l'œuvre d'un jeune artiste graveur en médaille, M. Edouard Fraisse, élève de M. Dampt, membre de l'Institut.

La cérémonie d'inauguration qui aura lieu le dimanche 22 juillet dans la matinée promet d'être fort belle. Nous en rendrons compte dans notre prochain numéro.

Disons tout de suite que le directeur des *Annales Romantiques* ayant obtenu de M. Poullain-Beurier, légataire universel d'Arvers, la communication de ses papiers et de sa correspondance, en a fait l'objet d'une étude approfondie qui paraîtra dans la *Revue de Paris* des 15 juillet et 1er août.

D'autre part, le *Mercure de France* du 15 juillet publiera les lettres d'Alfred Tattet à Arvers avec un avant-propos de M. Léon Séché. Nos lecteurs n'ont pas oublié celles de Tattet à Guttingner que nous avons publiées en partie dans la première année des *Annales Romantiques*. Ces lettres à Arvers sont du même crû et n'obtiendront pas moins de succès.

Mais il est un document précieux dont M. Léon Séché a réservé la primeur aux abonnés des *Annales*, c'est le carnet de voyage d'Arvers en Italie, voyage ignoré de tous ses biographes.

Nous le reproduisons ci-dessous intégralement et page par page pour lui garder sa physionomie.

CARNET DE VOYAGE EN ITALIE DE FÉLIX ARVERS

1841

DÉPENSES FAITES ET SOLDÉES ANTÉRIEUREMENT AU DÉPART

Passeport.	14 »
Achat d'un sac de nuit	11 »
Adresses en cuivre pour les malles.	3 50
Cadenas pour la valise	1 50
Objets de toilette, plumes, encrier, etc.	9 25
Toile gommée pour brosses et savon	50
Total	39 75

DÉPENSES DE VOYAGE

		Transports	Nourriture et logement	Bonne-mains	Diverses
	JUILLET 1841				
22	Cabriolet pour aller aux Messageries.........	1 15			
	Place de Paris à Chalons-s^r-Saône........	58 »			
23	Déjeuner à Auxerre ...		1 »		
	Dîner à Rouvray.......		3 »		
	Souper à Beaune......		1 50		
	Coucher à Chalons.....		2 »		
24	Bateau à vapeur de Chalons à Lyon.........	6 »			
	Déjeûner à bord bateau		1 50		
	Port des bagages à l'hôtel à Lyon...........	1 »			
	Dîner.................		3 »		
25	Déjeuner..............		0 90		
	Ports et omnibus.......				» 30
	A reporter......	66 15	12 90		» 30

		Transports	Nourriture et logement	Bonne-mains	Achats	Diverses
	Report	66 15	12 90			» 30
25	Dîner		2 10			
	Cafés aux chanteurs et pont..					» 85
26	Déjeuner		1 35			
	Omnibus et port					» 40
27	Réparation d'étui à chapeau et de guêtres					1 25
	Déjeuner		2 »			
	Payé au libraire Nourtier pr envoi des *Vieilles Amours*					» 90
	Dépenses diverses à Lyon...					5 10
	Omnibus et bière					» 65
	Dîner		1 35			
	Paiement de l'hôtel à Lyon..		4 50			
	Port des bagages à la voiture de Grenoble	» 75				
28	Place de Lyon à Grenoble...	7 50				
	Bain à Grenoble					1 10
	Port des effets à l'hôtel......	» 40				
	Pont pour aller à Sassenaye..					» 10
	Guide aux cuves de Sassenaye			» 50		
	Voiture pr revenir de id.	» 75				
29	id. de Grenoble à Saint-Laurent-du-Pont	3 »				
	Déjeuner à Saint-Laurent...		2 10			
30	Payé à la Grande-Chartreuse.		3 15			
	A reporter	78 55	29 45	» 50		10 65

		Transports	Nourriture et logement	Bonne-mains	Achats	Diverses
	Report..........	78 55	29 45	» 50		10 65
	Médaille de Saint-Bruno et chapelet..................				1 »	
	Vin chez un paysan du Sapey					» 10
	Réparation de chaussures....					» 30
31	Hôtel et nourriture à Grenoble.....................		7 50			
	Achat de gants..............					2 50
	Déjeuner....................		» 60			
	Voiture de Grenoble à Chambéry......................	4 75				
	Faquin de la Douane, et passeport....................			» 35		
	Dîner à Chambéry..........		2 90			
	Voiture de Chambéry à Aix..	2 75				
	Faquin à Aix..............	» 25				
	AOUT					
1er	Cirage de souliers...........					» 10
	Bain de piscine............					1 40
	Déjeuner...................		» 80			
	Bateau à v. du lac du Bourget	2 »				
	Dîner chez Prunier..........		3 »			
2	Pour voir la cascade de Gesy.			» 25		
	Déjeuner chez Prunier......		1 50			
	Chambre à Aix et servante...		4 50			
	Omnibus pour Chambéry et pourboire.................	1 35				
	Port de bagages à Chambéry.	» 60				
	Chapeau de paille...........				3 50	
	Chocolat....................		» 90			
	A reporter.........	90 25	51 15	1 10	4 50	15 05

		Transports	Nourriture et logement	Bonne-mains	Achats	Diverses
	Report..........	90 25	51 15	1 10	4 50	15 05
3	Portefeuille pour passeport..					» 50
	Chambre à Chambéry.......		1 50			
	Pour la fille...............		» 50			
	Déjeuner..................		2 »			
	Faquin pour charger sur le voiturin..................	20 »				
4	Déjeuner à Saint-Jean-de-Maurienne................		» 80			
5	Tasse de café à Modane......		» 40			
	Déjeuner à Lans le bourg....		» 80			
	Custode de l'arc de Suze.....			10 »		
6	Déjeuner à Saint-Ambroise..		» 80			
	Faquin à Turin.............	» 55				
	Voiture de Chambéry à Turin	35 »				
	Bonnemain au voiturin......	5 »				
	Dîner à Turin..............		1 70			
	Au valet d'hôtel à Suze (oublié)....................		» 40			
	Ricovero du Mont Cenis (oublié)....................					» 25
7	Ports de lettres.............					1 60
	Déjeuner..................		» 80			
	Custode de la chapelle du Saint-Suaire.............			» 20		
	Glace.....................					» 40
	Dîner.....................		1 65			
	Théâtre-Carignan...........					» 80
8	Blanchissage..............					2 60
	Déjeuner..................		» 75			
	A reporter.........	131 »	63 25	1 40	4 50	21 20

		Transports	Nourriture et logement	Bonne-mains	Achats	Diverses
	Report	131 »	63 25	1 40	4 50	21 20
8	Galerie du Palais Modane			1 »		
	Visa du passeport à Turin					4 »
	Dîner		2 10			
	Glace					» 40
	Théâtre d'Angennes					1 »
9	Déjeuner		» 40			
	Affranchissement de lettre					1 30
	Glace					» 40
	Dîner		2 25			
	Séjour à l'hôtel à Turin		6 »			
	Diligence de Turin à Milan	20 »				
10	Tasse de lait à Novare		» 40			
	Bonnemains aux postillons					
	Faquins et douanes	2 »				
	Port de lettre de ma mère					» 80
	Dîner		2 »			
	Glaces					» 60
11	Pour monter au dôme de Milan			» 20		
	Déjeuner		1 20			
	Achat, en commun d'itinéraire					2 »
	Pour visiter l'arène			» 25		
	Dîner		1 85			
	Théâtre de la Scala					2 70
	Glace					» 50
	A reporter	153 »	79 45	2 85	4 50	34 90

		Transports	Nourriture et logement	Bonne-mains	Achats	Diverses
	Report..........	153 »	79 45	2 85	4 50	34 90
12	Saint-Ambroise et St-Victor.			» 70		
	Déjeuner..................		» 50			
	Dîner.....................		2 »			
13	Chemin de fer de Monza.....	1 35				
	Visite de la Cathédrale......			» 45		
	Déjeuner à Monza...........		1 90			
	Retour de Monza à Milan....	» 90				
	Dîner.....................		2 50			
14	Déjeuner..................		80			
	Dîner.....................		2 10			
	Chapelle St-Charles Borromée			» 45		
15	Déjeuner..................		» 50			
	Dîner et rafraîchissement....		2 30			
	Réparation de chaussure.....					1 »
	Séjour à l'hôtel à Milan......		9 »			
	Pour les garçons............		2 »			
16	Faquin qui a chargé le voiturin......................	» 20				
	Déjeuner à Treviglio........		» 70			
17	Garçon de l'hôtel à Chiari ...		» 25			
	Visite de Sainte-Astie à Brescia.....................			» 25		
	Déjeuner à Brescia..........		» 75			
	Monté à la Torra della pace..			» 20		
18	Garçon de l'hôtel à Desenzano....................		» 45			
	A reporter..........	155 45	105 20	4 90	4 50	36 40

		Transports	Nourriture et logement	Bonne-mains	Achats	Diverses
	Report.........	155 45	105 20	4 90	4 50	36 40
18	Amphithéâtre de Vérone....			» 20		
	Bonnemain pour le transport.	» 15				
	Tombeau des Scaliger.......			» 40		
	Tombeau de Juliette........			» 15		
	Déjeuner à Vérone..........		» 40			
	Bonnemain et passeport à Vicence................	» 15				
19	Garçons de l'hôtel à Vicence.		» 45			
	Bonnemain et passeport à Padoue..................	» 10				
	Déjeuner au café Pedrochi...		» 80			
	Faquin et douanier à Fumes	» 65				
	Au gondolier...............	» 75				
20	Voiturin de Milan à Venise..	43 50				
	Bonnemain.................	4 50				
	Déjeuner..................		» 65			
	Achat en commun de l'Itinéraire de Quadri..........					3 35
	Visites au Palais Ducal, à la Prison..................			1 »		
	Passage au Lido...........	» 45				
	Affranchissement de lettre..					» 55
21	Visite à l'arsenal...........			» 85		
	Déjeuner au café Florian....		» 65			
	Visite à Santa Maria della Salute..................			» 45		
	Dîner.....................		2 10			
	A reporter.........	205 70	110 25	7 95	4 50	40 30

		Transports	Nourriture et logement	Bonne-mains	Achats	Diverses
	Report..........	205 70	110 25	7 95	4 50	40 30
22	Déjeuner..................		» 85			
	Gondole et bonnemains......					1 90
	Glace......................					» 25
	Théâtre d'Apollo............					» 55
22	Déjeuner..................		» 40			
	Hôtel de l'Europe, nourriture et logement (4 jours et 3 dîners)...................		17 »			
	Donné pour les garçons......		2 »			
	Blanchissage...............					2 25
	Gondoles..................					1 20
	Dîner.....................		1 80			
24	Déjeuner..................		» 65			
	Glace......................					» 50
	Achat de pipes.............				16 70	
	Tabac.....................					1 20
	Dîner.....................		1 80			
	4 flacons pour essence de rose				2 25	
25	Essence de rose (3.85 le flacon.....................				15 40	
	Déjeuner..................		1 45			
	Facture de M. Caron........				59 60	
	Achat de bonnets de laine...				6 75	
	Place au courrier de Milan...	48 70				
	A reporter..........	254 40	136 20	7 95	105 20	48 15

		Transports	Nourriture et logement	Bonne-mains	Achats	Diverses
	Report..........	254 40	136 20	7 95	105 20	48 15
	Payé à l'hôtel de Cavaletto...		3 30			
	Faquins, gondolier, douanier	2 85				
26	Dépense de nuit à Pedrochi..		» 70			
	Dîner à Verone.............		1 60			
	Bonnemain pour le passeport	» 35				
27	Douanier de Milan..........	» 20				
	Port de lettre...............					» 70
	Faquin à Milan.............	» 45				
	Bain......................					1 45
	Déjeuner..................		1 15			
	Dîner.....................		1 95			
28	Déjeuner..................		» 80			
	Bibliothèque Ambrosienne..			0 90		
	Dîner.....................		2 »			
	Visa de passeport au Consulat sarde.................					4 »
	Visa au Consulat de France..					1 »
	Place pour Arona...........	8 »				
29	Hôtel à Milan..............		4 »			
	Faquin qui a porté les bagages......................	» 45				
	Place pour Baveno..........	3 75				
	Dîner à Arona..............		2 »			
	Faquin et passeport.........	» 65				
30	Visite aux Iles Borromées...	3 »				
	A reporter..........	274 10	153 70	8 85	105 20	55 30

		Transports	Nourriture et logement	Bonhe-mains	Achats	Diverses
	Report..........	274 10	153 70	8 85	105 20	55 30
	Bonnemain à l'Isola Bella...	1 »				
	Hôtel à Baveno, coucher et déjeuner................		3 50			
	Char pour Domo d'Ossola et bonnemain	7 »				
	Port et bac.................	» 25				
	Bonnemain au conducteur p' avoir rapporté le vol. de Valery..................					2 »
31	Souper et coucher à Domo d'Ossola.................		3 »			
	Déjeuner au Simplon, et fille		2 65			
	Pour visiter l'hospice du Simplon.....................			» 25		
	Char pour traverser le Simplon.....................	17 50				
	Bonnemain.................	1 »				
	SEPTEMBRE					
1er	Hôtel à Brigue, coucher et souper.................		2 »			
	Cascade de Tourtemagne....			» 35		
	Déjeuner audit pays		1 50			
	Char de côté de Brigue à Sion	7 50				
	Bonnemain.................	1 15				
	Réparation de valise à Tourtemagne.................					» 75
	Dîner à Sion................		2 15			
	Diligence de Sion à St-Maurice	7 25				
2	Dilig. de St-Maurice à Vevey.	3 75				
	Briquet phosphorique.......					» 25
	Déjeuner à Vevey...........		1 »			
	Garde de bagages, faquin et bateliers.................	1 »				
	A reporter..........	321 50	169 50	9 45	105 20	58 30

		Transports	Nourriture et logement	Bonne-mains	Achats	Diverses
	Report..........	321 50	169 50	9 45	105 20	58 30
	Bateau à vapeur de Vevey à Genève..................	4 25				
	Faquin de l'hôtel de Genève.	» 75				
	Dîner à l'hôtel (du Léman)...		2 20			
3	Déjeuner..................		» 90			
	Achat de chemises..........				24 »	
	Excursion à Ferney.........	1 »				
	Bonnemains diverses à Ferney.....................			1 45		
	Dîner.....................		2 25			
	Achat d'un châlet...........				6 »	
	Règle et papier réglé........					» 25
4	Déjeuner..................		» 50			
	Achat de ciseaux anglais....				3 25	
	— de couteau à papier...				1 50	
	— d'étui avec dé........				1 »	
	— d'étui ordinaire.......				» 50	
	Deux cents d'aiguilles assorties.....................				5 »	
	Epingles anglaises..........				» 85	
	Dîner.....................		3 »			
5	Déjeuner..................		» 60			
	Dîner.....................		2 20			
	Pont.....................					» 05
6	Séjour à l'hôtel du Léman...		4 »			
	Donné pour les garçons......		1 »			
	A reporter.........	327 50	186 15	10 90	147 30	58 60

		Transports	Nourriture et logement	Bonne-mains	Achats	Diverses
	Report	327 50	186 15	10 90	147 30	58 60
	Place de Genève à Saint-Florentin	45 75				
	Faquin de Genève	» 80				
	Déjeuner à Saint-Cergues		2 50			
	Plombage à la Douane des Rousses	1 »				
	Tasse de lait à Saint-Laurent		» 50			
7	Déjeuner à Dijon		2 50			
	Potage à Semur		» 50			
8	Déjeuner à Saint-Florentin		2 »			
	Voiture de Saint-Florentin à Joigny	2 50				
	Ouverture de serrures et clef					» 75
	Voiture de Joigny à St-Aubin	1 50				
		379 05	194 15	10 90	147 30	59 35

Récapitulation :

Transports		379.05
Nourriture et Logements		194.15
Custodes		10.90
Achats		147.30
Dépenses diverses		59.35
Total		790.75
En caisse le jour de mon départ	601.15	
Touché le 24 août, effet Bourcier à Lyon	320 »	931.25
Erreurs dans la conversion des monnaies étrangères évaluées trop cher	10 10	
En caisse le jour de mon arrivée à St-Aubin		141.50

LES SONNETS D'ARVERS

En dehors du sonnet qui a fait sa réputation, Arvers en a composé quatre autres que nous reproduisons ci-dessous. Le premier, seul, a été recueilli dans l'édition originale de *Mes Heures perdues*.

I

Pour mon ami R [ousset].

J'avais toujours rêvé le bonheur en ménage,
Comme un port où le cœur, trop longtemps agité,
Vient trouver, à la fin d'un long pèlerinage,
Un dernier jour de calme et de sérénité.

Une femme modeste, à peu près de mon âge,
Et deux petits enfants jouant à son côté ;
Un cercle peu nombreux d'amis du voisinage,
Et de joyeux propos dans les beaux soirs d'été.

J'abandonnais l'amour à la jeunesse ardente ;
Je voulais une amie, une âme confidente,
Où cacher mes chagrins, qu'elle seule aurait lus ;

Le ciel m'a donné plus que je n'osais prétendre ;
L'amitié, par le temps, a pris un nom plus tendre,
Et l'amour arriva qu'on ne l'attendait plus.

II

A quoi bon te cacher l'amour involontaire
Qui sur mon front rêveur a creusé chaque pli ?
Pourquoi ne pas te dire à la fin ce mystère
Que mon cœur dérobait dans son dernier repli ?

Ainsi qu'un vase d'or de diamants rempli,
Dieu voulut te marquer d'un double caractère,
Et réunir en toi ce qui plaît sur la terre,
La splendeur du talent dans un corps accompli.

Eh ! qui peut empêcher qu'égarée de surprise
Entre ces deux écueils ma raison ne se brise ;
Attaqué sans merci par un double côté,

Il faut que malgré moi mon repos y périsse.
Tu serais sans beauté, que j'aimerais l'actrice ;
Tu serais sans talent, j'aimerais ta beauté !

III

OSPITALITA

Dans des vers immortels que vous savez sans doute,
Dante acceptant d'un prince et le toit et l'appui,
Des chagrins de l'exil abreuvé goutte à goutte,
Nous a montré son cœur tout plein d'un sombre ennui,

Et combien est amer, pour celui qui le goûte,
Le pain de l'étranger, et tout ce qu'il en coûte
De monter et descendre à l'escalier d'autrui.
Moi, qui ne le vaux pas, j'ai trouvé mieux que lui.

Ici, malgré ces vers de funèbre présage,
J'ai trouvé le pain bon, et meilleur le visage,
Et l'opulent bien-être et les plaisirs permis.

C'est que Dante, égaré dans des sphères trop hautes,
Avait un protecteur, et que moi j'ai des hôtes ;
C'est qu'il avait un maître et que j'ai des amis.

Château de Prunevaux (Nièvre) 1844.

IV

LA VILLÉGIATURE

J'ai souvent comparé la villégiature
Aux phases d'un voyage entrepris en commun
Avec des étrangers de diverse nature
Dont on n'a de ses jours vu ni connu pas un.

Au début de la route, en montant en voiture,
On s'observe : — l'un l'autre on se trouve importun ;
L'entretien languissant meurt faute de pâture.....
Mais, petit à petit, on s'anime ; et chacun

A l'entrain général à son tour s'associe :
On cause, on s'abandonne, et plus d'un s'apprécie.
— Les chevaux cependant marchent sans s'arrêter ;

Et c'est lorsqu'on commence à peine à se connaître,
Que l'on se juge mieux, — qu'on aimerait peut-être,
— C'est alors qu'on arrive, et qu'il faut se quitter.

1er octobre 1847

—

Voici maintenant le sonnet qui a immortalisé Félix Arvers. Je le reproduis d'après le sonnet autographe copié par moi sur l'al-

bum de Marie Nodier qui l'a inspiré, avec les deux variantes qu'il contient :

Mon âme a son secret, ma vie a son mystère :
Un amour éternel en un moment conçu.
Le mal est sans espoir, aussi j'ai dû le taire,
Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su.

Hélas ! j'aurai passé près d'elle inaperçu,
Toujours à ses côtés et *toujours* (1) solitaire,
Et j'aurai jusqu'au bout fait mon temps sur la terre,
N'osant rien demander et n'ayant rien reçu.

Pour elle, quoique Dieu l'ait faite *bonne* (2) et tendre,
Elle ira son chemin, distraite, et sans entendre
Ce murmure d'amour élevé sur ses pas ;

A l'austère devoir pieusement fidèle,
Elle dira, lisant ces vers tout remplis d'elle :
« Quelle est donc cette femme ? » et ne comprendra pas.

(1) Dans la première édition de *Mes Heures perdues* le mot *toujours* a été remplacé par *pourtant*.

(2) Le mot *bonne* a été remplacé par *douce*.

Arvers, sur l'album de Marie Nodier qui est conservé religieusement par sa fille, n'a pas mis le sous-titre « imité de l'italien », qu'il a ajouté dans l'édition originale de *Mes Heures perdues*, probablement pour dérouter le lecteur. Il est certain, en effet, que ce sonnet « adorable », selon Sainte-Beuve, a été composé pour la fille de Nodier. Ceux qui en douteraient feront bien de lire l'étude que M. Léon Séché publiera dans la *Revue de Paris* du 15 juillet.

JEAN DE LA ROUXIÈRE.

LETTRES ET ARTS

La statue d'Alfred de Musset. — On a inauguré le 24 juin à Neuilly une nouvelle statue en marbre blanc du poète des *Nuits*. Cette statue qui représente Alfred de Musset en dandy, son manteau sur l'épaule et la badine à la main, était connue depuis longtemps des amateurs, M. Clouard en ayant publié une assez mauvaise gravure, d'ailleurs, en tête de la Bibliographie des œuvres du poète. On s'est demandé pourquoi l'on avait érigé cette statue à Neuilly. Ne serait-ce pas en souvenir du duc d'Orléans qui fut le protecteur et l'ami de Musset ?

Un portrait de Musset par Eugène Delacroix. — On vient de découvrir un nouveau portrait de Musset, signé modestement de Delacroix. L'heureux possesseur de cette œuvre d'art est M. Stanislas Meunier, professeur au Museum d'Histoire naturelle. Ce portrait n'est pas daté, mais il doit être du temps de celui de George Sand par le même artiste. On prétend même qu'il fut offert à George Sand au beau temps de sa passion pour le poète. Quoi qu'il en soit, cette nouvelle a fait sensation dans le monde des arts et des lettres.

Le monument de Victor Hugo et le statuaire Georges Bareau. — Tous ceux qui ont visité le Salon des Champs-Elysées, cette année, ont admiré l'œuvre colossale de Georges Bareau représentant Victor Hugo devant le *Mur de la Légende des Siècles*.

Cette œuvre du jeune maître nantais lui a valu la médaille d'honneur.

M. Georges Bareau est né à Paimbœuf (Loire-Inférieure) en 1866. Il a donc quarante ans. Rappelons ici que c'est lui qui est chargé d'exécuter le monument de Lamartine et d'Elvire qui sera érigé sur les bords du lac du Bourget.

BIBLIOGRAPHIE

Librairie Albert Fontemoing. — *Atala*, par Chateaubriand, *reproduction de l'édition originale* avec une *Etude sur la jeunesse de Chateaubriand*, d'après des documents inédits, par MM. Victor Giraud et Joseph Girardin. 1 vol. petit écu in-18 de LXXXVIII-210 pages, prix : 3 fr.

C'est une très heureuse idée d'avoir reproduit l'édition originale d'*Atala*, laquelle est introuvable aujourd'hui. Et j'espère bien que le succès déterminera MM. Giraud et Girardin, dont chacun connaît la compétence sur tout ce qui touche Chateaubriand, à faire la même chose pour toutes les œuvres d'imagination du grand écrivain. Ce qui fait le prix de ce premier petit volume, en dehors de l'appareil purement bibliographique, ce sont les souvenirs inédits du compagnon de hasard que Chateaubriand rencontra sur le bateau qui le portait, quand il entreprit son voyage en Amérique. Ce compagnon était un séminariste français du nom d'Edouard de Mondésir. Son récit, écrit malheureusement un peu tard, et de ce chef un tantinet suspect ou sujet à caution, comme la plupart des *Mémoires* de ce genre, est très circonstancié sur la traversée de Chateaubriand. C'est malheureux que M. de Mondésir n'ait pu suivre notre voyageur au pays des Natchez. Nous saurions si oui ou non il a vu, de ses yeux vu, le pays qu'il a si bien décrit ou s'il s'est borné, comme M. Bédier le lui reproche avec un semblant de raison, à lire les récits des voyageurs et des missionnaires qui l'avaient précédé en Amérique.

Mais il faut savoir se contenter de peu, comme le sage, et l'avenir nous réserve plus d'une surprise du genre de celle que nous apporte aujourd'hui le petit livre de MM. Giraud et Joseph Girardin.

Librairie Plon et Nourrit. — *Notes et Fragments d'Histoire*, par Félix Rocquain, 1 vol. in-8°.

Ce livre savoureux, fruit des patientes et curieuses recherches de l'auteur dans le département des archives nationales, nous mène des extatiques du moyen âge, précurseurs de nos modernes névrosés, des démêlés de Philippe le Bel avec le pape, à la police secrète du second Empire, en passant par Fourier et par Napoléon, sans compter une étude curieuse sur le style révolutionnaire. Une pieuse commémoration est décernée aussi aux érudits qui veillèrent sur nos collections, sur les titres de noblesse de la France, et, en première ligne, à Michelet, puis à Chéruel, le conseiller de Flaubert. Deux appendices importants nous documentent sur les extraits des Archives du Vatican faits en 1810 par ordre de Napoléon, et sur la liste exacte des suspects dressée sous le second Empire, après l'attentat d'Orsini.

Librairie Lecène et Oudin, 15, rue de Cluny. — *Les Principes de 1789*, par Henri Chantavoine, 1 vol. in-18.

Sous ce titre *Les Principes de 1789*, un éminent professeur de l'Université, collaborateur du *Journal des Débats*, publie un commentaire historique, philosophique, politique de la *Déclaration des droits* et de la *Déclaration des devoirs*. Ce commentaire est très simple et très simplement écrit.

L'auteur ne s'est pas préoccupé de plaire surtout à quelques-uns : il a encore moins essayé de contenter tout le monde. Les uns le trouveront trop avancé, les autres trop modérés : c'est le sort ordinaire de ceux qui cherchent la mesure entre les excès et la vérité entre les partis.

Consciente de ses *droits* et pénétrée de ses *devoirs*, la démocratie n'est peut-être pas encore assez éclairée sur les uns et sur les autres. Dans l'époque agitée que nous traversons, il n'est pas inutile de retourner, au moins par le souvenir, à la source même du libéralisme, aux principes les plus purs d'une tradition trop souvent méconnue ou obscurcie par les passions et par les circonstances. Telle est l'intention de ce livre, dont la doctrine s'éloigne autant de la politique réactionnaire que de la politique révolutionnaire. Il se recommande à tous ceux qui aiment la liberté.

Même librairie. — *Incroyable aventure de sir John Besnard*, par G. Renouard, avec lettre-préface d'Emile Faguet, 1 vol. in-18.

Pas banal, très intéressant, œuvre d'humour et de bon sens, écrit d'une plume alerte et spirituelle, tel est le roman de M. Renouard. Est-ce même un roman proprement dit ? Sans doute, puisqu'il y a une trame romanesque et que le tout est traversé par un sentiment de tendresse discrète et délicieuse et légère comme un parfum. C'est un peu une satire aussi, la révolte du sens commun contre le détraquement moral et social vers lequel marche le pays, et, à ce titre, l'œuvre est d'actualité.

Le procédé peut ne paraître pas nouveau ; mais il doit être bon puisqu'il a servi quelquefois. En tout cas, il est imaginatif et démonstratif et dit bien ce qu'il veut dire. Il y a aussi la façon de dire, et celle de M. Renouard possède un charme qui n'est pas ordinaire. On y sent une âme loyale, droite et éclairée, qui ne se laisse pas prendre à la fantasmagorie des mots — et une âme poète aussi. A côté des pages de fantaisie, il y en a d'autres de poésie intense et de douceur adorablement attendrie.

Le roman de M. G. Renouard, dont un autre ouvrage, *L'Ouest africain et les Missions catholiques*, a été couronné par l'Académie française, peut être mis entre toutes les mains.

Librairie Bloud et Cie. — Essai d'un système de *Philosophie catholique* (1830-1831), par F. de La Mennais, 1 vol. in-18, recueilli et publié par Christian Maréchal.

Lamennais est tout à fait à l'ordre du jour parmi les écrivains qui s'intéressent encore à la question religieuse Pendant que M. Victor Giraud s'occupe de ramasser les matériaux nécessaires à la *Vie* du grand Féli, M. Christian Maréchal prépare un ouvrage sur les rapports de *Lamennais avec Lamartine* et un autre sur *Lamennais et le Christianisme social*. Et en attendant, il nous apporte la première rédaction de l'œuvre que Lamennais publia, en 1840, sous le titre d'*Esquisse d'une Philosophie*. Cette rédaction présente des différences considérables avec celle qui fut imprimée. Le texte en a été établi d'après trois groupes de cahiers manuscrits de disciples de Lamennais, les cahiers de l'abbé Houet et ceux de La Provostaye, dont les originaux se trouvent à Fribourg, entre les mains de M. l'abbé Roussel qui a publié, il y a quelques années, un livre si intéressant sur l'auteur des *Paroles d'un croyant*.

Nous reviendrons sur cet ouvrage de M. Maréchal, qui, d'ores et déjà, a sa place marquée à côté des œuvres complètes de Lamennais.

VIERZON. — IMPRIMERIE NURET ET MARIN

LE

CENTENAIRE DE FÉLIX ARVERS

Le dimanche 22 juillet, à onze heures du matin, on a inauguré la belle plaque commémorative en bronze, à l'effigie du poète, que les *Annales romantiques* ont fait poser, quai d'Orléans, sur la maison où Félix Arvers naquit le 23 juillet 1806. (1)

Cette plaque, admirée de tout le monde et qui pourra servir de modèle à la Commission des Inscriptions parisiennes, est l'œuvre d'un jeune graveur en médaille, élève de M. Dampt, M. Edouard Fraisse. Elle a été fondue en bronze à la cire perdue par M. Montacutelli.

La cérémonie, présidée par M. Etienne Port, chef de cabinet du Ministre de l'Instruction publique, avait attiré sur le quai d'Orléans une foule considérable que contenait avec peine un cordon de gardiens de la paix. Le Ministre de la Guerre avait gracieusement mis à la disposition du Comité la musique du 102e régiment d'infanterie et sur l'estrade, dressée par les soins de la Direction des Travaux de Paris, avaient pris place, de chaque côté de M. Etienne Port, M. Léon Séché, président du Comité, M. Jolibois, conseiller municipal, M. Barbery, adjoint au maire du 4e arrondissement, M. Gaston Deraine, représentant la Société des Poètes français.

Des places avaient été réservées dans l'enceinte aux représentants de la famille d'Arvers ainsi qu'aux membres de la presse et aux invités du Comité d'initiative. On remarquait d'abord la famille de M. Ch. Poullain, légataire universel du poète, qui a contribué pour une somme considérable aux frais de la plaque commémorative ; puis venaient M. Ch. Glinel, adjoint au maire de Laon, qui s'est occupé l'un des premiers de la Vie et des Œuvres d'Arvers, M. d'Avrecourt, fils de son distingué collaborateur au théâtre, M. Aigoin, un de ses plus fervents admirateurs, M. Edouard Fraisse, M. Montacutelli que chacun complimente, les rédacteurs du *Temps*, du *Journal des Débats*, du *Figaro*, du *Gaulois*, de l'*Eclair*, du *Matin*, du *Petit Parisien*, du *Petit Journal*, etc., etc.

(1) L'entrée de cette maison est rue Budé, n° 1.

La musique militaire ouvrit la cérémonie par l'exécution de la *Marseillaise*, et M. Etienne Port donna la parole à M. Léon Séché qui prononça le discours suivant :

DISCOURS DE M. LÉON SÉCHÉ

Mesdames, Messieurs,

Ce que nous glorifions aujourd'hui, dans ce site pittoresque et comme à l'ombre de Notre-Dame, c'est le Sonnet en même temps que le poète qui l'illustra après tant d'autres.

Si Boileau était encore de ce monde, il en serait peut-être scandalisé, car le sonnet n'avait de valeur à ses yeux qu'autant qu'il était « sans défauts », et il en aurait certainement trouvé dans le sonnet d'Arvers. Mais comme le joug de l'*Art poétique* est brisé depuis longtemps, et que les taches du soleil ne l'empêchent pas d'être le roi du jour, nous sommes d'autant plus excusables de glorifier le sonnet d'Arvers, que, tout imparfait qu'il soit, il a mérité de la part de Sainte-Beuve l'épithète d' « adorable ».

Et d'abord nous n'avons jamais eu beaucoup de goût, en France, pour les « longs poèmes », chers à Boileau. Je ne dis pas cela, vous pensez bien, pour les chefs-d'œuvre de la littérature ancienne que nous avons tous traduits plus ou moins mal sur les bancs du collège. Homère et Virgile sont ici hors de cause. Je n'entends parler que des longs poèmes de chez nous : de la *Franciade*, par exemple, dont Ronsard ne s'est jamais relevé ; — de la *Pucelle* de Chapelain, dont une autre, hélas ! a fait oublier les côtés ridicules ; — de la *Henriade*, de Voltaire, qui n'a dû sa popularité qu'au « seul roi dont le peuple ait gardé la mémoire » ; — du *Philippe-Auguste*, de Parceval de Grandmaison qui n'a jamais été terminé, malgré ses vingt-quatre mille vers ; — de la *Divine Épopée*, d'Alexandre Soumet qui est aussi morte que sa *Pauvre Fille* ; — je passe vite sur la *Chute d'un Ange*, de Lamartine, que trois ou quatre épisodes de *Jocelyn* ont, Dieu merci, suffisamment rachetée.

On a dit que les Français n'avaient pas la tête épique. C'est une sottise et une erreur. Mais nous ne comprenons l'épopée qu'écrite à grands coups de sabre, au bruit du clairon et du tam-

bour, comme sous la République et sous l'Empire. En dehors de cela, quelques pages de la *Légende des Siècles* nous contentent, et nous laissons volontiers l'écritoire et la plume des poèmes en vingt-quatre chants aux grands rapsodes du Portugal, de l'Italie et de l'Angleterre. Cela ne nous empêche pas d'admirer la *Jérusalem délivrée* du Tasse et le *Roland furieux* de l'Arioste, mais je crois bien que notre amour-propre national entre encore pour une bonne part dans le plaisir que nous prenons à leur lecture.

Que voulez-vous ? chaque peuple a son tempérament, son estomac particulier. Nous autres Français, qui sommes pourtant aussi latins que les Italiens, si ce n'est plus, nous avons toujours, en matière de poésie, comme en matière de cuisine, préféré les petits plats aux grands, les gâteaux feuilletés, les vins fins, les chansons légères et les anthologies qui dispensent de plus longues études. « Ah ! s'écriait un jour Sainte-Beuve, avoir fait la *Feuille* d'Arnault, le *Poète mourant* de Millevoye, la *Voulzie* d'Hégésippe Moreau, et passer à la postérité ! »

Ce soupir étonne chez un homme qui a écrit quarante volumes de critique, qui sont les *Lundis,* le roman de *Volupté* et trois volumes de vers dont *Joseph Delorme.* Mais Sainte-Beuve, qui savait le prix de la gloire et les caprices de la Renommée, aurait donné tout son bagage pour un beau sonnet de Ronsard et de Joachim du Bellay, quand il avait trente ans, et pour le sonnet d'Arvers, quand il en avait quarante.

C'est une si jolie fleur, et si française, qu'un sonnet réussi ! Les poètes de la Pléiade, mal instruits des commencements de notre vieille littérature, croyaient qu'elle était d'origine italienne, et Joachim du Bellay a passé longtemps pour l'avoir cueillie au-delà des monts. La vérité, c'est que cette rose mystique — tout aussi bien que sa sœur, la rose gothique de nos cathédrales — a fleuri d'abord sous le ciel de la France. Si nos vieux poètes de la Renaissance la prirent dans le *Canzoniere* de Pétrarque, celui-ci sans le savoir peut-être, l'avait prise dans le florilège des troubadours, et l'on peut dire que le grand sonnettiste florentin couronna Laure de Noves avec des roses d'essence provençale. Le sonnet, en ce temps-là, ne donnait que des fleurs d'amour un peu

précieuses. Quelques cents ans plus tard, Joachim du Bellay, en mettant au divin rosier la greffe de son beau génie, en tira deux ou trois variétés qui seront l'éternel honneur du jardin poétique de la France.

Après avoir chanté sur le mode pétrarquiste un amour de tête qui devait devenir à la longue un amour de cœur — cela se voit quelquefois encore — il trouva le moyen de faire entrer dans ce petit poème à forme fixe, et le sentiment des ruines païennes, et le regret de la patrie absente, et le dégoût que lui inspirait le spectacle de la Ville et de la Cour de Rome. Il était alors dans la ville des Papes, intendant du grand cardinal qui a donné son nom à la rue qui borde l'île St-Louis. Comme il s'ennuyait à mourir loin de la France, il chanta « pour enchanter son ennui », et de ce chant tour à tour amer et mélancolique sortirent les sonnets des *Antiquités* et des *Regrets*. Et quels sonnets ! Comme le disait un jour José-Maria de Heredia, qui s'y connaissait, devant la statue que j'ai élevée à Joachim du Bellay, au bord de son Loyre gaulois, en face de son petit Liré, « nul, pas même Ronsard, n'a su faire tenir dans le cadre étroit de ses quatorze vers des tableaux d'un art aussi accompli, aussi puissant que délicat, où l'ingéniosité la plus raffinée s'unit à la simplicité la plus mâle et la plus exquise ».

Mais il faut croire que ce petit poème était prédestiné à célébrer les choses de l'amour, puisque, J. du Bellay parti, le sonnet redevint ce qu'il était à l'origine, une cantilène purement amoureuse.

Cependant le dix-huitième siècle — je laisse de côté le dix-septième qui le méprisa — cependant le siècle de Voltaire lui préféra le madrigal, le rondeau et le petit conte. Il était mort ou bien près de l'être, lorsque, dans le grand renouveau poétique qui suivit la Révolution, Sainte-Beuve s'avisa de le restaurer. La mode alors était aux *Odes* et aux *Méditations*. Lamartine et Victor Hugo, à qui il fallait de l'espace pour déployer leurs ailes, n'avaient pas eu l'idée de couler leur pensée dans ce moule elliptique et concis. Sainte-Beuve qui venait d'étudier le sonnet chez les poètes de la Pléiade et à qui les grands élans étaient défen-

dus, y répandit son âme malade. Puis vint Auguste Barbier qui le frappa au coin des *Iambes*... Vous pouvez ouvrir le *Journal d'un Poète*, vous y trouverez deux ou trois sonnets d'une assez belle venue qui certainement ont été inspirés à Vigny par ceux de Barbier. C'est même pour cela, j'imagine, que l'auteur de *Moïse* et de la *Maison du Berger* ne les a point recueillis dans son œuvre poétique. Car il avait la prétention plus ou moins justifiée de ne pas se nourrir du même miel que les autres. Et maintenant lisez les *Trophées* de Heredia, et comparez-les aux sonnets de Barbier, qui accompagnent son poème d'*Il Pianto*, vous verrez encore qu'ils sont de la même veine, de la même taille, je prends ce mot, bien entendu, dans le sens de façon, et qu'ils ont la même vigueur et le même raccourci.

Sans doute de Heredia y a mis sa griffe qui est celle d'un maître, le sonnet sous sa plume a plus de couleur et plus de so-sonorité, mais il reste latin malgré tout, et le sang de Virgile y circule.

Du reste le poète des *Trophées* ne cachait pas son admiration pour le poète des *Iambes*, et je l'entends encore me déclamer de sa voix chaude et bien timbrée, sous les beaux ombrages de l'ancienne abbaye de Blanche-Couronne, au mois d'août 1894, le sonnet sur *Michel-Ange* qui se termine par ce vers superbe :

Tu mourus longuement plein de gloire et d'ennui.

Chose remarquable et que je n'ai jamais comprise chez un admirateur passionné de Lamartine, José-Maria de Heredia n'avait qu'une médiocre estime pour le sonnet d'Arvers. Je ne voudrais pas l'accuser de jalousie, car il ne connut jamais ce vilain sentiment, mais je pense qu'il l'avait pris en grippe, comme Mérimée — l'âme la moins poétique de son temps — pour en avoir trop entendu vanter le mérite. Il y eut, en effet, un moment où l'on ne pouvait entrer dans un salon teinté de littérature sans entendre dire le sonnet d'Arvers. C'était le monologue des deux générations qui ont précédé celle de 1870. La musique de Pessard, de Faure et de Bizet avait achevé de le rendre populaire. Mais je suis de l'avis de Lamartine : les beaux vers peuvent d'autant

mieux se passer de musique qu'ils portent en eux leur mélodie. Relisons ensemble, si vous le voulez bien, le sonnet d'Arvers. C'est encore le meilleur encens qu'on puisse offrir en ce jour au poète qui l'a tiré de son cœur :

Mon âme a son secret, ma vie a son mystère :
Un amour éternel en un moment conçu.
Le mal est sans espoir, aussi j'ai dû le taire,
Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su.

Hélas ! j'aurai passé près d'elle inaperçu,
Toujours à ses côtés et pourtant solitaire,
Et j'aurai jusqu'au bout fait mon temps sur la terre,
N'osant rien demander et n'ayant rien reçu.

Pour elle, quoique Dieu l'ait faite douce et tendre,
Elle ira son chemin, distraite et sans entendre
Ce murmure d'amour élevé sur ses pas.

A l'austère devoir pieusement fidèle.
Elle dira, lisant ces vers tout remplis d'elle :
« Quelle est donc cette femme ? » et ne comprendra pas.

Il fut un temps où pour la critique la beauté du sonnet résidait tout entière dans le vers final. Nous sommes plus difficiles aujourd'hui : nous voulons que le sonnet soit rempli de beaux vers, du commencement à la fin. Or, je vous le demande, en connaissez-vous un autre qui s'ouvre sur un coup d'archet plus poignant, qui du premier quatrain au dernier tercet communique plus d'émotion par des moyens plus simples, ou, ce qui est la même chose, par des mots moins rares, et qui se ferme sur un point d'interrogation plus douloureux ? Pour ma part je ne vois que les *Méditations* de Lamartine — et le sonnet d'Arvers n'est-il pas une *Méditation* en raccourci ? — qui laissent à l'esprit cette impression de tristesse amoureuse. Mais dans le recueil de Lamartine, il y a dix pièces de la même tonalité, du même accent, tandis que dans celui d'Arvers ce sonnet est comme perdu et demeure sans écho — ce qui le rend plus énigmatique encore.

Quelle est la femme qui l'a inspiré ? J'ai dit son nom, ou plutôt c'est Ulric Guttinguer qui l'a nommée dans une lettre que j'ai

rendue publique (1). Et le ton d'assurance sur lequel il s'exprime ne doit laisser aucun doute à qui connaît le personnage. De tous les poètes qui firent partie du cénacle de la Muse française et de celui de Joseph Delorme, Guttinguer est celui qui par son âge, sa situation de fortune, son entregent et son crédit, reçut le plus de confidences de cette nature. D'ailleurs, en nommant l'inspiratrice du sonnet d'Arvers, il n'a fait que confirmer les soupçons de la plupart de ses contemporains. Et donc elle avait nom Marie Nodier. Elle n'était pas née comme Arvers au cœur du vieux Paris, mais elle l'avait habité dès son enfance, et la nature l'avait si bien douée, que cette petite provinciale aux yeux riants et éveillés était devenue de très bonne heure, son père et la fortune aidant, aussi parisienne que le poète de *Mes Heures perdues*.

Madame, autour de vous, tant de grâce étincelle !...

lui disait Victor Hugo, au mois d'avril 1831. C'est par la grâce, en effet, que cette créature charmante régna pendant vingt-cinq ans sur les cœurs. Heureux temps que celui où le pied, la main, les yeux, la voix d'une jeune femme qui n'avait que cela pour richesse, suffisaient à attirer et à retenir toute une jeunesse enfiévrée d'art et de poésie dans un quartier de Paris quasi désert !

Arvers subit le charme comme tout le monde et même à un plus haut degré peut-être — parce qu'il avait une plaie au cœur que l'amour seul pouvait guérir. Pour mieux se faire comprendre de la Muse de l'Arsenal, il eut recours à un moyen très ingénieux. Il écrivit son bienheureux sonnet sur l'album de Marie. Le comprit-elle ? Ici, Mesdames et Messieurs, nous entrons dans le domaine du mystère. Respectons-le. Arvers avait aimé à vingt ans une jeune fille de son âge qui lui avait été ravie par la mort avant qu'il ait pu réaliser son rêve. Marie, qui la lui rappelait peut-être, venait de se marier et elle était heureuse, lorsqu'il lui fit l'aveu discret de sa flamme. Quel péché aurait-elle commis — et qui de nous ne l'en absoudrait ? — en déposant un jour, en

(1) *Revue de Paris* du 15 juillet 1906.

guise de consolation, sur le front du poète énamouré le baiser que telle fille de roi mit une fois — il y a de cela longtemps! — sur les yeux endormis du poète Alain Chartier.

Il était bien laid, dit l'histoire...

Félix Arvers était beau comme un jeune dieu. Ne serait-ce pas une excuse de plus?

Quoi qu'il en soit, Mesdames et Messieurs, les poètes, je suis heureux de le dire ici, valent infiniment mieux que leur réputation. En amour, à tout le moins, ils savent se contenter de peu, comme le sage. Quand il leur arrive de prendre un air féroce, ces bourreaux des cœurs sont le plus souvent dupes de leur imagination. C'est la folle du logis qui bat la campagne. — Et voilà pourquoi tant de poètes n'ont eu pour maîtresse qu'une Iris en l'air, et pourquoi Félix Arvers qui nous regarde se contenta, dans son malheur, du sourire de Marie Nodier.

Après ce discours qui fut très applaudi, M. Etienne Port donna la parole à M. Jolibois qui s'attacha surtout à faire revivre l'Ile Saint-Louis à travers l'histoire de France; à M. Barbery qui salua la mémoire d'Arvers au nom de la municipalité du 4e arrondissement, et à M. Deraine qui dit quelques mots bien sentis au nom de la Société des Poètes français que préside avec tant d'autorité et de talent M. Emile Blémont.

Puis M. Etienne Port prit la parole en ces termes :

DISCOURS DE M. ÉTIENNE PORT

Mesdames, Messieurs,

Cette plaque commémorative apposée sur la maison où naquit Félix Arvers, le 23 juillet 1806, fera plus que consacrer un nom déjà sauvé de l'oubli; elle fera mieux qu'honorer un talent d'anthologie. L'initiative des *Annales Romantiques* et de la Société des Poètes français restitue au poète son identité littéraire.

C'est là un premier point. Félix Arvers était, en effet, tellement éclipsé dans l'éclatante renommée de ses quatorze vers immortels, que sa personnalité s'y était comme dissoute. C'était comme si jamais, elle n'avait eu ni corps, ni contours. Et nous

vîmes s'établir ce curieux paradoxe d'un nom immortalisé sur un visage complètement disparu des mémoires. Une plainte d'âme s'était élevée, voix de tendresse et d'amour, et l'humanité attentive en avait retenu seulement l'écho, parce qu'elle le sentait modulé pour l'éternité. Certes, ce doit être un objet pour la méditation humaine, que le mystère de cette union d'une œuvre impérissable avec un nom tout seul. Mais trop longtemps, ce sonnet de l'homme qui aima et souffrit ne fut pour nous qu'un reliquaire précieux où demeurait le cœur d'un personnage quasi légendaire et mystérieux qui se nommait Arvers.

L'étrange aventure ! Un poète, dans le brusque jaillissement d'un éclair unique, a reçu de nos mains unanimes le laurier qui ne se flétrit pas. Sans doute, convient-il, en notre temps de production immesurée, d'effleurer la leçon qui se dégage de cette extraordinaire fortune. Le hasard ne fait pas si bien les choses, car il retire ce qu'il donne. Mais lorsqu'une main fut assez heureuse pour semer une seule fois dans les profondeurs de nos facultés et de notre conscience, la graine devient une fleur à jamais épanouie ; lorsqu'une âme a fait jaillir de sa propre substance une seule étincelle de vérité, cette flamme s'allume encore dans toutes les âmes et n'y peut plus s'éteindre.

Mais, il y aurait injustice à ne pas proclamer qu'Arvers n'est pas tout entier, — il s'en faut, — dans le sonnet connu.

Ces vers liminaires, dont sa modestie n'attendait pas le démenti que l'événement leur donna :

« Je n'ai pas espéré qu'un boisseau de semence
Produirait dans l'année une récolte immense »

s'ils témoignent de l'exact sentiment de sa valeur qui ne pouvait tromper le contemporain de Lamartine, de Hugo et de Musset, ne doivent cependant pas nous donner le change. En pareille matière, ne prenons jamais les poètes au mot. Il les avait écrits, étant fort bon humaniste, à l'initiative d'Horace, en tête d'un recueil qu'il intitulait avec bonne grâce *Mes Heures perdues*. Ne l'en croyons point trop.

Sans doute il ne faudrait pas s'attendre à trouver en lui l'émule

d'un Musset. De Musset, qu'il admirait, on sent quelquefois l'imitation dans le recueil d'Arvers. Question de mode peut-être. Encore a-t-il son style à lui, très pur, facile et châtié, sans ailes, mais de souple allure, bien plutôt classique que romantique (malgré le culte qu'il rendait à Hugo) ; nourri de Racine, a-t-on dit, mais, à mon sens, surtout apparenté à Mathurin Regnier.

Cet élégiaque ne manque pas d'énergie. Jugez-en. Il parle du *Monstre populaire*, dont il veut effrayer l'avarice des riches :

« S'il n'a pas, cette fois encor, rompu sa chaîne,
Si la porte est de fer et la cage de chêne,
Pourtant n'approchez pas des barreaux trop souvent,
Car sa force s'accroît, et sa rage, en silence.
Et gare qu'un beau jour il les brise et s'élance
Libre enfin et les crins au vent !

Ne croirait-on pas entendre rugir l'iambe de Barbier ? C'est d'ailleurs l'honneur de Félix Arvers d'appeler fréquemment de glorieuses comparaisons et de n'en pas être pourtant accablé. Ainsi il oppose poètes et politiques, et est prêt, dit-il, à soutenir

Qu'un chant de Lamartine a bien plus d'avenir
Et même, à tout bien prendre, est cent fois plus utile
Que tout le bavardage impuissant et futile

des autres, de ceux qui ne font pas de la poésie le cas qu'il convient. C'est, vous le reconnaissez, moins le génie, le fier accent de Vigny :

Cependant le dédain de la chose immortelle
Tient jusque au fond du cœur quelque avocat d'un jour.

Mais ne forçons point la note. Nous nous ferions une idée assez fausse de Félix Arvers si nous nous le représentions trop sujet, soit aux véhémentes indignations d'un Barbier, soit aux nobles dédains d'un Vigny.

Cet aimable homme n'avait pas l'âme toute d'une pièce. Il était capable de soupirer un émouvant aveu, d'exhaler la colère de l'homme de cœur contre un scandale social, de froncer le sourcil aux Philistins, mais il savait s'égayer, et sa muse mettait pied à terre très volontiers.

Aussi bien fut-il vaudevilliste. Les succès de rire qu'il obtint confirmeraient, s'il était besoin, la qualification de « Réjoui bon-temps » qu'une de ses parentes employait pour parler de lui, longtemps après sa mort.

Il ne fut point que vaudevilliste. Il eut aussi l'ambition du grand art, et sa *Mort de François Ier* prouve que, s'il visait haut, ce n'était pas qu'il s'abusât sur ses forces. C'est une pièce d'excellente facture et de la meilleure langue de théâtre. L'invention est forte, l'intérêt habilement ménagé. Mais c'était une gageure qu'un sujet si scabreux, et la scène française ne pouvait, à cette époque, l'hospitaliser. Quoi qu'il en soit, ce drame en trois actes qui figure avec une comédie très honorable au recueil de *Mes Heures perdues* permet de croire qu'Arvers eut pu occuper une place de premier ordre parmi les écrivains dramatiques de son temps. La mort qui le surprit, jeune encore, ne lui en laissa pas le loisir.

Son œuvre, en somme, est courte, si l'on excepte les pièces qu'il écrivit en collaboration et qui ne sont pas restées. Mais dans cette œuvre légère de poids, il y a plus que des promesses et d'heureuses rencontres. Les beaux vers y abondent. Ce n'est pas seulement un poète visité par la grâce d'un grand amour, dont le nom est rappelé par cette plaque au passant oublieux, c'est encore un très bon ouvrier en vers, un artiste de haute qualité, qui mérita d'être – une heure — visité du génie.

Son discours fini, M. Etienne Port annonça, aux applaudissements de tous, que M. le Ministre de l'Instruction publique décernait les palmes académiques à M. Edouard Fraisse.

Et après un dernier morceau de musique, les membres du Comité et bon nombre d'admirateurs d'Arvers se rendirent à l'Hôtel des Sociétés savantes où M. Charles Poullain leur fit servir un excellent déjeuner.

Ce déjeuner était présidé, cela va sans dire, par M. Charles Poullain qui avait à sa gauche Mme Jolibois et à sa droite Mme Léon Séché. Mme Charles Poullain était assise à côté de M Léon Séché, puis tout autour de la table on voyait MM. Poullain fils, R. d'Avrécourt, Ch. Glinel, Aigoin, Ch. Dufour, Alphonse Séché, E. Bertaut, critique littéraire de la *Revue hebdomadaire*, Edmond Michaud, ingénieur des arts et manufactures, membre de la Chambre de commerce de Paris, et Mme Michaud née

Poullain, Ed. Fraisse, Montacutelli, et les rédacteurs des principaux journaux de Paris.

Au dessert M. Léon Séché porta la santé de M. Ch. Poullain et remercia tous les amis d'Arvers qui avaient pris part à la fête de son centenaire ; MM. Dufour et Bonnenfant récitèrent quelques pièces de vers qui eurent beaucoup de succès, M. Ch. Glinel raconta comment il avait été amené à s'occuper de la Vie d'Arvers et M. Aigoin récita cinq parodies très amusantes du fameux sonnet, mises en vers par lui sur les mêmes rimes. Nous reproduisons les quatre sonnets de M. Aigoin à titre de curiosité :

1re RÉPONSE AU SONNET D'ARVERS

LA FEMME AU « DEVOIR FIDÈLE »

Ami, pourquoi nous dire, avec tant de mystère,
Que l'amour éternel en votre âme conçu
Est un mal sans espoir, un secret qu'il faut taire,
Et comment supposer qu'Elle n'en ait rien su ?

Non, vous ne pouviez point passer inaperçu,
Et vous n'auriez pas dû vous croire solitaire.
Parfois les plus aimés font leur temps sur la terre,
N'osant rien demander et n'ayant rien reçu.

Pourtant Dieu mit en nous un cœur sensible et tendre.
Toutes, dans le chemin, nous trouvons doux d'entendre
Le murmure d'amour élevé sur nos pas.

Celle qui veut rester à son devoir fidèle
S'est émue en lisant vos vers tout remplis d'elle :
Elle avait bien compris..., mais ne le disait pas.

2e RÉPONSE AU SONNET D'ARVERS

LA FEMME « FIN DE SIÈCLE »

Mon cher, vous m'amusez quand vous faites mystère
De votre immense amour en un moment conçu.
Vous êtes bien naïf d'avoir voulu le taire :
Avant qu'il ne fût né, je crois que je l'ai su.

Pouviez-vous, m'adorant, passer inaperçu,
Et, vivant près de moi, vous sentir solitaire ?
De vous il dépendait d'être heureux sur la terre :
Il fallait demander et vous auriez reçu.

Apprenez qu'une femme au cœur épris et tendre
Souffre de suivre ainsi son chemin, sans entendre
L'aveu qu'elle espérait trouver à chaque pas.

Forcément au devoir on reste alors fidèle !
— J'ai compris, vous voyez, « ces vers tout remplis d'elle » :
C'est vous, mon pauvre ami, qui ne compreniez pas !

3e RÉPONSE AU SONNET D'ARVERS

LA PRUDE REVÊCHE

Vous aviez, bien à tort, divulgué le mystère
De ce coupable amour mal à propos conçu,
Et vous en parliez trop, en feignant de le taire :
A mon grand déplaisir tout le monde l'a su.

Vous deviez près de moi passer inaperçu,
Ou mieux, vous éloigner, me laisser solitaire,
Étant de ces galants qui flirtent sur la terre,
Sans prendre leur parti de n'avoir rien reçu.

La déclaration insidieuse et tendre
Que très imprudemment vous me faisiez entendre,
Du droit chemin tendait à détourner mes pas.

Une femme au devoir pieusement fidèle
N'autorise personne à se dire épris d'elle :
Calmez donc ces amours que Dieu n'approuve pas !

4e RÉPONSE AU SONNET D'ARVERS

LA DEMI-MONDAINE

Montre enfin au grand jour, loin d'en faire mystère,
Ce besoin d'être aimé par tout homme conçu !
Mal d'amour, mon chéri, ne devrait pas se taire :
Pouvais-je le guérir avant de l'avoir su ?

Jamais un beau garçon ne passe inaperçu.
Tu n'es pas né pour vivre et languir solitaire.
Viens trouver dans mes bras le bonheur sur la terre,
Et ne t'en prends qu'à toi, si tu n'as rien reçu !

Tu verras que je suis bien faite, ardente et tendre,
Ni prude, ni bégueule, et prête à tout entendre,
Sachant, par le menu, ce que c'est qu'un faux pas.

Elle ne jure point de te rester fidèle,
Cette folle amoureuse. Un jour tu diras d'elle :
« Quelle fille c'était !... » mais ne l'oublieras pas !

LE SONNET D'ARVERS « A REVERS »

Je n'aurai pas longtemps laissé dans le mystère
Mon amour insensé subitement conçu.
Plein de désir, d'espoir, je ne pouvais me taire ;
Celle dont je suis fou, du premier jour l'a su.

Comment de l'être aimé passer inaperçu ?
A ses côtés comment se croire solitaire ?
Pour moi, j'aurai goûté ce bonheur sur la terre,
Osant tout demander, d'avoir beaucoup reçu.

Dieu ne l'avait pas faite en vain jolie et tendre.
Elle a, dans son chemin, trouvé très doux d'entendre
Les aveux qu'un amant murmurait sur ses pas.

A l'austère devoir, j'en conviens, peu fidèle,
Elle saura, lisant ces vers tout remplis d'elle,
Le nom de cette femme,... et ne le dira pas.

En somme, fête charmante et qui laissera un bon et durable souvenir à tous ceux qui ont eu le plaisir d'y assister.

Jean DE LA ROUXIÈRE.

POST-SCRIPTUM

A UNE SOIRÉE CHEZ VICTOR HUGO

(Numéro de mai-juin)

« CARRÉ PAR LA BASE »

Dans notre avant-dernière note nous avions dit qu'elle était de Napoléon Ier, cette bizarre expression « les penseurs carrés par la base », mais nous ne savions quand il l'avait employée. Notre excellent collègue et ami, M. Maurice Souriau nous éclaire en nous renvoyant judicieusement à son édition critique de la *Préface de Cromwell*, p. 296, note 2. C'est le 1er décembre 1815 que l'empereur appliqua ce terme géométrique aux généraux : « Il était rare et difficile, disait-il, de réunir toutes les qualités « nécessaires à un grand général. Ce qui était le plus désirable « et tirait aussitôt quelqu'un hors de ligne, c'est que chez lui « l'esprit ou le talent fût en équilibre avec le caractère ou le cou- « rage, c'est ce qu'il appelait *être carré* autant *de base* que de « hauteur » (Mémorial, I, 48).

Cette bizarre expression plut à l'imagination autant architecturale que colorée du chef de l'école romantique, et il la reprit dans sa *Préface de Cromwell*, lorsqu'il trace vers la fin, le portrait du farouche protecteur qu'il a tenté de mettre à la scène « ... maîtrisant son imagination par son intelligence, grotesque « et sublime ; enfin, un de ces hommes *carrés par la base*, comme « les appelait Napoléon, le type et le chef de tous ces hommes « complets, dans sa langue exacte comme l'algèbre, colorée « comme la poésie ». (La soulignure est du poète lui-même. C'est la fin du paragraphe commençant par ces mots : « Comme tout le monde, l'auteur de ce livre s'en tenait là »).

Nous ne sommes point grand clerc en mathématiques, mais il nous semble qu'ici la langue de l'empereur est exacte, non comme l'algèbre, mais comme la géométrie dans l'espace, et nous sommes sûr qu'elle n'est point du tout colorée. L'expression originale du *Mémorial* « être carré autant de base que de hauteur » ne signifie-t-elle pas que l'on est « cubique » ? (c'est ainsi que nous nommions, mes camarades et moi, l'un de nos professeurs de mathématiques de Paris, lequel était pourtant infiniment plus long que large : peut-être était-ce une antithèse romantique). Quoi qu'il en soit, le grand poète a singulièrement simplifié l'expression du grand empereur, puisqu'il n'a gardé qu'une dimension sur deux, et appeler des « hommes carrés par la base », ne nous paraît pas... heureux. Eugène Wœstyn renchérit encore en nous parlant de « *penseurs* carrés par la base ». Sans doute c'était une flatterie à l'adresse de Victor Hugo, qui trouvait apparemment l'expression « sublime » : elle nous paraît plutôt « grotesque », n'ayant guère l'habitude, quand nous évoquons des penseurs, de songer aux dimensions de leur... base.

Louis Arnould.

LE SÉJOUR D'ELVIRE A AIX-LES-BAINS

Je n'ai pas fini de polémiquer avec M. Doumic. Mais je ne m'en plains pas et je pense que la galerie ne s'en plaindra pas non plus. Le sujet de cette discussion est si intéressant en lui-même, que rien de ce qui peut éclairer et convaincre ne doit être négligé. Tout ce que je demande à M. Doumic c'est d'apporter dans son plaidoyer contre Elvire un peu plus de bonne foi et de ne pas me faire dire le contraire de ce que j'ai dit.

Donc mon honorable adversaire a publié dans la *Revue latine* du 25 juillet la lettre suivante adressée à M. Emile Faguet, son directeur :

LE SÉJOUR D'ELVIRE A AIX-LES-BAINS

(Un document inédit)

O lac, l'année *à peine* a fini sa carrière.

Mon cher Directeur,

Dans le numéro du 25 décembre dernier de la *Revue Latine*, vous avez examiné à fond la question des rapports de Lamartine et d'Elvire (1). Voulez-vous me permettre de vous communiquer un document que je viens de découvrir ? Il modifie l'aspect de la question sur un point important : la durée du séjour des deux amants à Aix. Il est d'ailleurs curieux à plus d'un titre.

Je le tiens de l'obligeance de M. le marquis de Vignet, fils de l'ami de Lamartine.

C'est un feuillet du grand papier à lettres de Madame Charles, sur lequel, se repassant la plume, Mme Charles, Louis de Vignet

(1) Et j'ai répondu à fond à M. Émile Faguet dans la petite édition de mon *Lamartine*. L. S.

et Lamartine ont transcrit une page des *Martyrs* (fragment de la lettre d'Augustin à Eudore, au Ve livre) ; après quoi ils ont daté et signé de leurs trois prénoms.

Voici cette page, telle qu'on la lit sur ce document :

Je ne sais, ajoutait Augustin en finissant cette lettre, je ne sais si nous nous reverrons jamais. Hélas ! mon ami, telle est la vie, elle est pleine de courtes joies et de longues douleurs, de liaisons commencées et rompues ; par une étrange fatalité, ces liaisons ne sont jamais faites à l'heure où elles pourraient devenir durables ; on rencontre l'ami avec lequel on voudrait passer sa vie lorsque le sort va le fixer loin de nous ; on découvre le cœur que l'on cherchait, lorsque ce cœur va cesser de battre ; mille causes, mille accidents séparent les hommes qui s'aiment pendant la vie, et puis vient cette séparation de la mort qui renverse tous les projets. Vous rappellez-vous ce que nous disions un jour en regardant le golfe de Naples ; nous comparions la vie à un port de mer où l'on voit aborder et d'où l'on voit sortir des hommes de tous les âges et de tous les pays. Le rivage retentit des cris de ceux qui arrivent et de ceux qui partent, les uns poussent des cris de joie en recevant des amis, les autres en se quittant se disent un éternel adieu, car une fois sortis du port de la vie, on n'y rentre plus ; supportons donc sans trop nous plaindre, mon cher Eudore, une séparation que les années auraient nécessairement produite, et à laquelle l'absence ne nous eût pas préparés.

Aix, 20 octobre 1816.

ALPHONSE. *Julie.* LOUIS.

La première partie du morceau est de l'écriture de Mme Charles, la seconde de celle de Vignet, la troisième de celle de Lamartine. Mme Charles a daté et signé. Lamartine et Vignet ont mis ensuite leur signature à gauche et à droite de la sienne.

Que les trois amis, au moment de se séparer, aient choisi, pour exprimer leurs propres sentiments, un passage de Châteaubriand, cela est déjà intéressant. Mais il y a mieux. Quand on compare le texte ci-dessus avec celui des *Martyrs* — que nous avons contrôlé sur l'édition originale, — on s'aperçoit qu'il y a

un certain nombre de différences : *cette* lettre, au lieu de *sa* lettre ; *je ne sais*, répété ; *avec lequel* on voudrait, au lieu de *avec qui* ; *passer sa vie lorsque*, au lieu de *passer ses jours au moment où* ; *lorsque ce cœur*, au lieu de *la veille du jour où* ce cœur ; mille *choses*, au lieu de mille *causes* ; *et puis* vient, au lieu de *puis* vient ; qui renverse tous *les* projets, au lieu de tous *nos* ; *Vous rappellez-vous ce que*, au lieu de *Vous souvenez-vous de ce que* : des hommes de *tous les âges*, au lieu de *tous les langages* ; les uns *poussent des cris de joie*, au lieu de *versent des larmes de joie*.

Ces divergences ne peuvent s'expliquer que d'une seule manière : Julie et ses amis n'ont pas *copié* la page de Chateaubriand ; ils l'ont *citée de mémoire* (1).

Souvent, dans le plein succès d'un livre, des lettrés se sont livrés à ce petit jeu connu : l'un commençait une phrase que l'autre devait achever de souvenir. Il n'est indifférent ni pour les historiens de Chateaubriand, ni pour ceux de Lamartine de constater qu'en 1816 Lamartine pouvait tenir cette gageure, en prenant pour texte un morceau de Chateaubriand (2).

Au point de vue biographique, toute la valeur de ce document est dans sa date. De cette date, tout entière de l'écriture de Mme Charles, et contresignée par ses deux compagnons, il résulte, d'une façon irrécusable, que *le 20 octobre 1816, Lamartine et Mme Charles étaient encore à Aix.*

Cela recule de plus d'un mois la date jusqu'ici adoptée pour celle de leur séparation.

On croyait en effet que Julie avait dû quitter Aix vers le 15 septembre. Et Lamartine n'y étant arrivé qu'à la fin d'août, la brièveté de leur commun séjour était une énigme (3). Le point de départ de cette opinion était la date : *sept. 1816*, qu'on lisait sur

(1) M. Doumic aurait mieux fait de dire que Lamartine l'avait citée de mémoire, car évidemment c'est lui qui dictait.

(2) Cette découverte ne nous apprend rien de nouveau, et M. Doumic aurait pu se dispenser de faire cette remarque. La *Correspondance* de Lamartine à laquelle je le renvoie nous dit qu'il avait lu et relu Chateaubriand de très bonne heure.

(3) Quelle énigme ?

l'une des lettres adressées par Mme Charles à Mounier, lettre qui ne peut avoir été écrite qu'après le retour de celle-ci à Paris. Cette date avait été acceptée par l'éditeur des lettres de Mme Charles à Mounier, M. Anatole France. Nous l'avions reproduite, sur la foi de M. France, en publiant les *Lettres d'Elvire à Lamartine*. A son tour, M. Séché, dans le gros volume qu'il a composé à propos de notre plaquette (1), avait éprouvé le besoin d'enchérir et de s'engager à fond.

« Julie, écrit-il, était de retour à Paris dans la seconde quinzaine de septembre. . La date de son retour nous est donnée par la lettre ci-dessous. Elle porte en effet par exception (Julie n'ayant pas l'habitude de dater ses lettres) l'indication de septembre 1816. Il n'y manque que le quantième, et c'est fâcheux, car avec ce renseignement nous aurions pu déterminer exactement le jour où Julie avait quitté Aix-les-Bains ». (*Lamartine*, p. 94).

Et c'était, pour M. Séché, la preuve décisive (2) que les relations de Mme Charles et de Lamartine avaient été purement séraphiques :

« Faut-il mettre les points sur les *i* et appeler l'éloquence des chiffres à notre secours ?. . Eh bien ! quand on examine les choses de près, on s'aperçoit que le délai moral manqua à nos amoureux pour aller jusqu'au bout de ce qui pouvait être leur désir. Lamartine étant arrivé à Aix à la fin du mois d'août et Julie en étant partie vers le 15 septembre, c'est à peine s'ils y demeurèrent vingt jours ensemble. Mais ils ne se lièrent pas dès le premier jour. En supposant qu'ils soient entrés en conversation du 1er au 15 septembre, ils n'auraient guère eu devant eux qu'une dizaine de jours pour devenir amis ». (*Ibid.*, p. 104).

Hélas ! s'il ne restait que cet argument pour prouver l'immatérialité de leur amour, voici que, lui aussi, il s'écroule ! Car les affirmations de M. Séché sont des plus précises, mais elles sont

(1) Je ferai observer à M. Doumic que dans mon « gros volume » sur Lamartine, qui a 370 pages, c'est à peine si la partie qui est consacrée à Elvire en fait 100. Et quand bien même elle en aurait 300, ce n'est pas trop d'un pavé pour tuer une vilaine bête.

(2) Ceci est de la pure mauvaise foi, mais j'y réponds plus loin.

manifestement erronnées. Une fois de plus, cet érudit a été victime de son étourderie (1). En maniant les originaux des lettres de Mme Charles à Mounier, il ne s'est pas aperçu que la lettre en question *n'a pas été datée par Mme Charles*. Pour arriver à la vérité, il n'est que de prendre exactement le contre-pied de chacun des termes de son commentaire.

En effet, M. Chéramy, qui possède les autographes des lettres de Mme Charles à Mounier, a bien voulu nous les communiquer. Voici ce que nous y avons trouvé.

Les mots *sept. 1816* se lisent bien au bas de la lettre dont il s'agit... seulement ils ne sont pas de l'écriture de Mme Charles! Les caractères en sont plus forts, plus appuyés et d'une encre plus noire. En outre, Mme Charles, qui date presque toujours ses lettres d'une façon plus ou moins complète, met *toujours* cette date, soit en haut, soit en bas, sur une *ligne horizontale* et parallèle aux lignes de la lettre; ici les deux mots sont inscrits *en travers*, non pas à la manière d'une date faisant corps avec la lettre, mais à la manière d'une cote mise à des papiers par le collectionneur qui les classe. Une autre lettre où le mot *juillet*. écrit par Mme Charles, a été corrigé d'une autre écriture et remplacé par le mot *août*, nous montre que les lettres de Mme Charles ont bien été classées et cotées par la personne qui tenait à les conserver, probablement M. Mounier. — La prétendue date de la lettre qui nous occupe n'est donc que la cote d'un collectionneur et n'a aucune valeur documentaire. Mme Charles ayant *par exception* omis de dater cette lettre, il n'y a aucun état à faire de cette lettre sans date; la seule date dont il faille tenir compte nous est fournie par le document Vignet.

Cette date du 20 octobre 1816 une fois adoptée, confirme toutes les indications contenues dans *Raphaël*, dans la *Correspondance*, dans le *Lac* même, et qui jusqu'ici semblaient difficilement conciliables. Le paysage de *Raphaël* est un paysage d'automne

(1) En quoi ? je le demande à M. Doumic. Est-ce en acceptant, *comme il l'avait fait lui-même avant moi*, la date du 15 septembre pour celle du retour de Mme Charles à Paris ? Sur ce point encore je lui répondrai tout à l'heure.

(Lamartine prolonge même le séjour des deux amants jusqu'en novembre). Après l'épisode de la tempête sur le lac, Lamartine ajoute : « Nous menâmes encore cinq longues et courtes semaines cette intime et délicieuse vie à deux... » Louis de Vignet arrive à la fin du séjour. « Mon ami Louis *** était venu passer quelques jours avec nous. La soirée avait été remplie jusqu'à minuit de lectures, d'entretiens intimes, de rêveries à haute voix, de tristesses et de sourires. Nous nous étonnions de ces trois jeunes destinées, inconnues peu de temps avant les unes aux autres, et maintenant recueillies et identifiées sous le même toit, au coin du même foyer, au murmure des mêmes tempêtes d'automne, dans une maisonnette des montagnes de Savoie. Nous cherchions à prévoir par quel jeu de la Providence ou du hasard ces mêmes vents de la vie nous disperseraient ou nous réuniraient de nouveau ». (On notera l'analogie du sentiment qui inspire ces lignes avec celui qu'exprimait le passage de Chateaubriand transcrit par les trois amis).

Même concordance avec la lettre que Lamartine écrivait de Mâcon le 12 décembre 1816, à Virieu : « Je suis ici depuis un mois. Vignet vient d'en partir. Il y était venu m'accompagner des eaux d'Aix, où j'en ai passé un (1) pour ma santé ».

Enfin l'indication contenue dans le premier vers du *Lac* se trouve ainsi être rigoureusement exacte. Nous savons, en effet, que le *Lac* fut composé entre le 1er et le 15 septembre 1817 : depuis cette fin d'octobre 1816, où Julie avait quitté les bords du Lac, il s'en fallait d'un mois que l'année fût entièrement révolue :

> O lac, l'année *à peine* a fini sa carrière !

Quand le document Vignet ne servirait qu'à préciser le com-

(1) Je m'étonne que M. Doumic n'ait pas relevé la contradiction qu'il y a entre ce passage et le document qu'il vient de mettre au jour, car enfin quel intérêt Lamartine avait-il à déclarer qu'il avait passé un mois à Aix s'il en avait passé deux ? C'est là plutôt qu'on pourrait trouver une énigme. Car enfin si Lamartine ne passa qu'un mois à Aix et s'il y était encore le 16 octobre, cela reculerait au 15 septembre la date de son arrivée sur les bords du lac, et le « délai moral » dont j'ai parlé resterait le même.

mentaire de cet unique vers, on conviendra qu'il aurait suffisamment de prix (1).

Il resterait à établir d'une façon absolument précise les dates de l'arrivée de Mme Charles et de Lamartine à Aix (2), et celle de leur commun départ. Toutefois, ce qui est acquis désormais, c'est que Lamartine a passé à Aix, auprès de Julie, non pas *dix jours*, mais *plus d'un mois*. « En supposant qu'ils soient entrés en conversation du 1er au 15 septembre... » ils auraient eu tout le « délai moral » pour que cette « conversation » devînt fort intime. En tout cas, — et c'est ce qui nous importe, — l'énigme posée par la brièveté du séjour à Aix n'existe plus. Je ne doute guère que, dès la première rencontre, Lamartine et Julie Charles ne se soient sentis attirés l'un vers l'autre par un attrait immédiat et irrésistible. Mais, puisqu'on veut leur laisser un « délai moral », il devient trop évident que, pendant ces « cinq longues et courtes semaines », comme parle Raphaël, l'attrait a pu se changer en amour, l'amour remplir le cœur de l'homme et donner l'éveil décisif au génie du poète (3).

Si ces réflexions vous semblaient dignes d'être soumises aux lecteurs de la *Revue Latine*, j'en serais heureux, et je vous prie, mon cher Directeur, de croire à l'assurance de tout mon affectueux dévouement.

René Doumic.

(1) Le commentaire de M. Doumic est-il bien sûr, et Lamartine n'entendait-il pas tout simplement parler de l'année 1817 qui, vers le 15 septembre, était bien près de finir ?

(2) Celle de l'arrivée de Mme Charles est connue et je l'ai indiquée dans mon livre.

(3) Je n'ai jamais dit le contraire, j'ai soutenu seulement et je soutiens encore, textes en mains, que Lamartine ne *posséda* pas Mme Charles, au sens matériel de ce mot.

Après avoir lu cette lettre, j'y répondis comme suit dans la *Revue latine* du 25 août :

POUR ELVIRE

RÉPONSE A M. DOUMIC

Dieppe (Seine Inférieure), 8 août 1906.

Mon cher confrère,

J'ai lu avec beaucoup d'attention les quelques pages que M. Doumic a publiées dans la *Revue Latine* du 25 juillet dernier sur le *séjour d'Elvire à Aix-les-Bains*, et ma première surprise a été de ne pas trouver à la suite un petit bout de réponse de vous, car il me semble que ces pages s'adressaient pour le moins autant à vous qu'à moi.

Vous devez vous souvenir que, dans le numéro de la *Revue Latine* auquel M. Doumic se réfère, vous me faisiez quasiment un reproche de n'avoir pas insisté davantage sur le peu de temps que Lamartine et Elvire avaient passé ensemble à Aix. Je n'ai pas votre article sous la main, mais pour vous c'était là un argument de poids.

De ce peu de temps donc, je n'ai jamais fait un argument *décisif*, contrairement à l'assertion de M. Doumic. Je ne suis pas encore aussi dénué de critique qu'il voudrait le faire croire. J'en ai seulement tenu compte — dans une note — comme de tout ce qui pouvait servir ma thèse, et ce n'est pas la trouvaille intéressante de mon honorable contradicteur qui pourrait la ruiner. Elle serait plutôt de nature à la fortifier à mes yeux, car pour tout bon psychologue, ce document aurait une autre signification s'il ne portait pas la signature de Louis Vignet. Mais passons.

Mes arguments, mes preuves matérielles et morales, sont, Dieu merci, d'un autre ordre et d'une autre force que cette observation chronologique. Tant que la phrase d'Elvire, derrière laquelle je me retranche, demeurera debout, M. Doumic devra se résigner à garder dans le talon la flèche que je lui ai décochée d'une main très sûre.

Cette phrase, la voici. Je la tire de la lettre d'Elvire à Lamartine en date du 1er janvier 1817 :

« L'ardeur de mon âme et de mes sentiments voudrait encore une autre passion avec celle-là, ou que du moins il me fût permis de vous aimer d'amour et de tous les amours. »

Ce qui veut dire en bon français : Ces amours-là me sont défendues.

Et voilà, pour tout homme de bonne foi, la preuve matérielle que, fût-elle demeurée à Aix avec Lamartine non pas vingt jours, comme je le croyais, mais cinquante jours, Elvire n'en résista pas moins à tous les assauts de l'amour coupable.

Je laisse de côté les preuves morales que j'ai données — et encore augmentées — dans la petite édition de mon *Lamartine*.

M. Doumic m'accuse d'avoir commis une étourderie en acceptant la date de septembre 1816 comme celle du retour de Mme Charles à Paris. Je n'aurai pas de peine à me justifier sur ce point.

Si j'avais tenu entre mes mains l'original de la lettre de Mme Charles qui porte cette date, il est probable que j'aurais vu, aussi bien que M. Doumic, qu'elle avait été datée par une autre main que la sienne. Mais comme, selon toute vraisemblance, elle l'a été par M. Mounier, je déclare ici que cette découverte n'aurait pas changé ma manière de voir. J'attache, en effet, assez peu d'importance à ce qu'une lettre soit datée par celui qui l'a signée ou par celui qui l'a reçue, et je pense que ce fut l'avis de M. Anatole France, qui a bien autant de critique que M. Doumic, lorsqu'il publia pour la première fois cette lettre de Mme Charles, et que ce fut aussi l'opinion de M. Chéramy, quand il m'écrivit l'année dernière à Arromanches (d'où je lui avais demandé communication de cette pièce, précisément pour en vérifier la date), qu'elle était bien du mois de septembre 1816.

A présent que je me suis expliqué là-dessus, que M. Doumic me permette de lui poser à mon tour une toute petite question.

Il y a dix-huit mois, quand il publia les lettres d'Elvire à Lamartine, il n'avait qu'une médiocre confiance dans la véracité du récit de *Raphaël*. Pour lui, c'était un roman de pure imagi-

nation dont la fin toute morale était démentie nettement, catégoriquement, par le mot d'Elvire : *Je vivrai pour expier* (1).

Moi, je soutins au contraire, et dès le premier jour, que le roman de *Raphaël* n'était au fond qu'une autobiographie aussi exacte que possible, et j'en donnai mainte et mainte preuve.

Depuis lors, M. Doumic a mis au jour deux ou trois pièces curieuses qui l'ont fait revenir sur cette opinion, je ne dirai pas prise à l'*étourdie*, mais aussi légère que préconçue.

« Cette date du 20 octobre 1816 une fois adoptée, écrit-il dans la *Revue Latine* du 25 juillet, confirme toutes les indications contenues dans *Raphaël*, dans la *Correspondance* dans le *Lac* même, et qui jusqu'ici semblaient inconciliables... »

A la bonne heure!... mais alors pourquoi M. Doumic, du moment qu'il croit aux divers épisodes de *Raphaël*, n'en accepte-t-il pas la fin morale ?

Je souhaite de tout mon cœur qu'une autre découverte — puisqu'il ne s'en tient pas sur ce point à la protestation même d'Elvire — achève de lui ouvrir les yeux. Ce jour-là je m'estimerai payé de ma peine.

Recevez, mon cher confrère, la nouvelle assurance de mes sentiments sympathiques et dévoués.

LÉON SÉCHÉ.

(1) Et la légèreté avec laquelle il parla de ce livre et interpréta ce mot désormais célèbre, prouve qu'il ne connaissait pas son *Lamartine*. Car s'il l'avait bien possédé, il aurait su que Lamartine n'avait pas d'imagination. Je prends ce mot dans le sens d'invention. Lamartine ne racontait bien que ce qu'il avait vu et vécu. Comme l'a très bien dit Sainte-Beuve, « il ne connaissait que son âme. »

ALFRED DE MUSSET

A L'ARSENAL ET AU CÉNACLE

I

C'est en 1828 qu'Alfred de Musset franchit pour la première fois le seuil de l'Arsenal, sous la conduite de Paul Foucher. Ce gentil blondin, frais et rose, qui portait à peine ses dix-huit ans, séduisit tout le monde par ses airs d'écolier en vacances, la franchise de ses yeux bleus, la distinction de ses manières et ses talents de diseur et de valseur — car c'était Terpsichore qui conduisait le chœur des Muses dans le salon de Charles Nodier.

Ai-je besoin de dire qu'Alfred de Musset plut tout particulièrement à la fille de la maison? Outre que Marie était du même âge que lui, elle possédait en propre quelques-uns de ses dons naturels. C'en était assez pour faire naître immédiatement entre eux le sentiment qui éclata longtemps après dans la jolie guirlande de sonnets que l'on trouvera un peu plus loin. Cependant Alfred attendit que Marie fût mariée pour lui dédier des vers. On connaît les stances émues dans lesquelles il la remercia, en 1833, d'avoir mis en musique quelques pièces de son premier recueil :

Madame, il est heureux, celui dont la pensée,
(Qu'elle fût de plaisir, de douleur ou d'amour)
A pu servir de sœur à la vôtre un seul jour.
Son âme dans votre âme un instant est passée ;

Le rêve de son cœur un soir s'est arrêté,
Ainsi qu'un pèlerin, sur le seuil enchanté
Du merveilleux palais tout peuplé de féeries
Où dans leurs voiles blancs dorment vos rêveries.

Qu'importe que bientôt, pour un autre oublié,
De vos lèvres de pourpre il se soit envolé
Comme l'oiseau léger s'envole après l'orage ?
Lorsqu'il a repassé le seuil mystérieux,
Vos lèvres l'ont doré, dans leur divin langage,
D'un sourire mélodieux.

Alfred de Musset habitait alors — je parle de 1828, — chez ses parents à Auteuil et, tout en préparant son droit et sa médecine, il suivait des cours de musique et de dessin. Mais la Muse qu'il courtisait en secret, sous l'influence directe de Chénier et des poètes romantiques, l'eut bientôt dégoûté de la médecine et du droit, et l'accueil que reçut à l'Arsenal la lecture de ses essais poétiques (1), décida de sa vocation. Ce succès en aurait grisé plus d'un autre. Lui n'en devint que plus modeste et plus difficile pour lui-même, et la rencontre de Lamartine dans le salon de Charles Nodier le plongeait chaque fois dans une admiration muette. Le grand poète s'en aperçut-il? On serait tenté de le croire quand on lit dans son *Cours familier de littérature* l'article qu'il lui consacra après sa mort. « C'était un beau jeune homme aux cheveux huilés et flottants sur le cou... Un front distrait plutôt que pensif; des yeux rêveurs plutôt qu'éclatants (deux étoiles plutôt que deux flammes); une bouche très fine, indécise entre le sourire et la tristesse; une taille élevée et souple, qui semblait porter, en fléchissant déjà, le poids encore si léger de sa jeunesse, un silence modeste et *habituel* au milieu du tumulte confus d'une société jaseuse de femmes et de poètes, complétaient sa figure ».

Habituel, non. C'est Lamartine, encore un coup, qui l'intimidait ainsi. Et toute sa vie, même après que la gloire en eût fait son émule, Musset éprouva je ne sais quel tremblement en sa présence. N'est-ce pas son frère Paul qui écrivait un jour au grand poète : « Lorsqu'il vous avait serré la main au palais de l'Institut, il revenait à la maison, le cœur content » ?

(1) La *Prêtresse de Diane*, *Agnès* et le *Rêve* qui parut dans le *Provincial*, de Dijon, le 31 août 1828.

Victor Hugo, chez qui l'auteur de *Mardoche* était entré presque en même temps qu'à l'Arsenal, et sous les mêmes auspices, ne lui inspira jamais cette admiration religieuse. D'abord Hugo n'avait que huit ans de plus que lui, tandis que Lamartine en avait vingt — différence considérable à tout âge. Ensuite Hugo n'était pas encore, en 1828, consacré par un succès équivalent à celui des *Méditations*. Il n'avait publié que les *Odes et Ballades* et n'était que l' « Enfant sublime ». Enfin, tout jeune qu'il était, Musset avait déjà en poésie des idées assez arrêtées pour n'être pas toujours d'accord avec le chef de l'École romantique et ses principaux lieutenants. Il avait beau par instants forcer la note, cela sentait plus la gageure que la conviction et les principes. La preuve en est que, dès le mois de juillet 1830, il se *déhugotisait*, suivant l'expression de son père (1), et ne craignait pas d'écrire, dans les *Secrètes pensées de Rafaël*, que Racine voisinait sur sa table avec Shakespeare et Boileau, — vérifiant ainsi la prophétie contenue dans sa lettre à Paul Foucher : Qu'un homme de génie se présente, il renversera votre échafaudage et se rira de vos poétiques » !

Bref, Alfred de Musset était entré dans le Cénacle de Joseph Delorme comme un moineau dans une cathédrale. Il en sortit de la même façon. Mais il ne rompit jamais entièrement avec ses anciens camarades et prenait encore plaisir à discuter avec eux, même après leur avoir faussé compagnie. C'est ainsi qu'il écrivait à son frère le 4 août 1831 :

« J'ai rencontré Eugène Delacroix, un soir en rentrant du spectacle ; nous avons causé peinture en pleine rue, de sa porte à la mienne et de ma porte à la sienne, jusqu'à deux heures du matin ; nous ne pouvions pas nous séparer (2). Avec le bon Antony Des-

(1) Lettre du 19 septembre 1830 à son ami Cairol.

(2) Delacroix et Musset, tout en se fréquentant, n'avaient pas la même esthétique en matière d'art.

Dans la *Correspondance* du premier, t. II, p. 67, éd. in-18, je lis au bas d'une lettre de Delacroix à Philarète Chasles, en date de 1851, cette note de Philarète : « Delacroix, véhément en tout, était incapable de comprendre l'admirable génie maladif d'Alfred de Musset. Il ne l'aimait pas. — « C'est

champs, sur le boulevard, j'ai discuté de huit heures du soir à onze heures. Quand je sors de chez Nodier ou de chez Achille (Deveria), je discute tout le long des rues avec l'un ou avec l'autre. En sommes-nous plus avancés ? En fera-t-on un vers meil-

un poète qui n'a pas de couleur, me dit-il un jour ; il manie sa plume comme un burin ; avec elle, il fait des entailles dans le cœur de l'homme et le tue en y faisant couler le corrosif de son âme empoisonnée. Moi, j'aime mieux les plaies béantes et la couleur vive du sang ». — Lorsque Musset se présenta à l'Académie, Eugène Delacroix s'imagina de me faire passer avant Musset. Il s'adressa à son ami Sainte-Beuve qui, lui, me répondit par une lettre machiavélique. Eugène Delacroix fut consterné par l'habile et fine duplicité du futur sénateur de Napoléon III ».

La dernière partie de cette note me remet en mémoire une lettre sans date de Delacroix à Paul de Musset où il le remercie de l'avoir recommandé à Paër pour l'Institut. « Sa voix, disait-il, et bon nombre d'autres encore me seront nécessaires pour arriver là, si j'y arrive. Ce sera, je présume, pour vers soixante ans environ. » Il ne se trompait guère, puisqu'il ne fut admis à l'Institut qu'à l'âge de cinquante-huit ans. — Ainsi, vers le temps où Delacroix s'employait à faire échouer la candidature d'Alfred de Musset à l'Académie française, son frère Paul, au contraire, se multipliait pour faire réussir la candidature de Delacroix à l'Académie des Beaux-Arts !... Cela n'empêchait pas le grand artiste d'exprimer, le 24 juin 1858, à Paul de Musset son regret bien vif de n'avoir pu, à cause de son état de santé, assister à l'enterrement d'Alfred. (*Lettres inédites*, ayant fait partie du catalogue de la vente des autographes d'Alfred et Paul de Musset.)

Je reproduis dans le corps de mon livre le portrait *présumé* d'Alfred de Musset par Eug. Delacroix d'après le tableau original qui est en la possession de M. Stanislas Meunier. Je dis *présumé*, parce que j'ai des doutes sérieux sur l'identité du poète. On sait qu'il était d'un blond plutôt pâle et qu'il portait la barbe courte. L'homme qui a posé devant Delacroix, tout en ayant, je le reconnais, une vague et lointaine ressemblance avec Alfred de Musset, a les cheveux et la barbe noirs comme jais, la barbe en collier très fournie, et renverse la tête en arrière, comme s'il posait pour une étude. — M. Stanislas Meunier m'objecte que ce portrait est dédié par Delacroix « à mon ami Alfred de Musset ». Qu'il me permette de lui répondre que cette dédicace ne prouve rien. Je crois même que, sans elle, personne, en regardant ce tableau, ne songerait à Alfred de Musset. De là mes doutes. Ce qui les accroît encore c'est le fait que ce portrait soit resté ignoré jusqu'à ce jour, alors que l'on connaît tous les autres de Musset, dont aucun cependant n'est signé d'un nom aussi illustre que celui de Delacroix. Je le reproduis donc ici sous toutes réserves.

leur dans un poème, un trait meilleur dans un tableau? Chacun de nous a dans le ventre un certain son qu'il peut rendre comme un violon ou une clarinette. Tous les raisonnements du monde ne pourraient faire sortir du gosier d'un merle la chanson du sansonnet. Ce qu'il faut à l'artiste ou au poète, c'est l'émotion. Quand j'éprouve, en faisant un vers, un certain battement de cœur que connais, je suis sûr que mon vers est de la meilleure qualité que je puisse pondre ».

A ce compte-là, il dut être satisfait de son second volume de vers, car son cœur y bat d'un bout à l'autre — et par endroits très violemment.

Cependant les camarades qu'il avait conviés à la lecture de *la Coupe et les Lèvres*, de *Namouna* et de *A quoi rêvent les jeunes filles* restèrent froids comme glace, ne comprenant rien au changement qui s'était opéré dans sa manière en si peu de temps. Il n'y eut que Sainte-Beuve à le défendre, et Sainte-Beuve avait plusieurs raisons pour cela : la première c'est qu'il avait deviné Musset avant tout autre (1) et qu'il était fier de ne pas s'être trompé; la seconde, c'est qu'étant brouillé ou tout prêt de l'être avec Hugo, il n'était pas fâché de jeter cette pierre de scandale dans son jardin.

Mais Victor Hugo ne s'était pas plus scandalisé de la nouvelle manière de Musset, qu'il ne s'était ému, l'année d'avant, des articles anonymes parus dans le *Temps* sur *Notre-Dame* et que je ne sais qui lui avait attribués. Ce faisant, Hugo avait eu cent fois raison, Musset n'ayant jamais eu deux visages et ayant au contraire manifesté son opinion sur *Notre-Dame* en des termes qui ne pouvaient que flatter son auteur. Étant entré un jour dans la basilique, au moment de l'apparition de ce maître-livre, Musset s'était écrié devant témoins : « Quelle œuvre étonnante que celle de Victor Hugo ! » — confondant ainsi dans son admiration l'architecte et le romancier.

Enfin, pour ne rien négliger, Victor Hugo n'avait jamais pris Alfred de Musset au sérieux. C'est même ce qui mettait celui-ci

(1) « Nous avons parmi nous un enfant de génie » avait dit Sainte-Beuve après l'avoir entendu lui déclamer ses premiers poèmes.

en rage et ce pourquoi il se rebiffait de temps à autre sous la férule tyrannique de Victor.

— J'ai vingt-quatre mille vers devant moi, lui disait un jour Hugo, pour donner plus de poids à ses remontrances !

— J'aime mieux les avoir derrière moi, lui répondit Musset, qui, se drapant cavalièrement dans son manteau, tourna le dos à son ami.

C'est du moins ce que raconte la chronique. Mais les blessures de l'amour ne tardèrent pas à lui faire oublier les piqûres de l'amour-propre, et l'une des plus grandes joies de sa vie fut de retrouver, au printemps de 1843, Victor Hugo, sa femme et sa fille Léopoldine, à la table de Guttinguer. Le lendemain de cette heureuse rencontre qui scella leur réconciliation, Musset écrivait sur l'album de Mme Victor Hugo le joli sonnet que voici :

Il faut, dans ce bas monde, aimer beaucoup de choses,
Pour savoir, après tout, ce qu'on aime le mieux :
Les bonbons, l'Océan, le jeu, l'azur des cieux,
Les femmes, les chevaux, les lauriers et les roses.

Il faut fouler aux pieds des fleurs à peine écloses ;
Il faut beaucoup pleurer, dire beaucoup d'adieux,
Puis le cœur s'aperçoit qu'il est devenu vieux,
Et l'effet qui s'en va nous découvre les causes.

De ces biens passagers que l'on goûte à demi,
Le meilleur qui nous reste est un ancien ami.
On se brouille, on se fuit. — Qu'un hasard nous rassemble,

On s'approche, on sourit, la main touche la main,
Et nous nous souvenons que nous marchions ensemble,
Que l'âme est immortelle, et qu'hier c'est demain !

26 avril 1843.

Sept ans après, Alfred de Musset ayant posé sa candidature à l'Académie Française (1), recevait de Victor Hugo ce petit billet qui le payait avec usure :

(1) C'est le 26 mars 1850 que Musset brigua pour la première fois les suffrages de l'Académie. Il n'obtint que cinq voix, mais la qualité remplaçait la quantité. Ces voix étaient celles de Lamartine, Victor Hugo, Alfred de Vigny, Empis et Victor Cousin. Il ne fut élu qu'au mois de février 1852.

« Je suis vôtre de la tête aux pieds. Je voterai effrontément pour vous à la face de tous les Falloux et de tous les Montalembert possibles ».

Le grand poète venait de rompre, dans un discours retentissant, avec ses anciens amis de la rue de Poitiers — et même avec le Prince-Président. Musset n'en savait rien, ne s'occupant pas de politique. Il l'apprit d'une façon qui lui fut assez désagréable. Le lendemain d'une représentation de *Marion Delorme* au Théâtre-Français, étant allé en soirée à l'Elysée, il s'approcha du Prince Louis-Napoléon et lui dit, pensant lui faire plaisir: « Monseigneur, j'ai vu votre Altesse à *Marion Delorme*. — J'y étais, en effet, pour mes péchés ! répondit le Prince ». Vainement Musset qui avait senti l'épigramme, essaya de défendre Victor Hugo, le Président tourna les talons sans en dire davantage.

Vint le coup d'État. Cette fois Musset agit en connaissance de cause. Il était académicien depuis le mois de février 1852. Quelques jours après sa réception — j'emprunte cette anecdote à M. Jules Claretie qui la tenait probablement de Victor Hugo (1) — il arrivait à l'Institut et demandait, au moment où le président allait ouvrir la séance.

— Pardon, monsieur le président, est-ce que Victor Hugo est là ?

On devine l'attitude du président.

— Non ? il n'y est pas ? disait Musset. Alors je m'en vais.

Et il se retirait aussitôt.

— Et pourquoi vous en allez-vous de l'Académie ? lui demandait-on.

— Parce qu'il n'y a *personne* ! répondait Musset.

Ce n'était pas très flatteur pour ses autres confrères, mais ça l'était joliment pour Victor Hugo.

Comment donc se fait-il que Victor-Hugo, dont j'ai déjà rapporté sur Musset un jugement aussi sévère qu'injuste, ait dit devant moi — un soir que j'avais l'honneur de dîner à sa table :

(1) *Victor Hugo. Souvenirs intimes*, p. 239.

« Le théâtre de Monsieur de Musset — et il fallait l'entendre appuyer sur le mot *Monsieur* ! — n'est pas plus sérieux que le reste de son œuvre. Ce sont de jolies bulles de savon qui crèvent au moindre vent » ?

C'est que l'exil avait aigri Victor Hugo contre ceux de ses anciens camarades du Cénacle, qui avaient servi ou seulement accepté l'Empire, et qu'il n'admettait en littérature que ce qui ne lui portait pas ombrage. Or, Alfred de Musset avait fait le *Songe d'Auguste*, peu de temps après le coup d'Etat (1), et l'on jouait, à la fin de la vie d'Hugo, plus souvent le *Caprice* et *On ne badine pas avec l'amour*, que *Ruy-Blas*, *Hernani* ou le *Roi s'amuse*, lequel fit une si belle chute, en 1884, quand on s'avisa de le reprendre !

Cela, Victor Hugo ne pouvait pas le pardonner à Musset, avec son caractère rancunier et jaloux.

II

Musset ne connut jamais ces hauts et ces bas, ces départs et ces retours à longs intervalles, dans ses relations littéraires avec Alfred de Vigny. A peine lui avait-il été présenté, qu'il se sentit attiré vers lui par une sorte de charme, et nous verrons tout à l'heure que du côté de Vigny ce fut la même chose. Ils n'avaient pourtant ni le même tempérament ni la même nature, mais ils étaient aussi entichés l'un que l'autre de leur noblesse, et aussi gentilshommes dans leur manière d'être et d'agir. Et puis le poète d'*Eloa* ne cherchait pas à conquérir ceux qui l'approchaient, par la force ou par la domination comme Victor Hugo. Il avait beau avoir ouvert de nouveaux chemins à la poésie et au roman, il laissait à ses amis le soin de lui rendre justice. Sans compter que depuis 1829, date de ses rapports avec Musset, il faisait déjà bande à part et comme pyramide au sein du Cénacle.

(1) On sait qu'il fit ce poème, en 1853, à la prière de M. Fortoul qui l'en avait payé d'avance en le nommant bibliothécaire du ministère de l'Instruction publique.

Il avait groupé autour de lui un petit nombre de fidèles qu'il recevait régulièrement dans l'intimité : c'étaient Brizeux, Busoni, Barbier, Emile Deschamps. Alfred de Musset se joignit à eux, à l'appel de Vigny, et fit partie avec eux de la claque d'*Othello* — comme il appert du billet suivant :

« Mon cher Monsieur, lui écrivait Alfred de Musset, le 17 décembre 1829, puis-je espérer que vous voudrez bien entendre ces malheureux poèmes que je me propose de lire ? Vous y trouverez de nos amis et nous ferez bien grand plaisir. Je ne puis que vous renvoyer l'exhortation que vous m'avez adressée pour *Othello* : *Venez, brave cœur*, — non qu'il s'agisse d'un danger mais il ne s'en agit pas moins d'un secours ; et c'est surtout le vôtre que j'invoque, car vous êtes aussi mon père *in litteris* (1). »

Retenons ce mot, il est plus juste qu'il n'en a l'air. En tout cas Vigny ne put qu'en être flatté, et il se rendit à l'invitation de son nouveau disciple. Quelle impression rapporta-t-il de l'audition des *Contes d'Espagne et d'Italie*? Nous n'en savons rien, mais elle doit être assez favorable, car à ce moment-là Vigny attachait à l'enjambement et au mot propre un prix énorme. Quand parurent les *Harmonies* de Lamartine, il faisait devant témoins cette observation : « Il y a quelques vers enjambés dans les *Harmonies*, mais peu. Lamartine n'ose pas encore. Il n'ose pas toujours dire les choses par leur nom : l'eau qui sort d'une *urne écumeuse*, au lieu d'une *bouillotte* (2) ». — Musset avait infiniment plus d audace. On pouvait même trouver qu'il en avait trop.

Quoi qu'il en soit, le jeune poète fut très touché des encouragements de son père *in litteris* :

« Que vous êtes bon d'être venu, lui mandait-il, le surlendemain du jour où il avait lu ses premiers poèmes en petit comité, et que je vous remercie de votre livre ! Que j'y ai vu de belles et larges pensées, si vraies, et au fond de tout un peu tristes ! Le plaisir de vous lire vaut celui de vous voir, et je me prépare l'un par l'autre (3) ».

(1) *Etude et récit* sur Alfred de Musset par Mme de Janzé, p. 70.
(2) *Souvenirs de Juste Olivier*, p. 16.
(3) *Etudes et récits sur Alfred de Musset*, par Mme de Janzé, p. 71.

Il disait vrai. A partir de ce moment Alfred de Musset fréquenta assidûment le salon d'Alfred de Vigny qui demeurait alors au n° 30 de la rue Miromesnil, et voici en quels termes en parle Juste Olivier dans ses *Souvenirs* de 1830 :

« A l'un de ces mercredis de M. de Vigny, où j'allais assez régulièrement, je remarquai beaucoup un très jeune homme aux cheveux blonds, à la mise très élégante et peut-être un peu outrée : redingote col velours jusqu'à la ceinture, pantalon bleu de ciel et collant. C'était Alfred de Musset. Sa figure est belle ; traits réguliers et les yeux bleus, la barbe blonde, de belles dents, le nez bien fait ; mais tout cet ensemble, sans manquer d'expression, aurait pu en avoir davantage, a quelque chose d'un peu matériel, et me laisse l'impression d'une belle fleur cueillie et fanée avant le soir.

« Alfred de Musset parlait beaucoup. et de plusieurs sujets et avec esprit. C'était un jeune homme à la mode, qui était au bal du duc d'Orléans et à qui le duc de Chartres montra ses caricatures. Il a aussi dit gaiement et sans façon quelques mots de celles qu'un de ses amis a faites sur lui et sur « son point sur un *i* ». Après avoir parlé théâtre, tableaux, statues, il est arrivé aux boissons inspiratrices. Il est de l'avis de Hoffmann : du vin de Champagne pour un opéra bouffe ; du vin du Rhin pour un opéra sacré ; du vin de France pour un opéra séria ; pour un opéra comme *Don Juan*, où le comique et le tragique sont mêlés, du punch (1) ».

Hélas ! ce n'était pas par ouï dire que ce beau jeune homme parlait de ces boissons chères à Hoffmann. Il cultivait déjà la dive bouteille, comme le prouve ce petit billet qu'il adressait un peu plus tard à Alfred de Vigny :

« Je suis comme ces femmes enceintes qui croient toujours que leur dernier enfant sera le plus beau et qui, au milieu d'une lignée de hiboux, croient avoir l'Apollon du Belveder dans le ventre ; c'est ce qui fait que je n'ai point encore usé ou abusé de votre bonne et utile amitié. Je suis, hélas ! en travail d'un dernier

(1) *Souvenirs de Juste Olivier*, p. 14.

monstre que les naturalistes de la littérature expliqueront comme ils pourront et *au lieu de le mettre dans un bocal d'esprit de vin, je le tire à grand'peine par les jambes d'une bouteille d'eau-de-vie.* Aussitôt l'accouchement, j'espère que vous me permettrez d'en appeler à cette promesse que vous me rappelez d'une manière si aimable, et de vous voler quelques heures de poète pour les rêveries d'un oisif qui est tout à vous de cœur et d'esprit (1) ».

On voit de quelle façon fut enfantée la *Coupe et les Lèvres.*

Était-ce le vin de Champagne, le punch, ou le vin du Rhin qui par instants lui faisaient faire mille folies ? Ce qu'il y a de sûr c'est qu'à cette époque il y avait encore en lui de l'enfant, voire du gamin. Voici ce que raconte Juste Olivier : « Ils ont passé la journée de dimanche, lui et un de ses amis, à ce que je vais dire. Alfred de Musset a mis sur sa tête une tête de mort. Au moyen d'une cravate noire et d'une grande redingote, il a caché sa propre figure. Sur la tête de mort il a fiché un claque, et la tête et le claque se balançaient avec un petit air coquet. Dans cet équipage, il s'est promené devant sa fenêtre. Tous les gamins du voisinage se sont rassemblés dans la cour de l'hôtel ; l'ami leur a jeté de mauvaises estampes, et pendant que les gamins se les disputaient, lui et Alfred de Musset, avec une énorme seringue, les ont aspergés tellement, que plusieurs semblaient sortir d'un bain. Puis, pour finir la comédie, l'ami a lancé une *seringade* dans la figure d'Alfred de Musset, qui, pour se venger, a versé un verre d'eau dans le chapeau de l'ami. On a causé longtemps encore ; l'ami a oublié l'eau, et en partant il s'est bravement mis sur la tête ledit chapeau et son contenu. — « Ah ! que vous êtes bête ! voilà un chapeau perdu ! » Et M. de Musset de rire en racontant cela ; et Alfred de Vigny de rire aussi en disant : « Voilà à quoi il passe sa vie ; il vaut bien la peine d'être grand poète (2) ».

Musset ne devait cesser d'être enfant que lorsque l'amour entra

(1) *Etude et récits sur Alfred de Musset*, par Mme de Janzé, p. 71.

(2) *Souvenirs de Juste Olivier*, p. 19.

dans son cœur. Au lieu de se donner à George Sand, que ne s'éprit-il alors d'une des belles jeunes filles qui lui faisaient risette dans les salons mondains ? Alfred de Vigny avait peut-être l'idée de le marier quand il l'attira chez ses cousines. Mais notre Fantasio en herbe se contenta d'admirer leur grâce et leur esprit (1), trouvant plus de plaisir à papillonner autour de toutes les roses.

Mais les passions de l'amour, comme disait Pascal, ne lui firent jamais oublier les devoirs de l'amitié. Et lorsque Vigny fit représenter *Chatterton*, il le retrouva au parterre du théâtre parmi ceux qui battaient des mains. George Sand nous a même conservé le beau sonnet que Musset lui dicta en sortant de la représentation :

Quand vous aurez prouvé, messieurs du journalisme,
Que Chatterton eut tort de mourir ignoré,
Qu'au Théâtre-Français on l'a défiguré.
Quand vous aurez crié sept fois à l'athéisme,

Sept fois au contresens, et sept fois au sophisme,
Vous n'aurez pas prouvé que je n'ai pas pleuré.
Et si mes pleurs ont tort devant le pédantisme,
Savez-vous, moucherons, ce que je vous dirai ?

Je vous dirai : Sachez que les larmes humaines
Ressemblent en grandeur aux flots de l'Océan ;
On n'en fait rien de bon en les analysant ;

Quand vous en puiseriez deux tonnes toutes pleines,
En les faisant sécher, vous n'en aurez demain
Qu'un méchant grain de sel dans le creux de la main.

Hélas ! au moment même où *Chatterton* allait aux nues, Vigny était sur le point d'être trahi par Kitty-Bell, tout comme Musset l'avait été par George Sand, et je voudrais bien savoir ce qu'il pensa et ce qu'il répondit, après avoir reçu, tel jour de l'an-

(1) Le 6 août 1832 il écrivait à Vigny pour le remercier de la soirée charmante qu'il lui avait fait passer chez ses cousines. « Il est impossible, lui disait-il, de réunir plus de grâce et d'esprit que les aimables hôtesses à qui vous m'aviez adressé » (Lettre inédite).

née 1836, ce billet d'Alfred de Musset lui demandant son appui et celui de Marie Dorval en faveur d'une belle actrice qui sollicitait un emploi vacant à la Porte Saint-Martin :

« Une troupe d'oiseaux de passage ne regardent pas ceux qui tombent en volant, mais continue sa route avec le vent. Une troupe d'acteurs lui est pareille ; elle ne s'arrête pas à voir ceux qui se brisent ni ceux qui ne peuvent plus voler : elle continue sans pitié. Tout est pour elle dans l'instant présent (1) ».

Vigny aurait pu lui répondre, car c'était son cas :

— Et ceux que brisent les comédiennes qu'ils ont aimées à la folie !...

Le temps passa. La monarchie de juillet fit place à la République de Lamartine, et la République au second empire. Vigny et Musset qui s'étaient perdu de vue durant ces années de troubles se retrouvèrent à l'Académie et à Compiègne. Et puis Musset mourut. J'ignore si Vigny assista à ses obsèques, mais ce que je sais bien c'est que, dès qu'il s'agit de lui ériger un tombeau, il fut l'un des premiers à appuyer la demande de concession gratuite que Paul de Musset avait adressée au Préfet de la Seine.

« Le saule, disait-il, que demande ce jeune et charmant poète aura des pèlerins : à présent ceux qui l'ont aimé, et toujours ceux qui sauront aimer et lire la poésie impérissable. Puisse la Ville de Paris planter et renouveler perpétuellement cet arbre mélancolique sur sa tombe » !

Et Sainte-Beuve qui avait tant à se faire pardonner, car il n'avait pas été plus fidèle à l'amitié envers Musset qu'envers Vigny, Sainte-Beuve ajoutait :

« Je me joins à mes confrères dans le vœu qu'ils expriment en faveur d'un des rares poètes dont le nom survivra ».

(1) Lettre inédite.

III

Mais revenons en arrière. J'ai laissé Alfred de Musset à l'Arsenal. Il faut que je dise quelques mots de ses rapports avec la famille Nodier.

Tant que Marie fut un cœur à prendre, il tourna galamment autour d'elle, comme tous les jeunes poètes du Cénacle. Il s'éloigna discrètement, insensiblement à partir du jour où elle fut mariée. Mais son souvenir, non plus que son image, ne s'effaça jamais de son esprit, et l'année 1843 qui marqua le retour de l'enfant prodigue à l'Arsenal fut marquée aussi (1) d'un caillou blanc et par Alfred et par Marie. On sait dans quelles circonstances et dans quelle maison amie ils se rencontrèrent, au printemps de cette année. Guttinguer, qui n'avait jamais cessé de les fréquenter tous les deux, eut un jour l'idée de les réunir à sa table avec Nodier et sa femme, Victor Hugo, sa femme et sa fille, et deux ou trois autres de ses intimes. Le déjeuner fut ce qu'étaient tous les repas chez ce Lucullus romantique, mais ce qu'il y eut encore de meilleur, c'est l'esprit qui animait tous les convives. Les nuages plus ou moins noirs que les froissements de l'amour-propre avaient fait naître en pleine bataille entre celui-ci et celui-là, furent dissipés comme par enchantement bien avant le dessert, et l'on se sépara aussi joyeux, aussi unis qu'aux beaux jours de 1828.

J'ai cité le joli sonnet que Musset avait dédié à Victor Hugo le lendemain de cette rencontre. Il est daté du 26 avril 1843. Voici ceux qu'au mois de mai suivant Alfred et Marie échangèrent ensemble.

Naturellement ce fut Alfred qui commença, mais si j'en crois les *Souvenirs littéraires* (2) d'Edouard Grenier, il avait

(1) Il lui écrivait au mois de mai de cette année 1843 : Vous avez tort de croire que le silence ne dit rien ; il en dit quelquefois beaucoup et même trop, et même pas assez... » (*Œuvres posthumes*, p. 243).

(2) P. 77.

été provoqué par une lettre, comme Marie savait les tourner :

Je vous ai vue enfant maintenant que j'y pense,
Fraîche comme une rose et le cœur dans les yeux.
— Je vous ai vu bambin, boudeur et paresseux,
Vous aimiez *lord Byron* (1), les grands vers et la danse.

Ainsi nous revenaient les jours de notre enfance,
Et nous parlions déjà le langage des vieux..
Ce jeune souvenir riait entre nous deux,
Léger comme un écho, gai comme l'espérance.

Le lâche craint le temps parce qu'il faut mourir ;
Il croit son mur gâté lorsque une fleur y pousse,
O voyageur ami, père du souvenir !

C'est ta main consolante et si sage et si douce
Qui consacre à jamais un pas fait sur la mousse,
Le hochet d'un enfant, un regard, un soupir.

Mme Mennessier-Nodier répondit :

La fleur de la jeunesse est-elle refleurie
Sous les rayons dorés du soleil d'autrefois ?
Mon beau passé perdu connaît-il votre voix,
Et vient-il, l'étourdi, railler ma rêverie ?

Par la chute des jours mon âme endolorie
A laissé ses chansons aux épines des bois.
Du fardeau maternel j'ai soulevé le poids,
J'ai vécu, j'ai souffert, et je me suis guérie.

Hélas ! qu'il est donc loin le printemps écoulé !
Que d'étés ont séché son vert gazon foulé !
Que de rudes hivers ont refroidi sa sève !

Mais de votre amitié le doux germe envolé
A retrouvé sa place, et mon cœur consolé
En recueille les fleurs au chemin que j'achève.

(1) Dans l'album de Marie Nodier qui contient l'original de ce sonnet et des suivants, au lieu de *lord Byron* Musset a écrit ***Paul Foucher***. La variante est amusante et donne raison à ceux qui prétendaient que Paul Foucher songeait à demander la main de Marie.

A quoi Musset répondit sur-le-champ :

Quand par un jour de pluie, un oiseau de passage
Jette au hasard un cri dans un chemin perdu,
Au bord des bois fleuris, dans son nid de feuillage
Le rossignol pensif a parfois répondu.

Ainsi fut mon appel par le vôtre entendu,
Et vous me répondez dans notre cher langage ;
Ce charme triste et doux, tant aimé d'un autre âge,
Ce pur toucher du cœur, vous me l'avez rendu.

Était-ce donc bien vous, si bonne et si jolie ?
Vous parlez de regrets et de mélancolie ?
— Et moi peut-être aussi, j'avais un cœur blessé.

Aimer n'importe quoi, c'est un peu de folie...
Qui nous rapportera le bouquet d'Ophélie
De la rive inconnue où les flots l'ont laissé ?

Nouvelle réponse de Marie Nodier :

Ce doux bouquet mouillé qui s'effeuille à nos yeux
Et que jamais la main n'a pu reprendre ou suivre,
Ne le regrettons pas ! j'ai lu dans un vieux livre
Que son nœud détaché voulait parler d'adieux.

Du foyer paternel, vous, l'esprit radieux,
Dans l'ardente mêlée où le triomphe enivre
Vous vous souvenez donc qu'en essayant de vivre
Ensemble nous étions partis d'un vol joyeux ?

Nous avons traversé la merveilleuse plaine
Où la fleur du jeune âge, amicale et sereine,
Dit : « La vie est charmante et l'avenir béni ».

Puis je vous vis monter quand je perdis haleine.
A la cime des monts votre aile souveraine
Allait chercher son aire, et je gardais mon nid.

Musset, piqué au vif, répliqua séance tenante :

Vous les regrettiez presque en me les envoyant
Ces vers, beaux comme un rêve et purs comme l'aurore.
« Ce malheureux garçon, disiez-vous en riant,
Va se croire obligé de me répondre encore ».

Bonjour, ami sonnet, si doux, si bienveillant,
Poésie, amitié que le vulgaire ignore,
Gentil bouquet de fleurs de larmes tout brillant,
Que dans un noble cœur un soupir fait éclore.

Oui, nous avons ensemble, à peu près commencé
A songer ce grand songe où le monde est bercé.
J'ai perdu des procès bien chers, et j'en appelle.

Mais en vous écoutant tout regret a cessé.
Meure mon triste cœur, quand ma pauvre cervelle
Ne saura plus sentir le charme du passé !

Ainsi finit cette correspondance sentimentale. Quelques jours après, Paul de Musset, qui s'apprêtait à partir pour l'Italie, faisait en compagnie de J. Hetzel, l'éditeur, et de M. Obeuf, maire de Bellevue, une excursion à Pontchartrain. Cette excursion fut remplie d'incidents si comiques qu'en les entendant raconter par son frère, Alfred, plus jeune et plus en verve que jamais, s'amusa à les mettre en vers. Nodier, à qui Hetzel en avait récité certains passages, voulut lire toute la pièce. Alfred la lui envoya et reçut un beau matin en échange les stances humoristiques qui figurent dans ses *Poésies nouvelles* entre le troisième sonnet à Marie et la *Réponse à Ch. Nodier*.

Ce fut le dernier chant du joyeux conteur de l'Arsenal. Il était déjà malade quand il jetait sur le papier ces rimes légères. Il mourut en 1844, emportant les regrets de tous ceux qui l'avaient connu. Et dans la foule qui le conduisit au cimetière plus d'un récitait tout bas les vers de Musset sur l'Arsenal :

Gais comme l'oiseau sur la branche,
Le dimanche,
Nous rendions parfois matinal
L'Arsenal.

La tête coquette et fleurie
De Marie
Brillait comme un bluet mêlé
Dans le blé.

Tachés déjà par l'écritoire,
Sur l'ivoire
Ses doigts légers allaient sautant
Et chantant.

Quelqu'un récitait quelque chose,
Vers ou prose,
Puis nous courions recommencer
A danser.

Chacun de nous, futur grand homme,
Ou tout comme,
Apprenait plus vite à t'aimer
Qu'à rimer.

Alors, dans la grande boutique
Romantique,
Chacun avait, maître ou garçon,
Sa chanson;

Nous allions, brisant les pupitres
Et les vitres,
Et nous avions plume et grattoir
Au comptoir.

Hugo portait déjà dans l'âme
Notre-Dame,
Et commençait à s'occuper
D'y grimper.

De Vigny chantait sur sa lyre
Ce beau sire
Qui mourut sans mettre à l'envers
Ses bas verts.

Antony battait avec Dante
Une andante;
Émile ébauchait vite et tôt
Un presto.

Sainte-Beuve faisait dans l'ombre
Douce et sombre,
Pour un œil noir, un blanc bonnet,
Un sonnet.

Et moi de cet honneur insigne
Trop indigne,
Enfant par hasard adopté
Et gâté,

Je brochais des ballades, l'une,
A la lune,
L'autre à deux yeux noirs et jaloux
Andaloux.

Cher temps, plein de mélancolie,
De folie,
Dont il faut rendre à l'amitié
La moitié !

Pourquoi, sur ces flots où s'élance
L'Espérance,
Ne voit-on que le souvenir
Revenir ?

. . . .

Si jamais ta tête qui penche
Devient blanche,
Ce sera comme l'amandier,
Chez Nodier :

Ce qui le blanchit n'est pas l'âge,
Ni l'orage ;
C'est la fraîche rosée en pleurs
Dans les fleurs.

Et moi qui viens de les transcrire de mémoire, je dirai en finissant : Ce sont ces petits vers pimpants et spirituels qui rajeuniront éternellement la figure de Charles Nodier.

*
* *

L'AMI ALFRED TATTET

Parmi tous les viveurs que Musset fréquenta à partir de 1830, il ne rencontra vraiment qu'un ami. Par ce mot j'entends le conseiller de toutes les heures, le confident de toutes les joies, de toutes les peines. C'est pourquoi je fais à Alfred Tattet une place à part. Les autres, à commencer par d'Alton-Shée qui l'avait connu au lycée Henri IV, ne furent pour Musset que des compagnons de fête. D'Alton en convient le premier dans ses *Mémoires*:

« Pendant une dizaine d'années, dit-il, nous avons vécu dans une grande intimité qui cependant n'a jamais atteint l'amitié. Le prince Belgiojoso, le major Frazer, n'ont pas mieux réussi à lui faire partager ce sentiment. Tous trois amis, nous avons dû nous contenter de trouver en lui un camarade de plaisir (1) ».

Quelle était la cause de cette différence de traitement et d'égards? C'est ce que je vais dire. D'abord Alfred Tattet était, à quelques mois près, du même âge qu'Alfred de Musset (2).

(1) *Mémoires de d'Alton-Shée*, t. I, p. 106.

(2) Né à Paris, rue de l'Echiquier, le 19 novembre 1809, Alfred Tattet était fils de Ferdinand, agent de change, près la Bourse de Paris, le petit-fils de Charles qui avait été nommé dans ces fonctions par le premier Consul, à la création de l'ordre et pour qui fut créé plus tard l'honorariat des agents de change. — Son grand oncle, Frédéric-Louis Tattet, avait été blessé, comme capitaine de la garde nationale, le 10 août en défendant Louis XVI. Ce fait d'armes est attesté dans ses états de services qui sont à la Grande-Chancellerie de la Légion d'honneur. — Son oncle, Alexandre Tattet, fut tué à Waterloo, à l'âge de 22 ans, étant lieutenant d'artillerie de la Garde Impériale. Mais l'homme qui eut le plus d'influence au point de vue littéraire sur l'éducation d'Alfred Tattet fut son oncle par alliance, François Thurot, professeur au Collège de France, membre de l'Institut.

Du côté maternel, il était le neveu du général de division des Carrières, inspecteur général des remontes, grand officier de la Légion d'honneur — « l'oncle Adolphe » dont il est souvent question dans sa correspondance — et du colonel Caron qui prit part à plusieurs conspirations bonapartistes contre la Restauration, en qualité de commandant au 9e de ligne.

Une sœur d'Alfred Tattet avait épousé le poète-romancier Alfred Leroux qui fut vice-président du Corps législatif et ministre sous le second Empire.

Ensuite, tout en aimant par-dessus tout les chevaux et les femmes, il aimait aussi les arts et les lettres et recherchait la société des écrivains qui le « faisaient vibrer ». Or aucun de ceux de sa génération ne lui procura dès la vingtième année plus de jouissances littéraires que le poète imberbe des *Contes d'Espagne et d'Italie*. La *Ballade à la Lune* lui plut par son air cavalier, *Mardoche* le transporta par son audace juvénile. Bref, à partir de ce moment il n'eut ni fin ni cesse qu'il n'eût lié connaissance avec leur auteur. Cela lui fut d'autant plus facile qu'il avait déjà table ouverte en son logis de la rue Grange-Batelière et toute une écurie à la disposition de ses invités. Musset que ce luxe attirait se laissa faire, et ses rapports avec Tattet devinrent tout de suite si intimes que, deux ans après, il lui adressait les vers suivants :

Dans mes jours de malheur, Alfred, seul entre mille,
Tu m'es resté fidèle où tant d'autres m'ont fui.
Le bonheur m'a prêté plus d'un lien fragile,
Mais c'est l'adversité qui m'a fait un ami.
. . . .
Maintenant Dieu me garde ! Où vais-je ? Eh ! que m'importe ?
Quels que soient mes destins, je dis comme Byron :
« L'Océan peut gronder, il faudra qu'il me porte ».
Si mon coursier s'abat, j'y mettrai l'éperon.

Mais du moins j'aurai pu, frère, quoi qu'il m'arrive,
De mon cachet de deuil sceller notre amitié,
Et, que demain je meure ou que demain je vive,
Pendant que mon cœur bat, t'en donner la moitié.

Alfred de Musset venait de perdre son père, et sous le coup de cette mort inattendue, il avait dit un soir à son frère, préoccupé comme lui du changement qu'elle allait apporter dans leur situation :

« Sans l'aisance, point de loisirs, et, sans les loisirs, point de poésie. Il ne s'agit plus de faire l'enfant gâté ni de caresser une vocation qui n'est pas une carrière. Il est temps d'agir et de penser en homme. A l'idée d'être une cause de gêne pour la meilleure des mères, de nuire peut-être à l'avenir d'une sœur que

nous adorons, et qu'il faudra penser à marier dans dix ans, je me révolte contre moi-même. Non, ce n'est pas à cette épreuve-là que je mettrai le dévouement de tout ce qui m'est cher.

« Voici donc le parti que je suis bien déterminé à prendre : je tenterai un dernier essai en écrivant un second volume de vers, meilleur que le premier. Si la publication de cet ouvrage ne me procure pas les moyens d'existence que j'en attends, je m'engagerai dans les hussards de Chartres ou dans le régiment des lanciers où est mon camarade de collège, le prince d'Eckmül. L'uniforme m'ira bien. Je suis jeune et d'une bonne santé. J'aime l'exercice du cheval, et, avec des protections ce sera bien le diable si je ne deviens pas officier (1) ».

Sans doute ; mais aucun cheval de régiment ne vaut Pégase pour un poète. Alfred de Musset, qui le sentait mieux que personne, s'enferma donc chez lui avec la Muse — et une bouteille d'alcool — et fit la *Coupe et les Lèvres*, c'est-à-dire plus de seize cents vers, dans le courant de l'été 1832. Justement Tattet, qu'on avait exilé à Brest dans les circonstances que je raconte plus loin, venait de rentrer à Bury, son pavillon de chasse, sa maison de campagne et de rendez-vous. Musset alla lui lire son poème, et Tattet en fut d'autant plus content, que l'année précédente, il écrivait à Félix Arvers : « Que devient Musset ? le rencontres-tu ? Travaille-t-il ou joue-t-il ? Est-il enfin décidé à se perdre et ne devons-nous plus compter sur son avenir qui permettait d'être si beau ? C'est vraiment un bien grand malheur (2) » ?

Il en fut toujours ainsi. Musset avait beau acquérir de nouveaux titres de gloire, Tattet ne lui en trouvait jamais assez, tant il avait d'ambition pour lui. Aussi, tout en faisant avec lui la fête, ne cessait-il de l'exciter au travail, le sachant enclin à la paresse. C'était surtout de ses liaisons qu'il se méfiait, ayant remarqué déjà que l'amour le rendait fou. Quand il le vit se prendre aux rêts de George Sand, il ne négligea rien pour l'empêcher de la suivre en Italie. — « Et vous, lui objectait Musset,

(1) *Biographie d'Alfred de Musset*, par son frère, p. 107.

(2) Lettre inédite.

qui voulez y aller avec une comédienne! — Oh! moi, c'est bien différent, je ne suis pas poète, et puis une comédienne n'est pas une romancière. Je connais Déjazet et je me connais aussi : de notre part, c'est un simple caprice, tandis que de la vôtre, n'essayez pas de le nier, c'est une passion dont je redoute les conséquences. Vous verrez, mon ami, qu'il vous en cuira ».

Tattet ne savait pas dire si vrai. Partis presque en même temps, chacun de leur côté, ils se retrouvèrent à Venise, quand Musset était au lit, suant la fièvre. On a rapporté — c'est M. Clouard (1) — que Tattet s'était aperçu de la trahison de George Sand et qu'il l'avait révélée à son ami avant de quitter Venise.

M. Clouard a été mal renseigné. Tattet ne s'était aperçu de rien et quand bien même il eût surpris le secret de George Sand et de Pagello, il l'eût certainement gardé pour lui, de peur de tuer Musset du coup. D'ailleurs sa lettre à Sainte-Beuve dément catégoriquement cette assertion (2). Mais lorsque les amants de Venise furent rentrés en France et que, à la suite d'un article injurieux de Gustave Planche, il le vit sur le point de se battre

(1) Documents inédits sur Alfred de Musset, p. 58.

(2) Voici la lettre de Tattet à Sainte-Beuve :

« Florence, 17 mars 1834.

« Merci mille fois, mon cher monsieur de Sainte-Beuve, de votre lettre si bonne et si attentive. Madame Dudevant et Alfred ne vous en seront pas plus reconnaissants que moi, je vous assure. Elle m'arrive à Florence où je suis depuis hier. Il est bien entendu que j'ai passé plusieurs jours auprès du cher malade, qui a besoin encore de grands ménagements. Il faut même qu'il dise adieu à d'excellentes choses qu'il aime beaucoup. Je ne sais quel bon génie m'a conduit à Venise et m'a fait exécuter par moi-même et d'inspiration ce que votre lettre me recommandait avec tant d'instances.

« J'ai tâché, pendant mon séjour à Venise, de procurer quelques distractions à Mme Dudevant, qui n'en pouvait plus ; la maladie d'Alfred l'avait beaucoup fatiguée. Je ne les ai quittés que lorsqu'il m'a été bien prouvé que l'un était tout à fait hors de danger et que l'autre était entièrement remise de ses longues veilles.

« Soyez donc maintenant sans inquiétude, mon cher Monsieur de Sainte-Beuve ; Alfred est dans les mains d'un jeune homme tout dévoué, très capable, et qui le soigne comme un frère. Il a remplacé auprès de lui un âne qui

en duel pour George Sand, il n'hésita pas à lui raconter ce qu'il avait appris à Paris de la bouche même de Pagello. Car l'ami Pierre, furieux d'avoir reçu son congé de la Sand, comme il disait, n'avait rien eu de plus pressé que de la déshonorer aux yeux de Tattet, en le conjurant toutefois de ne pas souffler mot de cela, pour ne pas attirer de vengeance sur elle (1).

Musset ainsi averti voulut rompre définitivement avec George, mais elle réussit à se disculper, et voici la lettre que, le 13 janvier 1835, elle écrivit à Tattet de sa terre de Nohant :

« Monsieur,

« Il y a des opérations qui sont fort bien faites et qui font honneur à l'habileté du chirurgien, mais qui n'empêchent pas la maladie de revenir. En raison de cette probabilité, Alfred est redevenu mon amant ; comme je présume qu'il sera bien aise de

le tuait tout bonnement (*a*). Dès qu'il pourra se remettre en route, Madame Dudevant et lui partiront pour Rome, dont Alfred a un désir effréné. Vous les verrez avant moi qui vais continuer mon voyage ; dites-leur donc de ma part à tous deux ce que votre éloquente amitié trouvera pour leur exprimer la mienne, qui n'est que bien tendre et bien dévouée.

« Alfred vous dira peut-être beaucoup de mal de l'Italie, ne le croyez pas. Il l'a mal vue, ou plutôt il n'a pas eu le temps de la voir.

« Le pays abonde en mystifications, c'est vrai ; mais on y trouve tant et de si belles choses qu'on peut bien les payer par quelques mécomptes. Je suis tout émerveillé de Florence, qui a un singulier parfum de moyen âge et qui a bien conservé l'expression des républiques italiennes à cette époque. On voit par les chefs-d'œuvre qui encombrent ses rues et ses places, qu'elle n'était point barbare, qu'elle aimait les arts et savait les payer. Sa galerie est admirable, et vous seriez, vous surtout, en extase devant toutes ses merveilles. On pourrait bien, sans être trop exigeant, demander un peu plus d'eau dans le fleuve Arno : mais qu'est-ce que cela à côté des tableaux de Raphaël et du Corrège !

« Tout à vous de cœur.

« ALFRED TATTET ».

Rappelez-moi au souvenir de Guttinguer que je regrette bien de n'avoir pu entraîner avec moi. Dites-lui qu'il serait mort de joie devant toutes ces madones.

(*a*) Le Docteur Santini auquel avait succédé Pagello.

(1) Lettre de Pagello à Tattet du 23 octobre 1834.

vous voir chez moi, je vous engage à venir dîner avec nous au premier jour de liberté que vous aurez. Puisse l'oubli que je fais de mon offense ramener l'amitié entre nous !

« Adieu, mon cher Tattet,

« Toute à vous

« George Sand ».

Tattet s'étant abstenu de lui répondre, la dame de Nohant revint à la charge un mois après, mais sur un autre ton.

Pagello avait apporté d'Italie quatre tableaux sans aucune valeur que George Sand s'était flattée de vendre tout de même, et sur lesquels, en attendant preneur, elle lui avait versé, au moment de se quitter, deux mille francs tant pour avance que « pour le tenir quitte de ce qu'il lui devait ». Un matin du mois de février, sur une lettre furieuse de l'Italien, elle fit porter ces tableaux chez Tattet en le priant d'en accuser réception à leur propriétaire.

« Vous avez pensé, lui disait-elle, pour justifier ce singulier envoi, que le sentiment d'équité vous forçait à vous faire le bourreau d'une âme criminelle. Je ne savais pas que vous eussiez l'âme aussi austère et le bras aussi ferme.

« J'en souffre, mais je vous en estime d'autant plus, monsieur, et à cause de cela, je pense que vous me laverez de l'accusation de friponnerie, car si votre amour de la vérité vous a commandé de me nuire, il doit vous commander de me réhabiliter sous les rapports par où je le mérite ».

Un autre que Tattet eût refusé de prendre livraison de cette marchandise, mais pour ne pas envenimer les choses et par pitié pour l'ami qui était retombé au pouvoir de cette sirène, il accepta les tableaux et les mit au grenier — où ils sont peut-être encore. Seulement, à partir de ce jour-là, il ne se fit aucun scrupule de briser le cadenas que Musset lui avait posé sur les lèvres (1). Et

(1) « J'apprends, mon cher Alfred, lui écrivait Musset en 1838, que vous avez manqué plusieurs fois à la parole que vous m'aviez donnée de garder le silence sur tout ce qui s'est passé en Italie. Cela m'a fait beaucoup de peine, d'abord pour vous qui manquez à votre promesse, et ensuite pour moi qui ai cru, pendant plus de quatre ans, avoir un véritable ami. »

c'est par lui évidemment que se répandit la légende du baiser donné et rendu à Venise au pied du lit du poète.

Le plus drôle, c'est que Tattet, qui jouait à l'esprit fort et à l'homme blasé, fut atteint à son tour du mal d'aimer, à l'heure même où Musset commençait à en guérir, — s'il en guérit jamais.

Il écrivait de Bade à Félix Arvers, le 12 juin 1835 :

« Il fait toujours un temps affreux. Depuis que j'ai quitté Paris, je n'ai eu que vent et pluie. Tout est sombre autour de moi, comme dans moi. Le soir, j'ouvre ma fenêtre espérant voir se lever cette étoile amoureuse que j'appelle et qui ne vient point. — Je n'ai pas vu Levol à Strasbourg. Il était parti le matin pour une fête des environs. Jusque dans les plus petites choses j'ai du malheur. Je ne te parlerai pas, mon cher ami, de la cathédrale que tu connais aussi bien que moi. Tu sais d'ailleurs ce que j'en pense.

« Mais une chose m'aurait tenté. J'aurais voulu, comme le grand Frédéric qui, après sa première victoire, se fit chanter un *Te Deum* pour lui seul dans la cathédrale de Berlin, me faire dire une messe dont j'aurais été l'unique auditeur. J'aurais empli ces voûtes de mon amour et je n'aurais pas eu honte de me présenter devant Dieu en tenant ma maîtresse par la main.

« Car enfin c'est lui qui m'a mis au fond du cœur une passion aussi profonde. Quel est son but ? Je l'ignore, mais pour sûr il y a là-dessous quelque mystère qui s'éclaircira tôt ou tard et qui me sera ou propice ou fatal. Cette femme ne me quitte pas plus que mon ombre au soleil. J'ai là auprès de moi tout ce qui me vient d'elle, son portrait, ses lettres, son petit sac qu'elle a mis si souvent à son bras pour venir chez moi, et ses cheveux que je baise tous les jours parce que ceux-là sont bien à moi et qu'aucune autre main que la mienne ne les touchera. Tout cela, comme tu le penses bien, m'exalte l'imagination outre mesure. Il me passe mille idées folles par le cerveau. Je fais des rêves chaque nuit ; tantôt d'atroces où je l'étrangle, tantôt de doux et de tendres où je meurs pâmé dans ses bras. Quand je pense que sans toi et Henri (1) je l'aurais encore ! C'est

(1) Henri Ternaux. — On lit à son sujet dans les *Souvenirs* de Juste Olivier : « M. de Musset racontait (en 1830) que son ami, M. Henri Ternaux, parti pour les Etats-Unis avec les idées les plus libérales, venait d'en arriver tout désenchanté, accoutumé à regarder les noirs comme une race inférieure, déclarant l'Amérique le pays le moins libre de la terre, parce que dès qu'on veut y vivre à sa guise, on est remarqué ou en dehors de l'ordre, dans lequel on vous fait bien vite rentrer. M. de Musset était aussi fort choqué de ce que M. Ternaux, allant faire une visite au président des Etats-Unis, fût suivi jusque dans le salon par le cocher du fiacre qui l'avait amené. ».

parce que je lui ai promis d'aller voir sa mère avec toi, que je regardais plutôt comme mon ami que comme le sien, que je suis séparé d'elle. Vous vous êtes mis quatre pour accoucher de cette lâcheté. Vous avez mal agi H. et toi. Vous m'avez berné pendant vingt-quatre heures sur une autre couverture que celle où fut secoué Sancho. Qu'elle ne rompît pas le silence puisqu'elle ne m'aimait pas, dites-vous, cela se comprend, encore le matin a-t-elle pleuré, encore m'a-t-elle dit : « Ne pars pas » ! — Mais vous qui faisiez en ce moment état et profession de m'être dévoués, comment se fait-il que ma confiance et ma sérénité ne vous aient pas arraché un aveu, et que, bien loin de là, vous vous soyez moqués de moi tous les trois dans une langue que je ne connaissais pas. Oh ! tout cela est mal, allez, croyez-le bien. C'est pour ton bonheur, direz-vous ! Et qu'en savez-vous, Messieurs ? Etes-vous doués de la seconde vue ? Ne prenez pas sur vos, deux têtes le fardeau d'une responsabilité comme celle-là. Si mon existence est entièrement liée à la sienne, si je ne puis respirer, sentir, vivre que là où elle est, si l'espoir seul de la revoir me soutient, si je me tue quand je l'aurai perdu, cet espoir ? Oh ! direz-vous encore que c'est mon bonheur que vous avez voulu ? Eh bien ! oui, dites-le, car alors ce sera vrai, j'aurai le repos éternel dans le sein de Dieu ; mais bien bas, bien bas afin que ma pauvre mère toute en larmes ne vous maudisse pas. Vous trouverez assez de gens qui auront les phrases suivantes à la bouche : « T. s'est tué. Savez-vous que c'est très heureux au moins que le mauvais sujet se soit fait sauter la cervelle ; il s'est rendu justice. Il aurait déshonoré sa famille, il s'est tué à temps. Cette famille-là a un bonheur insolent !... » — Grand Dieu ! qui me rendra mes beaux jours d'autrefois ? C'est une infâme, me dites-vous ? Toutes les femmes en sont là. Elle ne t'aimait guère ? Donnez-m'en donc qui m'aiment davantage et qui me conviennent. Elle a tous les défauts de son sexe ; mais elle a, de plus que bien des femmes, une grâce enchanteresse, un talent divin, de l'originalité dans l'esprit, une taille de guêpe, des yeux qui vous disent tout ce qu'ils veulent et qui parlent souvent si bien ! Et puis dans son ensemble une harmonie qui me va au cœur, autour d'elle, comme autour de nous l'air, une atmosphère lumineuse et toute parfumée... enfin je l'aime ! et vous avez trouvé que cela ne suffisait pas, et vous avez prononcé mon nom avec un gros soupir et l'accompagnement obligé d'une mélancolique épithète, et vous avez été cent fois plus ambitieux et plus difficiles que moi ; et parce qu'une femme vous a dit dans certains moments d'ennui, de crainte vague qui les assiègent souvent : « Je veux partir », vous lui avez ouvert ma porte à moi, car elle n'était pas chez vous ; et comme elle ne s'habillait pas assez vite on est venu lui dire de s'apprêter aussitôt et de partir avant que je ne rentrasse. Elle avait lu dans vos yeux et sur vos visages que vous me trahissiez, cette femme ! J'aurais presque compris cela le premier jour, nous n'étions compromis ni

l'un ni l'autre, mais après le voyage de Rouen, c'était absurde et sot au dernier point; puisque j'avais beaucoup risqué, ne fallait-il pas me laisser pour récompense ce que mon adresse et mon courage venaient de conquérir ?

« Je vois maintenant à quelle distance je suis de ce rivage si tranquille et si *bonhomme*. C'est la rivière de Bury, à côté du Rhin, la forêt de Montmorency comparée à la Forêt-Noire. — Sur quel frêle esquif, grand Dieu, suis-je lancé dans la haute mer! Qui me protègera dans cette grande tempête ? — J'aurais cent fois plus de distractions, que je n'en serais pas moins malheureux. Ne vois-tu pas que le souvenir d'un chagrin même passé, d'une peine qui s'efface, anéantit et réduit à rien l'effet de mille biens ? Ah ! quand le cœur agonise, ce ne sont pas des facilités qui lui rendent un peu de vie et qui lui ôtent l'amertume qui le remplit sans cesse et les ennuis qui le dévorent! Tâche, mon ami, d'adoucir un peu mes peines. Il t'est facile d'essuyer mes larmes. Prends mon affaire à cœur, arrange-toi pour arriver jusqu'à elle et tâche de deviner ce qu'il y a dans les replis les plus cachés de l'âme de cet ange. Mais va, il ne me reste pas le plus petit levain de haine. Je pardonne à cette fée qui m'a touché du bout de sa baguette enchantée et me retient sous le charme comme l'Alcine d'Arioste.

« Ce que je veux avant tout, c'est une foule de détails sur elle. Il faut absolument que tu lui dises ou que tu lui fasses savoir combien je l'aime. Parle-moi aussi de mon père : il vend sans doute mes chevaux pour satisfaire sa très mesquine vengeance. Tout cela vient se perdre dans un grand puits de douleur. Crois-tu qu'il y aurait imprudence à revenir en France ? Quand donc saurai-je à quoi m'en tenir sur cela et sur tant d'autres choses ? Quand le procès aura-t-il lieu ? Quelles sont les personnes compromises ? Comment donc Roger (1) avait-il arrangé mon histoire ? Je ne tiens pas le moins du monde à être réhabilité. Les gens qui m'aiment ne m'en aimeront pas moins. Quant aux autres, cela m'est égal. Dis au moins pour sauver l'amour-propre de ton ami, que l'idée de revenir avec son mari a pu lui inspirer le coup de tête. Le fait est que je ne sais pas bien encore le fond de sa pensée, et bien habile celui qui y a pu jeter la sonde. Que devient mon faux bonhomme de beau-père ? Il nous a tous *floués* le vieux renard, avec son air mouton. Est-elle sortie du couvent ? Où loge-t-elle ? Tu peux savoir tout cela, paie des hommes, s'il le faut, je te rembourserai à mon retour. Est-ce bien sûr qu'un mandat a été lancé contre moi ? N'y a-t-il pas moyen de ne pas avoir de doute à cet égard ? Ternaux ne s'est-il pas laissé aller à une panique. Ecris-moi vite et ne crains pas de tourner dans le même cercle ; l'humanité ne fait pas autre chose depuis

(1) Roger de Beauvoir.

qu'elle est créée. Adieu, cher ami, repens-toi du mal que tu m'as fait et répare-le, si c'est encore possible ».

« A toi de cœur,

« ALFRED T. ».

« Que dit mon oncle Adolphe ? tu ne me parles pas de Maria.

« Si c'est une vengeance, elle est bien plate ; si c'est une arrière-pensée, c'est bien malentendu, bien maladroit et je ne vous en sais aucun gré. Mon Dieu, mes amis, excusez-moi si je vous ai dit des choses dures : je souffre tellement et si bien par votre faute que vous devez être indulgents. Pardonnez-moi comme je vous pardonne si vous me parlez d'elle, si vous pouvez savoir ce qu'elle est devenue et si vous me mettez à nu le fond de votre pensée pour que j'y puisse lire comme dans un livre. Ne me trompez plus, c'est si ennuyeux de faire toujours la même chose ! Croyez-vous que je pourrai la revoir bientôt ? A-t-elle quitté Paris ? Quelqu'un a-t-il pu arriver jusqu'à elle et lui dire que je l'aimais éperdument ? C'est bien le moins qu'elle sache que je ne songe qu'à elle. Comment voulez-vous qu'elle pense à moi si personne ne prend ma défense, si pas une voix amie ne lui dit : « Il ne t'oublie pas ». Quand vous devriez le lui écrire, écrivez-le. Vous avez bien trouvé des moyens pour me la voler, il vous en viendra d'autres pour me la rendre. Adieu, cher ami, je t'aime et t'embrasse.

« A toi.

« ALFRED T. ». (1)

Il n'y a pas besoin d'être grand clerc pour deviner que Tattet avait enlevé une femme mariée et se trouvait de ce chef sous le coup de poursuites judiciaires. De ces poursuites il n'avait au fond que médiocrement cure, sachant que tout le monde, parents et amis, s'employait pour arranger l'affaire. Mais il ne pouvait se résigner à ne plus voir l'objet de son amour et il en écrivait à tous ses compagnons de plaisir, même à Musset qui, comme fiche de consolation, lui répondait en ces termes, le 9 juillet suivant :

« Votre lettre, mon cher Alfred, est arrivée comme je n'étais pas à Paris, ce qui fait que ma réponse est en retard de quelques jours. Pour répondre d'abord à votre question sur ce qui regarde Madame... je crois que ce que je peux vous dire de mieux, c'est qu'il y a tantôt huit ou neuf mois que j'étais où vous êtes, passant la journée à maudire le plus beau,

(1) Lettre inédite.

le plus bleu ciel du monde et toutes les verdures possibles. Je dessinais de mémoire le portrait de mon infidèle (1) ; je vivais d'ennuis, de cigares et de pertes à la roulette. Je croyais que c'en était fait de moi pour toujours, que je n'en reviendrais pas. Hélas ! hélas ! comme j'en suis revenu ! comme les cheveux m'ont repoussé sur la tête, le courage dans le ventre, l'indifférence dans le cœur par-dessus le marché ! Hélas ! à mon retour, je me portais on ne peut mieux, si je vous disais que le bon temps, c'est peut-être celui où l'on est chauve, désolé et pleurant ! Vous en viendrez là, mon ami. Je vous plains aujourd'hui, bien sincèrement, parce que vous souffrez. Quand vous serez guéri, vous n'en serez pas fâché, soyez-en sûr. Tout ce qui fait vivre est bon et sain. Je vous promets de vous tenir au courant de tout ce que je pourrai savoir...

« Je travaille à force. Combien de temps comptez-vous rester à Bade ? Adieu. Je suis à vous.

« ALFRED DE MUSSET ».

Cette lettre réconfortante et rafraîchissante à la fois parvint à son adresse un peu trop tôt pour produire tout son effet, mais Tattet en reçut quelques jours après une autre d'Arvers qui abondait dans le même sens et lui dessilla complètement les yeux. Nous n'avons pas la lettre d'Arvers, mais celle de Tattet nous suffit. Je la reproduis textuellement :

« Bade, 24 juillet 1835.

Oui, mon cher ami, tu es bien coupable et bien paresseux, mais je te pardonne de grand cœur en raison du service que tu m'as rendu. Vous êtes mes deux sauveurs, Henri et toi, et vous méritez que, jusqu'à la fin de ma vie, je vous appelle mes anges et que je baise le bout de vos ailes comme Voltaire dans ses lettres au comte d'Argental. Vous m'avez débarrassé de la plus grande salope qui fût au monde, d'une rouée sans cœur. C'est la vraie prostituée de Babylone. — J'ai appris sur elle des infamies qui m'ont tout à coup changé en pierre comme dans la fable. Pourtant il ne faut pas que je m'y fie encore. Je l'ai bercée si longtemps dans ma tête et mon cœur, je l'ai caressée avec tant de tendresse et d'amour que la place qu'elle occupait en moi est chaude encore. Après cela est-ce sa faute ? Son cœur était-il encore susceptible d'épouser ce qu'il y a de grand et de bon dans l'amour ? N'en a-t-il pas déjà usé tous les ressorts ? Depuis six ans ne travaille-t-elle pas à se blaser sur tout ? Dans sa pauvre tête, ne tâche-t-elle pas d'atteindre ce bel idéal qu'elle a rêvé sans doute, et qu'elle ne joindra jamais, et après lequel elle voudra toujours courir ? Voilà mon tort ; c'est de m'être adressé à une femme usée de cœur jusqu'à la corde, mais l'ai-je cherchée, et est-ce bien ma faute si je n'ai pas lu

(1) George Sand.

dans ses beaux yeux qu'elle n'avait rien au fond de l'âme ? Le proverbe italien a menti cette fois et tant d'autres !... Je n'avais pas assez réfléchi à quelque chose de bien vrai pourtant : c'est que les femmes qui ont eu beaucoup de liaisons ne sont plus aptes à aimer profondément. Elles ont semé en trop d'endroits la divine semence du Seigneur, elles ont répandu sur trop de têtes le parfum contenu dans leur cœur, et au moment d'avoir une passion durable, la force et la puissance leur manquent. Elles avaient compté sur des ressources qu'elles n'ont plus, elles croyaient qu'elles pourraient aimer *longtemps* parce qu'elles avaient aimé *souvent*, et elles se trompaient. Il y a dans toute âme humaine une certaine somme de délicatesse et de sentiment qui, une fois dépensée, ne se retrouve plus. Au lieu d'en faire une seule et même gerbe, elle a distribué une à une les fleurs odorantes, elle en a paré bien des boutonnières, et quand le moment est venu de déposer aux pieds d'un homme tous les trésors de son cœur, elle l'a trouvé vide comme si la mort y avait passé.

« Mais c'est assez parler de cette femme dont je ne veux plus prononcer même le nom. Quant à mon système que tu blâmes et qui est maintenant ma seule joie et ma consolation, je ne le quitterai pas avec des rosses pareilles. Je serais propre maintenant si j'avais toujours fait avec elle de l'amour sentimental. Elle m'aurait de même planté là, seulement un peu plus tôt ; et je n'aurais pas le plaisir de m'être vengé par avance et par prescience. J'en serais pour mes frais de houlette et de bergeries, et c'est alors qu'elle ferait des gorges chaudes et qu'elle rirait de moi *entre deux baisers*, comme nous l'apprend *Alexandre le Grand*, dit Dumas. Aussi je ne me repens de rien et ferais encore de même si, laissant le passé, il m'était donné de recommencer ce roman qui a de si curieux chapitres.

« Pour l'oublier tout à fait et revenir à Paris dans deux mois bien froid et bien réservé, je vais suivre l'itinéraire suivant qui aura sans doute ton approbation. De Bade à Stuttgard, Schaffouse, Constance, Augsbourg, Munich, je veux me rendre à Vienne par le Tyrol et la Styrie (Salzbourg et Graetz) ; descendre le Danube jusqu'à Presbourg et Pesth en Hongrie, aller à Prague où j'assisterai peut-être au couronnement de l'empereur d'Autriche, puis à Carlsbad et Tœplitz ; de là à Dresde, où je verrai ce cher Gabriel, Leipsik, Berlin et Hambourg, où je prendrai le bateau qui m'amènera à Amsterdam en 36 heures. Voilà le voyage que je viens de composer dans le silence du cabinet. Il est, je crois, bien complet, et j'en rapporterai une riche moisson de souvenirs. N'en parle pas encore chez mon père, parce que la crainte des dépenses qu'il occasionnera pourrait bien me couper les ailes. Je quitterai Bade, le 3 ou 4 août. Ecris-moi poste restante à Vienne et tâche de me donner des nouvelles de tout le monde. Hélas ! je ne t'en demanderai plus de ce bon M. de Crupigny. Sa mort m'afflige beaucoup. C'était un de ces aimables vieillards si rares, à la répartie fine et à la mémoire toujours fidèle. Il manquera bien souvent à

nos dîners d'hiver, et à ma bonne mère surtout, à qui de temps en temps il tenait compagnie ; as-tu quelques détails sur sa mort ? S'est-il confessé ? A-t-il rendu l'âme en philosophe, en déiste, comme il le disait toujours, ou bien a-t-il failli comme tant d'autres ? Serons-nous ses légataires universels au détriment de ses neveux et nièces et de sa gouvernante Sophie ? A qui revient son arsenal de pêche ? Dans quelles mains tomberont les armes de cet Achille du hameçon ?

« Je viens de recevoir cinq ou six lignes de Ternaux qui me promet une longue lettre pour ces jours-ci. Dis-lui de me l'adresser à Vienne, poste restante, s'il a encore cette bonne idée-là. Avant de finir la mienne il faut que je vous remercie tous les deux encore une fois. Pardonnez-moi les expressions qui m'ont échappé dans la colère et aimez-moi toujours. J'étais bien malade (d'une vraie *maladie honteuse* que je croyais passée dans le sang et incurable) et je suis guéri maintenant. Merci mille fois, merci. Le malade fera honneur aux médecins. Adieu et tout à vous de cœur.

« ALFRED T. »

« Quand tu verras P. Foucher, demande-lui donc *Valérie*, qu'il a depuis l'année dernière ».

Le malade, effectivement, fit honneur à ses médecins. C'est la dernière fois, à ma connaissance, qu'il tomba tête baissée dans les embûches de l'amour. Non certes, qu'il eût renoncé tout d'un coup à Satan, à ses pompes et à ses œuvres ! Il eût fait ce serment à Bade, qu'il eût été incapable de le tenir à Paris. Le monde aurait cessé d'être habitable pour ce gai compagnon, du jour où il n'aurait plus eu de chevaux à monter et de femme à courir. Mais à partir de cette malheureuse équipée, il aima les femmes uniquement pour le plaisir, et l'amitié dévouée et fidèle eut dans son cœur et dans ses actes le pas sur l'amour. Cela ressort pour moi de sa correspondance qui est bien le tableau le plus étourdissant et plus sûr de la vie que pendant vingt-cinq ans — de 1830 à 1855 — menèrent sur le boulevard les « lions » de la Bohême dorée qui avaient nom : Musset, Guttinguer, Roger de Beauvoir, d'Alton-Shée, Mosselmann, Chaudesaigues, Belgiojoso, le major Frazer, Tattet — voire Félix Arvers que beaucoup seront étonnés de trouver en si joyeuse compagnie. Ce qui me frappe en effet, dans les lettres de Tattet, écrites d'une plume si vive, si avisée, si parisienne, c'est l'intérêt qu'il porte à ses amis qui sont dans les lettres, surtout à Arvers et Musset. Au milieu de ses dissipations les plus grandes, il a toujours un regard, un mot pour eux. De même, ils n'ont qu'un signe à faire pour qu'il

accourre se mettre à leur disposition. Je dirai plus loin quels furent ses rapports avec Arvers. On va voir tout de suite de quelle nature furent ses relations avec Musset.

Le 13 novembre 1837, il écrivait à Guttinguer :

« Musset a voulu absolument vos nouveaux sonnets. Je lui en ai donné un exemplaire... »

Et quelques jours après (8 décembre) :

« Musset est invisible. On ne le voit que dans les grandes joies ou dans les grandes douleurs. Ce n'est pas l'homme de la conversation intime et du coin du feu... »

Le 5 janvier 1838 :

« J'ai dîné aujourd'hui avec Alfred, qui fait des vers en ce moment. Il adresse quelques questions à l'Etre suprême qui resteront sans doute sans réponse, du moins il n'y compte pas, même sous la forme de la fameuse statue de pierre. Il va donc porter à Dieu le père quelques bottes dont il ne mourra pas, mais qui pour tout autre qu'un immortel seraient fort embarrassantes » (1).

Au mois de septembre 1839 :

« J'ai montré à Musset, il y a quinze jours, le chemin de fer de Versailles. Il ne l'avait jamais vu et en est revenu enthousiasmé. Il a dû faire un sonnet en son honneur ».

Vers le même temps :

« Cher ami, vous avez été bien bon et bien aimable de venir déjeuner à ma *Caverne* et de nous avoir apporté cette adorable humeur que vous avez dans vos bons jours. Musset, pour un homme qui s'était levé à 11 heures, était aussi passablement en train. Il m'a lu aujourd'hui deux ou trois pages admirables sur la différence qui existe entre le poète et le prosa-

(1) Allusion aux strophes qui terminent la pièce intitulée *l'Espoir en Dieu* :

Lorsque tant de choses sur terre
Proclament la Divinité,
Et semblent attester d'un père
L'amour, la force et la bonté, .
Comment, sous la sainte lumière,
Voit-on des actes si hideux
Qu'ils font expirer la prière
Sur les lèvres des malheureux ?
Pourquoi dans ton œuvre céleste,
Tant d'éléments si peu d'accord ?
A quoi bon le crime et la peste ?
O Dieu juste ! pourquoi la mort ?

L'Espoir en Dieu ne porte aucune date dans les *Poésies Nouvelles*. La lettre de Tattet lui en donne une, et au point de vue bibliographique, cela n'est pas sans intérêt.

teur (1). Cela fera partie du *Poète déchu* qui sera fini Dieu sait quand (2). Nous aurons auparavant une espèce de conversation qui ne sera ni un oman distingué ni un proverbe sur les bals de l'Opéra et qui rappellera peut-être la *Nuit* et le *Moment*, de Crébillon fils... »

Le 23 juillet 1841 :

« Je n'ai pas vu Alfred depuis fort longtemps. Son grand travail consiste à savoir si, étendu dans son vaste fauteuil, il se décidera à mettre sur sa cheminée sa jambe gauche plutôt que sa jambe droite. C'est, vous en conviendrez, fort important ».

Quelques jours plus tard :

« Je vous enverrai cette nouvelle d'Alfred, mais je vous préviens que c'est du dernier médiocre. J'aime mieux qu'il se taise que de parler ainsi. Celle de George Sand est commencée. Jusqu'à présent, c'est un Anglais qui a le beau rôle... (3) »

Au mois d'octobre 1842, il écrivait de Naples à Arvers :

« On t'écrira peut-être de Châlons-sur-Marne au sujet de mon coupé que j'ai laissé là (4). Que la lettre du propriétaire de l'hôtel des *Trois-Faisans* ne t'étonne pas quand il t'apprendra que la voiture est partie pour Paris et envoyée quai Voltaire (5). J'ai donné l'adresse d'Alfred ne sachant pas si tu étais de retour quand on me l'emmena. Je ne veux pas qu'on apprenne à la maison d'où elle arrive (6) ».

A Guttinguer, au mois de février 1843 :

« Envoyez-moi donc mon Pierre le Noir, que je le finisse et m'explique pourquoi Musset y est allé trois fois ; je ne vous écris que pour vous demander quelque chose, comme vous voyez. Donc prêtez-moi le second volume du *Rhin*, de Victor Hugo et n'oubliez pas surtout quatre ou cinq de vos derniers *Cahiers manuscrits*, espèces d'herbiers, sorte de flore intellectuelle : chaque feuille est un parfum, un bouquet, n'est-ce pas ? Ah ! Alfred est venu ce soir. Voilà sa vie depuis que je ne l'ai vu : — soirée chez Mme Decazes : — souper chez Buloz ; — malade deux jours. — Le souper des Deux-Revues a été charmant. Rachel était délicieuse ; seulement de Vigny, à table, puis Hugo dans la soirée se sont emparés d'elle et ne l'ont pas quittée d'un instant. Vous savez comme V. H. la traitait chez vous ; maintenant ce n'est plus cela. Ils étaient tous là, depuis Chaudesaigues, qui s'est *saoulé*, jusqu'à X. Marmier, le Finlandais, Mérimée,

(1) Ce morceau a paru dans les *Œuvres posthumes* de Musset.

(2) Le *Poète déchu* ne fut jamais terminé, par la faute de Paul de Musset qui ne goûtait pas ce roman (Cf. la *Bibliographie d'Alfred de Musset*, p. 170).

(3) Tous ces fragments ont paru dans notre *Sainte Beuve*, t. I. Appendice.

(4) Il était encore parti de Paris en bonne fortune.

(5) Où habitait Alfred de Musset.

(6) Lettre inédite.

Heine, Théoph. Gautier, M. de Rémusat, Vivien, Lerminier, etc., etc. Rien n'y manquait. Heine a été le roi... de la fève.

« J'ai prié Alfred de m'envoyer tous les vers qu'il reçoit et ne lit pas — il a toujours sur sa table des livres qu'on lui offre et qui restent vierges. Nous les lui couperons si vous voulez ; tenez, pour vous remercier de votre visite d'aujourd'hui, voici son rondeau que je vous copie :

Fut-il jamais douceur de cœur pareille
A voir Manon dans mes bras sommeiller ?

....

« Alfred a perdu ce soir 24 fiches. — A bientôt... (1) ».

A Arvers, le 21 juin 1833 :

... Il me semble que M. Bayard n'est pas tout à fait sans reproche à l'endroit de Musset et qu'il a pris, si l'analyse du journal est exacte, une délicieuse scène dans le proverbe de notre ami intitulé la *Quenouille de Barberine*, pour la faire déshonorer par Mlle Boisgontier (2) ».

Au même, d'Aix-en-Savoie, août 1842 :

« Maman m'a envoyé des vers d'Alfred sur le duc d'Orléans. Comment les trouves-tu ? Est-il vrai que le pauvre garçon soit très malade ?

« Informe-t'en, je t'en prie (3) ».

Au même, le 25 avril 1848 :

« Ce que tu m'apprends de Musset m'afflige extrêmement. C'est le cas de dire avec son Raphaël : Triste, triste, l'abbé !... »

Le 31 mai 1849 :

« Musset m'a écrit hier une lettre adorable. On a dû jouer son proverbe le soir (4). Tu m'en diras ton avis, je te prie. Il a été ravi de sa soirée chez Pleyel et prétend que les feuilletonistes n'écraseront pas une feuille du délicieux petit bouquet qui lui a passé sous le nez ce jour-là... (5) ».

Enfin, vers 1853, Tattet écrit à Guttinguer :

« Alfred continue à être plongé dans les filles. Il y laissera son génie et sa santé. Quel affreux suicide !... ».

Je pourrais multiplier les citations à l'infini. Mais en voilà assez pour donner une idée de l'intérêt que portait à Musset cet ami des bons et des mauvais jours. Quant à l'influence qu'il

(1) Lettre publiée dans notre *Sainte-Beuve*, t. I. Appendice.

(2) Lettre inédite.

(3) Lettre inédite.

(4) *On ne saurait penser à tout*, qui fut représenté effectivement, le 30 mai 1849, au Théâtre-Français. La première représentation avait eu lieu le 3 mai précédent à la Salle Pleyel.

(5) Cf., notre *Sainte-Beuve*, t. I. Appendice.

exerça sur lui au point de vue littéraire, elle fut considérable. Non seulement Musset lui lisait la plupart de ses compositions, grandes ou petites, avant de les publier, mais il tenait généralement compte de ses avis, car Tattet avait du goût, du bon sens, beaucoup de lectures, et il n'était pas de ceux que l'amitié aveugle. C'est ainsi que, lors du différend qui éclata, en 1839, entre lui et son frère Paul à propos du roman le *Poète déchu*, Alfred le prit pour juge. Il avait l'habitude aussi de l'associer à ses succès et à ses revers. On connaît la lettre qu'il lui adressa, en 1845, lorsque Bocage entreprit de monter le *Caprice* à l'Odéon. « C'est votre devoir d'être là, lui disait-il ; vous aurez le droit de partager les pommes cuites jetées à votre ami ». Musset était encore sous le coup du fiasco de la *Nuit Vénitienne*. En 1848, quand le Théâtre-Français représenta son proverbe : *Il ne faut jurer de rien*, c'est à lui qu'il expédia son premier bulletin de victoire. Il se disait déjà son *meilleur ami*. Le meilleur, non, car Arvers fut pour Tattet d'un autre secours que Musset. Mais il est certain qu'il l'aimait beaucoup, beaucoup, et qu'aux yeux de la postérité il aura plus fait pour son renom que n'importe lequel de leurs camarades. Les sonnets qu'il lui a dédiés ne sont-ils pas dans toutes les mémoires :

Qu'il est doux d'être au monde, et quel bien que la vie !
Tu le disais ce soir par un beau jour d'été.
Tu le disais, ami dans un site enchanté,
Sur le plus vert coteau de la forêt chérie.

Nos chevaux, au soleil, foulaient l'herbe fleurie ;
Et moi, silencieux, courant à ton côté,
Je laissais au hasard flotter ma rêverie ;
Mais dans le fond du cœur je me suis répété :

— Oui, la vie est un bien, la joie est une ivresse ;
Il est doux d'en user sans crainte et sans souci :
Il est doux de fêter les dieux de la jeunesse,

De couronner de fleurs son verre et sa maîtresse,
D'avoir vécu trente ans comme Dieu l'a permis,
Et si jeunes encor, d'être de vieux amis.

Ces vers furent écrits à Bury, le 10 août 1838.

Si je publiais ici tous ceux qu'il y a composés, il me faudrait des pages et des pages. Bury n'était pas seulement pour Musset une maison de plaisirs, c'était aussi une maison de repos.

Quand il était fatigué, vidé, vanné, pour me servir d'expres-

sions chères à la Bohême, il y accourait pour se refaire à l'ombre des grands arbres. C'est à Bury que s'envolèrent de son âme les stances désolées de *Tristesse*... Aussi lorsque Tattet quitta cette aimable vallée de Montmorency pour se cacher, dans la forêt de Fontainebleau, avec la femme qu'il n'épousa jamais que de la main gauche, disant en manière d'excuse :

C'est un serpent doré qu'un anneau conjugal,

Musset en éprouva presque autant de chagrin que s'il l'avait perdu. Il est vrai que ce départ coïncidait avec la mort tragique du duc d'Orléans qui l'avait plongé dans le deuil. Et l'année suivante, Tattet, pour plus de tranquillité, ayant pris le parti de passer encore une fois la frontière, Musset, après avoir été l'embrasser chez Guttinguer, lui dédia le beau sonnet que voici :

Ainsi, mon cher ami, vous allez donc partir !
Adieu ; laissez les sots blâmer votre folie.
Quel que soit le chemin, quel que soit l'avenir,
Le seul guide en ce monde est la main d'une amie.

Vous me laissez pourtant bien seul, moi qui m'ennuie.
Mais qu'importe ? L'espoir de vous voir revenir
Me donnera, malgré les dégoûts de la vie,
Ce courage d'enfant qui consiste à vieillir.

Quelque fois seulement, près de votre maîtresse,
Souvenez-vous d'un cœur qui prouva sa noblesse
Mieux que l'épervier d'or dont mon casque est armé ;

Qui vous a tout de suite et librement aimé,
Dans la force et la fleur de la belle jeunesse,
Et qui dort maintenant à tout jamais fermé.

17 mai 1843

Qu'ajouter à ce touchant témoignage ? Je me souviens pourtant d'un trait qui fait encore plus d'honneur aux deux amis en cause. Le voici dans sa noble simplicité. Nous sommes au printemps de l'année 1857. Alfred Tattet est mort d'une attaque de goutte au mois de novembre précédent, et Musset sent venir sa fin. Un jour que sa gouvernante le grondait de je ne sais plus quelle imprudence : « Ne vous fâchez pas, lui répondit-il, ce sera peut-être la dernière ; mon ami Tattet m'appelle et je crois que bientôt j'irai le rejoindre. »

Quand l'amitié se manifeste de cette façon touchante on devrait lui donner un autre nom, car elle est aussi tendre que l'amour.

LÉON SÉCHÉ.

TROIS LETTRES INÉDITES DE LAMARTINE

Nous devons la communication de ces lettres à M. Macqueron, entre les mains de qui se trouvent les papiers de M. Blaize, neveu de Lamennais. — La première est adressée à l'abbé de Lamennais :

MONSIEUR,

Permettez-moi de vous remercier des soucis que vous avez bien voulu vous donner pour me procurer la lecture des premiers numéros de votre admirable journal (1). Personne, j'ose le dire, n'en est plus digne, car personne n'en saisit mieux la grande et généreuse pensée. Les hommes de conscience et de vérité, les hommes de foi et d'avenir désiraient depuis longtemps un journal où les hautes doctrines des tems modernes s'élevassent au-dessus des misères du jour, où la relligion osât prononcer le nom de liberté, où la liberté remontant à sa source osât dire aux hommes de circonstance : je suis chrétienne et suis née avant vous ; où enfin les doctrines fussent sincères et non pas cette arme à deux tranchants que s'arrachent tour à tour les divers partis pour se combattre, et les briser après la victoire. Peu de gens vous comprennent encore, mais vous vous créez un public et vous saurez l'atteindre. Vous avez le genre de courage qui manque le plus aux Français, le courage de penser seul et de dire votre pensée toute entière. L'homme qui tremble devant sa pensée ne doit pas l'écrire, comme l'homme qui a peur de son ombre ne doit pas marcher au soleil.

Une seule idée de votre ouvrage (car un journal est une œuvre

(1) Le journal l'*Avenir*.

à pages quotidiennes) me paraît avoir besoin d'explication. C'est l'idée théocratique qui le domine. Si vous entendez par théocratie, la théocratie relligieuse et intellectuelle, la vérité divine et éternelle se manifestant avec les tems aux intelligences, réfléchissant ses rayons dans les esprits, dans les cultes, dans les lois, dans les mœurs et gouvernant ainsi seule l'univers que Dieu a créé pour lui, cette théocratie est la mienne. J'y crois et le monde qui y croira en admettra les conséquences fécondes. Si vous entendiez une théocratie sensible et réalisée temporellement dans une forme de gouvernement humain, vous n'êtes plus les hommes de l'avenir mais d'un passé que vous ne sauriez ranimer ; la seule forme théocratique que je conçoive pour les tems présents et futurs, c'est la liberté où l'homme n'obéit qu'à sa pensée divine, ne se gouverne que selon sa raison éclairée par son intelligence. C'est cette forme que vous avez pressentie avec tous les hommes d'espérance qui les élève avec vous au-dessus des regrets du passé, des orages du présent, des terreurs de l'avenir ; cette grande transformation sociale vers laquelle le monde entier gravite pouvait s'opérer graduellement par du courage et de la sincérité, la restauration avait cette œuvre à accomplir dans sa destinée si elle l'eut comprise. C'était le pont jetté sur l'abîme qui sépare deux ères de l'humanité ! Il s'est écroulé sous ses pas, elle l'a ébranlé elle-même ; c'est à vous peut-être et aux hommes qui pensent avec vous de le reconstruire sur deux bases plus solides : la relligion et la liberté.

Je me félicite, Monsieur, de cette occasion de vous exprimer une vieille admiration pour ces belles pages de vous que j'avais lues dispersées ; je saurai maintenant où les chercher réunies.

Agréez l'assurance de mes respectueux sentiments.

A. DE LAMARTINE.

P.-S. — Je vous prie, Monsieur, de considérer cette lettre comme uniquement personnelle, nullement destinée à aucune publicité dans un journal.

Mâcon, le 19 février 1831.

La seconde est adressée à Charles Nodier :

25 janvier 1841.

Cher solitaire. Vous ne mourez pas. Vous vivez plus que nous car vous voyez mieux. Voir et aimer n'est-ce pas vivre ?

Votre amitié m'encourage et me dit ce *sursum corda* qu'on entend si rarement dans cette hydeuse mêlée de passions où je me débats en tendant les mains vers vous.

J'ai besoin que vous me reveliez votre pensée de *cause finale.* J'irai un matin de dimanche vous la demander.

Hélas ! je serai un des derniers combattants de la cause honnête et libérale, mais je vieillis et j'ai bien peur de ne pas voir la lumière nouvelle après ces ténèbres où nous courons.

Amitiés ici et là-haut.

LAMARTINE.

La troisième enfin est adressée à Boucher de Perthes :

MONSIEUR,

J'ai reçu les volumes précieux à double titre d'auteur et d'ami. Je n'oublie rien, surtout la belle lettre que vous m'écrivîtes après ma sortie de la tempête et sous le flot de mes impopularités. Vous m'offrîtes un cœur pour azile. Je vous dois le mien pour salaire.

Je suis à Paris pour deux mois occupé à fonder sur les ruines de mes travaux interrompus un travail d'instruction populaire non politique. Je vous le recommande. Puissiez-vous me faire annoncer dans les journaux de votre bonne et honnête contrée.

Si vous venez à Paris n'oubliez pas le N° 80 de l'Université où vous trouverez des amis.

LAMARTINE.

1er février 1852.

(Reproduction interdite)

Pour copie conforme :

LÉON SÉCHÉ.

POÉSIES

BORDS DU RHONE

SOLEIL LEVANT

A Monsieur Léon Séché,
Très affectueux hommage.

Comme un voile léger la nuit vague s'efface
Au pied des coteaux frais dans leur robe de thym.
Et le Rhône, à travers ses ilots qu'il enlace,
Nettement se précise aux pâleurs du matin.

Un trait rouge s'étend sur le Ventou lointain
D'où sort un point de feu qui traverse l'espace.....
Puis, dans le ciel lucide où l'étoile s'éteint,
Le soleil fait jaillir sa magique rosace.

Son orbe de rubis tournoie en s'élevant.
La Nature salue en lui son Dieu-vivant.
Les limbes du Sommeil se détachent des choses.

Et tandis que sa gloire illumine l'Azur,
Le Rhône harmonieux que l'aube rend plus pur,
Semble un fleuve de rêve où neigeraient des roses.....

Bourg-Saint-Andéol, 1er septembre 1906.

Julien Lapierre.

SALUTATION

Ici vous trouverez, ô lecteurs, ô lectrices,
Simplement de la vie, avec du rêve autour :
De la vie et du rêve à deux, — donc de l'amour,
De l'amour fait et dit par deux parfaits complices !

Donc nous vous les offrons nos jumelles délices.
Nous lire c'est aimer et rêver tour à tour.
L'un repose de l'autre et qui rêve, le jour,
Prépare de la nuit les divines blandices.

D'un crépuscule à l'autre un songe de beauté
Se déroule à nos yeux dans la blonde atmosphère.
La nuit le réalise autant que se peut faire.

Si Madeleine chante après que j'ai chanté
Et si, comme un écho, sa voix double la mienne,
C'est qu'il faut des répons aux versets dans l'antienne.

*
* *

LE SONNET DE MADELEINE

L'EMBARQUEMENT POUR CYTHÈRE

Toi, lecteur amoureux, viens donc à moi plutôt !
S'en aille à mon ami plutôt ton amoureuse !
Phalange des amants, votre troupe rieuse
En farandole accoure !... Il part, notre bateau.

Au fil de la rivière et du bord, à vau-l'eau.
Donc sous les frondaisons du saule et de l'yeuse,
Où murmure sans fin la vague harmonieuse,
Nous allons mollement vous conduire aussitôt.

Mariant les accords de nos douces complies
Aux hymnes cadencés des rames assouplies,
Nous longerons les bois, les vignes, et les prés.

Amoureux blonds et bruns, amoureuses jolies,
Comme nous, bouche à bouche, après vous dormirez,
Le soir étant venu... Nous partons : accourez !

LE SONNET DU DIABLE

La parade est jolie et gai le boniment !
Parfois, pour plus en dire, il faut savoir en taire.....
Et « dormir bouche à bouche » entre l'onde et la terre
En dit plus qu'il ne faut, — et le dit gentiment !

Pour ma part je n'y vois aucun empêchement...
Ohé ! les amoureux, à qui l'on fait mystère,
Sous ces verbes fleuris, des choses de Cythère !...
Le diable aussi vous hèle à cet embarquement !

Nous allons refuser du monde, ou d'aventure !...
La Muse, qui se voile, on dirait, la figure,
A pour appeau son luth tout de même à l'avant !

Son voile est assez long pour les cacher, fourchues,
Mes jambes au timon, — mes jambes très déchues
De nautonnier qui fut archange auparavant.

*
* *

LE SONNET DE L'ANGE GABRIEL

Je n'ai pas déplaisir moi-même à voir aller
Dans l'amour les amants que la Muse y pilote,
Les beaux couples sur qui d'abord chastement flotte
Sa chanson comme une aube. Elle peut les héler !

Elle peut au bateau fleuri les rassembler !
Les pudeurs y seront et si Satan, ilote
Ivre de leur beauté par trop pure, y complote
Ses noirceurs, je saurai quelque peu m'en mêler !

Qu'ils aillent sur les flots des îles fortunées,
Dont l'une fut l'Eden aux divines journées !
Qu'ils aillent au bonheur, étant jeunes et beaux !

L'ivresse de leur chair, l'ivresse irrésistible,
Les enlace, — sans rien jamais de comtemptible —
Dans le soir ou la nuit, éteints tous les flambeaux !

LE SONNET DES PUDEURS

Nous veillerons sur eux, nous les immaculées,
Jalouses de leurs chairs, chacune gardien sûr
Du beau rameau d'amour au fruit non encor mûr,
Nous vos terrestres sœurs et comme vous ailées.

Autour d'eux, — comme on voit les blanches envolées
Des mouettes surgir au-dessus du flot pur,
Et se jouer sans fin entre l'onde et l'azur, —
Colombes de leurs corps, nous volerons, zélées.

O leurs chastes regards et leur chaste maintien !
Car nos robes de lys, nos ailes non moins pâles,
Se terniraient du rose irisé des opales.....

Jusqu'à l'heure fatale, — et bénie aussi bien,
Puisque carillonnée au ciel par vous les anges, —
Où leur soudaine ivresse a fait fuir nos phalanges...

Ph. PARDAILHAN.

*
* *

LA CHARRUE

A Achille Paysant.

Comme un hardi viveur, qui sent venir la Mort,
Se hâte d'épuiser ses dernières richesses,
L'Automne en son manteau de pourpre se redresse
Et jette aux quatre vents le fond de son trésor.

La Terre, dont la robe, aux jours de Messidor,
Est demeurée aux mains des faucheurs pièce à pièce,
Pour plaire au laboureur, en coquette maîtresse,
Pare sa nudité de tous ces sequins d'or.

Elle s'offre, et comprend que son heure est venue,
Au dur contact du soc qui dort sur sa chair nue
Et qu'ont laissé, ce soir, les bœufs au lourd fanon.

Et, braquée au sommet du champ qu'elle domine,
La Charrue, immobile, a l'aspect d'un canon
Tout prêt à repousser l'assaut de la Famine.

Paul PIONIS.

LETTRES ET ARTS

LES DERNIERS MOMENTS D'ALFRED DE VIGNY

Sous ce titre le journal l'*Éclair* du 17 août a publié l'article suivant :

Récemment, en juillet 1900, la *Revue de Paris* a publié un article sur « La Mort d'Alfred de Vigny ».

L'illustre poète, qui, toute sa vie, avait affecté un très haut scepticisme en matière religieuse, que le Père Gratry n'avait pu amener à publier sa foi catholique, dans la dernière année de sa vie, se confessa au curé de sa paroisse et mourut pieusement.

On devait s'y attendre. Cette fin édifiante, qui fit l'admiration des uns, irrita les autres. Le poète Louis Ratisbonne, israélite et intime ami du poète, ne fut pas le dernier à contester le caractère et la spontanéité de la fin édifiante de l'auteur de *Stello*.

Mme d'Orville, voisine du poète, a raconté dans une lettre à une cousine de Vigny, Mme de Saint-Maur, et publiée dans la *Revue de Paris*, en 1900, ce que furent les derniers moments du poète et sa conversion.

Cette lettre est abondante en détails. On voit que le poète reçut la visite de l'abbé Vidal, curé de Bercy, qui fit savoir que M. de Vigny lui avait dit : « Je suis né catholique et veux mourir en catholique », et il s'était décidé à la confession.

Ce fut pourquoi, lorsqu'il fut au plus bas, on fit venir un prêtre, en l'absence de l'abbé Vidal.

Mme d'Orville continue :

Il y avait à ses obsèques autant de monde que la saison le permettait. C'est M. de Pierres (son seul parent) qui, dans ce moment, je crois, a tout ordonné et pris tous les soins nécessaires, secondé par M. Ratisbonne, l'ami dévoué de votre cher cousin, comme vous savez, mais ce brave juif,

il paraît qu'il s'est permis de faire de grands reproches à Sophie, sur ce qu'un prêtre avait été appelé, disant que c'était contre la volonté de M. de Vigny, et qu'il le dirait lui même, s'il pouvait encore parler. Sophie, courroucée, lui a répondu admirablement, à ce qu'il paraît, et lui aurait si bien tenu tête, qu'il aurait dû finir le débat.

Mais, pas du tout, il l'a continué avec M. de Pierres, qui est intervenu, dit-on, de la manière la plus parfaite, de sentiments religieux et de convenance. Il n'a fallu rien moins que cela pour rappeler M. Ratisbonne aux convenances. Voyez un peu ce juif et cet esprit de parti...

M. Louis Ratisbonne, en 1900, vivait encore. Après avoir pris connaissance de cette lettre dans la *Revue de Paris* qui la lui avait communiquée, il écrivit :

Publiez, publiez! Peu importe que cette demoiselle, catholique zélée, traite avec plus ou moins de bonne grâce « le brave juif » que je suis. L'important est que l'on mette au jour tous les éléments de la vérité. Alfred de Vigny ne m'avait pas laissé ignorer la visite de l'abbé Vidal, à qui, simplement, il avait raconté sa vie; je n'ai jamais compris et je ne pouvais admettre que ce récit eût le caractère d'une confession. Quelques heures après sa mort, quand je suis arrivé chez lui, j'ai exprimé aux personnes présentes mon étonnement que l'on fût allé chercher un prêtre. M. de Pierres était-il là ? Je ne sais. Ce que je sais bien, c'est que ni lui ni personne n'ont eu à me rappeler aux « convenances ». M[lle] d'Orville a été trompée par un « on dit ». De race religieuse, en effet, Alfred de Vigny n'avait pas manqué d'accueillir, avec sa courtoisie de gentilhomme, un prêtre qui lui faisait visite. Il n'aurait pas voulu offenser l'Eglise par des obsèques purement civiles, et son testament lui-même en fait foi ; défendant qu'on prononçât aucun discours à ses obsèques, il ajoutait : « Il ne faut autour d'un cercueil que des prêtres de l'Eglise et les larmes des cœurs fidèles ». Mais il a persisté jusqu'au bout, j'en demeure convaincu, dans la fermeté de ses opinions philosophiques ; il est mort comme il a vécu, incrédule au dogme et stoïcien.

M. Louis Ratisbonne qui fit une scène, en 1863, à la famille de Vigny qui avait pensé obéir à la volonté du mourant en appelant un prêtre, est bien forcé de convenir que le poète n'avait voulu autour de son cercueil que les prières de l'Eglise. Comment eût-il exprimé la volonté d'être enterré religieusement — toute autre pompe étant écartée — s'il avait prétendu tenir close sa porte au prêtre qui devait l'acheminer, par les voies connues, vers le seuil éternel?

M. Louis Ratisbonne a contesté le caractère religieux des entrevues qu'Alfred de Vigny eut avec l'abbé Vidal.

Leur conversation n'eut que deux témoins, l'abbé Vidal et Alfred de Vigny. Alfred de Vigny a raconté cette conversation à ceux de son entourage : catholiques et protestants, ils ont compris qu'il s'était converti ; il l'a raconté à M. Louis Ratisbonne, israélite : il a compris qu'il était resté inébranlablement hostile.

Un témoignage nous manquait que n'a possédé ni M. Paul Lafond, dans la *Revue de Paris*, ni Auguste Barbier dans ses *Souvenirs*, ni Sainte-Beuve : c'est celui de l'abbé Vidal.

M. Louis Ratisbonne, dès 1863, avait déjà ameuté l'opinion ; on voulut savoir ce qui s'était réellement passé entre le poète et l'abbé. Le Père Langlois écrivit à l'abbé et le lui demanda. L'abbé accéda à cette prière, et, dès 1864, le récit fut publié. Mais il avait échappé à toutes les recherches. La sagacité de M. Henri Maïstre et l'obligeance érudite d'un trop discret bibliothécaire viennent de le retrouver.

C'est une réponse aux assertions volontairement tendancieuses de M. Louis Ratisbonne.

Voici la lettre de l'abbé Vidal au Père Langlois, sur cet incident. C'est un document très précieux pour l'histoire de la littérature :

Mon Révérend Père,

Vous m'avez fait l'honneur de me demander des renseignements sur les derniers moments de M. Alfred de Vigny. Voici comment les choses se sont passées :

Plusieurs fois j'avais parlé à M. de Vigny de songer à la confession avant de paraître devant Dieu, et, sans jamais me repousser, il m'avait seulement témoigné le désir d'attendre encore pour accomplir cette action. Quinze jours environ avant sa mort, j'allai le voir, et après une conversation très sérieuse dans laquelle il me dit que sa famille était une famille presque sacerdotale ; qu'un de ses oncles était mort trappiste ; qu'un autre, doyen du chapitre de Loches, était, je crois, mort en exil. et que lui, M. de Vigny, portait encore au doigt l'anneau de cet oncle, je crus le moment venu de lui parler de confession et d'en finir cette fois.

Monsieur de Vigny, lui dis-je, je pars un de ces jours pour un long voyage, et je ne veux pas partir sans vous avoir donné l'absolution. Tout aussitôt il s'inclina, et me donna son plein consentement. Il prit un air extrêmement recueilli, et après la confession il me dit ces propres paroles : « Je suis catholique, et je meurs catholique ». Après cette profession de foi, je lui donnai l'absolution. En ce moment, il était impossible d'exiger davan-

tage. Cet acte suprême fit sur lui la plus grande impression : il me prit la main, m'attira à lui, et m'embrassa en me disant avec une effusion de cœur inexprimable : « Ah ! quelle bonne action vous venez de faire ! » Je n'oublierai jamais cette parole et le ton dont elle fut prononcée.

Pendant mon absence, il me demanda à plusieurs reprises, et enfin, se sentant près de mourir, il demanda lui-même un prêtre pour recevoir l'extrême onction. Sa bonne courut à l'église et ramena un des vicaires, qui put l'administrer. Il est bon de noter que cette bonne était protestante, et que, pendant les derniers jours de sa vie, M. de Vigny lui fit plusieurs fois l'éloge des prêtres. On pouvait assurément voir dans ses conversations avec elle la pensée de la ramener à l'Eglise catholique. En tout cas, c'est cette bonne qui a raconté ces détails, et qui, voyant mettre en doute par un personnage connu le fait de la demande spontanée du prêtre par M. de Vigny, répondit : « Monsieur, je suis protestante, et c'est moi qui ai été chercher le prêtre à l'église pour l'administrer ».

Voilà, mon Révérend Père, comment les choses se sont passées. Je l'affirme.

VIDAL, curé de N.-D. de Bercy.

P.-S. — Pendant les derniers jours de sa vie, M. de Vigny a lu très attentivement mon *Histoire de saint Paul*. Son exemplaire est presque usé.

Le « personnage » connu dont il est parlé dans cette lettre, c'est M. Louis Ratisbonne.

Sans doute, il y aura des gens pour mettre en doute la parole du prêtre ; mais ils devront observer qu'elle est d'accord avec ce qu'Alfred de Vigny a pu dire à son entourage de cette visite et de la fin chrétienne qui en fut la conséquence.

G. M.

M. Léon Séché ayant lu cet article adressa la lettre suivante au directeur de l'*Eclair* qui la publia dans son numéro du 19 août :

Dieppe (Seine-Inférieure), le 17 août 1906.

Mon cher confrère,

Je viens de lire dans l'*Éclair* de ce jour, la lettre de l'abbé Vidal, qui reçut la confession d'Alfred de Vigny.

Cette lettre confirme purement et simplement le récit très circonstancié que j'ai publié, en 1901, des derniers moments du poète. Car je n'ai jamais douté de ses sentiments religieux. Et depuis l'apparition de mon ouvrage, depuis, surtout, la découverte que j'ai faite, au manoir du Maine-Giraud, des livres jansénistes de son grand-oncle, l'abbé de Baraudin, qui fut le précepteur de sa sainte mère, c'est une opinion généralement admise parmi ceux qui ne se paient pas de mots et qui vont au fond de son *pessimisme*, que Vigny est mort comme il avait vécu, à la façon des derniers disciples de Port-Royal. Qu'est-ce, en effet, que le jansénisme, sinon du pessimisme chrétien ?

Veuillez agréer, mon cher confrère, l'assurance de mes sentiments sympathiques et dévoués.

Léon SÉCHÉ

LE ROMANTISME

A TRAVERS LES JOURNAUX ET LES REVUES

REVUE DE PARIS des 15 juillet et 1er août. — *Félix Arvers*, d'après des documents inédits, par Léon Séché.

— Nos des 15 août et 1er septembre. — *Lettres inédites de Sainte-Beuve à Alfred de Vigny*, publiées par Louis Gillet.

— No du 1er septembre. — *Le Salon de l'Arsenal*, par Michel Salomon.

REVUE DES DEUX MONDES du 1er septembre. — *Lettres sur le Travail*, par Honoré de Balzac.

REVUE LATINE du 25 juillet. — *Le Séjour d'Elvire à Aix-les-Bains*, par René Doumic. — *Lettres inédites de George Sand à sa Fille*, publiées par Maurice Souriau. — *Sénancour et Sainte-Beuve*, lettres inédites de Sainte-Beuve et de Mlle de Sénancour, publiées par J. Merlant.

— No du 25 août. — *Montaigne annoté par Sainte-Beuve*, par Emile Faguet. — *Pour Elvire. Réponse à M. Doumic*, par Léon Séché. — *Sénancour et Sainte-Beuve* (suite et fin), par J. Merlant.

Le *Journal des Débats* du 20 septembre. — *Gœthe et la Légion d'honneur*.

Le *Temps* du 24 septembre. — *La Légende des Siècles de Victor Hugo*, notes et fragments inédits.

Le Directeur-Gérant : LÉON SÉCHÉ

Vierzon. — Imp. Nuret et Marin.

Les Amies d'Alfred de Musset (1)

RACHEL

I

Musset ne fut guère plus heureux avec Rachel qu'avec Christine Belgiojoso. C'est peut-être pour cela que, de temps en temps, il disait : « la princesse », en parlant d'elle. Cependant nous verrons tout à l'heure qu'un jour, au saut du lit, elle prit les pantoufles du poète pour descendre dans son jardin !... Cette distraction avait lieu dans la vallée de Montmorency qui en a vu bien d'autres... Mais je m'aperçois que moi-même j'en commets une en ce moment. Disons d'abord et avant tout comment furent mis en rapports ces deux êtres qui auraient pu faire de si grandes choses, s'ils avaient été capables de s'associer, ne fût-ce que pendant six mois, pour travailler ensemble.

Les débuts de Rachel à la Comédie-Française avaient passé inaperçus. Ce théâtre, avec six représentations d'*Horace*, de *Cinna* et d'*Andromaque*, avait encaissé, dans les mois de juin et juillet 1838, la somme ridicule de 3.067 fr. 55, soit une moyenne de 500 francs par soir. La plus forte recette avait été donnée par la première représentation d'*Horace* ; le 12 juin, elle s'était élevée à la somme de 753 fr. 05. Encore un mois de recettes semblables, et l'administrateur du Théâtre-Français laissait retomber sur la tragédie la pierre du tombeau qu'il avait soulevée, dans l'espoir que Rachel ressus-

1. Extrait du tome II de notre ouvrage sur *Alfred de Musset*, qui paraîtra le 15 janvier prochain, au *Mercure de France*.

citerait cette morte. « Pourtant, disait Joanny, cette petite a quelque chose là ! »

Ce fut à ce moment que revint à son poste qu'il ne quitta pas trois fois, durant le cours de trente années, sans manquer un seul jour, même absent, à sa tâche hebdomadaire, l'homme aux cent voix (il n'avait qu'une seule voix pour son compte, mais son journal était une grande voix écoutée et respectée entre toutes), et cette fois il eut la chance heureuse d'arriver juste au bon moment pour être écouté, approuvé, suivi (1).

Cet homme providentiel était Jules Janin. Après avoir vu Rachel dans le rôle d'*Hermione*, il lui consacra deux feuilletons des *Débats*, les 10 et 24 septembre, et telle était alors l'influence de la presse, et telle aussi l'autorité de ce critique, que la soirée qui suivit le dernier feuilleton vit monter de plus de 2.000 francs la recette de la soirée précédente. Deux jours plus tard, elle dépassait 4.000 francs ; quinze jours après, elle atteignait 6.000 francs. Rachel était sauvée, et la tragédie avec elle.

La plus grande nouvelle du jour, écrivait Sainte-Beuve à Juste Olivier, le 23 octobre 1838, est l'apparition d'une nouvelle actrice au Théâtre-Français, Mlle Rachel, juive : on y court avec fureur, et Racine est plus que jamais applaudi (1).

Mais la Roche Tarpéienne est bien près du Capitole. Deux mois à peine s'étaient écoulés, que Jules Janin — pour un motif ou pour un autre — précipita la jeune tragédienne du piédestal qu'il lui avait érigé de ses mains. Elle avait eu la malchance de lui déplaire dans le rôle de Roxane, et, avec sa franchise coutumière, en homme qui n'était pas fâché de montrer son indépendance et de tenir Rachel sous sa férule, il avait dit net et crûment que ce rôle n'était point fait pour elle.

Alfred de Musset fut d'autant plus choqué de cette volte-face que, dans le numéro de la *Revue des Deux-Mondes* du 1er novembre 1838, il avait, lui aussi, salué le lever de la nouvelle étoile.

1. *Rachel et la Tragédie*, par Jules Janin, Amyot, 1858.

Il se passe en ce moment au Théâtre-Français, écrivait-il, une chose inattendue, surprenante, curieuse pour le public, intéressante au plus haut degré pour ceux qui s'occupent des arts. Après avoir été complètement abandonnées pendant dix ans, les tragédies de Corneille et de Racine reparaissent tout à coup et reprennent faveur. Jamais, même aux plus beaux jours de Talma, la foule n'a été plus considérable. Depuis les combles du théâtre jusqu'à la place réservée aux musiciens, tout est envahi. On fait cinq mille francs de recette avec des pièces qui en faisaient cinq cents ; on écoute religieusement, on applaudit avec enthousiasme *Horace*, *Mithridate*, *Cinna*, on pleure à *Andromaque* et à *Tancrède*... Une jeune fille qui n'a pas dix-sept ans et qui semble n'avoir eu pour maître que la nature est la cause de ce changement imprévu qui soulève les plus importantes questions littéraires. Avant d'essayer d'aborder ces questions, il faut dire un mot de la débutante.

Suivait ce joli portrait de Rachel :

Mlle Rachel est plutôt petite que grande ; ceux qui ne se représentent une reine de théâtre qu'avec une encolure musculeuse et d'énormes appas noyés dans la pourpre, ne trouveront pas leur affaire ; la taille de Mlle Rachel n'est guère plus grosse qu'un des bras de Mlle Georges ; ce qui frappe d'abord dans sa démarche, dans ses gestes et dans sa parole, c'est une simplicité parfaite, un air de véritable modestie. La voix est pénétrante et, dans les moments de passion, extrêmement énergique ; ses traits délicats, qu'on ne peut regarder de près sans émotion, perdent à être vus de loin sur la scène ; du reste elle semble d'une santé faible ; un rôle long la fatigue visiblement.

Est-ce l'article dithyrambique de Musset qui porta sur les nerfs de Jules Janin ? On serait tenté de le croire, car le critique des *Débats* était depuis quelque temps en délicatesse avec le jeune poète et, jaloux comme il l'était de sa créature, l'idée qu'elle aurait dorénavant Musset pour champion, n'était pas pour lui plaire. « Affaire de lit et d'argent », disait cette mauvaise langue de Sainte-Beuve. » (1).

Quoi qu'il en soit, Musset releva cavalièrement le gant que Janin semblait lui avoir jeté en éreintant l'interprète de Roxane,

1. Corresp. inédite de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste Olivier.

et voici en quels termes il prit la défense de Rachel dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er décembre 1838 :

Le *Théâtre-Français* vient de reprendre *Bajazet*. Mlle Rachel joue Roxane ; c'est si je ne me trompe son sixième début. La critique qui s'était montrée cinq fois indulgente et juste en même temps (chose presque rare) a fait preuve cette fois de sévérité ; j'avoue que je ne sais pas pourquoi : mais huit feuilletons écrits le même jour par des gens d'esprit et de goût sont mécontents de cette reprise. Je ne sais non plus pourquoi ils font de cet essai une circonstance à peu près décisive, sur laquelle on remet en question le mérite de la jeune artiste et celui de Racine par la même occasion. J'avais assisté à la reprise, j'y suis retourné en toute conscience, afin de tenter d'éclaircir ce point, et je sais encore moins pourquoi. Des six rôles, que Mlle Rachel a représentés depuis qu'elle est au théâtre, après Hermione, Roxane me semble celui dans lequel il faut la voir, préférablement à tout autre...

Et Musset concluait ainsi :

Celui qui me dirait que Mlle Rachel est l'objet d'un caprice du public, et qu'elle ne tiendra pas ses promesses, je ne lui répondrais qu'une chose : mon esprit peut porter un faux jugement, mais quand je suis ému, je ne saurais me tromper ; je puis lire ou écouter une pièce de théâtre et m'abuser sur sa valeur, mais eussé-je le goût le plus faux et le plus déraisonnable du monde, quand mon cœur parle, il a raison. Ce n'est pas là une vaine prétention à la sensibilité, c'est pour dire que le cœur n'est point sujet aux méprises de l'esprit, qu'il décide à coup sûr sans réplique, sans retour, que ni brigues, ni cabales ne peuvent rien sur lui, que c'est en un mot le souverain juge. Voilà ce qui me donne la hardiesse de répéter ce que j'ai dit de Mlle Rachel, qu'elle sera un jour une Malibran. Voilà pourquoi j'ai vu avec peine, avec tristesse, qu'on l'ait attaquée ; voilà enfin pourquoi il me semble que, si peu de crédit qu'on ait, il faut la défendre autant qu'on le peut et se garder surtout de vouloir détruire, dans le cœur d'une enfant, le germe sacré, la démence divine, qui ne peut manquer de porter ses fruits.

Musset soutenait là sa thèse favorite, celle qu'il résuma un jour dans cet admirable vers (1) :

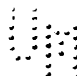
Mais une larme coule et ne se trompe pas.

Etait-elle juste ? oui, puisque l'avenir lui a donné raison, quant à Rachel. Mais cela ne faisait pas l'affaire de Janin qui, pris ainsi à partie sans être nommé, estima qu'il était de son devoir de rendre coup pour coup. Il répliqua donc, et cette fois dénonça *urbi et orbi* l'insolent qui osait le contredire.

Il arrive, écrivait-il le 6 décembre — on voit qu'il n'avait pas perdu de temps — il arrive que pour avoir dit l'autre jour que cette frêle enfant n'avait pas compris le rôle de Roxane, ce rôle terrible, fiévreux, impossible ; pour avoir dit que cette reprise de *Bajazet* était déplorable, que cette représentation avait été aussi faible qu'on peut faire au Théâtre-Français, quand le Théâtre-Français lâche à la fois tous ses sociétaires ; il arrive, disons-nous, que les réponses nous pleuvent de toutes parts... Quoi donc ! vous touchez à l'arche sainte ? Quoi ! vous voulez arrêter ce génie dans sa course ? Quoi ! vous arrachez cette jeune auréole à ce jeune front inspiré ? Mais vous êtes un barbare ! mais vous êtes un insensé et vous trahissez la sainte cause de Racine, la grande cause de Corneille ? Ainsi parlent-ils les uns et les autres.

... J'avais abandonné à elles-mêmes les réclamations de tous ces hommes qui viennent faire de l'admiration toute faite, quand j'ai rencontré dans une revue empesée, entre un mythe religieux et un mythe littéraire, une espèce de *factum* contre la critique à propos de Mlle Rachel. La solennité de cette requête me l'a fait lire et j'ai trouvé, vous dirai-je quelles tristes plaintes à propos de Roxane ? L'auteur, après avoir reconnu que la critique avait été cinq fois de suite indulgente et juste pour Mlle Rachel, se demande pourquoi donc la *sixième fois* huit feuilletons *écrits par des gens d'esprit et de goût* sont mécontents de cette reprise. Vous l'entendez — huit feuilletons ! Des gens *d'esprit et de goût !* Mais à leur tour les *huit* feuilletons ne pourraient-ils pas s'étonner de l'étonnement de cet *unique* feuilleton ? Et si cet homme, comme il ne peut en douter, a *plus d'esprit et de goût*, combien l'étonnement général ne doit-il pas redoubler?

1. Sonnet sur la mort de la fille de Régnier.



A ce propos, ce critique qui a à lui seul tout ce goût et tout cet esprit, veut bien nous donner ses idées sur le caractère de Roxane dans *Bajazet*. Les huit malheureux critiques en question, malgré le goût et l'esprit qui les distinguent, n'ont pas vu que Roxane était tout à fait la sœur jumelle d'Iphigénie, par la raison toute simple qu'elle avait passé par le cerveau de Racine, que Racine ne pouvait pas faire une tigresse, qu'il était un homme *pieux, simple, poli, consciencieux*, et que, par conséquent, il devait toujours donner un peu de son caractère à son héros, quel que fût son héros ! Le beau raisonnement, je vous prie ! Et s'il vous plaît, poussez-le un peu plus loin, il vous mène tout droit à l'abîme...

... Laissons dire ces nouveau-nés de la critique, ces enthousiastes à la suite, ces échos qui répètent en l'affaiblissant le lendemain ce qu'on a dit la veille, que nous importe ? Laissons-les se pavaner devant cette gloire qu'ils n'ont même pas devinée, laissons-les parader devant cette pensée tragique qu'ils sont encore à comprendre, et se mettre devant notre soleil. Nous ne sommes pas jaloux, et d'ailleurs cela fera bien peu d'ombre. Pourvu cependant que ces étranges défenseurs ne viennent pas gâter notre ouvrage par leurs hyperboles ! Car au premier abord, on se figure que la critique est aussi facile à faire que le roman ; que pour être un grand Aristarque il n'y a qu'à placer les points sur les i, et que cela se chante sur l'air : *Connaissez-vous dans Barcelone une Andalouse*, etc. On arrive donc ainsi à la hâte en galant habit, tout éperonné ; et avec la première chose, une allumette, un cure-dents, on écrit sa petite critique au hasard !...

Quand je vois ainsi ces romanciers émérites, ces *poètes du troisième ordre*, prendre en souriant la plume de critique, je me rappelle toujours ce vieux bonhomme qui prenait un violon. Quelqu'un dit à cet homme : « Savez-vous jouer du violon ! » — « Je ne sais pas, répondit-il, je n'ai jamais essayé. »

C'était le comble de l'insolence. Avec un autre que Musset, l'affaire eût été portée incontinent sur un autre terrain. Comme il maniait mieux la plume que l'épée, et que son adversaire ne tenait pas plus que lui à croiser le fer en champ clos, le poète se contenta d'envoyer au critique le court billet que voici :

« Samedi, 8 décembre [1838].

« Monsieur,

« J'avais écrit, dans la *Revue des Deux-Mondes*, poliment e sincèrement, mon opinion sur Mlle Rachel. Je ne vous désignais point. Vous m'avez fait une réponse qui n'a ni mesure, ni convenance. Votre article est grossier. Littérairement, vous êtes un enfant à qui il faudrait mettre un bourrelet, et personnellement vous êtes un drôle à qui on devrait interdire l'entrée du Théâtre-Français. Vengez-vous, si vous voulez, de cette lettre, par quelques nouvelles injures, je m'y attends et je ne m'en soucie pas le moins du monde (1). »

Du côté de Musset, toute cette polémique se termina donc par une pirouette de talon rouge. Quant à Rachel, elle aurait été bien ingrate si elle ne lui en avait témoigné et gardé quelque reconnaissance. Et je vois qu'après s'être attachée au rôle de Roxane comme une jeune mère à l'enfant qu'elle a mis au monde dans les larmes, après avoir commandé à Mme Allan-Despréaux de lui acheter un costume oriental digne d'elle (2), elle écrivit à son défenseur improvisé qu'elle n'avait pas été découragée par le sifflet qu'un malheureux, payé par quelque ennemi, lui avait décoché, lorsqu'elle avait joué *Bajazet*. « Il est bien facile de voir, lui disait-elle, quand un sifflet n'est que le résultat de la méchanceté (3). »

C'est ce qu'avait vu tout de suite cette fine mouche de Sainte-Beuve.

II

Une fois mis en contact de la façon qu'on vient de lire, Musset et Rachel ne tardèrent pas à se lier par amour de la tragédie. Mais, chez Musset tout au moins, cet amour-là se doubla très vite d'un sentiment plus intime. Rachel habitait alors dans sa famille, passage Véro-Dodat. Il commença par

1. Lettre inédite.
2. Voir la lettre de Mme Allan à Mme Samson-Toussaint, publiée dans les *Annales Romantiques*, n° de mars-avril 1906.
3. Lettre inédite, du 29 mars 1839.

l'aller voir un peu et puis beaucoup, mais comme on jasait, pour couper court aux sots propos et aux bavardages, il espaça ses visites et prit le parti « de ne pas même dire qu'il l'avait vue au Théâtre-Français » (1). Cependant, un certain soir qu'elle avait joué *Tancrède* — c'était le 29 mai 1839 — le hasard les ayant fait se rencontrer, au sortir du théâtre, sous les galeries du Palais-Royal, Rachel invita Musset à souper chez elle, avec Bonnaire, à qui elle donnait le bras, et « tout un escadron de *jeunesses*, parmi lesquelles Mlle Rabut, Mlle Dubois, du Conservatoire, etc. » Le *souper* fut ce que Musset a raconté dans une page célèbre, dédiée à sa « marraine » (2), mais ce qu'il n'a pas dit, c'est que Rachel, après avoir lu *Phèdre* avec lui, exauça le vœu qu'il avait exprimé à la fin de son article du 1er novembre 1838 (3). Elle lui demanda d'écrire un rôle pour elle, et dès le lendemain il se mit à chercher le sujet d'une tragédie en cinq actes dans les *Récits des temps mérovingiens*, pensant être agréable, du même coup, à la princesse Belgiojoso qui avait pris Augustin Thierry sous sa protection.

Au mois de juillet suivant, il avait écrit trois scènes de la *Servante du Roi*, dont celle où Frédégonde, en apprenant que Galsuinde, seconde femme de Chilpéric, a résolu de quitter la cour et de se retirer chez son père, hésite entre laisser fuir la reine et la mettre à mort.

Cette scène dramatique est fort belle et donne une haute idée de ce que Musset aurait pu faire s'il avait achevé cet ouvrage. Peut-être le vers est-il d'une coupe un peu trop racinienne, mais il ne faut pas oublier qu'il devait être dit par Rachel ; quant à ceux qui ont prétendu que le poète était passé, pour ses beaux yeux, dans le camp des classiques, ils ne le connaissaient pas ou ne l'avaient pas lu. Musset n'avait pas attendu Rachel pour admirer Racine. Dès 1831, il confes-

1. *Un souper chez Rachel*. Voir dans le corps de ce numéro des *Annales* les variantes que j'ai relevées sur le manuscrit original.
2. Voir plus loin *Un souper chez Mlle Rachel*.
3... Telles sont les questions, écrivait-il, que j'aurais adressées aux écrivains qui sont en possession d'une juste faveur parmi nous, si le talent de la jeune artiste, qui remet aujourd'hui en honneur l'ancien répertoire, les engageait, comme il est probable, à écrire un rôle pour elle.

sait dans les *Secrètes pensées de Rafaël*, que Racine voisinait avec Shakespeare sur sa table ; mais il n'avait pas encore trouvé l'occasion de les fondre ensemble, et c'est justement Rachel qui la lui avait donnée. Là se borna son influence.

Quoi qu'il en soit, cette scène de Frédégonde était à peine finie, que Roxane invita l'auteur à venir passer quelques jours chez elle à la campagne. Elle s'était affranchie définitivement de la tutelle tyrannique de son père et de sa mère, et avait loué à Montmorency une charmante villa pour y prendre ses vacances.

Musset se fit d'autant moins prier, que, depuis quelque temps, il avait toutes sortes d'idées noires. Son frère est allé jusqu'à dire qu'il avait cru prudent de décharger les pistolets qui étaient dans sa chambre, pour l'empêcher de se suicider. Il partit et revint, au bout d'une semaine, gai comme un pinson. Rachel, après avoir lu ses vers, l'avait payé dans la seule monnaie qui comptât pour lui, et c'est évidemment à cette bonne fortune qu'il faisait allusion, quand il écrivait à sa « marraine » : « Qu'elle était charmante, l'autre jour, courant dans *son* jardin, les pieds nus dans *mes* pantoufles ! »

Malheureusement, Rachel était la femme la plus inconstante de la terre. Elle aurait dû dire à Musset, pendant qu'elle le possédait : « Vous savez ! je ne vous tiendrai quitte envers moi que lorsque vous m'aurez apporté votre *Servante du Roi* finie. » Elle ne lui souffla pas mot de cette pièce. D'ailleurs, eût-elle pris un engagement quelconque envers lui, que quinze jours après elle ne s'en serait plus souvenue. Malgré ses dix-huit ans, cette princesse de théâtre n'en faisait qu'à sa tête et ne la perdait jamais — même dans ses heures de folie. Elle se vantait une fois de n'avoir appartenu à personne. Au fond, c'était vrai, elle n'appartenait qu'à son art. Elle pouvait abuser de son corps jusqu'à le prostituer, son esprit, par un miracle de l'art et de la volonté, planait toujours sur les hauteurs. Elle n'aima jamais que la gloire (1), et c'est parce qu'elle

1. On lit dans *Rachel et Samson* (Paul Ollendorff, 1898) l'anecdote suivante :
« Rachel venait de débuter, lorsqu'elle rencontra un jour M[lle] Plessy qui était fort triste.
— Qu'avez-vous donc, lui dit-elle ? Avez-vous du chagrin ?
— Oh ! beaucoup, répondit Plessy.

était déjà son esclave, en 1839, qu'elle négligeait le génie de Musset, tout en le reconnaissant et tout en l'admirant. Elle s'était juré de ne pas se laisser distraire de Corneille et de Racine, tant qu'elle n'aurait pas joué le rôle qui l'attirait et l'effrayait par-dessus tout. Ce n'était pas le rôle de Pauline, dans *Polyeucte* ; celui-là, elle le sentait, elle le comprenait, elle l'aurait joué en 1838 aussi bien qu'en 1840. Non, c'était le rôle de Phèdre.

Je veux jouer Phèdre, disait-elle à Musset. On prétend que je suis trop jeune et trop maigre. C'est une bêtise ! Une femme qui a un amour infâme, mais qui se meurt plutôt que de s'y livrer, une femme qui a séché dans les feux, dans les larmes, cette femme-là ne peut avoir une poitrine comme Mme Paradol !... (1).

Evidemment, mais il y a un milieu en tout, et Rachel sentait si bien que sa maigreur excessive était, sinon un empêchement, à tout le moins un obstacle, que, pour le supprimer, elle mettait jusqu'à sept jupons sur elle. Je tiens ce détail de Mme Samson-Toussaint, qu'elle appelait « ma meilleure amie ».

Elle ajoutait : « Quand j'aurai joué *Phèdre*, que je n'aurai plus de bataille à livrer, que j'aurai vaincu sur toute la ligne, vous pourrez travailler pour moi, je serai complètement à vous ! »

Rachel parut étonnée et touchée de son affliction, qu'elle ne pouvait attribuer qu'à quelque contrariété de théâtre, et lui demanda si on lui avait fait quelque injustice.

— Je n'ai point à me plaindre du théâtre, dit Plessy, et pourtant en ce moment je le quitterais de bon cœur.

A ces mots, Rachel bondit sur sa chaise :

— Vous quitteriez le théâtre, vous, lui dit-elle, vous qui êtes aimée du public, qui vous le témoigne chaque fois que vous êtes en scène ?... Vous quitteriez ?... C'est impossible... Je ne vous crois pas.

— Croyez-vous donc que cela suffise au bonheur ?

— Pour moi, c'est le plus grand.

— Comment ! si vous aimiez beaucoup quelqu'un qui vous aimerait de même, si l'obstacle à votre mariage venait de votre profession de comédienne, vous ne lui feriez pas ce sacrifice ?

— Oh ! non ! certainement non ! Renoncer au théâtre, mais ce serait renoncer à la vie ! Qui peut se comparer au bonheur de pouvoir attendrir ou faire frémir toute une foule assemblée, de recevoir ses chaleureux applaudissements, de s'entendre louer, de se sentir admirée ? Trouvez donc un bonheur plus grand ! »

1. *Un souper chez Mlle Rachel.*

A ce compte-là, Musset aurait attendu quatre ans, puisque Rachel ne parut dans ce rôle qu'en 1843. Il ne pouvait s'y résigner, et dès 1840, à la suite d'une longue et douloureuse maladie, l'idée lui vint d'écrire pour elle une tragédie d'*Alceste*. Il avait abandonné la *Servante du Roi*, dont le sujet avait été défloré par une mauvaise comédie représentée dans l'intervalle à l'Odéon, et s'était remis au grec pour pouvoir lire Euripide dans le texte original. On lui avait dit que Racine avait laissé le plan d'une tragédie sur *Alceste*. Tattet, qui brûlait de le voir affronter la scène, lui offrit de rechercher ce plan dans les bibliothèques publiques et privées. Malheureusement, ces recherches demeurèrent infructueuses. Et pendant ce temps-là, Musset se brouillait avec Rachel.

Cette brouille dura trois ans. Quelle en était la cause exacte ? Je ne saurais le dire au juste, bien que je m'en doute. Elle durait encore au mois de novembre 1842, comme en témoigne la lettre que Musset écrivait alors à Mme Jaubert (1) et qui se terminait ainsi :

Certainement, j'aurais dû m'excuser sans honte et tout en ayant l'air de me radoucir, demander le bout du doigt en signe de pardon. Mais je préfère de beaucoup le « rien du tout ».

Il est trois heures du matin, je n'y vois plus clair. Ma lettre doit être absurde, mais je vous aime beaucoup ce soir. Je vous assure qu'il y a longtemps que je vous ai tant aimée. Gardez pour vous mes petites cancaneries. Si Rachel me lance un coup d'œil à la Hermione, je vous en ferai part.

Rachel, dirai-je à mon tour, ne lui lança « rien du tout » mais six semaines plus tard, ayant rencontré Musset chez Buloz, dans un dîner où Henri Heine eut la fève — c'était le Jour des Rois, — elle s'approcha de lui gentiment et lui demanda s'ils étaient toujours fâchés, d'un petit air si coquet et si aimable, qu'il lui répondit : « Pourquoi ne m'avez-vous pas regardé ainsi et fait la même question, il y a trois ans ?

1. Voir cette lettre dans notre article publié par la *Revue de Paris* du 1er novembre, sur *la Marraine d'Alfred de Musset*.

Vous sauriez que je ne connais pas la rancune, et notre brouille aurait duré vingt-quatre heures. — Le fait est, répliqua-t-elle, que voilà bien du temps perdu ! » Et ils se serrèrent la main en répétant que c'était fini (1). Mais Musset devait se dire tout bas : « Jusqu'à ce que ça recommence ! »

En attendant, elle joua *Phèdre*, le 24 janvier 1843. Ce fut le grand événement de la saison, et, comme elle l'avait espéré, l'apogée de sa carrière.

Quelque temps auparavant, le 28 décembre 1842, Sainte-Beuve écrivait à Juste Olivier :

Mlle Rachel est toujours la lionne. On raffole d'*Esther* dont elle récite quelques scènes dans quelques salons et dans les soirées qu'elle donne, et où il va tout ce qu'il y a de mieux en hommes. Elle s'essaie sur *Phèdre*. Jusqu'à présent, les avis sont partagés sur les scènes d'échantillon qu'on a entendues. La *passion*, cette grâce, lui viendra-t-elle ? »

Et, le 26 janvier 1843, deux jours après la représentation, il écrivait encore à Juste Olivier :

« Il paraît que Mlle Rachel a bien décidément réussi dans *Phèdre*. Elle a gagné sa bataille de Marengo, cette bataille générale que tout talent distingué, après les premiers succès, doit livrer à un certain jour et qu'il perd si souvent. *N'écoutez rien de ce que dit Janin* (2). »

Vous pensez si l'auteur de *Lorenzaccio* se frottait les mains ! Il ne quittait plus le Théâtre-Français ; on ne voyait que lui dans la loge de Rachel, et quand il allait en soirée chez sa « marraine », c'était pour s'entendre dire, au cours d'une scène de magnétisme, par une somnambule extra-lucide, que la personne à laquelle il pensait répondait au nom de :

A. C.
H. R.
L. E.

« *Charle !* », dsait Mme Jaubert en riant (3). « Non, s'empres-

1. Lettre d'Alfred de Musset à son frère, en Italie (février 1843).
2. Correspondance inédite de Sainte-Beuve avec Mme Juste Olivier.
3. 2. *Souvenirs de Mme Jaubert*, p. 87.

sait de répondre Alfred de Musset, mais *Rachel*, dont Charle est précisément l'anagramme. » — Et le poète voyait déjà luire le jour où la grande tragédienne le jouerait sur la scène des Français. Elle le joua aussi, mais d'une autre façon. N'ai-je pas dit plus haut que c'était la femme la plus inconstante de la terre ? Après avoir triomphé dans *Phèdre*, elle ne songea plus qu'à s'amuser et s'enrichir.

« Entre nous, mandait Sainte-Beuve, qui ne la perdait pas de vue, à ses amis de Lausanne, Rachel se conduit très mal ; elle mène une vie très peu simple, elle a toutes sortes d'amants ; avec cent mille francs par an et plus elle est gênée ! Mais tout cela n'altère ni son crédit dans le monde, ni le lustre de cette perle sans tache, le monde l'a décrété ainsi (1). »

Le monde, en effet, s'était emparé d'elle, et c'est à qui, dans la société du faubourg Saint-Germain, lui aurait brûlé le plus d'encens (2). Un jour — j'emprunte cette anecdote et la suivante aux carnets inédits de Roger de Beauvoir — M. Molé lui disait devant Véron :

— Je vous félicite, mademoiselle, vous avez sauvé la langue française.

Et Rachel de répondre en se tournant du côté de Véron :

— J'en suis d'autant plus heureuse, que je ne l'ai jamais apprise.

Une autre fois, elle était à l'Abbaye-aux-Bois, où Mme Récamier l'avait priée de venir réciter devant Chateaubriand la grande scène de *Polyeucte*, quand on annonça la visite de l'archevêque de Paris.

1. Correspondance inédite de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste Olivier.

2. On lit dans les *Mémoires* de d'Alton-Shée :

« Le faubourg Saint-Germain avait adopté Rachel, et comme pour la duchesse de Berry, en 1823, des champions titrés répondaient de sa vertu. — Le jeudi soir, elle restait chez elle. Walewski me présenta à ses réceptions. Seule femme, elle faisait les honneurs ; des académiciens, puis les ducs de Noailles, de Fitz-James, de Richelieu, le duc de Guiche, s'empressaient autour d'elle. Ce qui donnait alors un intérêt particulier à ces soirées, c'est qu'avant d'aborder au théâtre le rôle de Phèdre, Rachel essayait sur ce public choisi l'effet de ses études et de ses méditations. Elle avait attendu l'entier développement de son talent avant d'aborder la plus osée, la plus humaine, la plus forte des œuvres de Racine ; elle récita les deux premiers actes. »

— Vous tombez comme mars en carême, lui dit la belle amie de René, vous allez entendre Mlle Rachel dans le rôle de Pauline !

— Pardon ! madame, répliqua la jeune tragédienne, je n'oserai jamais dire devant Monseigneur :

Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée !

Et elle proposa de jouer à la place une scène d'*Esther*. « — Là, dit-elle, je serai dans mon rôle ! » Il n'était pas possible de laisser entendre plus spirituellement qu'elle n'était pas chrétienne.

Quand elle eut fini, l'archevêque s'approcha d'elle et la complimenta de son mieux, disant qu'elle ressentait visiblement les impressions qu'elle communiquait à son auditoire d'une manière si vive.

— C'est que je crois ! répondit Rachel.

On voit que « la princesse » ne manquait pas d'esprit. Mais elle n'avait aucune éducation et encore moins de moralité. Ce fut là son malheur.

Née le 28 février 1821, dans une cabane d'un petit village du canton d'Argovie, elle n'avait eu ni enfance ni jeunesse, et avait été exploitée dès le berceau par les Boémiens, ses père et mère. Elle confessait un jour à Samson — et je tiens ce propos de sa fille — qu'elle ne se souvenait pas d'avoir été vierge. Je m'étonne alors qu'elle n'ait pas éprouvé le besoin, une fois tirée de la fange, de se refaire une sorte de virginité. Cela lui était d'autant plus facile qu'en devenant de bonne heure la maîtresse attitrée du comte Walewski, elle n'avait qu'à s'observer et qu'à se tenir pour obtenir de lui tout ce qu'elle aurait voulu. — Je sais pertinemment qu'après avoir eu un enfant d'elle, Walewski l'aurait épousée, si elle s'était conduite honnêtement. Mais la caque sent toujours le hareng, dit le proverbe. Rachel le vérifia cruellement une fois de plus, et Walewski, dont elle disait : « Le comte m'ennuie, avec son comme-il-faut », se lassa, à la fin, de ses impertinences et de ses infidélités.

Il paraît, écrivait un jour Alfred Tattet à Félix Arvers, que Rachel est ennuyée de Walewski au delà de toute expression. Elle voudrait sans doute le renvoyer à *l'école... du monde* (1).

Encore, s'il avait été le seul qu'elle eût trompé de la sorte, mais elle n'eut jamais plus d'égards pour ceux qui traversèrent sa chambre à coucher. Elle logeait, comme dans la première auberge venue, au mois, à la semaine, voire à la nuit. Et la plupart de ses adorateurs n'en exigeaient pas davantage. Cependant, il s'en trouva un dans le nombre qui ne s'accommoda pas de ce régime malgré sa réputation de noceur.

La chose a fait assez de bruit dans le temps pour qu'on la raconte tout au long.

Donc, Rachel s'était donnée — ou prêtée, comme on voudra — au docteur Véron, directeur du *Constitutionnel*, à qui elle écrivait des lettres très tendres. Mais Véron, qui en avait reçu des milliers de cette nature, à cause de son portefeuille bien garni, avait trente-six raisons de se méfier des protestations d'amour de la jeune tragédienne. Tout ce qu'il lui demandait, en échange de ses bijoux et de ses billets de banque c'était de ne pas se moquer de lui. Or, il crut s'apercevoir un jour qu'elle ne le « prenait pas au sérieux ». Comme il était très bien en cour, il demanda au préfet de police de le renseigner sur l'emploi du temps de M[lle] Rachel. L'enquête fut désastreuse.

Pareille aux souris qui ont plusieurs trous pour ne pas être prises, il paraît que Rachel avait deux ou trois maisons où elle allait régulièrement et à heure fixe d'un bout à l'autre de la semaine. En apprenant cela, Véron entra dans une colère folle. Pour tirer vengeance de la trahison de Rachel, il ne trouva rien de mieux que d'inviter à déjeuner tous ses amis, et de leur lire, au dessert, les lettres d'amour de la « princesse » et le rapport de l'agent des mœurs. On devine le scandale qui résulta de cette lecture. Le lendemain, grâce

1. Lettre inédite, datée d'Aix en Savoie, juillet 1843. — Allusion à la comédie que le comte Walewski avait fait représenter sous ce titre, sans aucun succès d'ailleurs, sur la scène du Théâtre-Français.

aux indiscrétions des chroniqueurs, tout Paris savait l'affaire. Le bruit en vint aux oreilles de Crémieux qui ferma sa porte à Roxane, et dans tout le faubourg Saint-Germain ce fut un tollé d'indignation contre elle. C'est alors que Rachel écrivit à Samson la lettre désespérée dont un fragment, publié naguère dans la *Revue des Autographes*, intrigua presque tous ceux qui le lurent.

... Je pars, disait-elle, un misérable m'insulte. J'abandonne tout; je n'ai pas le courage de me donner la mort et pourtant le désespoir est dans mon âme. Il n'y a plus de Dieu, je ne crois plus. C'est le monde qui me tue. Bientôt, peut-être Dieu connaîtra mon cœur. J'ai été folle, mais jamais je n'ai appartenu à personne.

Est-ce à cette occasion qu'elle offrit à Crémieux — pour rentrer en grâce auprès de lui — le cachet qui appartient aujourd'hui à la Comédie-Française ? On serait tenté de le croire. Ce cachet porte cette devise, au-dessous d'un ballon montant dans les nuages : *La tempête m'élève, une piqûre m'abat* (1) !

La devise était de circonstance.

III

Pendant que soufflait cette tempête, Rachel, afin de la dominer, se rapprocha du poète qui avait rompu tant de lances pour elle. Musset, naturellement, blâma Véron. Quel est le galant homme qui l'eût approuvé ? Et, sans être dupe du bon mouvement qui l'entraînait de nouveau vers lui, il en profita pour reparler tragédie avec elle.

Depuis quelque temps, il avait lâché la caricature pour la sculpture, et prenait des leçons de Barre. Un soir qu'ils avaient rendez-vous ensemble, Barre reçut de Musset le petit billet que voici :

1. Elle avait aussi un *ex-libris* dont la légende était « *Tout* ou rien ! »

Je vous écris de chez Mlle Rachel qui me garde à dîner. Ainsi, ne m'attendez donc pas ce soir. A bientôt.

A vous,

ALFd Mt.

Ce billet était suivi de ce *post-scriptum :*

J'ai ébauché une belle petite chatte. J'ai employé d'abord un couperet de cuisine, puis mes mains, puis vos petits bâtons. J'ai tout lieu de croire que ce sera admirable, mais dans ce moment-ci mon idéal a encore un torticolis et une fluxion. Venez donc voir ça (1).

Ceci se passait en 1844. Au mois d'avril de l'année 1846, Paul de Musset raconte que son frère fut invité à dîner chez Rachel. Nous allons voir qu'ils étaient alors tout à fait bien ensemble.

Pendant le dîner, qui était nombreux, le voisin de gauche de la maîtresse du logis remarqua une très belle bague qu'elle portait au doigt. On admire cette bague ; on se récrie sur le talent de l'orfèvre, et chacun à son tour fait l'éloge du précieux joyau.

— Messieurs, dit Rachel, puisque cet objet d'art a l'honneur de vous plaire, je le mets à l'enchère ; combien en donnez-vous?

Un des convives offre cinq cents francs, un autre mille, un troisième quinze cents. En un moment, la bague est poussée jusqu'à trois mille francs.

— Et vous, mon cher poète, dit Rachel, est-ce que vous ne mettez pas à l'enchère? Voyons, que me donnez-vous ?

— Je vous donne mon cœur, répond Alfred.

— La bague est à vous !

En effet, avec une impétuosité d'enfant, Rachel ôte la bague de son doigt et la jette dans l'assiette du poète. En sortant de table, Alfred, pensant que la plaisanterie a duré assez longtemps, veut rendre la bague, Rachel se défend de la reprendre.

— Par Jupiter ! dit-elle, ceci n'est pas un badinage. Vous m'avez donné votre cœur, et je ne vous le rendrais pas pour cent mille écus. Le marché est conclu, il n'y a plus à s'en dédire.

Cependant, malgré sa résistance, Alfred lui prend doucement

1. Lettre inédite.

la main et lui remet la bague au doigt, Rachel la retire de nouveau, et la présente dans une attitude dramatique et suppliante.

— Cher poète, dit-elle d'une voix réellement émue, vous n'auriez pas le courage de refuser ce petit présent, si je vous l'offrais le lendemain du jour où je dois jouer ce fameux rôle que vous devez écrire pour moi et que j'attendrai peut-être toute ma vie. Gardez donc cette bague, je vous en prie, comme un gage de vos promesses. Si jamais, par ma faute ou autrement, vous renoncez pour tout de bon à écrire ce rôle tant désiré, rapportez-moi la bague, et je la reprendrai (1).

Musset la garda donc, mais pas longtemps. D'abord il ne fit rien pour la garder, et soit qu'il doûtat de la parole de Rachel — comme il en avait le droit, il faut en convenir — soit qu'il fût occupé ailleurs ou qu'il doutât de lui-même, il n'essaya pas de reprendre la tragédie d'*Alceste*, dont le plan dormait depuis six ans dans ses cartons. Ensuite Rachel était partie, quelques jours après, pour l'Angleterre, et l'eau de la Manche passe pour avoir la même vertu que celle du Léthé!... Toujours est-il que Rachel oublia d'écrire à Musset, et qu'à l'automne, quand elle revint en France, elle ne lui parla pas plus de sa tragédie que si elle ne lui avait pas donné sa bague en gage. Elle n'était pourtant pas si généreuse que cela, de sa nature, et il lui arriva plus d'une fois de reprendre, par une ruse quelconque, ce qu'elle semblait avoir donné de très bon cœur. Je sais, entre autres, une histoire d'ombrelle qui la peint admirablement sous ce jour-là :

On lui avait fait cadeau d'une ombrelle-marquise dont la garniture de turquoises était une pure merveille, et chaque fois qu'elle allait chez Samson, la fille du comédien s'extasiait devant.

— La voulez-vous ? lui dit un jour Rachel. Prenez-la, je vous la donne.

Naturellement, on lui répondait chaque fois par un refus. Que ferait-on de cette ombrelle, du moment qu'on n'avait pas une toilette en rapport ?

1. *Biographie d'Alfred de Musset.*

A la fin cependant, on la prit au mot, et, durant tout l'été, Adèle Samson se pavana avec l'ombrelle de Roxane, qui fut quitte pour en acheter une autre.

Le temps passa. L'année suivante, Rachel dit à son amie :

— Votre ombrelle doit avoir besoin d'être recouverte, confiez-la-moi, je me charge de la réparation.

Adèle ne voulait pas, pour ne pas mettre Rachel en frais. Elle céda tout de même à ses instances, mais elle ne revit plus son ombrelle.

Musset n'attendit pas que Rachel lui demandât sa bague. Un jour qu'il l'avait piquée, sans le vouloir, en faisant l'éloge de Rose Chéri qui jouait alors avec beaucoup de succès la pièce de *Clarisse Harlowe*, il la lui remit si discrètement au doigt, qu'elle n'eut pas l'air de s'en apercevoir. Et ce fut la cause d'une nouvelle brouille.

Mais, lorsque l'année suivante, le *Caprice* fut mis à la scène les lauriers de Mme Allan empêchèrent Rachel de dormir (1),

1. Elle n'était pas la seule. Pendant longtemps à la Comédie-Française, ce rôle exquis, mais où Mme Allan ne fut jamais égalée, tenta non seulement les grandes coquettes mais jusqu'aux soubrettes. Quand celle qui l'avait créé fut devenue si grosse qu'Augustine Brohan disait malicieusement à son fils : « Si tu n'es pas sage, je te ferai faire le tour de Mme Allan », ladite Augustine se mit un jour en tête de la remplacer. Naturellement Musset se défendait : « Vous êtes une divine soubrette, ma chère amie, lui disait-il, mais je ne vous vois pas en femme du monde, ni en comtesse, et le public ne vous y verra pas plus que moi. » Mais ce n'était pas en vain qu'Augustine avait pris pour devise : « Coquette ne veux, soubrette ne daigne, Brohan suis ! » Elle manœuvra si bien que Musset dut céder et qu'elle joua le *Caprice*. Elle le joua remarquablement, d'ailleurs. Et c'est à partir de ce moment que Musset entra dans ses bonnes grâces — à moins que ce ne soit elle qui entrât dans les siennes. Mettons qu'il y eut assaut d'égards des deux côtés à la fois. On connaît les vers charmants qu'il lui envoya un jour, à la veille d'un départ pour une tournée en province :

Adieu, Brohan, rapportez-nous vos yeux
Si charmants, quand ils sont joyeux,
Si doux quand vous êtes pensive !
Avant d'aller sur l'autre rive
Rencontrer fortune et succès
(Tandis que je perds mon procès)
Prenez votre mine attentive.
Regardez-vous dans un miroir français,
Voyez bien cette petite fille,
Après laquelle Meg sautille,
Ce rond visage au nez pointu,
Amusant comme un impromptu ;
Cette taille leste et gentille,
Ces perles fines où babille
L'esprit charmant de la famille,

Elle fit encore une fois risette à l'auteur qui, n'ayant plus rien à désirer, n'avait aucune raison de lui garder rancune, et prit la main qu'on lui tendait gentiment.

Quatre ans après — et dans l'intervalle il n'avait été question de rien — Rachel plantait la crémaillère dans l'hôtel qu'elle s'était fait construire rue Trudon. Alfred de Musset fut invité à ce dîner de cérémonie et le lendemain reçut la visite de l'hôtesse. Elle venait le prier et le supplier de lui écrire un rôle.

— Alors, vous ne m'en voulez pas d'avoir marché l'autre soir

Cette fossette à l'air moqueur,
Ces bonnes mains pleines de cœur,
Ce corset qu'a serré Domange,
Ce diablotin fait comme un ange,
Que l'heureux Desmarets pondra...
Ah ! Brohan, ma chère, en voyage
Est-il bien prudent, à votre âge,
Que vous emportiez tout cela ?

Quand Musset fut élu à l'Académie française, elle lui adressa le soir même (12 février 1852) le petit billet que voici : « Ce n'est pas vous que je félicite, c'est l'Académie ! Voudriez-vous vous charger de mes compliments auprès d'elle ? » (a).

Un autre jour qu'elle lui avait offert son portrait, il écrivit au bas les vers suivants :

J'ai vu ton sourire et tes larmes,
J'ai vu ton cœur triste et joyeux ;
Qui des deux a le plus de charmes ?
Dis-moi ce que j'aime le mieux,
Les perles de ta bouche ou celles de tes yeux.

Et il l'en remercia par les lignes suivantes : « Je n'ai pas voulu vous écrire que vous étiez charmante, parce que je voulais vous le dire ; mais vous le savez, je le suppose. Ce dont je veux que vous ne doutiez pas, c'est que votre gentil cadeau m'a fait le plus grand plaisir et que je vous conserverai toujours ce bon souvenir d'une amitié qui vaut bien des amours. »

Elles sont rares, celles qu'il gratifia de « ce bon souvenir », car l'amitié d'une jolie femme n'était à ses yeux que le demi-deuil de l'amour. On ne saurait pourtant mettre en doute la sincérité de cette déclaration, surtout lorsqu'on a lu la lettre qu'Augustine Brohan adressait à Paul de Musset, au lendemain de la publication de *Elle et Lui*. Elle y disait en propres termes qu'Alfred lui avait confié « les horribles souffrances qui avaient aigri et changé sa nature première, sans que cela fût la suite ou le commencement d'un autre voyage du cœur ». Avait-elle été à même de faire avec lui ce voyage sentimental ? Evidemment, puisqu'elle ajoutait : « Souvent il m'a dit que s'il y avait un remède pour le sauver de cette incurable maladie qui le minait, c'est moi qui saurais le trouver ». Mais soit qu'elle fût engagée alors dans d'autres liens, soit qu'elle ne se fît aucune illusion sur l'efficacité du remède qu'il s'agissait de trouver, elle ne s'était pas donné la peine de le chercher, en quoi elle avait fait preuve de sagesse, puisqu'elle y avait gagné de conserver son amitié.

(a) Lettre extraite du Catalogue d'autographes et de dessins provenant d'Alfred et de Paul de Musset. Paris, Etienne Charavay, 1881.

sur la queue de votre robe ?... Eh bien, j'accepte, mais à la condition que vous ferez élargir l'escalier de votre hôtel, et qu'au prochain dîner nous mangerons chez vous dans les couverts d'étain de votre temps de misère !

— Vous croyez donc, dit Rachel un peu piquée, mais riant tout de même, que je ne suis plus la bonne fille de ce temps-là ? Eh bien, faites-moi ce rôle et vous verrez !

Là-dessus elle lui tira sa révérence, et partit deux ou trois jours après pour l'Angleterre.

— Bon ! se dit le poète, j'ai le temps de respirer !

Mais pas du tout. Un beau matin, il reçut une lettre de Londres qui lui rappelait sa promesse. L'eau de la Manche avait perdu sa vertu. Pour le coup, Musset se mit à l'œuvre. Après avoir bien cherché, il arrêta le plan d'un drame en cinq actes. La scène se passait à Venise, au XVe siècle, et la pièce devait s'appeler *Faustine*... On peut ouvrir ses *Œuvres posthumes*, on verra que Musset avait pris sa tâche au sérieux. Mais il avait compté encore une fois sans le caprice de Rachel. A son retour, ayant appris qu'il travaillait pour Rose Chéri, et *Bettine* n'ayant obtenu qu'un succès médiocre, en dépit du talent de cette charmante actrice, elle en témoigna tant de mauvaise humeur, que Musset jeta *Faustine* au rebut en disant : « Adieu, Rachel ! c'est toi que j'ensevelis pour jamais dans ce tiroir ! » (1).

A quelque temps de là, elle écrivait cette lettre à un ami :

Vous m'avez dit, hier au soir, que vous dîniez ce soir avec Léon Gozlan. Sondez-le donc un peu pour savoir s'il serait homme à me faire un petit proverbe pour que je le joue dans certains concerts et m'y essaie dans l'esprit. Toujours des alexandrins ! Toujours du poisson ! Toujours du bouilli ! Je voudrais bien un peu de dessert sucré, parfumé à la vanille, quelque chose de bon à croquer en riant et en montrant les dents, ce qui est bien différent que de montrer les dents au public.

Gozlan peut m'arranger ça en une ou deux journées mieux que personne, MUSSET ÉTANT MORT... A LA LITTÉRATURE ! (2).

1. *Biographie d'Alfred de Musset*, p. 316.

2. G. D'HEYLLI, *Rachel d'après sa correspondance*, p. 104.

Ah! si le poète des *Nuits* avait eu connaissance de cette lettre, quelle colère ou quel chagrin il eût éprouvé! Rachel ne savait pas et ne sut jamais — elle mourut trop tôt pour cela — qu'au début de leurs relations, après avoir abandonné dans les circonstances que j'ai rapportées plus haut, son drame de la *Servante du Roi,* Musset avait écrit pour elle les strophes suivantes :

A MADEMOISELLE RACHEL

Si ta bouche ne doit rien dire
De ces vers désormais sans prix;
Si je n'ai, pour être compris,
Ni tes larmes, ni ton sourire;

Si dans ta voix, si dans tes traits,
Ne vit plus le feu qui m'anime;
Si le noble cœur de Monime
Ne doit plus savoir mes secrets;

Si la triste lettre est signée;
Si les gardiens d'un vieux tombeau,
Laissent leur prêtresse indignée
Sortir, emportant son flambeau;

Cette langue de ma pensée,
Que tu connais, que tu soutiens,
Ne sera jamais prononcée
Par d'autres accents que les tiens.

Périsse plutôt ma mémoire
Et mon beau rêve ambitieux! (1)
Mon génie était dans ta gloire;
Mon courage était dans tes yeux.

On sait que le poète a tenu parole. Mais je n'en suis pas encore consolé. Chaque fois que je pense à la *Servante du Roi,* à *Alceste* et à *Faustine,* j'en veux à Rachel et je me dis : Quel malheur que ces deux êtres si bien doués n'aient pas pu s'entendre! Ils auraient fait de si belles choses!

LÉON SÉCHÉ

1. Musset avait d'abord écrit :

C'était l'amour de ton génie
Qui me rendait ambitieux

Variante relevée sur l'autographe appartenant à Mme Martellet, l'ancienne gouvernante du poète.

Victor Hugo à vingt ans

SES LETTRES A SON PÈRE

La Bibliothèque de Blois a la bonne fortune de posséder une quarantaine de lettres manuscrites de Victor Hugo à son père. Elles ont déjà trouvé place par extraits dans le tome Ier de la Correspondance de Victor Hugo (1) et ont fourni à M. Louis Belton, avocat, à Blois, matière à une très intéressante étude : *Victor Hugo et son Père, le général Hugo à Blois* (2).

Ces lettres embrassant une période de quatre ans — la première est du 4 juillet 1822 et la dernière du 3 novembre 1826 — offrent ce très vif intérêt d'avoir été écrites par le poète, de vingt à vingt-quatre ans, à la veille et au lendemain de son mariage, de nous faire assister aux premières joies et aux premiers chagrins du ménage et d'être contemporaines des premières éditions des *Odes*.

Elles complètent souvent, et rectifient parfois, les souvenirs de jeunesse dictés par Olympio à sa femme, dans *Victor Hugo*

1. VICTOR HUGO : *Correspondance*, 1815-1835.
Paris, Calmann-Lévy, 1896 ; in-8° de 383 pp. *Lettres au général Hugo*, pp. 166-215.

2. LOUIS BELTON : *Victor Hugo et son père, le général Hugo à Blois*, d'après les lettres de Victor Hugo conservées à la Bibliothèque de Blois et divers documents inédits.

Publiée d'abord dans le tome XVI des *Mémoires de la Société des Sciences et Lettres de Loir-et-Cher*, pp. 9-85, cette étude a été l'objet d'un élégant tirage à part, Blois, Typ. et Lith. C. Migault et Cie, 1902, in-8°, de 81 pp.

Cette étude fort bien faite a été souvent mise à contribution au cours de ce travail. Des notes, que je ferai suivre des initiales L. B., y ont, même, été textuellement empruntées.

raconté par un Témoin de sa Vie (1). Le grand homme aimait trop la légende pour n'en pas créer autour de lui quelques-unes, surtout lorsqu'elles faisaient bien et prêtaient à antithèse. Elles ont en outre le mérite de nous faire un peu mieux connaître le général Hugo, « ce héros, au sourire si doux », dont la gloire retentissante du fils a fait oublier assez communément les *Mémoires* (2).

Les souvenirs d'enfance et de première jeunesse de Victor Hugo débordent d'affection, et ce fut justice, pour sa mère, Sophie Trébuchet, épousée par le général, alors simple capitaine, en 1796. La séparation survenue entre les époux, elle fut pour ses enfants la plus parfaite et la plus indulgente des mères.

La silhouette du père n'y apparaît qu'au second plan, effacée un peu, pour ne prendre corps que lorsqu'elle prêtera matière, il faut répéter le mot, à une antithèse, et cela a tout l'air, entre le père et le fils, d'une réconciliation.

Il semble, au contraire, d'après cette correspondance, que les enfants, laissés à la garde de la mère, n'aient jamais eu pour leur père qu'un éloignement matériel ; les lettres du fils au père, postérieures de dix-huit mois à la mort de Mme Hugo — ce gros chagrin pour Abel, Eugène et Victor — et d'un an à peine au second mariage du général, sont pleines de respectueuse attention et même de tendresse.

Le général Hugo ne tient pas rigueur à ses enfants d'avoir

1. Edition consultée : *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, avec œuvres inédites de Victor Hugo, entre autres un drame en trois actes : *Inez de Castro*.

Paris. A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, 1867, 2 in-12, de 367 ; 419 pp.

2. *Mémoires du général Hugo*, gouverneur de plusieurs provinces et aide-major général des armées en Espagne.

Paris, Ladvocat, 1823, 3 in-8° de 175-292, CII ; 388 et 480 pp.

Ces mémoires « contenant l'Histoire abrégée des guerres de la Révolution Française depuis 1792 jusqu'en 1815, et notamment les campagnes des armées du Rhin, de la Vendée, d'Italie, d'Espagne », et la relation des deux sièges de Thionville, sont précédés de « *Mémoires inédits sur la guerre de Vendée*, par le général Aubertin ».

Un *Précis historique*, dû à Abel Hugo, *des Evénements qui ont conduit Joseph-Napoléon sur le trône d'Espagne*, sert d'introduction à la deuxième partie des *Mémoires du général Hugo* (T. II, pp. V-CII).

préféré à l'avenir sûr de Polytechnique l'incertaine fortune des lettres. Les débuts du plus jeune étaient assez glorieux, au reste, pour le rassurer sur ce point, et lui-même avait conservé dans sa retraite anticipée un goût très prononcé pour les choses de l'esprit (1).

1. Outre ses *Mémoires*, on doit au général Hugo :

Coup d'œil militaire sur la manière d'escorter, d'attaquer et de défendre les convois. et sur les moyens de diminuer la fréquence des convois et d'en assurer la marche ; suivi d'un mot sur le pillage.

Paris, 1796, in-12.

Ces considérations ont été jointes au tome Ier des *Mémoires du général Hugo*, pp. 209-255.

Mémoire sur les moyens de suppléer à la traite des nègres par des individus libres, et d'une manière qui garantisse pour l'avenir la sûreté des colons et la dépendance des colonies.

(Publié sous le pseudonyme de Genty, cet ouvrage parut à Blois, 1818, in-8°).

Journal historique du blocus de Thionville en 1814, et de Thionville, Sierck et Rodemack en 1815 contenant quelques détails sur le siège de Longwy ; rédigé sur des rapports et mémoires communiqués par M. A.-A. M***, ancien officier d'état-major au gouvernement de Madrid.

Blois, 1819, in-8°.

L'Aventure tyrolienne, par Sigisbert (roman).

Paris, 1826, 3 in-12.

(Est-ce à ce roman que, sous un autre titre, faisait allusion Méry dans sa conversation avec les Goncourt : « Méry nous raconte la vente qu'il conclut au prix de 600 francs, d'un roman du général Hugo, le père de Victor Hugo, qui s'appelait la VIERGE DU MONASTÈRE. » (*Journal des Goncourt*, tome II, 1862-1865, Paris, Charpentier, 1887, in-12 ; 18 mai 1864, p. 198). Méry était en effet revenu à Paris en 1824.

Peu de temps avant sa mort, en 1827, le général Hugo avait tenté d'organiser une souscription pour la publication d'un ouvrage demeuré inédit.

Prospectus de l'ouvrage intitulé : *Des grands moyens accessoires de défense et de conservation aujourd'hui indispensables aux places fortes, aux armées, aux colonies et aux Etats qui les possèdent.*

Paris, 1827, in-8°.

Enfin, il laissait un certain nombre de manuscrits dont M. Louis Belton a relevé les titres dans l'inventaire établi après son décès :

« La duchesse d'Alba (1870).

« Le tambour Robin (1823).

« L'Ermite (ou le Solitaire) du Lac.

« L'épée de Brennus.

« Perrine, ou la nouvelle Nina, anecdote napolitaine.

« L'Intrigue de Cour, comédie en trois actes.

La politique ne semblait point davantage devoir les séparer. Si le général Hugo devait de la reconnaissance au roi Joseph, il n'avait jamais eu beaucoup à se louer de Napoléon. Maréchal de camp des armées du roi d'Espagne, depuis le 20 août 1809, à peine si à sa rentrée en France, en juillet 1813, l'Empereur lui avait reconnu le grade de major dans l'armée française ; comme tel, il avait été appelé, le 9 janvier suivant, à défendre Thionville contre les troupes alliées.

L'on sait ce que cette défense de quatre-vingt-huit jours — il la devait renouveler en 1815 — comporta d'héroïsme et d'intelligence. Le général en a écrit le *Journal*, et Louis XVIII, tout en le mettant en demi-solde lui avait accordé auparavant, loin de lui tenir rigueur, la croix de chevalier de l'Ordre royal et militaire de Saint-Louis (1er novembre 1814) et le grade de maréchal de camp des armées françaises, 21 novembre 1814, pour prendre rang à celle du 11 septembre 1813, date de sa rentrée en France.

Quelques mois plus tard le général devait ainsi qu'un de ses frères, le colonel Louis-Joseph, être promu par la même ordonnance au grade d'officier de la Légion d'honneur (1).

Sauf un commandement actif, il n'avait donc point trop à en vouloir aux Bourbons et son bonapartisme, pour le moins douteux (2), n'avait point à s'offusquer du royalisme ardent

« La Permission, anecdote.

« Variante des Amants ennemis (1824).

« Joseph ou l'Enfant trouvé (1825).

« Essai complémentaire sur le commandement des places de guerre et autres.

« Minutes (antérieures à 1826) de la défense des nations, et de leurs grands intérêts maritimes et coloniaux...

« Enfin, le général préparait un ouvrage, et il avait recueilli des notes sur les pensions des veuves de militaires. »

Louis Belton : *Victor Hugo et son père, le général Hugo à Blois*, p. 19.

1. Ordonnance du 14 février 1815. *Moniteur universel*, 19 février 1815.

2. Lettre à M. le comte Roger de Damas, gouverneur pour le Roi, à Nancy.

Thionville, le 18 avril 1814.

Monsieur le Comte,

La brave garnison que je commande, mon conseil de défense et moi, avons unanimement adhéré le 14 aux actes du Sénat.

Enfermés pendant quatre-vingt-huit jours dans cette forteresse, nous y avons

dont témoignaient ses fils et dont ils firent montre dans le *Conservateur littéraire*.

De ses trois fils Victor était, comme on sait, le plus jeune, Abel étant né à Paris le 15 novembre 1798 et Eugène à Nancy, le 29 fructidor an VIII (16 septembre 1800).

Après avoir fait partie des pages du roi Joseph, ancien officier d'état-major à quinze ans ! Abel était venu retrouver ses frères, Ils avaient mis leurs jeux, puis leurs travaux en commun. Si en 1822 Victor Hugo connaissait déjà la gloire, par deux mentions à l'Académie française (1) et par le lis et l'amarante d'or de l'Académie des Jeux Floraux, qui, le 28 août 1820, l'avait nommé maître ès jeux floraux (2) sans

été fidèles à l'oriflamme de l'honneur : c'est vous rappeler celui d'Henri IV.

En combattant nous n'avons pas attendu les éloges des hommes ; l'amour sacré de la patrie nous animait. Que le bon prince qui vient régner sur nous daigne sourire à notre constance, et nous en aurons reçu le prix. Nous avons été fidèles et loyaux sous l'empereur ; le serment qui nous enchaîne au roi Louis XVIII est la garantie que nous le serons également sous lui. Donnez à cet auguste monarque de la confiance dans sa brave garnison de Thionville : elle y répondra noblement, elle saura mourir pour sa gloire et pour son service.

Je vous prie, etc.

Le général Hugo.

(*Mémoires du général Hugo*, tome III, notes et pièces justificatives, p. 467).

1. Victor Hugo avait, on le sait, obtenu en 1817, à l'âge de quinze ans, une neuvième mention pour le sujet, mis au concours le 5 avril 1815, durant les Cent-Jours, par la seconde classe de l'Institut impérial pour le prix de poésie : *Le bonheur que procure l'étude dans toutes les situations de la vie.*

La pièce de Victor Hugo, inscrite sous le n° 15, avait pour épigraphe ce vers d'Ovide :

At mihi jam puero cœlestia sacra placebant.

Deux ans plus tard, en 1819, il avait obtenu une nouvelle mention, ayant, cette fois, traité comme sujet de concours : *Avantages de l'enseignement mutuel.*

Des fragments de ce discours ont été publiés par Victor Hugo dans *Littérature et Philosophie mêlées*.

2. M. Edmond Biré a relevé dans son *Victor Hugo avant 1830* (Paris, Jules Gervais ; Nantes, Emile Grimaud, 1883, in-12 de 533 pages) la liste des succès du poète aux Jeux Floraux :

1819. — *Les derniers Bardes ;* mention.

Les Vierges de Verdun ; amarante réservée.

Le Rétablissement de la Statue de Henri IV ; lis d'or.

1820. — *Moïse sur le Nil ;* amarante d'or réservée.

Par lettre du 28 avril, Victor Hugo avait été nommé *maître ès jeux floraux*, et proclamé tel dans la séance du 3 mai suivant.

parler des *Odes et Poésies diverses* qui venaient de paraître (1). Abel et Eugène avaient glané, eux aussi, quelques lauriers académiques : Abel devait être couronné en décembre 1822 par la Société d'émulation de Cambrai pour son *Ode sur la bataille de Denain* (2) et Eugène avait déjà obtenu, en 1818 et en 1819, un souci réservé et une mention des Jeux Floraux, pour une *Ode sur la mort du duc d'Enghien* et une autre sur celle de *S. A. R. Louis-Joseph de Bourbon, prince de Condé.*

A Blois, où il s'était retiré, le général Hugo, créé par Joseph comte de Siguenza — titre qu'il ne devait porter que plus tard — en souvenir et en récompense des défaites qu'il avait infligées à l'Empecinado, s'était d'abord installé au château de Saint-Lazare, maison bourgeoise luxueuse pour l'époque, située hors la ville et aujourd'hui transformée en annexe de l'Asile d'aliénés, qu'il avait acheté 36.000 francs (3).

Un second mariage n'avait point tardé, comme il a été dit, à suivre la mort de Sophie Trébuchet. Moins de trois mois après, 6 septembre 1821, il épousait devant l'officier de l'état civil de la commune de Chabris (Indre), M. le marquis de Béthune-Sully, une veuve d'origine corse, Marie-Catherine Thomas y Saëtoni, veuve Anaclet d'Almeg.

1. *Odes et Poésies diverses*, Paris, Pélicier, place du Palais-Royal, 1822.

Fort médiocre comme édition, le volume contenait outre les premières odes : *Raymond d'Ascoli*, élégie, *Les Deux Ages*, idylle ; *Les Derniers Bardes*, poème, qui légitimaient la seconde partie du titre du volume, et disparurent en 1828, ainsi que e sous-titre, de l'édition definitive.

Envoyés au concours de l'Académie des Jeux Floraux en 1819 où ils n'obtinrent qu'une mention, publiés ensuite dans le *Conservateur littéraire*, *Les Derniers Bardes* ont pris place, par la suite, dans *Victor Hugo raconté par un Témoin de sa Vie*.

2. « Le prix de poésie a été décerné à M. Abel Hugo, pour une ode sur la bataille de Denain » (*Le Moniteur universel*, 1823, n° 345, 11 décembre).

3. « L'acquisition, faite d'abord sous le nom d'un tiers, ne fut régularisée à son profit que le 1er mai 1822, par acte devant Me Pardessus, notaire à Blois. »

Le château et le domaine de Saint-Lazare « comprenaient à cette époque une grande maison de maître, logement de closier et de jardinier, bâtiments d'exploitation : pressoir garni de ses ustensiles, cour, basse-cour, jardins, promenades, charmilles, bosquets, vignes et terres labourables le tout en un seul clos entouré de murs, et contenant 9 hectares 72 ares 48 centiares. » L.-B.

L'acte de mariage est peu connu et n'est point dénué d'intérêt, il fixe deux dates et, à l'orthographe près, fournit les noms exacts de la comtesse Hugo (1) :

10 oseph Sigisberg atherine Isaétony . ptembre 21

Aujourd'hui six septembre, mil huit cent vingt-un, à six heures du soir, par devant Nous, Louis, marquis de Béthune Sully, chevalier de l'ordre Royale militaire de Saint-Louis, officier de l'ordre Royale de la Légion d'honneur, maire et officier de l'état-civil de la commune de Chabris, canton de Saint-Christophe, arrondissement d'Issoudun — Indre — sont comparus M. Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo, ancien officier général, domicilié à Nancy, département de la Meurthe, né à Nancy le quinze novembre mil sept cent soixante-treize, fils majeur de feu Joseph Hugo, vivant propriétaire, décédé à Nancy le quinze messidor, an sept et de feue Marguerite Michaud, décédée aussi à Nancy le vingt-trois février, mil huit cent quatorze,

D'une part,

Et Dame Marie-Catherine Tomat Isaétony, Comtesse de Salcano, née à Cervione, le cinq novembre mil sept cent quatre-vingt-quatre, veuve de Anaclet d'Almay, vivant propriétaire, décédé à la Havane, le quinze août mil huit cent dix-sept, fille majeure de feu Nicolas de Ligny Tomat, décédé en Corse le premier novembre, mil huit cent trois et feue Lina Isaétony de Compolor, décédée à Cervione le quinze décembre mil sept cent quatre-vingt-cinq,

D'autre part,

Lesquels nous ont requis de procéder à la célébration du mariage projeté entre eux et dont les publications ont été faites dans cette commune les dimanches vingt-deux et vingt-neuf juillet dernier et dans la ville de Nancy, les dimanches vingt-deux et vingt-neuf juillet aussi dernier, d'après qu'il résulte du certificat de Monsieur l'adjoint dudit Nancy, en date du dix-huit août dernier, signé Morville, adjoint.

Aucune opposition audit mariage ne nous ayant été signifiée, vu aussi la permission de mariage accordée par le Ministre Secrétaire d'état au département de la Guerre, en date du vingt-huit

1. M. Edmond Biré fixe en effet, d'après les Archives municipales de Nancy, le second mariage du général à la date du 20 juillet 1821, et non au 6 septembre et Marie-Catherine y Saëtoni y devient Marie-Catherine Thomas y Sactoin. D'autre part l'acte de décès, à Blois, en 1858, de la veuve du général Hugo ne fournit pas le nom de ses père et mère.

août dernier, faisant droit à leur réquisition, après leur avoir donné lecture de toutes les pièces ci-dessus mentionnées, ainsi que du chapitre six du code civil : *Du Mariage ;* nous avons demandé au futur époux et à la future épouse s'ils veulent se prendre pour mary et femme ; chacun d'eux nous ayant répondu séparément et affirmativement, nous avons déclaré : Au nom de la loi, que Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo et Marie-Catherine Tomat Isaétony sont unis par le mariage, dont acte fait à la mairie de Chabris, les jour, mois et an que dessus, en présence des sieurs Jacques Rousseau, chevalier de l'ordre royale de la Légion d'honneur, âgé de quarante-six ans ; de Jacob Schiésingeyer, cocher de M. le marquis de Béthune Sully, âgé de trente-quatre ans ; de Chautreau Maurice, homme d'affaires de M. de Béthune, âgé de quarante-huit ans, et de Nicolas Kallenborenne, tailleur d'habits, âgé de trente-cinq ans, tous demeurant commune de Chabris et ont, lesdits comparants et témoins, signés avec Nous, après lecture faite.

Le Général Hugo *Veuve Dalmay*
Rousseau, Jacob Schiésingeyer, Chautreau, Kallenborenne, Le Marquis de Béthune Sully.

L'on connaît par Edmond Biré, le singulier, faire-part que le général adressa en cette occasion à ses connaissances :

M

Monsieur le général Léopold Hugo a l'honneur de vous faire part qu'il vient de faire légaliser, par devant M. l'officier public de Chabris (Indre), les liens purement religieux qui l'unissaient à Madame veuve d'Almé, comtesse de Salcano.

Saint-Lazare, près Blois (1).

La religion a parfois bon dos... Victor, cependant, se contenta d'ignorer ainsi que ses frères, la seconde femme du général « la femme pour laquelle il a quitté sa famille » (2) jusqu'au jour où les soins donnés à son frère Eugène et à son petit Léopold amenèrent entre le beau-fils et la belle-mère un rapprochement passager.

Au surplus, avait-il d'autres préoccupations en tête que sa belle-mère. Il était amoureux. Le frais roman éclos sous les

1. Edmond Biré : *Victor Hugo avant 1830*, p. 233.

2. Victor Hugo. *Lettres à sa fiancée* ; 1820-1822, Paris, Fasquelle, 1901, in-12 de 340 pp. Note, p. 231.

ombrages du jardin de la rue des Feuillantines touchait à son dénouement. Depuis près d'un an, au retour du voyage de Dreux, il était fiancé de fait à Mlle Adèle Foucher, la camarade des jeux de leur enfance et la gracieuse voisine de la rue du Cherche-Midi. L'autorisation de son père et une demande régulière lui importaient autrement que son « épouse actuelle », Marie-Catherine Thomas y Saëtoni.

Le vendredi 8 mars 1822, il avait écrit au général, pour lui demander son autorisation ; elle lui parvenait enfin le 13 mars, et un court billet des *Lettres à la fiancée* témoigne de la joie sans mélange, s'il n'y eût eu « un nuage », — le nuage était l'intruse — de Victor-Marie Hugo (1).

Cette année-là, M. et Mme Foucher avaient loué pour deux mois, dans la grande banlieue de Paris, à Gentilly, une maison de campagne où ils vinrent passer avril et mai. Agréé officiellement comme fiancé, à la suite de l'autorisation de son père, fut-il permis au poète d'y venir habiter, près de la bien-aimée, « une vieille tourelle de l'ancienne construction où il y avait une chambre, vrai nid d'oiseau ou de poète » (2). Il prenait ses repas auprès d'elle, et pouvait lui faire sa cour, à la condition expresse de ne jamais rester seul avec elle. Aussi ce qu'il ne pouvait lui dire, il le lui écrivait, et même durant les deux mois où ils vécurent presque côte à côte, la correspondance ne chôma point entre eux.

Victor Hugo, dans son autobiographie a joliment évoqué cette maison de Gentilly, le jardin où se promenaient les amoureux, leurs voisins, les fous de Bicêtre, et ce gentil garçon, amené un jour par Paul Foucher, qui avec ses douze ans et ses cheveux d'un blond de lin, « imitait un ivrogne avec une facilité et une vérité extraordinaires ».

« Il se nommait Alfred de Musset » (3).

La maison existe toujours, et l'un des hommes qui connaissent le mieux Paris et ses environs, dont il s'est fait l'historiographe par excellence, M. Fernand Bournon, en donnait

1. *Ibid*, p. 230.
2. *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* ; tome II ; p. 55.
3. *Ibid*, p. 57.

fort élégamment ces temps derniers la description dans son état actuel (1).

Ces deux mois furent vite passés. En juin, les Foucher regagnèrent, rue du Cherche-Midi, l'hôtel de Toulouse, où séait le Conseil de guerre. M. Foucher en avait longtemps tenu le greffe, qu'il avait cédé, depuis quelques années à son beau-frère M. Asseline, et y avait cependant conservé son appartement.

Le premier volume des *Odes* paraissait à ce moment (2); et, de la rue du Dragon, attendant, pour que le mariage ait lieu, le versement de la pension promise sur la cassette royale, Victor Hugo avait repris sa correspondance journalière avec sa fiancée, à laquelle ne tarda point à s'en joindre une autre, assez suivie, avec son père, le général.

L'écriture de ces lettres est courante, assez fine même. Ce n'est point encore l'écriture définitive, si connue du maître. Çà et là cependant, des hampes de lettres, fortement appuyées, égratignant presque le papier, en trahissent déjà la griffe.

Elles sont simplement signées Victor. — Un et quatre ans

1. Fernand Bournon : *Victor Hugo à Gentilly*, Paris, Lucien Gougy, 1906, in-8° de 10 pp. (Publication de la Société « Les Hugophiles »).

2. Les *Odes et Poésies diverses* parurent en juin 1822, chez Pélicier, libraire, place du Palais-Royal. Il éditait, la même année, les *Romances historiques traduites de l'espagnol* d'Abel Hugo, qui avait été l'intermédiaire entre le poète et le libraire. Pélicier ne fit point fortune et ses affaires furent moins que brillantes. Il méritait mieux cependant, ne publia-t-il point, toujours en 1822, les premiers *Poèmes* d'Alfred de Vigny. Ils tenaient trop du chef-d'œuvre pour ne point passer inaperçus.

Plus perspicace que beaucoup d'autres, un rédacteur anonyme du *Moniteur* rendit cependant compte des deux volumes, à la date du 29 octobre 1822, unissant Victor Hugo et Alfred de Vigny dans l'éloge, comme ils l'étaient alors par l'amitié :

« Ils nous pardonneront, disait ce journal, de n'avoir qu'une même couronne pour leur double triomphe ; nous ne nous pardonnerions pas de l'arrêter plus longtemps sur un front que sur l'autre : ces deux talents ont une même source, le cœur ; tous deux sont doués de force et de grâce ; ils ont tous deux initié la poésie au secret des plus intimes émotions. La moindre préférence serait une grande injustice, et cependant, comme pour doubler nos plaisirs en les variant, si tout est égal entre eux, rien n'est pareil, ni le système de composition, ni la facture du vers, ni le coloris, ni les mouvements du style ».

Léon Séché : *Alfred de Vigny et son temps*. Paris, A. Juven, S. D. in-8° de XV; 376 pp., p. 107.

plus tard et dans deux lettres seulement apparaîtront les initiales V. M. H. et le prénom du poète entouré d'un paraphe délié, et sont d'abord adressées.

« A Monsieur
Monsieur le général Hugo
à sa terre de Saint-Lazare,
près Blois. »

Le plus souvent, Victor tient la plume pour ses frères, donne de leurs nouvelles, excuse leur silence et rappelle au père la pension dont les mensualités ne sont pas toujours exactement servies.

Abel est très occupé, Eugène toujours bizarre — le roman se vivait, hélas ! en partie double — la correspondance est impartie au plus jeune. Nul ne saurait mieux flatter l'orgueil du père, puis par Paris, et jusqu'à Meudon, — encore qu'on n'en fût plus au *Voyage de Paris à Saint-Cloud par mer*, c'était encore presque une expédition ! — il faisait si bien les courses du général, et elles étaient nombreuses.

Non content de lire et d'écrire, — il lui faut savoir gré de ne s'être point attelé à une traduction d'Horace ou des Géorgiques, — le général a eu l'inconsciente ironie de vouloir fonder, à Blois, une société littéraire ! Et l'on ne saurait croire combien de pas et démarches il faut, pour ne point aboutir à faire autoriser par le gouvernement une telle chimère.

Littéraire ou non, nulle société n'avait, cette année-là, chance d'être autorisée. Saumur, Belfort, La Rochelle, trois conspirations militaires avaient marqué l'année 1822. Condamnations et exécutions : les hommes de 1815, revenus au pouvoir, s'étaient montrés implacables. L'on poursuivait jusqu'à Béranger, et un autre chansonnier, Eugène de Pradel, se voyait, en mai, condamner à six mois de prison.

Victor ne se rebute point cependant. Du ministère de l'Intérieur, où M. Lelarge de Lourdoueix (1) présidait à la

1. Jacques-Honoré Letarge de Lourdoueix, né en 1787 au château de Beaufort, près Boussat (Creuse). Après avoir fait ses études à l'ancien collège de Pont-Levoy,

division des beaux-arts, sciences et belles-lettres, à la direction de la police, que M. Franchet-Desperey (1) devait à son mariage avec la cadette des Sainte-Luce, il voit de près et peut admirer les rouages de notre administration. C'est presque un chapitre de Courteline : un dossier perdu.

Puis, c'est, bien naturelle, son impatience de voir se terminer ses affaires aux ministères — toujours la pension promise — pour pouvoir épouser celle qu'il aime, et, toujours également le soin qu'il a de recommander ses frères, ce pauvre Eugène surtout, à la sollicitude et à la... générosité du général.

Celui-ci n'est riche que de cédules hypothécaires du roi Joseph, moins que des châteaux en Espagne, la pension des fils s'en ressent, semble-t-il. Mais qu'importe, la première édition des *Odes* s'épuise avec une rapidité que le poète n'osait espérer. Il songe déjà à une seconde. En vendrait-on, à Blois?

Paris, 4 juillet 1822.

Mon cher papa,

Je mettais à suivre la demande de la Société autant d'activité que le bureau des belles-lettres y mettait de lenteur. Enfin, il y a quelques jours M. de Lourdoueix m'annonça qu'il fallait m'adresser aux bureaux de M. Franchet, c'est-à-dire à la police générale; il me demanda en outre la liste des membres que je ne pus lui

(Loir-et-Cher), et un court passage dans l'administration, il se vit confier la rédaction de la *Gazette de France*, qu'il quitta momentanément pour prendre en 1821 la direction de la division des beaux-arts, sciences et belles-lettres au ministère de l'Intérieur. Démissionnaire à la chute de M. de Villèle et à l'avènement du ministère Martignac, il devint à la *Gazette de France* le collaborateur de M. de Genoude, à qui il succéda en 1849. Il est mort à Paris, en 1860.

1. Franchet Desperey, fils de cultivateurs des environs de Lyon où il était né vers 1775. Après des emplois infimes, poussé par la congrégation et servi par les relations du roi de Prusse avec la famille de Sainte-Luce, s'était vu appeler en décembre 1821 à la direction générale de la police par le ministère Villèle. Fanatique et ultramontain, accusé d'avoir organisé avec le préfet Delaveau les massacres de la rue Saint-Denis (19-20 novembre 1827), il dut quitter la direction de la police à l'arrivée au pouvoir de M. de Martignac. Les ordonnances de juillet le nommèrent conseiller d'Etat et membre du conseil privé. La Révolution de 1830 mit un terme à cette faveur. Il se retira en Prusse, où sa belle-sœur, l'aînée des Sainte-Luce, avait épousé un général.

donner : puis il ajouta que du reste, puisqu'elle était recommandée par moi, la Société de Blois était sans doute composée de manière à ne pouvoir inquiéter le gouvernement. Je crus pouvoir lui en donner l'assurance et il me dit que très probablement, dans le moment de troubles où nous sommes, l'approbation de l'autorité dépendrait de la composition de la Société.

Je me rendis d'après son indication aux bureaux de la direction de la police, où l'on me promit de faire des recherches. Hier j'y suis retourné et le chef de bureau auquel a dû être renvoyée la demande (qui est je crois celui de *l'ordre*) m'a déclaré l'avoir cherchée en vain et n'en avoir jamais entendu parler. Il paraît donc qu'elle s'est égarée de l'un à l'autre ministère. Il m'a conseillé d'en faire expédier sur-le-champ une autre accompagnée de la liste de MM. les membres et des statuts ; car c'est d'après ces pièces que doit décider le ministre, lequel, m'a-t-il dit, accorde très difficilement ces sortes de demandes dans l'instant de crise où nous sommes.

Je m'empresse de te rendre fidèlement compte de tous ces détails, cher papa, afin que tu te consultes sur ce que tu veux faire. Tu me trouveras toujours prêt à te seconder de tout mon faible pouvoir.

D'après ton désir je suis retourné chez M. le général d'Hurbal que je n'ai point trouvé chez lui. J'ai demandé son adresse à Meudon, et j'irai, quoiqu'on m'ait dit qu'il était assez difficile de le rencontrer parce qu'il fait de fréquentes excursions.

Puisque l'eau de Barèges te fait du bien, je te prie d'en continuer l'usage. Il faut espérer que les palpitations dont tu te plains disparaîtront tout à fait avec du repos et du bonheur.

Pour moi, mon bon et cher papa, je vois le moment du mien approcher avec la fin de mes affaires aux ministères, mon impatience est grande, et tu le comprendras. Quand j'aurai tout reçu de toi, comment pourrai-je m'acquitter ?

Je croyais t'avoir dit qu'Eugène n'avait d'autre ressource que la pension que tu lui fais, en attendant qu'il s'en soit créé par son travail. C'est pour cela que je le recommandai si souvent à ta générosité. Nul doute qu'en se refroidissant il ne sente toute la reconnaissance qu'il te doit.

Nous supporterons encore le sacrifice que la nécessité t'oblige de nous faire supporter. Nous ne doutons pas que puisque tu le fais, c'est que tu ne peux autrement.

Adieu, cher papa, j'attends avec impatience ton poëme et les conseils que tu m'annonces. Je te remercie vivement de toute la peine que je te cause. Ils pourront m'être fort utiles pour ma seconde édition à laquelle je vais bientôt songer, car celle-ci s'épuise avec une rapidité que j'étais loin d'espérer. Crois-tu qu'il s'en vendrait à Blois ?

Le papier me manque pour te parler de mes grands projets littéraires, mais non pour te renouveler la tendre assurance de mon respect et de mon amour. Je t'embrasse.

Ton fils soumis,
VICTOR.

J'ai envoyé au colonel (1) un exemplaire avant d'avoir reçu ta lettre.

L'amoureux avait bien l'autorisation officieuse de son père d'épouser Mlle Foucher, mais aucune demande officielle n'avait été faite encore.

A sa prière, le général lui a adressé la lettre, demandant la main d'Adèle, qu'il remettra lui-même à M. Foucher, lorsqu'enfin la pension royale sera autre chose qu'une promesse. Les temps semblent proches. Son cœur déborde envers son père de reconnaissance, ce pendant que, par les gazettes, il semble assurer le service de presse du *Journal de Thionville*.

Le nuage ne crève pas, mais menace. Victor a, jusqu'ici, négligé de joindre à ses lettres toute formule de politesse vis-à-vis de la seconde Mme Hugo. Le général s'en est plaint sans doute; et de façon assez désinvolte, Victor s'en excuse : il n'a « contre *son* épouse actuelle aucune prévention, n'ayant pas l'honneur de la connaître ».

1. Le colonel, Louis-Joseph Hugo, né le 14 février 1777, mort en 1854. Promu officier de la Légion d'honneur par la même ordonnance que son frère, 14 février 1815, il reçut les étoiles de brigadier, il commanda longtemps comme tel la subdivision de la Corrèze. Il laissa deux enfants. Son fils Léopold, après avoir préparé Saint-Cyr où il ne fut pas admis, vécut et mourut en Corrèze. Devenue veuve, sa fille Marie Hugo entra au Carmel de Tulle, où elle devint Sœur Marie-Joseph de Jésus et où elle est morte en 1906. Elle n'était point tellement retirée du monde qu'elle n'écrivît des lettres charmantes, quand elle pouvait rendre un service, et au cours desquelles elle aimait à évoquer des souvenirs de son enfance et de sa jeunesse et à citer des vers de son oncle Victor Hugo.

Mon cher Papa,

Ta lettre a comblé ma joie et ma reconnaissance. Je n'attendais pas moins de mon bon et tendre père. Je sors de chez M. de Lourdoueix ; il doit sous très peu de jours me fixer un terme précis, alors je montrerai ta lettre à M. et à Mme Foucher. Ainsi je te devrai tout, vie, bonheur, tout. Quelle gratitude n'es-tu pas en droit d'attendre de moi, toi, mon père, qui as comblé le vide immense laissé dans mon cœur par la perte de ma bien-aimée mère !

Je doute, pour ce qui concerne la pension que je viens d'obtenir à la maison du Roi, qu'on me rappelle le trimestre de juillet, alors elle ne courrait qu'à dater du 1er octobre, ce qui remettrait mon bienheureux mariage à la fin de septembre. C'est bien long, mais je me console en pensant que mon bonheur est décidé. Quand l'espérance est changée en certitude, la patience est moins malaisée. Cher papa, si tu savais quel ange tu vas nommer ta fille !

J'attends toujours bien impatiemment ton *poëme*, et je ferai des exemplaires du *Journal de Thionville* l'usage que tu m'indiques. Un Espagnol, nommé d'*Abayma*, qui m'est venu voir hier m'a parlé de mon père, de manière à m'en rendre fier, si je ne l'avais pas déjà été.

Je n'ai aucune prévention contre ton épouse actuelle, n'ayant pas l'honneur de la connaître. J'ai pour elle le respect que je dois à la femme qui porte ton noble nom, c'est donc sans aucune répugnance que je te prierai d'être mon interprète auprès d'elle, je ne crois pouvoir mieux choisir. N'est-il pas vrai, mon excellent et cher papa ?

Adieu, pardonne à ce griffonnage, c'est ma reconnaissance, c'est ma joie qui me rendent illisible. Adieu, cher papa, porte-toi bien et aime ton fils heureux, dévoué et respectueux,

VICTOR.

Paris, 26 juillet.

Je tâcherai de remettre en personne ta lettre au général d'Hurbal.

Je renouvelle mes démarches pour la Société de Blois.

Dans ma prochaine lettre, je te parlerai de tous les travaux auxquels le bonheur va me permettre de livrer un esprit calme, une tête tranquille et un cœur content. Tu seras peut-être satisfait. C'est au moins mon plus vif désir.

Le poète des *Odes* continue à assurer, à Paris, le service de presse du *Journal de Thionville*, — un exemplaire en a été

remis au rédacteur du *Dictionnaire des Généraux français* — et à prêter son appui aux difficultueux débuts de la Société littéraire de Blois.

Le général, non content de manier la prose, « sacrifie aux muses ». Il a envoyé à son fils une copie de son poème, *la Révolte des enfers*. Victor Hugo se montre moins sévère que dans le *Conservateur littéraire*. Il a lu et relu les alexandrins paternels — les Mémoires du Général valaient beaucoup mieux, — s'extasie devant un vers assez médiocre, et admire que son père ait « mis si peu de temps à faire » ce « joli poëme ».

Mon cher Papa,

Au moment où je commence cette lettre, on m'apporte l'argent du mois. Les 36 fr. qui y sont joints seront remis aujourd'hui même à leur destination. Les exemplaires de l'intéressant *Journal de Thionville* que tu destinais à l'Académie des Sciences et au rédacteur du *Dictionnaire des Généraux français* sont déjà parvenus à la leur.

J'ai reçu en même temps que ta dernière lettre un paquet de M. le Secrétaire de la Société de Blois. J'aurai l'honneur de lui répondre directement dès que les nouvelles démarches que je viens d'entreprendre m'auront donné un résultat quelconque. Il est tout simple, cher Papa, que j'apporte beaucoup de zèle à cette affaire : tu y prends intérêt.

Je me hâte d'en venir à ton ingénieux poëme ; il me tardait de te dire tout le plaisir que j'ai éprouvé à le lire. Je l'ai déjà relu trois fois et j'en sais des passages par cœur. On trouve à chaque page une foule de vers excellents tels que *et vendre à tout venant le pardon que je donne* et de peintures pleines de verve et d'esprit comme celle de Lucifer prenant sa lunette pour observer l'ange. Plusieurs de mes amis, qui sont en même tems de nos littérateurs les plus distingués, portent de ton ouvrage le même jugement que moi. Tu vois donc bien, cher papa, que je ne suis pas prévenu par l'amour profond et la tendre reconnaissance que je t'ai vouée pour la vie.

Ton fils soumis et respectueux

Victor

Paris, 8 août.

Je crois en vérité M. le général d'Hurbal *introuvable*. J'ai été à Meudon *inutilement*. J'espère être plus heureux un de ces jours.

J'attends toujours un mot de M. de Lourdoneix qui ne peut se faire attendre maintenant que la session est presque finie.

Encore un mot, cher papa, malgré l'heure de la poste qui me presse, je ne puis m'empêcher de te dire combien il m'a semblé remarquable que tu aies mis si peu de tems à faire ton joli poëme. Parle-moi de ta santé, de grâce, dans ta prochaine. Ce projet d'aller passer les vendanges près de toi était charmant, j'y ai reconnu toute ta bonté ; mais il faut remettre ce bonheur à l'année prochaine, rien alors ne l'entravera.

Le gouvernement se montre peu disposé à accorder à la Société littéraire de Blois l'autorisation sollicitée, d'autant que « MM. les Députés qui s'étaient chargés d'appuyer sa demande ne l'ont fait que très faiblement ».

Toutefois, on a indiqué au poète un biais — on a, à la direction de la police l'ironie facile — pour suppléer à cette faveur. La société peut se passer d'être autorisée, ne comptant pas vingt membres. Et, de fait, elle disparut, sans avoir jamais atteint ce chiffre.

Que M. de Chateaubriand revienne au pouvoir (1), Victor aura plus de crédit et se fait fort d'obtenir de lui les droits à la littérature de la ville de Blois.

Il connaît en ce moment l'ennui des formalités administratives qui accompagnent les actes principaux de la vie. Des papiers lui manquent, son père pourrait-il lui procurer une copie de son acte de naissance et un extrait de baptême.

Ne perdant pas le nord, le « bon oncle Louis », le colonel

1. Chateaubriand n'avait pas seulement été disgracié, mais désavoué pas Louis XVIII qui avait cru devoir donner à son mécontentement une publicité pour le moins singulière : « Le vicomte de Chateaubriand ayant dans un écrit imprimé, élevé des doutes sur notre volonté personnelle, manifestée par notre ordonnance du 5 septembre, nous avons ordonné ce qui suit : le vicomte de Chateaubriand cesse, de ce jour, d'être compté au nombre de nos ministres d'Etat. »

La réaction qui suivit l'assassinat du duc de Berry avait mis fin à cet imbroglio. Avec le ministère Villèle, Chateaubriand acceptait l'ambassade de France à Londres, accompagnait M. de Montmorency au congrès de Vérone (15 octobre 1822), et après la démission de celui-ci, le portefeuille des affaires étrangères par ordonnance du 28 novembre... non moins cavalièrement, ce portefeuille devait lui être retiré le 6 juin 1824.

Louis Hugo, commandant le bureau de recrutement de Tulle, a déjà écrit à son neveu pour mettre à profit le crédit au ministère de la Guerre de M. Foucher, son futur beau-père.

Mon cher Papa,

Il y a déjà longtemps que j'aurais répondu à ta bonne et chère lettre, si je n'avais désiré te marquer en même tems le résultat définitif de mes démarches pour la Société de Blois. Il n'est pas tel que tu le désirais et c'est une peine qui se mêle au plaisir de t'écrire. Tu sais que le dossier de la Société fut renvoyé (selon l'usage, à ce qu'il paraît) dans les bureaux de la direction générale de la police. Après plusieurs démarches dans ces bureaux, j'obtins enfin il y a quelque tems cette réponse de M. Frauchet que *le gouvernement ne jugeait pas à propos d'accorder en ce moment aucune autorisation de ce genre ;* que d'ailleurs la Société de Blois n'étant composée actuellement que de quatorze membres pouvait se passer de cette autorisation, laquelle ne lui deviendrait nécessaire qu'autant qu'elle en porterait le nombre au delà de vingt, cette réponse me fut donnée comme irrévocable. Sentant néanmoins ce qu'elle avait de peu satisfaisant pour la Société, j'ai voulu avant de te l'envoyer remonter jusqu'au ministre de l'Intérieur, qui n'a fait que me confirmer d'une manière décisive la réponse du directeur de la police. Je me hâte donc, bien à regret, de t'en faire part. Je pense du reste, mon cher papa, que la Société ne doit pas se décourager. L'obstacle opposé par le gouvernement passera avec les événemens qui le font naître, et d'ailleurs, si jamais M. de Chateaubriand arrivait au ministère, je ne désespérerais pas de le faire lever pour peu que tu le désirasses encore. J'aurais alors, par le moyen de cet illustre ami, un peu plus de crédit. Veuille, je te prie, mon cher papa, transmettre tous ces détails à M. le Secrétaire de la Société, auquel j'aurais eu l'honneur d'écrire si selon mon vif désir, j'avais eu de bonnes nouvelles à lui annoncer. Pour ne rien te cacher, je te dirai très confidentiellement que MM. les députés qui s'étaient chargés d'appuyer la demande ne l'ont fait que très faiblement. Pour moi, j'ai fait bien des pas et des démarches inutiles ; mais je n'en aurais, certes, aucun regret, si j'avais réussi.

Maintenant, cher papa, c'est toi que je vais importuner. Tout annonce que mes affaires à l'intérieur vont enfin se terminer et que mon bonheur va commencer. Mais il me faudra mon acte de naissance et mon extrait de baptême. Je m'adresse à toi, mon bon

et cher papa, ne connaissant personne à Besançon, je ne sais comment m'y prendre pour obtenir ces deux papiers. Ta bonté inépuisable est mon recours. Je voudrais les avoir dès à présent, car si j'attendais encore, je tremblerais qu'ils n'apportassent du retard à cette félicité qui me semble déjà si lente à venir. Moi qui connais ton cœur, je sais que tu vas te mettre à ma place ; pardonne-moi de te causer encore ce petit embarras. Tu nous avais envoyé il y a quatre ans nos actes de naissance : mais en prenant nos inscriptions de droit, nous avons dû les déposer au bureau de l'école, selon la loi, et la loi s'oppose à ce qu'on les restitue. Tu me rendrais donc bien heureux en me procurant cette pièce avec mon extrait de baptême, nécessaire pour l'église, comme tu sais.

Adieu, cher et excellent papa, l'offre que tu me fais dans ta charmante lettre de m'envoyer des vues de Saint-Lazare, dessinées par toi, me comble de joie et d'une douce reconnaissance. Il me serait bien doux de pouvoir placer des ornements aussi chers dans l'appartement qui sera témoin de mon bonheur. Réalise, je t'en prie, cette promesse à laquelle j'attache un si haut prix.

Réponds-moi le plus tôt possible, et parle-moi beaucoup de ta santé, de tes occupations et de ton affection pour tes fils, que peuvent à peine payer tout le respect et tout l'amour de ton

VICTOR

Paris, 31 août 1822.

Mon bon oncle Louis m'a écrit pour un objet qui le concerne et dont M. Foucher s'occupe activement. Je lui transmettrai la réponse dès que je l'aurai. — Nous t'embrassons tous ici bien tendrement. Je pense que tu lis à Blois les journaux qui parlent de mon recueil, si tu le désires, je t'enverrai ceux qui me tombent entre les mains. Je lis et relis ton joli poëme de la *Révolte des enfers*. — Parle-moi, je te prie, de ce que tu fais en ce moment. Tu sais combien cela m'intéresse et comme fils et comme littérateur.

Pardonne à mon griffonnage ; je t'écris avec une main malade : je me suis blessé légèrement avec un canif, ce ne sera rien. Adieu, cher papa, je t'embrasse encore.

La demande officielle du général Hugo a été remise à M. Foucher, qui a fait la réponse en partie reproduite par Mme Hugo (1). La pension ne peut tarder, mais le général

1. *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, pp. 59-60.

fait attendre à ses fils le mois de la leur. Avec toutes les formes possibles, Victor signale à son père ce gênant oubli. Ne lui sont pas encore parvenus également son extrait de naissance et le consentement légalisé du général.

Paris, 13 septembre 1822.

Mon cher papa,

M. de Lourdoueix m'ayant donné sa parole d'honneur que ma pension de l'intérieur me serait assignée durant l'administration intérimaire de M. de Peyronnet (1), j'ai remis ta lettre à M. Foucher et tu as dû recevoir sa réponse. Nous n'attendons plus que ton consentement légalisé.

Cher papa, n'attribue le silence d'Abel qu'à la multiplicité de ses occupations, je lui ai communiqué ta lettre, et il va s'empresser de dissiper lui-même un doute aussi affligeant pour ton cœur.

Si je n'ai pas été baptisé à Besançon, je suis néanmoins sûr de l'avoir été, et tu sais combien il serait fâcheux de recommencer cette cérémonie à mon âge. M. de Lamennais (2), mon illustre ami, m'a assuré qu'en attestant que j'ai été baptisé en pays étranger (en Italie), cette affirmation accompagnée de la tienne suffirait. Tu sens combien de hautes raisons doivent me faire désirer que tu m'envoies cette simple attestation.

Nous sommes au 13, mon cher papa, et je n'ai pas encore reçu notre mois. Ton exactitude à prévenir les besoins de tes fils me rend certain que la négligence ne vient que des messageries. Mais

1. Charles-Ignace de Peyronnet, né à Bordeaux en 1775, devait à Madame, dont il avait protégé la fuite à Bordeaux, et à Madame du Cayla qu'il avait fait triompher, en appel, de son mari, à Bourges, sa scandaleuse fortune. Successivement président du tribunal de Bordeaux (1816), procureur général à Bourges, puis à Rouen, poste dont il ne prit pas possession, la Restauration en fit un garde des sceaux, le 21 décembre 1821 et le créa comte le 17 août 1822. Son nom reste attaché à toutes les mesures rétrogrades ou restrictives soutenues par lui devant la Chambre des députés, non sans provoquer parfois son hilarité par le décousu et la vulgarité de son éloquence. Il tomba avec le ministère Villèle, le 6 décembre 1827, fut nommé pair de France par ordonnance du 5 janvier 1828, contresigna comme ministre de l'Intérieur du cabinet Polignac, après son remaniement (19 mai 1830) les ordonnances du 25 juillet ; mis en accusation et condamné à la détention perpétuelle par la Chambre des Pairs (19 décembre 1830) il fut gracié en 1834 et mourut en 1854.

2. Voir la lettre écrite de la Chenaie à Victor Hugo à l'occasion de son mariage (*Victor Hugo raconté...*, tome II, p. 60-61).

je t'en avertis, cher papa, sûr que tu t'empresseras de faire cesser notre gêne.

Adieu, mon excellent père, je t'aime, je t'embrasse et je fais les vœux les plus ardens pour te voir et te voir bien portant.

Ton fils tendre et respectueux,

VICTOR.

L'attestation de baptême est parvenue, seul le consentement légalisé du général manque encore. Son fils le presse de le lui adresser. Il voudrait bien que la publication des bans commence le dimanche suivant — demande même à son père d'en racheter un dans sa paroisse, à Blois — afin que le mariage puisse avoir lieu vers le 7 ou le 8 octobre.

L'impatience très naturelle du fiancé n'est pas seule en jeu : une question d'appartement s'y mêle : il a donné congé du sien pour le 8 octobre et voudrait éviter les ennuis et les frais de deux déménagements successifs.

PIERRE DUFAY
Conservateur de la Bibliothèque de Blois.

(*A suivre.*)

UN SOUPER

CHEZ MADEMOISELLE RACHEL

Nous publions ci-contre, en regard du texte imprimé dans les *Œuvres posthumes* d'Alfred de Musset, toutes les variantes que nous avons relevées sur le manuscrit original qui appartient à la famille de Mme Jaubert (la marraine du poète).

Ces variantes sont intéressantes à plus d'un titre et donnent une idée du travail de retouches auquel se livra Paul de Musset sur les œuvres de son frère, qui étaient inédites au moment de sa mort.

L. S.

TEXTE IMPRIMÉ

A MADAME ***

Merci d'abord, madame et chère marraine, pour la lettre que vous me communiquez de l'aimable *Paolita* (1). Cette lettre est bien remarquable et bien gentille; mais que dirai-je de vous, qui ne manquez jamais une occasion d'envoyer un peu de joie à ceux qui vous aiment? Vous êtes la seule créature humaine que je connaisse faite ainsi.

Un bienfait n'est jamais perdu : en réponse à votre lettre de Desdémone, je veux vous servir un *souper chez mademoiselle Rachel*, qui vous amusera, si nous sommes toujours du même avis, et si vous partagez encore mon admiration pour cette sublime fille. Ma petite scène sera pour vous seule, d'abord parce que la *noble enfant* déteste les indiscrétions, et ensuite parce qu'on a fait, depuis que je vais quelquefois chez elle, tant de sots propos et de bavardages, que j'ai pris le parti de ne pas même dire que je l'ai vue au Théâtre-Français.

On avait joué *Tancrède* ce soir, et j'étais allé dans l'entr'acte lui faire compliment sur son costume, qui était charmant. Au cinquième acte, elle avait lu sa lettre avec un accent plus touchant, plus profond que jamais; elle-même m'a dit qu'en ce moment elle avait pleuré et s'était sentie émue à tel point, qu'elle avait craint d'être forcée de s'arrêter. A dix heures, au sortir du théâtre (2), le hasard m'a fait la rencontrer sous les galeries du Palais-Royal, donnant le bras à Félix Bonnaire, et suivie d'un escadron de *jeunesses*, parmi lesquelles Mlle Rabut, Mlle Dubois, du Conservatoire, etc. Je la salue, elle me répond : « Je vous emmène souper. »

1. Pauline Garcia.

2. La tragédie commençait à huit heures et ne durait guère qu'une heure et demie (Notes de Paul de Musset).

TEXTE DU MANUSCRIT

J'avais perdu l'adresse exacte d'Augerville (1). *Je viens de la retrouver trop tard.* — Merci d'abord de la lettre de Paolita. Elle est très gentille, mais moins que vous, qui ne manquez jamais une occasion d'envoyer un moment de joie à ceux qui vous aiment. Vous êtes la seule créature humaine, mâle ou femelle, que je connaisse faite ainsi.

Un bienfait n'est jamais perdu : en réponse à votre lettre sur Desdémone, je veux vous servir un souper chez Mlle Rachel qui vous amusera peut-être, si nous sommes toujours du même avis. Ma petite scène sera pour vous *seule*, d'abord parce que la *noble enfant* déteste les indiscrétions et ensuite parce que, depuis que je vais quelquefois chez elle, on a fait tant de cancans et de bavardages niais, que j'ai pris le parti de ne pas seulement dire que je l'ai vue aux Français.

On avait joué *Tancrède* et j'étais allé dans l'entracte lui faire compliment sur son costume qui était charmant.

Au quatrième acte, ...
. . . .
. . . .

Au sortir du théâtre, le hasard m'a fait la rencontrer sous les galeries du Palais-Royal, donnant le bras à Bonnaire et suivie d'un escadron de filles, parmi lesquelles...

1. Je suppose qu'Alfred de Musset s'était proposé d'adresser ce récit à Mme Jaubert qui se trouvait alors chez Berryer à Augerville, quand il apprit qu'elle était de retour à Paris.

2. Je marque par des points les passages qui n'ont subi aucune modification.

Nous voilà donc arrivés chez elle(1). Bonnaire s'éclipse, triste et fâché de la rencontre ; Rachel sourit de ce piteux départ. Nous entrons ; nous nous asseyons, les amis de ces demoiselles chacun à côté de sa chacune, et moi à côté de la chère *Fanfan*. Après quelques mots insignifiants, Rachel s'aperçoit qu'elle a oublié au théâtre ses bagues et ses bracelets ; elle envoie sa *bonne* les chercher. Plus de servante pour faire le souper ! Mais Rachel se lève, va se déshabiller et passe à la cuisine. Un quart d'heure après, elle rentre en robe de chambre et en bonnet de nuit, un foulard sur l'oreille, jolie comme un ange, tenant à la main une assiette dans laquelle sont trois biftecks qu'elle a fait cuire elle-même. Elle pose l'assiette au milieu de la table, en nous disant : « Régalez-vous » ; puis elle retourne à la cuisine, et revient tenant d'une main une soupière pleine de bouillon fumant et de l'autre une casserole où sont des épinards. — Voilà le souper ! — Point d'assiettes ni de cuillers, la *bonne* ayant emporté les clefs. Rachel ouvre le buffet, trouve un saladier plein de salade, prend la fourchette de bois, déterre une assiette, et se met à manger seule.

— Mais, dit la maman, qui a faim, il y a des couverts d'étain à la cuisine.

Rachel va les chercher, les apporte et les distribue aux convives. Ici commence le dialogue suivant, auquel vous allez bien reconnaître que je ne change rien, pas même ce qui pourrait offenser la grammaire.

LA MÈRE

Ma chère, tes biftecks sont trop cuits.

RACHEL

C'est vrai ; ils sont durs comme du bois. Dans le temps où je faisais notre ménage, j'étais meilleure cuisinière que cela. C'est un talent de moins. Que voulez-vous ? J'ai perdu d'un côté, mais j'ai gagné de l'autre. — Tu ne manges pas, Sarah ?

SARAH

Non ; je ne mange pas avec des couverts d'étain.

1. Rachel demeurait alors passage Véro-Dodat (Note de Paul de Musset).

Nous voilà arrivés chez elle. Le triste Bonnaire, désolé de la rencontre, s'éclipse, et va noyer son désappointement dans plusieurs verres. A ce piteux départ, Rachel éclate de rire. . . . .

. . . .

Plus de bonne pour faire le souper. Rachel se lève, va se déshabiller et de là à la cuisine . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Elle retourne à la cuisine, revient avec une soupière pleine de bouillon fumant et une petite casserole d'épinards.

. . . .

. . . .

la bonne ayant les clefs sur elle . . . .

. . . .

. . . .

prend la cuillère de bois . . . .

. . . .

Mais, dit la mère. . . . .

. . . .

Rachel va les chercher et les apporte. Ici commence le dialogue suivant :

LA MÈRE

. . . .

RACHEL

C'est vrai, ils sont durs comme du bois. Du temps où je faisais notre ménage, j'étais meilleure cuisinière que ça. Tu ne manges donc pas, Sarah ?

SARAH, *jadis comédienne ambulante, et n'ayant plus aujourd'hui de profession que celle de sœur aînée de Rachel.*

Non, je ne mange pas avec des couverts d'étain.

RACHEL

Oh ! c'est donc depuis que j'ai acheté une douzaine de couverts d'argent avec mes économies que tu ne peux plus toucher à de l'étain ! Si je deviens plus riche, il te faudra bientôt un domestique derrière ta chaise et un autre devant. (*Montrant sa fourchette*). Je ne chasserai jamais ces vieux couverts-là de notre maison. Ils nous ont trop longtemps servi. N'est-ce pas, maman ?

LA MÈRE, la bouche pleine.

Est-elle enfant !

RACHEL, s'adressant à moi.

Figurez-vous que, lorsque je jouais au Théâtre-Molière, je n'avais que deux paires de bas, et que tous les matins...

(Ici la sœur Sarah se met à baragouiner de l'allemand pour empêcher sa sœur de continuer.)

RACHEL, continuant.

Pas d'allemand ici ! — Il n'y a point de honte. — Je n'avais donc que deux paires de bas, et, pour jouer le soir, j'étais obligée d'en laver une paire tous les matins. Elle était dans ma chambre, à cheval sur une ficelle, tandis que je portais l'autre.

MOI

Et vous faisiez le ménage ?

RACHEL

Je me levais à six heures tous les jours, et à huit heures tous les lits étaient faits. J'allais ensuite à la halle pour acheter le dîner.

MOI

Et faisiez-vous danser l'anse du panier ?

RACHEL

Non, j'étais une très honnête cuisinière ; n'est-ce pas, maman ?

LA MÈRE, tout en mangeant.

Oh ! ça, c'est vrai.

RACHEL

Une fois seulement, j'ai été voleuse pendant un mois. Quand j'avais acheté pour quatre sous, j'en comptais cinq, et,

RACHEL

Tu ne manges plus avec des couverts d'étain !... c'est donc depuis que j'ai acheté une douzaine de couverts d'argent avec mes économies. Il te faudra bientôt un domestique en livrée derrière toi et un autre par-devant . . . .
. . . .

LA MÈRE, la bouche pleine.

. . . .

RACHEL, s'adressant à moi.

Figurez-vous que lorsque j'étais au Théâtre-Molière je n'avais que deux paires de bas, et tous les matins . . . .
(Ici la sœur Sarah baragouine une phrase allemande pour empêcher...)

RACHEL, continuant.

Point d'allemand ici ! il n'y a pas de honte. Je n'avais que deux paires de bas, et, pour jouer le soir, j'étais obligée d'en laver une paire tous les matins. Elle était dans ma chambre pendue à une ficelle, pendant que je mettais l'autre.

MOI

. . . .

RACHEL

. . . .
. . . . . . J'allais ensuite à la halle acheter le dîner.

MOI

Faisiez-vous danser l'anse du panier ?

RACHEL

. . . .

MAMAN, toujours mangeant.

Oui, ça c'est vrai.

RACHEL

Une fois seulement, pendant un mois, j'ai dit que ce qui coûtait quatre sous en coûtait cinq, et que ce qui coûtait dix en valait douze. Avec cela, au bout du mois, j'ai amassé trois francs.

quand j'avais payé dix sous, j'en comptais douze. Au bout du mois, je me suis trouvé à la tête d'une somme de trois francs.

MOI, sévèrement.

Et qu'avez-vous fait de ces trois francs, mademoiselle ?

LA MÈRE, voyant que Rachel se tait.

Monsieur, elle *s'est* acheté les œuvres de Molière *avec*.

MOI

Vraiment !

RACHEL

Ma foi, oui. J'avais déjà un Corneille et un Racine ; il me fallait bien un Molière. Je l'ai acheté avec mes trois francs, et puis j'ai confessé mes crimes.— Pourquoi donc Mademoiselle Rabut s'en va-t-elle ? Bonsoir, mademoiselle.

(Les trois quarts des ennuyeux, s'ennuyant, font comme Mademoiselle Rabut. La servante revient, apportant les bagues et les bracelets oubliés. On les met sur la table : les deux bracelets sont magnifiques : ils valent bien quatre ou cinq mille francs. Ils sont accompagnés d'une couronne en or et du plus grand prix. Tout cela carambole sur la table avec la salade, les épinards et les cuillers d'étain. Pendant ce temps-là, frappé de l'idée du ménage, de la cuisine, des lits à faire et des fatigues de la vie nécessiteuse, je regarde les mains de Rachel, craignant quelque peu de les trouver laides ou gâtées. Elles sont mignonnes, blanches, potelées et affilées comme des fuseaux. Ce sont de vraies mains de princesse.

Sarah, qui ne mange pas, continue de gronder en allemand. Il est bon de savoir qu'elle avait fait, le matin, je ne sais quelle escapade, un peu trop loin de l'aile maternelle, et qu'elle n'avait obtenu son pardon et sa place à table qu'à la prière répétée de sa sœur.)

RACHEL, répondant aux grogneries allemandes.

Tu m'ennuies. Je veux raconter ma jeunesse, moi. Je me souviens qu'un jour je voulais faire du punch dans une de ces cuillers d'étain. J'ai mis ma cuiller sur la chandelle, et elle m'a fondu dans la main. A propos, Sophie ! donne-moi

MOI

Et qu'avez-vous fait de ces trois francs ?

LA MÈRE, voyant que Rachel se tait.

Monsieur, elle a acheté avec, les œuvres de Molière.

MOI

Vraiment ?

RACHEL

Ma foi, oui, j'ai acheté Molière avec mes trois francs. — Pourquoi Mademoiselle Rabut s'en va-t-elle ? Bonsoir, mademoiselle !

(Les trois quarts des ennuyeux s'en vont.)

La bonne revient, apportant les bagues et les bracelets oubliés. On les met sur la table ; les deux bracelets sont magnifiques ; ils valent bien quatre à cinq mille francs. Avec eux arrive une couronne d'or du plus grand prix. Tout cela carambole sur la table avec la salade et les épinards. Pendant ce temps-là, frappé de l'idée du ménage et des lits, je regarde les mains de Rachel, craignant quelque peu de les trouver laides. Elles sont mignonnes, blanches et effilées comme des fuseaux, vraies mains de princesse.

Sarah, qui ne mange pas, continue de grogner en allemand. (Il est bon de savoir que Sarah s'est échappée de l'aile maternelle avec je ne sais qui, est allée on ne sait où, et n'a obtenu son pardon et sa place à table que sur la prière répétée de Rachel.)

RACHEL, répondant aux grogneries allemandes.

Tu m'ennuies, je veux raconter ma jeunesse (*à moi*). Je me souviens qu'un jour je voulais faire du punch dans une de ces cuillères d'étain.

J'ai mis ma cuillère sur la chandelle pour faire chauffer mon punch, et la cuillère m'a fondu dans la main. — A propos, Sophie, donnez-moi du kirsch — je veux faire du punch...

(Ici la bonne se trompe et apporte de l'absinthe au lieu de kirsch.)

du kirsch. Nous allons faire du punch. Ouf! c'est fini, j'ai soupé.

(La cuisinière apporte une bouteille.)

LA MÈRE

Sophie s'est trompée. C'est une bouteille d'absinthe.

MOI

Donnez-m'en un peu.

RACHEL

Oh ! que je serai contente si vous prenez quelque chose chez nous !

LA MÈRE

On dit que c'est très sain, l'absinthe.

MOI

Pas du tout. C'est malsain et détestable.

SARAH

Alors pourquoi en demandez-vous ?

MOI

Pour pouvoir dire que j'ai pris quelque chose ici.

RACHEL

Je veux en boire.

Elle verse de l'absinthe dans un verre d'eau et boit. On lui apporte un bol d'argent, où elle met du sucre et du kirsch ; après quoi elle allume son punch et le fait flamber.

RACHEL

J'aime cette flamme bleue.

MOI

C'est bien plus joli quand on est sans lumière.

RACHEL

Sophie, emportez les chandelles.

LA MÈRE

Du tout, du tout ! quelle idée ! par exemple !

RACHEL

C'est insupportable !... pardon, chère maman ; tu es bonne, tu es charmante (elle l'embrasse) : mais je désire que Sophie emporte les chandelles.

Un monsieur quelconque prend les deux chandelles et les met sous la table. — Effet de crépuscule. — La maman, tour à

LA MÈRE

Mais c'est une bouteille d'absinthe.

MOI

Un instant, c'est mon affaire (1), donnez-m'en un peu.

RACHEL

Je suis bien contente que vous preniez quelque chose ici. (Elle me prépare un verre d'absinthe que j'avale d'un trait.)

LA MÈRE

On dit que l'absinthe est très saine.

MOI

Du tout. C'est malsain et détestable ; mais je ne l'en aime pas moins.

SARAH

Pourquoi ?

MOI

Ah ! parce que.

RACHEL

Donnez-m'en (Elle en boit un verre). La bonne apporte un bol d'argent dans lequel Rachel met du sucre, du kirsch, après quoi elle allume son punch et le fait flamber.

RACHEL

. . . .

MOI

. . . .

RACHEL

. . . .

LA MÈRE

Du tout, du tout, par exemple !

RACHEL

Tu m'ennuies !... Pardon, maman, tu es délicieuse, tu es charmante (elle l'embrasse), mais je veux que Sophie emporte les chandelles.

Un monsieur quelconque prend les chandelles et les met sous la table. Effet de crépuscule. La mère, verte et bleue, à la lueur du punch, toujours la bouche pleine, braque ses yeux sur moi — les chandelles reparaissent.

1. Voilà qui prouve d'une manière irréfutable que Musset avait fait connaissance avec l'absinthe longtemps avant 1842 (puisque ce récit est de 1839) contrairement à l'assertion de Paul Mariéton dans son livre *Une histoire d'amour.*

tour verte et bleue à la lueur du punch, braque ses yeux sur moi et observe tous mes mouvements. — Les chandelles reparaissent.

UN FLATTEUR

Mademoiselle Rabut n'était pas belle ce soir.

MOI

Vous êtes difficile ; je la trouve assez jolie.

UN AUTRE FLATTEUR

Elle n'a pas d'intelligence.

RACHEL

Pourquoi dites-vous cela? Elle n'est pas si sotte que beaucoup d'autres, et, de plus, c'est une bonne fille. Laissez-la tranquille. Je ne veux pas qu'on parle ainsi de mes camarades.

(Le punch est fait. Rachel remplit les verres et en distribue à tout le monde ; elle verse ensuite le reste du punch dans une assiette creuse, et se met à boire avec une cuiller ; puis elle prend ma canne, tire le poignard qui est dedans et se cure les dents avec la pointe. Ici finissent le verbiage vulgaire et les propos d'enfant. Un mot va suffire pour changer tout le caractère de la scène et pour faire paraître dans ce tableau bohême la poésie et l'instinct des arts.)

MOI

Comme vous avez lu cette lettre, ce soir ! Vous étiez bien émue !

RACHEL

Oui, il m'a semblé sentir en moi comme si quelque chose allait se briser... Mais, c'est égal : Je n'aime pas beaucoup cette pièce-là (*Tancrède*). C'est faux.

MOI

Vous préférez les pièces de Corneille et de Racine ?

RACHEL

J'aime bien Corneille ; et cependant il est quelquefois trivial, quelquefois ampoulé. — Tout cela n'est pas encore la vérité.

MOI

Oh ! doucement, mademoiselle.

SARAH, pendant que Rachel fait le punch.

Mademoiselle Rabut était bien laide ce soir.

MOI

Mais non, elle est assez jolie, il ne lui manque que le bout de son nez.

LA MÈRE

Mademoiselle Rabut est joliment bête.

RACHEL

Pourquoi dis-tu ça ? Elle n'est pas plus bête qu'une autre.

LA MÈRE

Je dis qu'elle est bête, parce que c'est une imbécile.

RACHEL

Eh bien, au moins, si elle est bête, elle n'est pas bête et méchante. C'est une bonne fille ; laissez-la tranquille. Je ne veux pas de ces choses-là ici.

(Le punch est fait. Rachel remplit les verres et en donne à tout le monde ; elle verse ensuite le reste dans une assiette creuse et se met à le boire avec une cuillère ; après quoi elle prend ma canne, tire le poignard et se cure les dents avec.)

MOI

. . . .

RACHEL

Oui, il m'a semblé sentir en moi quelque chose qui allait se briser. Mais c'est égal ; je n'aime pas cette pièce de *Tancrède ;* c'est faux.

MOI

Qu'aimez-vous mieux de Corneille ou de Racine ?

RACHEL

J'aime bien Corneille, mais c'est quelquefois trivial et quelquefois ampoulé, tout cela n'est pas vrai.

MOI

Oh ! Oh !

RACHEL

Voyons : lorsque dans *Horace*, par exemple, Sabine dit :

On peut changer d'amant, mais non changer d'époux ;

eh bien, je n'aime pas cela. C'est grossier.

MOI

Vous avouerez, du moins, que cela est vrai.

RACHEL

Oui ; mais est-ce digne de Corneille ? Parlez-moi de Racine ! Celui-là, je l'adore. Tout ce qu'il dit est si beau, si vrai, si noble !

MOI

A propos de Racine, vous souvenez-vous d'avoir reçu, il y a quelque temps, une lettre anonyme qui vous donnait un avis sur la dernière scène de *Mithridate* ?

RACHEL

Parfaitement ; j'ai suivi le conseil qu'on me donnait, et depuis ce temps-là je suis toujours applaudie à cette scène. Est-ce que vous connaissez la personne qui m'a écrit ?

MOI

Beaucoup ; c'est la femme de tout Paris qui a le plus grand esprit et le plus petit pied. Quel rôle étudiez-vous maintenant ?

RACHEL

Nous allons jouer, cet été, *Marie Stuart* ; et puis *Polyeucte* ; et peut-être...

MOI

Eh bien ?

RACHEL, frappant du poing sur la table.

Eh bien, je veux jouer *Phèdre*. On me dit que je suis trop jeune, que je suis trop maigre, et cent autres sottises. Moi, je réponds : c'est le plus beau rôle de Racine ; je prétends le jouer.

SARAH

Ma chère, tu as peut-être tort.

RACHEL

Laisse-moi donc ! Si on trouve que je suis trop jeune et que le rôle n'est pas convenable, parbleu ! j'en ai dit bien

RACHEL

Oui, tenez, lorsque dans les *Horaces* par exemple, Sabine dit :

On peut changer d'amant, mais non changer d'époux ;

eh ! bien, je n'aime pas ça, c'est grossier.

MOI

Vous conviendrez du moins que c'est vrai.

RACHEL

Oui, mais ce n'est pas digne de Corneille. J'adore Racine ; c'est si beau, si vrai, si noble !

MOI

A propos de Racine vous souvenez-vous d'avoir reçu, il y a quelque temps, une lettre anonyme sur la dernière scène de *Mithrydate ?*

RACHEL

Oui, et j'ai suivi le conseil qu'on me donnait, et ce n'est que depuis ce tems-là qu'on m'applaudit à cette scène. Est-ce que vous connaissez la personne qui m'a écrit ?

MOI

. . . .

RACHEL

Nous allons jouer cet été *Marie Stuart* pour le public ambulant. Je n'aime pas tous ces rôles de pleurnicheuses. A l'hiver nous jouerons *Polyeucte* et peut-être...

MOI

. . . .

RACHEL, frappant du poing sur la table.

Je veux jouer *Phèdre*. On me dit que je suis trop jeune, que je suis trop maigre, ce sont des sottises, c'est le plus beau rôle de Racine, je veux le jouer.

SARAH

. . . .

RACHEL

Laisse-moi donc tranquille ! si c'est parce que je suis trop jeune et parce que le rôle n'est pas convenable, parbleu ! J'en dis bien d'autres dans Roxane, et qu'est-ce que ça me fait ?

d'autres en jouant Roxane ; et qu'est-ce que cela me fait ? Si on trouve que je suis trop maigre, je soutiens que c'est une bêtise. Une femme qui a un amour infâme, mais qui se meurt plutôt que de s'y livrer ; une femme qui a séché dans les feux, dans les larmes, cette femme-là ne peut pas avoir une poitrine comme celle de Madame Paradol. Ce serait un contre-sens. J'ai lu le rôle dix fois, depuis huit jours, je ne sais pas comment je le jouerai, mais je vous dis que je le sens. Les journaux ont beau faire ; ils ne m'en dégoûteront pas. Ils ne savent quoi inventer pour me nuire, au lieu de m'aider et de m'encourager ; mais je jouerai s'il le faut, pour quatre personnes.)Se tournant vers moi) Oui ! j'ai lu certains articles pleins de franchise, de conscience, et je ne connais rien de meilleur, de plus utile ; mais il y a tant de gens qui se servent de leur plume pour mentir, pour détruire ! Ceux-là sont pires que des voleurs ou des assassins. Ils tuent l'esprit à coups d'épingle ! Oh ! il me semble que je les empoisonnerais !

LA MÈRE

Ma chère, tu ne fais que parler ; tu te fatigues. Ce matin, tu étais debout à six heures ; je ne sais ce que tu avais dans les jambes. Tu as bavardé toute la journée, et encore, tu viens de jouer ce soir : tu te rendras malade.

RACHEL, avec vivacité.

Non ; laisse-moi. Je te dis que non ! cela me fait vivre. (En se tournant de mon côté) Voulez-vous que j'aille chercher le livre ? Nous lirons la pièce ensemble.

MOI

Si je le veux !... Vous ne pouvez rien me proposer de plus agréable !

SARAH

Mais, ma chère, il est onze heures et demie.

RACHEL

Eh bien, qui t'empêche d'aller te coucher ?

Sarah va, en effet, se coucher. Rachel se lève et sort ; au bout d'un instant, elle revient tenant dans ses mains le volume de Racine : son air et sa démarche ont je ne sais quoi de

Si c'est parce que je suis trop maigre, je dis que c'est une bêtise. Une femme qui a un amour infâme, mais qui se meurt plutôt que de s'y livrer, une femme qui dit qu'elle a séché dans les feux, dans les larmes, cette femme-là n'a pas une poitrine comme Madame Paradol. C'est un contre-sens. J'ai lu le rôle au moins dix fois depuis huit jours ; je ne sais pas comment je le jouerai, mais je te dis que je le sens. Les journalistes me dégoûtent ; ils ne savent qu'inventer pour me nuire ; mais cela m'est égal ; je jouerai s'il le faut pour quatre personnes. (Se tournant vers moi) Oui, quand on fait des articles francs en conscience, je ne connais rien de plus beau, de meilleur ; mais ceux qui écrivent pour de l'argent, pour calomnier, pour mentir, c'est pis qu'un voleur, pis qu'un assassin ; ce sont des gens qui tuent à coup d'épingle, je les empoisonnerais !

LA MÈRE, à moitié assoupie, et en train de digérer.

Ma chère, tu ne fais que parler, tu te fatigues. Tu étais debout ce matin à six heures ; je ne sais pas ce que tu avais dans les jambes ; tu as bavardé toute la journée, et encore tu viens de jouer, tu te rendras malade.

RACHEL

Non, laisse-moi ; ça me fait vivre. Je te dis que non. Monsieur de Musset, voulez-vous que j'aille chercher le livre ? Nous allons lire la pièce ensemble.

MOI

Ah ! certainement je le veux bien.

SARAH

Ma chère, il est onze heures et demie.

RACHEL

Eh bien, va te coucher.

Sarah va, en effet, se coucher. Rachel revient avec son Racine, s'asseoit près de moi, mouche la chandelle ; la mère s'assoupit en souriant.

solennel et de religieux ; on dirait un officiant qui serait à l'autel, portant les ustensiles sacrés. Elle s'asseoit près de moi, et mouche la chandelle. La maman s'assoupit en souriant.

RACHEL, ouvrant le livre avec un respect singulier et s'inclinant dessus.

Comme j'aime cet homme-là. Quand je mets le nez dans ce livre, j'y resterais deux jours, sans boire ni manger.

Rachel et moi, nous commençons à lire *Phèdre*, le livre posé sur la table entre nous deux. Tout le monde s'en va. Rachel salue d'un léger signe de tête chaque personne qui sort, et continue la lecture. D'abord, elle récite d'un ton monotone, comme une litanie. Peu à peu, elle s'anime. Nous échangeons nos remarques, nos idées sur chaque passage. Elle arrive enfin à la déclaration. Elle étend alors son bras droit sur la table ; le front posé sur la main gauche appuyée sur son coude, elle s'abandonne entièrement. Cependant elle ne parle encore qu'à demi-voix. Tout à coup ses yeux étincellent ; — le génie de Racine éclaire son visage ; — elle pâlit, elle rougit. — Jamais je ne vis rien de si beau, de si intéressant ; jamais, au théâtre, elle n'a produit sur moi tant d'effet.

La fatigue, un peu d'enrouement, le punch, l'heure avancée, une animation presque fiévreuse sur ces petites joues entourées d'un bonnet de nuit, je ne sais quel charme inouï répandu dans tout son être, ces yeux brillants qui me consultent, un sourire enfantin qui trouve moyen de se glisser au milieu de tout cela ; enfin, jusqu'à cette table en désordre cette chandelle dont la flamme tremblote, cette mère assoupie près de nous, tout cela compose à la fois un tableau digne de Rambrandt, un chapitre de roman digne de Wilhem Meister, et un souvenir de la vie d'artiste qui ne s'effacera jamais de ma mémoire.

Nous arrivons ainsi à minuit et demie. Le père rentre de l'Opéra, où il vient de voir Mlle Nathan débuter dans la *Juive*. A peine assis, il adresse à sa fille deux ou trois paroles des plus brutales, pour lui ordonner de cesser sa lecture. Rachel ferme le livre, en disant : — « C'est révoltant ! j'achèterai un briquet, et je lirai seule dans mon lit. » — Je la regardai : de grosses larmes roulaient dans ses yeux.

RACHEL, ouvrant le livre avec un respect singulier, s'inclinant dessus.

Comme j'aime cet homme-là ! Si on ne mettrait pas son nez dans ce livre, pour y rester deux jours sans boire ni manger !

LA MÈRE

Oui, surtout quand on a bien soupé.

Rachel et moi, nous commençons à lire le livre entre nous deux. Tout le monde s'en va, elle salue d'un signe de tête et continue. — D'abord elle récite d'un ton très monotone, comme une litanie. Peu à peu elle s'anime, nous échangeons nos remarques, nos idées sur chaque passage. Elle arrive à la déclaration ; elle étend alors son bras sur la table, et le front posé sur sa main, appuyée sur son coude, elle s'abandonne entièrement. Cependant elle ne parle presque qu'à demi voix ; ses yeux étincellent, elle pâlit, elle rougit ; jamais je n'ai rien vu de si beau, et jamais au théâtre elle n'a produit tant d'effet sur moi.

. . . .

tout enfin, jusqu'à cette table en désordre, cette chandelle qui tremblote, cette mère assoupie, il y avait là à la fois un chapitre de roman digne de Wilhem Meister, et un souvenir qui pour moi ne s'effacera jamais.

Il est minuit et demie.....

. . . .

pour lui enjoindre de cesser sa lecture.

. . . .

et je lirai seule dans mon lit. » — En disant cela elle avait les larmes aux yeux.

C'était révoltant, en effet, de voir traiter ainsi une pareille créature. Je me suis levé et je suis parti, plein d'admiration, de respect et d'attendrissement. Et en rentrant chez moi, je vous fais à la hâte ce récit tout chaud, avec la fidélité d'un sténographe, et je vous l'envoie en vous priant de ne le communiquer à personne ; mais persuadé que vous en sentirez tout le prix, qu'il sera en sûreté chez vous, et qu'un jour on le retrouvera.

Agréez, Madame, etc...

A. de M[t]

C'était une chose révoltante, en effet, que de voir traiter ainsi une pareille créature ! Je me suis levé, et je suis parti plein d'admiration, de respect et d'attendrissement.

Et, en rentrant chez moi, je m'empresse de vous écrire, avec la fidélité d'un sténographe, tous les détails de cette étrange soirée, pensant que vous les conserverez, et qu'un jour on les retrouvera.

Lamartine et « l'Avenir » (1)

I

En mai-juin 1829 Lamartine, fermement catholique et inclinant déjà dans la voie nouvelle que Lamennais ouvrait à l'Eglise, vint à Paris. Au cours de ce voyage il vit plusieurs fois Sainte-Beuve et s'employa avec conviction à développer les velléités religieuses qu'une passion naissante allumait en lui (2). Ces entretiens avec Lamartine, fidèle écho de la pensée mennaisienne, devaient être pour Sainte-Beuve, qui préparait alors les *Consolations*, comme un acheminement aux relations avec Lamennais, qui ne commencèrent que deux ans plus tard ; il les désirait déjà. Lamartine reçut ses confidences et l'encouragea dans sa voie. Dans les premiers jours de juin 1829 ils se rencontraient pour la troisième fois, et, après une courte promenade aux pieds des marronniers et des tilleuls du jardin des Chartreux, ils s'asseyaient tous deux, et causaient longtemps seul à seul des misères humaines et surtout de leurs propres misères. Lamartine rappelait son passé, son enfance nourrie de la sainte parole, sa jeunesse égarée et perdue à tous les vents du monde, en quête de sagesse et de paix hors de Dieu, poursuivant « les plaisirs par ennui », sans jamais découvrir le bonheur qu'il rêvait. Encouragé par tant d'abandon, Sainte-Beuve aussi confiait sa tristesse, sa vie sans but, sans horizon :

Ah ! qu'alors sagement et d'un ton fraternel
Vous m'avez par la main ramené jusqu'au Ciel !
« Tel je fus, disiez-vous ; cette humeur inquiète,
Ce trouble dévorant au cœur de tout poète,
Et dont souvent s'égare une jeunesse en feu,

1. Ces pages sont extraites d'un volume sur *Lamennais et Lamartine* qui paraîtra prochainement à la librairie Blond, 4, rue Madame, Paris.
2. Cf. ma *Clef de « Volupté » (Lamennais et Sainte-Beuve)*, 1 vol., in-8°. Paris, Arthur Savaète, éd., Chap. I, p. 17 et seq.

N'a de remède ici que le retour à Dieu ;
Seul il donne la paix, dès qu'on rentre en sa voie (1).

Avec quelle ardeur Lamartine s'employa à faire profiter son nouvel ami de son expérience religieuse ! Le témoignage et le souvenir en sont inscrits dans l'épître qu'en réponse à celle de Saint-Beuve, envoyée en juillet, Lamartine lui adressa en août, pour le convaincre que Dieu seul est capable de « diviniser nos vers » de son souffle incréé :

Nos vers morts, et formés de syllabes muettes,
Si Dieu ne retentit dans la voix des poètes (2).

Lamartine parlait au critique un langage très séduisant ; montrer à Saint-Beuve cette palme de poésie à laquelle il n'avait pas encore renoncé comme prix de la conversion demandée, c'était l'éclairer d'un bien vif attrait. Il ajoutait, reprenant leur intime entretien :

La vie est un degré de l'échelle des mondes
Que nous devons franchir pour arriver ailleurs (3).

Il lui rappelait qu'il l'avait tout à l'heure rencontré sur cette route, au milieu des hommes « chancelants et prêts à redescendre »:

C'est parmi ces derniers que mon œil te trouva :
Tu tombais, je criai : le Seigneur te sauva (4).

Et, faisant pressentir les *Consolations*, il disait :

Ainsi la vérité t'attendait à son jour,
Et sa voix dans ta voix va parler à son tour (5).

En quels termes, et combien chrétiens, il l'encourage à braver le monde pour affirmer leur foi ; répétons, lui dit-il :

1. Sainte-Beuve, *Poésies complètes*, 1 vol. in-18, Paris, Charpentier, 1869, les *Consolations*, p. 217 et seq., juillet 1829.

2. *Harmonies*, *Epître à M. Sainte-Beuve*, vers 169-170, août 1829. Cf. *Lettres à Lamartine*, p. 73.

3. *Ibid*, vers 106-107.

4. *Ibid*, vers 118-120.

5. *Ibid*, vers 135-136.

Que l'univers est vide,
Que la vie est un flot que chasse un vent rapide,
Et qui doit nous porter à l'immortalité,
Ou se fondre en écume, en bruit, en vanité...
. . . .
Et qu'en dépit du siècle il n'est en ce bas lieu
Qu'une œuvre : la vertu, qu'une espérance : Dieu (1).

Lamartine affirmait si hautement sa foi par ses efforts pour convertir Sainte-Beuve, il voyait son ami Fréminville entrer dans le christianisme formel après être longtemps resté sous le portique du platonisme qui y conduit (2). Bientôt, le coup le plus cruel qui pût l'atteindre, la mort de sa mère, survenue le 19 novembre 1829 (3), lui absent, à Paris, cette mort foudroyante en plein triomphe (il venait d'être élu à l'Académie le 5 novembre) (4), le courbait violemment devant l'autel, de tout le poids de sa douleur, et des mille souvenirs qu'éveillait sa blessure. Sa correspondance nous révèle l'étendue de son désespoir, et quels sentiments religieux il ranime et soutient en lui : il transporte la dépouille mortelle de sa mère à Saint-Point, sous sa garde, et il y prépare « une petite chapelle pour y prier et pleurer sous ses auspices » (5). Chaque jour, il sent davantage qu'il a perdu la moitié de sa propre existence. Du moins un billet que Lamennais lui fait passer à cette occasion dégage pour lui le sens chrétien d'un événement si douloureux : « Faites bien comprendre à M. de Lamartine, écrivait-il, qu'il y a une vue admirable de la Providence dans ce qui lui arrive. Plus heureux selon la manière de juger du monde, combien de pensées de religion il aurait eu de moins ? Et s'il souffre tant de la privation d'un objet aimé, que serait-ce donc s'il venait à perdre le seul bien véritable, le bien infini ? Voilà ce que Dieu veut lui faire sentir. Il plane de sa

1. *Ibid*, vers 145-160.
2. *Correspondance*, éd. in-8°, t. IV, p. 245-246 ; éd. in-16, t. III, p. 151, 1er août 1829.
3. *Ibid.*, éd. in-8°, t. IV, p. 278 ; éd. in-16, t. III, p. 174.
4. *Lettres à Lamartine*, p. 86-87.
5. *Correspondance*, éd. in-8°, t. IV, p. 291 ; éd. in-16, t. III, p. 181.

main la croix dans son cœur ; j'ai en lui l'espérance qu'elle y prospérera, car ce n'est qu'à son ombre que le bonheur germe et s'élève jusque dans l'éternité (1). »

Les réflexions auxquelles Lamennais le conviait, il les fait au début de son discours de réception à l'Académie française qu'il écrit en décembre 1829, et dans un esprit tout chrétien : après avoir rappelé quel coup l'a frappé à l'heure même de ce dernier succès si désiré, il s'écrie : « Ainsi la Providence, qui se voile sous nos joies comme sous nos douleurs, nous attend avec un arrêt de mort à l'heure de nos vains triomphes... Au moment où notre cœur s'élève, où notre félicité déborde, elle nous atteint avec un mot qui corrompt tout, qui détruit tout, et nous dit plus haut : « Tu n'es rien ! tu n'es qu'un homme ! le jouet de la mort ! le fils de ce qui n'est déjà plus. »

On retrouve en plus d'un endroit du *Discours* ces sentiments chrétiens exprimés en pensées mennaisiennes. Si Lamartine condamne le XVIIIe siècle, « né dans la corruption de la Régence » et « sapant les fondements de toutes les institutions » s'il lui reproche de n'avoir pas été « un siècle de pensée » (entendez de pensée organique), mais « un siècle d'action », (entendez de critique destructive et désorganisatrice), s'il flétrit sa « philosophie moqueuse » pour avoir détourné les arts du « ciel d'où toute inspiration descend », et avoir étouffé « sur ses lèvres le grand nom, le nom de Dieu, qui doit retentir au moins dans l'âme des poètes », c'est toujours d'accord avec Lamennais ; et c'est encore avec lui qu'il ose, de la question religieuse, remonter à la question sociale, du libéralisme en matière de foi s'élever à la liberté politique : « Un souffle religieux travaille la pensée humaine ; mais cette religion intime et sincère ne s'appuie que sur la conscience et la foi. Elle ne demande au pouvoir ni des alliances qui l'altèrent, ni des faveurs qui la corrompent ; elle ne demande que ce qu'elle accorde elle-même : indépendance et conviction. » Son attitude religieuse ainsi entendue conformément aux doctrines mennaisiennes le rattache à la formule politi-

1. *Lettres à Lamartine*, p. 88.

que qu'élabore à ce moment même Lamennais : comme lui Lamartine veut voir « la morale, la raison et la liberté « sortir » enfin du vague des théories », essayer « des formes » et prendre « une vie et un corps dans des institutions où l'ordre et la liberté se garantissent ».

II

Son évolution libérale, au sens chrétien du mot, s'est en effet continuée régulièrement depuis mai 1829. En août, il déplore la politique ministérielle, se rapproche des Orléans (1) et, de plus en plus, croit à la possibilité d'une révolution qui emporte la dynastie (2) ; son esprit n'en reste pas moins à cette époque « aussi ferme dans la conviction monarchique que dans le désir d'une sage et légale liberté » (3). Et comme il ne veut pas être compromis dans ce que le ministère Polignac prépare, qu'il connaît et qu'il désapprouve (4), il cherche à se faire envoyer en Grèce comme chargé d'affaires résident (5), et hâte la publication des *Harmonies* qui paraissent en juin 1830 (6), afin d'être au moins libre de ce côté. De décembre 1829 à juin 1830, il ne cesse de caresser ce rêve de Grèce et d'Orient (7) ; mais de plus en plus il sent que « la politique, écrit-il au comte de Virieu, a besoin de toi et de moi et de nous tous, jeunes et hors des préventions des trois sales époques du passé » (8). Il voit la France mourante ou plutôt convulsive, le 27 juin 1830, et ne donnerait pas six mois de son avenir intérieur (9) ; chaque jour ses inquiétudes vont en augmentant, et s'il déclare se refuser encore aux avances du parti

1. *Correspondance*, éd. in-8°, t. IV, p. 248, 12 août 1829.
2. *Ibid.*, éd. in-8°, t. IV, p. 252 ; éd. in-16, t. III, p. 154, 16 août 1829.
3. *Ibid.*, éd. in-16, t. III, p. 157-158, 27 août 1829.
4. *Ibid.*, in-8°, t. IV, p. 252-255 ; éd. in-16, t. III, p. 154-155, 16 août 1829.
5. *Ibid.*, éd. in-8°, t. IV, p. 298, 26 décembre 1829.
6. *Ibid.*, éd. in-8°, t. IV, p. 330 ; in-16, t. III, p. 201, 27 juin 1830.
7. *Ibid.*, éd. in-8°, t. IV, p. 303-304, 305, 311-312 ; éd. in-16, t. III, p. 188-189, 190 et 192.
8. *Ibid.*, éd. in-8°, t. III, p. 199, 20 mai 1830.
9. *Ibid.*, éd. in-8°, t. IV, p. 331-332 ; éd. in-16, t. III, p. 201-202.

« sagement libéral », on sent bien que toutes ses sympathies sont pour lui, qu'il est, à ses yeux, la vérité politique : « Mettons-nous dans le vrai ; dans le vrai seul est la force. Or le vrai n'est pas pour la France dans un gouvernement de regrets, de repentir, de souvenirs théocratiques ou aristocratiques ou absolutistes, il est dans les besoins réels des esprits, dans le concours des intérêts et des intelligences les plus honnêtes et les plus larges, dont les espérances d'un avenir datant de la Restauration et non de l'Empire ou de l'ancien régime vermoulu (1). »

Cette attitude est fidèlement calquée sur celle de Lamennais qui ne cesse d'aspirer à « l'union du catholicisme et du libéralisme » (2), admire la Belgique où « le vrai catholicisme, réclamant la liberté, a entraîné sous ses drapeaux le libéralisme même » (3), s'écrie : « On tremble devant le libéralisme : eh bien, catholicisez-le, et la société renaîtra ! (4) », et quelques jours après déclare : « qu'il y a des libertés acquises à tous les peuples chrétiens, pour lesquelles, lorsqu'on en est digne, on doit savoir combattre et mourir... » (5) ; jugeant en conséquence la situation politique présente, il raille le « ministère gelé, en attendant la débâcle prochaine » ; le 8 février 1830 il déclare vivre « dans l'attente de la session qui doit ou tuer le ministère, ou prolonger encore quelque temps son agonie et celle de la royauté » ; à ses yeux, désormais, « nul moyen de salut » (6). De plus en plus il voit la question telle que l'a posée le ministère, placer la France « entre la République et l'arbitraire de cour » (7), et déjà préfère hautement la première.

1. *Ibid.*, éd. in-8°, t. IV, p. 333-334 ; éd. in-16, t. III, p. 202-203.
2. *Correspondance de Lamennais* publiée par Forgues, t. II, p. 102.
3. *Ibid.*, p. 103.
4. *Ibid.*, p. 105.
5. *Ibid.*, p. 108.
6. *Ibid.*, p. 114.
7. *Ibid.*, p. 128.

CHRISTIAN MARECHAL

(*à suivre*)

VARIA

I

« Carré par la base »

Comme suite au *post-scriptum* de M. Louis Arnould publié dans le dernier numéro des *Annales*, M. Gustave Lanson, professeur à la Sorbonne, nous adresse la lettre suivante :

Paris, 28 novembre.

Cher Monsieur,

Je n'ai lu qu'aujourd'hui dans le numéro de juillet-octobre des *Annales romantiques* la note sur l'expression « carré par la base ».

Il me semble que Victor Hugo a employé l'expression à contresens, et qu'il a été trompé par le *Mémorial*. Je suppose, n'en ayant pas le texte sous les yeux, que mon collègue et ami Souriau l'a exactement transcrit.

M. L. Arnould remarque fort bien que Napoléon donne aux hommes *deux* dimensions, dont l'une est l'esprit, et l'autre le caractère. Et il note que Victor Hugo n'en garde qu'une, la base.

Mais lui-même en admet trois, en interprétant par *cubique* l'expression du *Mémorial*. Un homme *cubique* sera un homme à trois dimensions : l'esprit, le caractère et... quelle sera la troisième ?

Il me semble qu'il faut rester dans la géométrie plane. Napoléon appelle un homme *carré* celui dont la *base*, l'esprit, est égale à la *hauteur*, le caractère. Le texte du *Mémorial* doit se lire : « C'est ce qu'il appelait *être carré*, autant de base que de hauteur. » Les derniers mots sont la glose nécessaire pour éclaircir l'intention de Napoléon.

J'imagine que dans son brusque parler il a dû dire : « Un homme carré, autant de base que de hauteur. » Las Cases ou n'a plus compris ses notes, ou a laissé s'introduire dans l'édition du *Mémorial* une faute d'impression.

Et Victor Hugo, lisant ce texte mal ponctué, n'a retenu que l'expression *carré de base*, qu'il a prise pour le symbole de l'homme complet, bien d'aplomb comme la pyramide sur sa base.

Recevez, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

G. LANSON

II

Anecdote sur Marie-Joseph Chénier

Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en reproduisant, à titre de document littéraire peu connu, une lettre adressée à l'ancien critique du *Siècle*. Hippolyte Lucas, par Jean Edme Paccard, romancier, poète et auteur dramatique (1777-1844) et relative à Marie-Joseph Chénier.

1843

Monsieur le Rédacteur,

Permettez-moi de vous adresser mes félicitations. Vous venez de rendre une justice éclatante à l'un de mes génies d'affection. Votre article sur Marie-Joseph Chénier et sur son *Tibère* va rectifier bien des idées injustes et faire grimacer bien des figures.

Chénier, ainsi que vous le dites, Monsieur, fut à la fois grand poète tragique et citoyen ardent, tout porté vers l'intérêt public. Eh bien ! la vie de ce beau génie fut un combat continuel. Je l'ai vu s'éteindre et venir, malade, dans les coulisses de la Comédie-Française, couvert de flanelle de la tête aux pieds, les jambes enflées et le bras appuyé sur celui d'un domestique. Je vis Chénier réunir tout ce qu'il avait de force et soutenir une lutte des plus terribles contre plus de dix jeunes gens tout frais émoulus du collège et tout remplis d'une insolente morgue aristocratique.

On allait jouer *Henri VIII*, et l'auteur était là à sa place et dans son droit. Ces audacieux, reconnaissant Chénier et le voyant souffrant et dans une toilette négligée, tournèrent autour de lui en ricanant, puis s'oublièrent de plus en plus jusqu'à dire : « Oh ! parbleu, nous allons entendre de belles pensées et de beaux vers. C'est de l'école de Voltaire, c'est tout dire ! »

L'accent qui avait accompagné ces téméraires paroles était pénétrant d'amertume, d'ironie et d'impudence. Il indigna, il transforma, dis-je, celui qui en était l'objet, Chénier, voyant Voltaire

outragé par ces pygmées imberbes, oublia son âge, ses maux, ses souffrances, et relevant fièrement la tête en même temps qu'il se dégageait des bras de son domestique, il s'exprima ainsi : « Messieurs, dites de moi et de mes ouvrages ce que vous voudrez, mais respectez mon maître. Outrager Voltaire sur la scène même du Théâtre-Français est un acte de vandalisme. L'Europe lettrée, l'univers, sont au pied de la statue de cet immortel génie, et des jeunes gens, instruits sans doute, mais mus par un sentiment de haine osent le manifester ici ! »

Il allait poursuivre lorsque le semainier parut ; il s'approcha de Chénier, il le calma ou à peu près. Il parla avec autorité aux insolents agresseurs. Il leur enjoignit de se retirer et quelques intants après on leva le rideau. Chénier alla se placer dans une loge grillée d'où il put voir encore d'autres ennemis.

La vie de Beaumarchais fut un combat qui amusa même ce facétieux lutteur, mais le combat soutenu par Marie-Joseph fut toujours sérieux, souvent terrible, et sur une arène presque toujours ensanglantée. Dieu vous préserve, monsieur, de cultiver les lettres dans des temps aussi orageux que le furent ceux de l'illustration de Chénier !

Peu de jours après l'incident qui avait eu lieu sur la scène du Théâtre-Français, je revis Marie-Joseph aux Champs-Elysées, toujours dans la société de son fidèle domestique ; mais alors c'était l'homme tournant autour de sa fosse et en mesurant la profondeur, Je le suivis lentement, silencieusement, en me disant : « Ce que l'on nomme la gloire fait bien peu pour le bonheur de celui qui l'a ambitionnée. » A quelque temps de là, les feuilles publiques annoncèrent la mort de ce digne élève de l'auteur de *Mérope*, de *Mahomet* et de *Brutus*.

Chénier avait l'âme grande. Le produit de ses ouvrages allait souvent augmenter les revenus des hôpitaux. Je finis, Monsieur, en vous disant que le père des deux Chénier, homme d'un vrai mérite, a laissé une histoire de l'Empire Ottoman que de nos jours on néglige beaucoup trop.

Excusez, Monsieur le Rédacteur, cette longue lettre de votre très humble serviteur,

J.-E. Paccard

Le Romantisme à travers les Journaux et les Revues

Sur Chateaubriand. — Chateaubriand est depuis quelque temps sur la sellette et soumis par l'Université à un examen minutieux d'où il sortira quelque peu diminué. On connaît les travaux de M. Bedier sur le voyage de Chateaubriand en Amérique. Voici que M. Ernest Dick, dans sa thèse de doctorat, s'attache à nous prouver que, dans le *Génie du Christianisme*, le grand écrivain a fait quelques emprunts à Gibbon ; que dans les *Martyrs*, il a emprunté au même Gibbon tout « ce qui est de l'état politique, moral, intellectuel et religieux de Rome et de l'Empire, des événements et des personnages historiques y figurant », ainsi que « les trois premiers quarts du *Discours historique sur la chute de l'Empire romain.* »

Sur Alfred de Vigny. — La *Revue des Lettres* a publié dans ses premiers numéros (6 mars, 6 avril et 6 juin) des fragments inédits d'Alfred de Vigny, communiqués à M. Fernand Gregh par le gendre et la fille de M. Louis Ratisbonne. Ces fragments, qui ont tout l'air d'avoir été tirés des fameux cahiers du poète, comme les fragments de son *Journal*, consistent en réflexions sur des sujets littéraires, en remarques sur quelques personnes connues de Vigny, et même en morceaux poétiques qu'il se proposait de développer.

Lettres de Vigny. — Depuis la publication de la correspondance d'Alfred de Vigny par Mlle Sakellaridès, les lettres du poète continuent de sortir des portefeuilles. C'est ainsi que M. Louis de Bordes de Portage en a mis quatre au jour dont trois très intéressantes. La première, du 29 septembre 1831, est adressée à Sainte-Beuve à la suite de l'article publié par ce dernier sur l'abbé Prévost. La seconde, du 7 mars 1835, a trait à certaines propositions qui avaient été faites à Vigny au sujet de *Chatterton*. La troisième, du 5 septembre 1838, contient certains détails sur l'intérieur et l'intimité du poète, ainsi que sur ses projets d'écrivain.

Un romancier romantique amiénois. — Le 15 décembre, M. Alain Dubois a entretenu les Rosati picards d'Amiens, du romancier amiénois Edouard Cassagnaux.

Bibliographie

Librairie Honoré Champion. — *Lamartine et les Catholiques lyonnais*, d'après des correspondances et des documents inédits, par M. Roustan, agrégé des lettres, professeur de rhétorique supérieure au Lycée de Lyon, 1 vol. in-8°.

Ce n'est pas seulement les relations de Lamartine avec les catholiques lyonnais que je voudrais voir raconter par une plume avertie comme celle de M. Roustan. Il y a longtemps que j'attends de ce distingué professeur ou de son collègue non moins distingué, M. Latreille, un livre complet sur les rapports que Lamartine entretient, depuis sa jeunesse, jusqu'à son extrême vieillesse, avec la société cultivée, religieuse ou politique, de la ville de Lyon. Ce livre ne doit pas être très difficile à faire, quoique les éléments en soient dispersés un peu partout. Déjà M. Roustan a mis la main sur la correspondance de Lamartine avec Ernest Falconnet et François-Zénon Collombet. En cherchant bien, il trouverait, j'en suis sûr, d'autres lettres tout aussi intéressantes. C'est la grâce que je lui souhaite et à nous aussi.

En attendant, la brochure qu'il nous donne aujourd'hui mérite mieux qu'une mention banale. Je me doutais bien que le christianisme de Lamartine ne devait plaire qu'à moitié à François-Zénon Collombet, son correspondant ordinaire, mais je n'aurais pas cru que, dans son cabinet, il s'amusât à éplucher toutes ses paroles et à souligner ses moindres inexactitudes. Lamartine inexact ! la belle découverte ! Je voudrais bien savoir quel est le poète qui n'a pas quelque peu arrangé ses souvenirs ! Cela n'empêche pas que la plupart des *confidences* de Lamartine sont conformes à la vérité. On l'a bien vu dernièrement quand le directeur de cette revue est parti en guerre contre M. Doumic. Celui-ci mettait en doute la réalité des divers épisodes de *Raphaël*. A force de polémiquer avec M. Léon Séché, il en est arrivé à reconnaître que le roman cotoyait l'histoire d'aussi près que possible. Et maintenant

il est généralement admis, malgré toutes les ergoteries de M. Doumic, que l'amour de Lamartine et d'Elvire demeura chaste.

Imprimerie A. Storck et Cie à Lyon. — *Etude médico-psychologique sur Alfred de Musset*, par le Dr Raoul Odinot, 1 vol. in-8°. — Ce volume, comme l'indique son titre, est une thèse de médecine, dans le genre de celle que le Dr Cabanès a contribué plus que personne à mettre à la mode. Peut-on traiter avec toute la rigueur logique qui appartient à la science un sujet de cette nature ? Pourquoi non ? Personne ne conteste à l'heure qu'il est le rôle que l'atavisme joue dans la conduite des hommes, bons ou mauvais, depuis que Lombroso a démontré sa redoutable influence. Aussi les études médico-psychologiques sur les écrivains de génie qui ont présenté pendant leur vie des phénomènes biologiques et psychologiques sont-elles à l'ordre du jour. Il y a trois ans, c'était le Dr Laygues qui, dans un ouvrage admirablement documenté sur Dostoïewsky, développait les théories du professeur Laccassagne sur le génie et les tares physiques et psychiques liées au génie. La même année, le Dr Vielle écrivait une étude non moins intéressante sur Beethoven, et le Dr Guillois fixait dans les mêmes conditions et avec la même netteté, l'état mental d'Olympe de Gouges.

Enfin l'an dernier et sous la même inspiration, naissait le travail du Dr Georges Petit sur la vie bizarre et déconcertante de l'écrivain américain Edgar Poe. Il n'est donc pas étonnant qu'Alfred de Musset ait tenté M. Raoul Odinot. Disons tout de suite qu'avant d'écrire sa thèse, M. Odinot s'était entouré de tous les documents qui pouvaient éclairer sa religion et qu'il avait consulté toutes les personnes qui se sont occupées spécialement de Musset. Pour donner une idée de son travail, je reproduis ici le paragraphe qu'il a intitulé : *Sensibilité*.

« L'odorat, le goût, le toucher, ne semblent pas avoir atteint chez lui (Musset) un degré de perfection supérieur. Rarement il parle des parfums, ou des odeurs en général. Dans ses boissons, il ne cherche jamais un plaisir gustatif quelconque. La vue et l'ouïe étaient par contre extrêmement développées chez lui. Il voyait devant lui les objets dont il évoquait le souvenir, et, fréquemment, était l'objet d'hallucinations visuelles. Son ouïe présentait une particularité fort rare dont personne ne parlait alors ; il avait l'audition colorée, et avait été fort vexé un jour d'être obligé de soutenir, dans un dîner de famille, que le *fa* était jaune, le *sol* rouge,

une voix de *soprano* blonde, une voix de *contralto* brune. Il discernait des intonations, des intentions, un sens, une voix même, aux divers bruits de la nature : dans la cloche des couvents, dans le vent qui soufflait, dans le murmure des ruisseaux ; et sur le tard, devenu presque complètement sourd, il croyait entendre quelque divine musique jouée par sa jeune voisine alors morte depuis six mois. Ce qu'il y a de plus curieux chez lui, c'est la netteté avec laquelle il s'est analysé, disséqué en quelque sorte, afin de saisir sur le vif les phénomènes intimes de sa psychologie. L'auteur et les spectateurs furent toujours dissociés, chez lui, d'une façon parfaite. Il se regarda souffrir, et décrivit ses souffrances. Il suivit avec curiosité les phénomènes bizarres dont il fut l'objet toute sa vie ; et c'est grâce aux descriptions trouvées dans son œuvre que nous pouvons conclure qu'il avait un sens vital développé d'une façon remarquable, et se sentait vivre, aimer et souffrir, avec une violence dont il ne nous est pas permis de douter. »

Suivent ces conclusions :

« I. — Alfred de Musset fut avant tout un malade, et nous en trouvons la preuve, non seulement dans le témoignage de ses contemporains, mais encore dans les confessions personnelles qu'il fait à chaque instant dans son œuvre.

II. — Ses antécédents héréditaires sont très peu chargés au point de vue pathologique. Il compte, par contre, parmi ses ascendants, bon nombre de lettrés et d'érudits.

III. — Musset, dès l'enfance, s'est montré extrêmement irritable, mélancolique et très inégal de caractère. Il a commencé ses premiers excès alcooliques vers l'âge de la puberté, et les a continués toute sa vie. Il a également abusé de l'opium et du tabac.

IV. — Ce fut un être très sentimental, dans la vie duquel l'amour joua un grand rôle.

V. — Sans volonté aucune, il ne chercha jamais à réagir contre les impulsions de sa nature nerveuse.

VI. — Sur ces symptômes de dégénérescence sont venus se greffer de bonne heure des signes de névroses hystérique et neurasthénique.

VII. — Il a exprimé ses sentiments et ses souffrances, il a décrit ses états morbides dans des œuvres géniales.

VIII. — Il fut usé de bonne heure, ayant trop produit en peu de temps et trop abusé de la vie.

IX. — Il mourut à l'âge de quarante-sept ans d'une « insuffisance aortique », probablement d'origine paludéenne, dont un des symp-

tômes les plus caractéristiques fut, pendant les dernières années de sa vie, un hochement de tête correspondant à chaque systole cardiaque. *Ce symptôme a porté depuis le nom de « signe de Musset ».*

Librairie Alphonse Lemerre. — *Gérard de Nerval* par Gautier-Ferrière, un volume in-18. C'est dommage que ce volume ne nous apporte rien de neuf sur Gérard de Nerval, car il est très agréable à lire. Il semble pourtant que l'auteur qui est jeune et qui se réclame d'Albert Sorel, aurait pu, en se donnant un peu de peine, trouver des choses inédites ou peu connues. Il n'y a que cela qui compte à présent. Non certes que le talent de l'écrivain soit à dédaigner, mais le public aujourd'hui ne se contente plus de la sauce, si ragoûtante qu'elle soit, il tient surtout au poisson, et ce n'est pas nous qui lui donnerons tort.

Librairie Armand Colin. — *Etudes sur Gœthe* par Paul Stapfer, 1 vol. in-18. L'éloge de l'auteur de ce livre n'est plus à faire. Il est de ceux qui répandent la lumière sur tous les sujets qu'il traite. Mais pourquoi s'attaque-t-il à des sujets quelque peu rebattus? Il en est à peu près de Gœthe comme de Dante. On a tellement écrit sur lui qu'il n'y a vraiment plus rien à dire : j'entends, comme de juste, les choses neuves.

Librairie Champion. — *Notes sur mon village, Villégiature de la famille Hugo à Saint-Prix* par Auguste Rey, une brochure de 31 pages.

Ce n'est qu'une simple monographie, mais les biographes de l'avenir y trouveront tout de même quelques détails intéressants sur la terrasse de Saint-Prix que Victor Hugo loua pour sa femme et ses enfants de 1840 à 1842. Quant à lui, c'est tout au plus s'il y passait les dimanches, étant retenu à Paris par toutes sortes d'occupations. Consulter à cet égard la correspondance de Tattet avec Guttingner, publiée par Léon Séché dans l'appendice de son *Sainte-Beuve*.

Librairie du Mercure de France. — *Lettres de Baudelaire* publiées par Félix Gautier, 1 vol. in-8°, à 7 fr. 50. — Collection des plus belles pages : *Tallemant des Réaux*, historiettes, 1 vol. à 3 fr. 50.

Librairie H. Oudin, 24, rue de Condé. — *Quelques poètes* par Louis Arnould, 1 vol. in-18.

Voilà un extrait curieux, très vivant, très étudié de critique littéraire biographique par un disciple indépendant de Sainte-Beuve. Mettre dix ans à étudier Malherbe, Racan, un certain Paul Contant jusque-là totalement inconnu, André Chénier, Victor Hugo, Sully-Prudhomme et sur chacun d'eux essayer, tout en citant largement, de formuler le principal ou du moins quelque chose d'essentiel, voilà qui n'est pas commun à notre époque « d'impressions » hâtives. Comment l'auteur y a réussi? Tout lettré, dans les deux mondes, qui a vu et entendu M. Arnould en France et au Canada, voudra en juger.

Un beau portrait de Sully-Prudhomme ouvre le volume.

LIVRES D'ÉTRENNES

Librairie Le Dault, 6, rue du Val-de-Grâce. — *Armor*, épopée bretonne en 10 tableaux, poème, musique et dessins de Jacques Pohier (traduction bretonne du barde Taldir) Prix net: 5 francs.

Nous avons déjà eu l'occasion de signaler à nos lecteurs les beaux travaux de M. Jacques Pohier sur la Bretagne et les dessins dont il a illustré à différentes reprises les livres du directeur des *Annales romantiques*, son compatriote. Aujourd'hui il nous est tout particulièrement agréable d'appeler l'attention du public qui s'occupe de folk-lore, sur cet album à la gloire de l'Armorique, qui est entièrement l'ouvrage de M. Jacques Pohier, puisque le poème, la musique et les dessins, tout est de lui. Les 10 tableaux représentés sont : *le Pardon, les Cités lacustres, le Dolmen, la Conquête Romaine, la Ville d'Ys, les Chevaliers de la Table ronde, les Héroïnes, le combat des Trente, la Duchesse Anne, la reine Anne*. Traduites en silhouettes chinoises, ces images pittoresques sont d'un grand effet, tout en étant conformes à la réalité, pour la partie historique.

Librairie Hachette. — *Le Journal de la Jeunesse* (année 1906). 2 vol., 20 francs.

Quel journal plus gai, plus attrayant que le *Journal de la Jeunesse ?* Aimez-vous les romans d'aventures, les romans historiques ? En voici qui sont signés des noms les plus aimés du public : J. Jacquin, Mlle Julie Borius, Mme de Bovet, H. de Charlieu, Pierre Maël, etc.

Toutes les grandes questions qui préoccupent l'opinion publique trouvent leur écho dans les études familières, alertes, documentées du *Journal de la Jeunesse* : découvertes scientifiques et industrielles, grands travaux d'art, explorations, etc., sont passés en revue chaque semaine par des collaborateurs éprouvés.

Faut-il parler enfin des articles sur la photographie, la physique amusante, les timbres-poste qui sont si vivement goûtés de la jeunesse contemporaine ?

Avec ses insertions gratuites facilitant entre les abonnés toutes sortes d'échanges et de correspondances utiles, avec ses concours fréquents dotés de superbes prix, le *Journal de la Jeunesse* tient, on peut le dire, toutes les promesses de son titre.

Le Tour du Monde, Journal des voyages et des voyageurs, nouvelle série, douzième année, 1906. — Un vol. in-4°, br. 25 fr., relié, 32 fr. 50.

Le nouveau volume du *Tour du Monde*, cette magnifique publication illustrée, tient toutes les promesses de ses devanciers qu'il surpasse peut-être encore par l'intérêt de ses récits et la beauté de ses gravures.

Tous les pays du monde, les contrées les plus curieuses et les plus variées, depuis Costa-Rica jusqu'à Tripoli et depuis l'Arménie jusqu'à l'Océanie, leurs mœurs et leur civilisation, leur pittoresque et leurs ressources, sont exposés ici en des relations dont les péripéties toujours impressionnantes et souvent mouvementées ne peuvent manquer de captiver le lecteur.

Les voyages de Mlle D. Ménant aux *Monuments bouddhiques et Jainas du Girnar*, de M. Méhier de Mathuisieulz au *Djebel Tripolitain*, de M. Gaston Vuillier à l'*Ile de Malte*, de Mme J. Dieulafoy en *Espagne, de Tolède à Grenade*, de M. de Launay aux *Balkans de Bulgarie*, du général Galliéni à *Madagascar*, etc., font de ce volume un recueil incomparable, qui ne contribuera pas peu à assurer la renommée vraiment unique du *Tour du Monde*.

UN BIBLIOPHILE.

Le Gérant :

LÉON SÉCHÉ

TABLE

PAR NOMS D'AUTEURS. DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME

Imp. BONVALOT-JOUVE, 15, Rue Racine, Paris

